LES PHILOSOPHES BELGES

LES

Philosophes Belges

Textes & Études

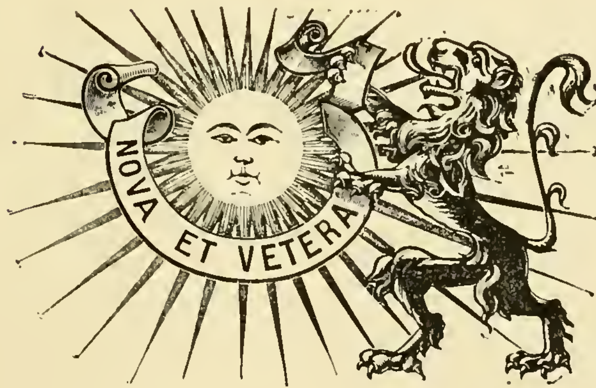
Collection publiée par l'Institut Supérieur de Philosophie
de l'Université de Louvain

TOME I.

Le Traité
"De Unitate Formae" de Gilles de Lessines

(Texte inédit et Étude)

par M. DE WULF
Docteur en Droit, Docteur en Philosophie et Lettres,
Professeur à l'Université de Louvain



LOUVAIN
INSTITUT SUPÉRIEUR DE PHILOSOPHIE DE L'UNIVERSITÉ
1901

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MASS.

AU SAVANT PRÉSIDENT

DE

L'INSTITUT SUPERIEUR DE PHILOSOPHIE

Mgr D. Mercier

Hommage de respect
et de dévoûment

INTRODUCTION

De nombreux penseurs, nés sur le sol des provinces belgiques ont illustré les annales de la philosophie. Il a semblé que c'était à la fois servir la science et la patrie que de faire revivre le nom de compatriotes jadis illustres, et de contribuer par la publication et par l'étude de leurs ouvrages à faire connaître leur influence sur la marche des idées.

Le plan le plus large a présidé à ce projet de groupement : des écrivains de toute doctrine et de toute époque peuvent recevoir dans la collection « Les Philosophes Belges » les honneurs de la publication.

Toutefois, la première réalisation de cette œuvre scientifique et nationale reportera le lecteur à l'époque de splendeur de la pensée médiévale : Gilles de Lessines, dont le tome I de la collection publie et étudie un traité inédit, (*) est un des nombreux habitants des anciennes provinces flamandes que fascina l'éclatante renommée

(*) Nous nous faisons un devoir d'exprimer ici nos remerciements au R. P. Van den Gheyn, le savant conservateur du département des manuscrits à la bibliothèque de Bruxelles, dont l'aimable obligeance et les conseils nous ont été plus d'une fois utiles dans cette édition du texte de Gilles de Lessines.
(M. D. W.)

de l'Université de Paris. Il se rencontra, dans les dernières années du XIIIe siècle, au sein de la grande métropole française, avec Henri de Gand, avec Godefroid de Fontaine et une foule d'autres compatriotes.

L'édition et l'étude des œuvres de ces deux hautes personnalités constitueront les tomes suivants de la collection « Les Philosophes Belges. »

Au moyen âge, la philosophie ne connait pas de frontières. L'échange des idées se fait avec une célérité étonnante. Les déplacements scolaires avant le XIIe siècle, et à partir du XIIIe siècle les séjours universitaires font de la philosophie de ce temps un mouvement intellectuel international.

C'est pour cette raison que l'œuvre entreprise offre un caractère d'ordre général, et pourra intéresser les hommes d'étude de tous pays. Les penseurs qui composeront la collection « Les Philosophes Belges » n'appartiennent pas seulement au pays qui les a vu naître : ils ont une place dans l'histoire de la pensée humaine.

L'INSTITUT SUPÉRIEUR DE PHILOSOPHIE.

ÉTUDE

SUR

LE TRAITÉ DES FORMES DE GILLES DE LESSINES

CHAPITRE PREMIER

LES MANUSCRITS.

SOMMAIRE. Description des manuscrits. — Leur valeur respective et leur indépendance. — Règles suivies dans l'édition. — Appendices.

Le traité *de unitate formae* du dominicain Gilles de Lessines est publié ci-après, dans son texte intégral, d'après deux manuscrits, appartenant l'un à la Bibliothèque nationale de Paris, l'autre à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

Le manuscrit de Paris (fonds latin, nº 15962) est un codex en parchemin du commencement du XIVe siècle [1], légué à la bibliothèque de la Sorbonne par Girard d'Utrecht ou de Maestricht [2], un des nombreux Flamands qui

[1] Et non du XIIIe siècle, ainsi que l'affirme une suscription apposée, en première page, par une main de bibliothécaire.

[2] Le manuscrit porte au verso du dernier feuillet : « iste liber est pauperum magistrorum de Sorbona ex legato magistri Girardi de trajecto quondam socii domus in quo continentur sermones magistrales principales cum quibusdam aliis et cum regula tertia pretii XXX solidorum ». M. Delisle a relevé dans les manuscrits latins provenant de la bibliothèque de la Sorbonne douze manuscrits appartenant au legs de Girard. — « C'est pour lui que paraît avoir été faite, en 1319, la copie des sermons de Gui d'Évreux..... Girard de Maestricht, ou peut-être d'Utrecht, est inscrit au 23 mars dans les obituaires de la Sorbonne». Delisle, *Le Cabinet des manuscrits de la bibliothèque nationale,* (Paris, 1874) t. II, p. 148. Le nécrologe ne porte pas de désignation d'année. Hauréau place après 1320 l'époque de sa mort, cette date se lisant sur un autre volume de son legs. Girard est l'auteur d'une *Historia supra canticum canticorum*, conservée dans le man. 15612, fonds latin, de la Bibliothèque nationale. Hauréau, *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale.* (Paris, 1892), t. V, p. 13-15.

illustrèrent le grand collège théologique de France, et qui, par leur munificence, contribuèrent à former sa célèbre bibliothèque [1]. On reconnaît l'origine flamande de ce codex, non seulement à la patrie de son donateur, mais encore à son œuvre terminale [2]: une formule, en vieux flamand, du tiers-ordre de saint François, en usage dans les professions, chez les pénitenciers de Maestricht.

Le manuscrit de Paris, où notre traité occupe les folios 181^r B à 192$_v$A, est renseigné par Quétif et Échard qui communiquent les premières lignes de l'œuvre de Gilles [3]. Dans son *Histoire de la philosophie scolastique* [4], M. Hauréau en publie quelques courts fragments, de façon peu correcte [5].

Les *Notices et extraits de quelques manuscrits de la bibliothèque nationale* [6] de M. Hauréau nous livrent une description détaillée du cod. 15962, contenant plusieurs erreurs et jugements téméraires.

L'auteur, notamment, veut attribuer la *quaestio de gradu formarum*, qui précède immédiatement le traité de Gilles de Lessines, non pas au

[1] En 1290, elle était riche de mille dix-sept volumes. Parmi les donateurs de la Sorbonne, originaires des Pays-Bas, nous rencontrons au XIII[e] siècle, les noms de Bernier de Nivelles (Bernerus de Nivello), Godefroid de Fontaine (Godefridus de Fontibus), Joseph de Bruges (Joseph dominus Brugensis, canonicus Tornacencis), Michel Warenghien (Michael Warenghien, episc. Tornacensis); au XIV[e] siècle, ceux de Gilles d'Audenarde (Aegidius de Aldenarda), Gilles de Gand (Aegidius de Tyllia, de Gandavo), Gérard d'Utrecht ou Maestricht, Jacob Caper de Gand (Jacobus Caper de Gandavo), Jean d'Assenede (Johannes de Assenede, flamingus, doctor in theologia), Nicaise de la Planque (Nichasius de Planca de Meniin, flamingus), Petrus de Crespiaco, curatus de Riuna in Tornaco, Siger de Courtrai (Sigerus de Cortraco), Thomas Masure de Tornaco. Delisle, *ibid*, p. 143 à 177.

[2] Le codex contient: *a*. Les sermons magistraux sur les dimanches et les fêtes solennelles; *b*. Vers sur le nom de Jésus; la première pièce appelée jubilé de saint Bernard; *c*. les moralités de Pierre de Blois sur Job; *d*. des distinctions théologiques et morales anonymes; *e*. le traité de Richard de Middleton *de gradu formarum*; *f*. le traité de Gilles de Lessines *de unitate formae*; *g*. le traité *de aeternitate mundi* de saint Thomas d'Aquin; *h*. une argumentation anonyme: *utrum scientia qua Deus scit alia a se sit practica vel speculativa*; *i*. un pénitentiel; *k*. la confirmation de la règle de saint François par Nicolas IV, avec un commentaire et une profession de foi en flamand.

[3] *Scriptores ordinis Praedicatorum*, (Paris, 1719), t. I, p. 371.

[4] Paris, 1880, t. II^2, p. 36.

[5] V. l'apparatus criticus.

[6] Paris, 1892, t. V., p. 65-72.

franciscain Richard de Middleton, mais au dominicain Richard Clapoel. Il prend pour base de sa critique que le traité plaide vigoureusement en faveur de la théorie thomiste de l'unité des formes, et que dès lors il ne peut être l'œuvre d'un franciscain. Or, M. Hauréau a pris les *objections* présentées par Richard pour des *arguments* en faveur de sa thèse. Elles sont suivies d'une réfutation détaillée, et on voit alors ce pseudo-thomiste exposer luxueusement la théorie de la pluralité des formes [1].

Le *de gradu formarum* de Richard de Middleton et le *de unitate formae* de Gilles de Lessines ont été copiés avec grand soin par le même copiste, que cette controverse célèbre des premiers temps du thomisme devait vivement intéresser.

Une seconde copie du traité de Gilles de Lessines, que ne citent ni Quétif et Échard, ni M. Hauréau, existe dans le codex 873-885 de la Bibliothèque de Bruxelles (fol. 118rA-132vA), sous la désignation de *tractatus de unitate formae fratris Egidi de ordine fratrum praedicatorum.* Ce manuscrit en parchemin, de la fin du XIVe siècle [2], est renseigné au catalogue comme provenant du prieuré des chanoines réguliers de saint Augustin de Corsendonck [3]. La couverture du codex (fol. 1v) le désigne sous

[1] « Respondeo ad quaestionem. Ad intelligentiam solutionis huius quaestionis clarius explicandam procedam sic. Primo probando quod in homine sunt plures substantiales formae. Secundo probando hoc idem de omni animali. Tertio declarabo per modum narrationis modum assignandi plures formas substantiales in quolibet mixto, et cum hoc declarabo narrando quod in corpore simplici, cuiusmodi est elementum, est una forma substantialis tantum, in sua autem essentia gradus habens ». Fol. 171r B. — La transcription même du titre: « Quaestio Fr. Ricardi de gradu formarum per rationes logicae » démontre que l'auteur a écrit avec une grande précipitation. Au lieu de *per* il faut lire *primo*. Au folio suivant (170r B), le philosophe, après les arguments logiques, aborde les arguments théologiques : hic incipiunt rationes theologicae. — Enfin, en assimilant la forme à l'âme (*op. cit.*, p. 70), M. Hauréau démontre qu'il ne comprend pas la portée de la controverse scolastique.

[2] Il présente cette particularité que le copiste, pour assurer l'alignement régulier à la fin de la ligne, sans établir dans le mot suivant des coupures arbitraires, écrit une ou deux lettres du commencement du mot et les exponctue, de façon à reporter le mot tout entier sur la ligne suivante.

[3] Le manuscrit comprend : *a.* Beati Thomae de Aquino, dictata de eodem ; *b.* eiusd. et Humberti, dictata de prima summa ; *c.* Fratris Aegidii, *Tractatus de unitate formae* ; *d.* Averroës, Traité d'Astronomie ; *e.* Alpharabii *de intellectu* ; *f.* Beati Thomae de Aquino *de essentia* ; *g.* eiusd. *de aeternitate mundi* ; *h.* ejusd. *de mixtione elementorum* ;

le titre de *Thomae Aquinatis et Humberti dicta*, et c'est sans doute la même œuvre que signale Sanderus, dans le monastère de Corsendonck, sous le titre de *Thomae et Alberti dicta ex sacra theologia in folio et pergameno* [1].

L'étude comparative du codex Parisiensis et du codex Bruxellensis (que nous désignerons respectivement par les sigles P et B) établit, à l'évidence, la supériorité du premier sur le second.

1º Le copiste de P nous a livré un texte vierge de ratures, et presque toujours correct. Les traces d'interpolation sont rares ; les omissions ou les répétitions de phrases et de mots, peu nombreuses. Une seconde main, de la même époque, a écrit en marge un petit nombre de notes discrètes, indiquant dans quel sens il faut corriger tel ou tel mot du texte en regard.

Le codex B est beaucoup moins pur. Ainsi qu'on pourra s'en convaincre, en consultant les notes critiques, le texte est émaillé de nombreuses interpolations et altérations. Un correcteur de date plus récente a fait subir aux leçons de B de fréquentes modifications : tantôt il gratte le parchemin et écrit de toutes pièces un mot nouveau, tantôt il retravaille le mot et par des additions ou soustractions de jambages et de signes abréviatifs lui donne un sens différent, tantôt il barre certains passages ou les exponctue et inscrit au-dessus de la ligne ou dans la marge la leçon qu'il veut subtituer ; enfin il fait de simples ajoutes de texte au moyen de notes marginales. Or, si d'aucunes fois le correcteur fait des mutilations inutiles, si d'autres fois il fait des altérations maladroites, on peut dire, *en général*, que sa plume fait évoluer le texte du codex B vers celui du codex P.

2º Le traité de Gilles de Lessines, écrit au milieu des agitations scolaires provoquées à Paris et à Oxford par les innovations du thomisme, contient dans le codex P plusieurs allusions à des faits contemporains. Le copiste de B, pour qui ces allusions sont devenues inintelligibles, remplace par des formules banales les textes historiques vides de sens, preuve que le copiste de P est plus rapproché de l'archétype que le copiste de B.

i. eiusd. *de sensu communi* ; *k.* eiusd. *de quinque potentiis animae* ; *l.* eiusd. *de motu cordis* ; *m.* eiusd. *de principiis naturae* ; *n.* Fragment de musique avec notation saxonne.

[1] Sanderus, *Bibliotheca belgica manuscripta*, (Insulis, 1644). Pars II, p. 68.

Voici quelques leçons respectives de P et de B :

P : Cantuariensis. — B : pertenentes hanc positionem (p. 13], n. 15).

P : arguunt cantuarienses. — B : arguunt (p. 14], n. 5).

P : archiepiscopus determinat. — B : adversarii determinant (p. 14], n. 6).

P : haec est positio multorum magnorum et praecise domni Alberti quondam Ratisponensis episcopi, ob cuius reverentiam rationes praedictam positionem confirmantes addidimus. — B : haec est positio multorum magnorum (p. 38], n. 11).

Notons en outre que le traité est dirigé, ainsi qu'on le verra plus loin, contre Robert Kilwardby et contre les philosophes et théologiens qui partageaient les doctrines de l'archevêque anglais sur la pluralité des formes. De là, dans le codex P, un mélange de pronoms et de verbes au singulier et au pluriel. Le codex B, ayant perdu de vue ce fait d'histoire, a rétabli l'uniformité en remplaçant presque partout le singulier par le pluriel. Voici des exemples :

P : rationes *eorum* vel *suam* confirmare. — B: rationes *eorum* confirmare (p. 10]n. 10).

P : *Ait* autem. — B : *dicunt* autem (p. 12], n. 3).

P : inter cetera dicta adversariorum amplius miramur quod in fine *dicunt*... propter tres causas quas *declaravit*... Ita enim *ait*. — B : inter cetera dicta ipsorum amplius miramur quod *dicunt* aliqui magni ex eis qui contrariam positionem tenent... propter tres causas quas *declarant*... Ita enim *dicunt* (p. 93], n. 10-15).

3° Le manuscrit de Bruxelles date l'œuvre de Gilles de 1288, celui de Paris au contraire porte le millésime 1278. Or, nous croyons pouvoir démontrer par ailleurs que cette seconde date est la vraie. Le copiste de B a eu sous les yeux un texte vicié, si lui-même ne s'est pas trompé dans la transcription[1].

4° Le codex P contient un appendice qui fait partie intégrante de l'œuvre. Cet appendice est absent dans le codex B.

Le codex P est donc supérieur au codex B. Mais peut-on dire que celui-ci dérive de celui-là, ou que le codex P soit la reproduction fidèle d'un manuscrit princeps ? Il n'est pas possible de l'affirmer. En effet, bien que le correcteur de B ait une tendance à adopter les leçons de P, à divers passages la version primitive de B vient compléter celle de P et réparer des erreurs évidentes[2], ce qui suffit à montrer que les deux manuscrits dérivent de sources indépendantes.

[1] V. Chapitre quatrième.

[2] P. ex. p. 8] n. 10 ; p. 11] n. 8 ; p. 22] n. 1 ; p. 25] n. 13 ; p. 46] n. 7 ; p. 59] n. 4 ; p. 73] n. 6, 10, 12-15.

Voici dès lors les règles adoptées dans l'édition du texte :

1) Le codex P sert de base, à raison de sa supériorité interne et externe.

2) Les leçons de B sont substituées à celles de P, quand elles corrigent des erreurs manifestes ou comblent des lacunes qui rendaient le sens inintelligible.

3) Quant au correcteur du codex B — que nous désignerons par le signe C — on trouvera dans l'*apparatus criticus* les principales modifications qu'il fait subir au texte. Rarement il prend la valeur d'une troisième source, et cela seulement quand l'évidence montre la supériorité de ses leçons sur celles de P et de B [1].

4) Nous avons introduit, avec le plus de sobriété possible, de légères retouches, nécessaires à l'intelligence du texte. Les additions sont imprimées en caractères italiques, les mots supprimés sont placés entre crochets.

A divers endroits, pour raisons de clarté, les divisions du texte et les titres des chapitres ont été complétés. Des notes en avertiront le lecteur.

Les abréviations excessives dont se servent les manuscrits philosophiques du moyen âge, et les sens divers que revêt une même abréviation, nous ont laissé dans le doute devant certains passages : ūitas chez P, et u'itas chez B signifient tour à tour *unitas* et *veritas* ; e9 — e converso ou e contrario ; hi9 — huius ou huiusmodi. Le codex B surtout, postérieur en date, est plus capricieux et plus irrégulier dans ses abréviations ; nous avons consigné, en note, quelques textes qu'il nous a été impossible de déchiffrer.

Pour la facilité du lecteur nous avons adopté la ponctuation moderne. De même, il a semblé préférable de substituer l'orthographe moderne à l'orthographe médiévale [2], à condition d'enregistrer les variantes d'orthographe les plus significatives [3].

Les codex P et B contiennent, l'un et l'autre, à la suite immédiate de l'œuvre de Gilles de Lessines, un appendice se rapportant à la question de l'unité des formes substantielles dans les êtres.

[1] Par ex. P B écrivent: nisi, quand il faut lire manifestement avec C: no = nisi, p. 74], n. 12.

[2] Les manuscrits écrivent fantastica, ymaginatio, dampnare, ydea, xristiana, ydemptitas, set, hiis — pour phantastica, imaginatio, damnare, idea, christiana, identitas, sed, his (ou iis).

[3] P et B écrivent detragono au lieu de tetragono.

L'appendice du codex P, écrit de la même main que le corps du traité, est sans aucun doute l'œuvre du dominicain belge; c'est un ensemble d'explications complémentaires, relatives à des passages textuels du traité, et que l'auteur a ajoutées — lui-même prend soin de nous en avertir — pour répondre à des critiques. Nous publions l'appendice du codex P à la suite du traité lui-même.

Cet appendice fait défaut dans le codex B; mais le traité de Gilles y est suivi immédiatement, et sans aucun interlignage, d'une nouvelle dissertation sur l'unité des formes. Celle-ci, écrite par une autre main, ne contient aucun indice qui permette de la rattacher à l'œuvre du philosophe belge. Il n'est guère probable, d'ailleurs, que Gilles ait apposé successivement deux codicilles à son texte primitif. Les premiers mots de ce factum démontrent que nous sommes en présence d'une découpure de quelque traité sur l'unité des formes, dont l'auteur nous est inconnu [1].

[1] *Incipit:* Sed sunt inconvenientia quae sequuntur ponendo plures formas suppositis principiis philosophiae (fol. 131^{v} A) — *Explicit:* Ita in triduo mortis facta fuisset conversio in corpus illud mortuum quale erat et in carnem illam mortuam qualis erat in sepulcro secundum illam rationem, quia tunc corpus Christi vere dicebatur secundum modum iam dictum (fol. 136^{r} A). L'auteur cite saint Thomas en ces termes, à propos des erreurs de l'averroïsme: « sicut ille venerandus doctor Thomas ostendit in tractatu quem fecit contra praedictum errorem » (fol. 133^{r} B). Voici le plan sommaire de ce fragment: I. Inconvénients du pluralisme des formes « quantum ad totam humanam naturam », *a.* quantum ad ingressum hominis in mundo, *b.* quantum ad progressum hominis in mundo, *c.* quantum ad egressum hominis de mundo. — II. Inconvénients « quantum ad humanam naturam in Christo», *a.* quantum ad corpus Christi naturale, *b.* quantum ad corpus Christi sacramentale.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA DOCTRINE DE LA PLURALITÉ DES FORMES DANS L'ANCIENNE ÉCOLE SCOLASTIQUE DU XIIIme SIÈCLE.

SOMMAIRE. I. Deux causes de l'incohérence des systèmes scolastiques au début du XIIIe siècle. — Une direction péripatéticienne se dessine vers le milieu du siècle et s'oppose à l'ancienne direction scolastique. — L'« augustinisme » au XIIIe siècle. — Critique de cette appellation. — II. Matière et forme chez Aristote ; signification principale et secondaire de la théorie. — III. Matière et forme dans la philosophie occidentale avant le XIIIe siècle. — IV. Comment se pose au XIIIe siècle la question de l'unité ou de la pluralité des formes. — Elle n'a pas de sens en dehors de l'aristotélisme. — V. Origines de la théorie pluraliste. — VI. Ses idées principielles. — VII. Ses principales applications.

Pour situer dans son milieu historique et doctrinal le *de unitate formae* de G. de Lessines, il importe de jeter un coup d'œil sur l'évolution des théories scolastiques, pendant les trois premiers quarts du XIIIe siècle; car cette période enveloppe la genèse et les grandes phases de la célèbre controverse dont nous devons étudier, par le menu, un des plus intéressants épisodes.

I.

Quand, à l'aurore du XIIIe siècle, le flot des grandes œuvres de la philosophie grecque et arabe vint imprégner la scolastique, de nouvelles

idées se levèrent que la génération suivante devait voir s'étaler en floraisons gigantesques ; mais ce serait une erreur de croire que cette fécondation, longue et persistante, produisit d'emblée et uniformément des synthèses robustes, marquées au coin de l'unité et de la solidarité doctrinales, pierre de touche des conceptions de valeur. Il y eut, en Occident, une période de germination [1], préparatoire à l'épanouissement intellectuel qui se manifeste chez un Albert le Grand, un Bonaventure, un Thomas d'Aquin, un Henri de Gand, un Duns Scot.

De là, chez leurs précurseurs, des tâtonnements, des incohérences, des hésitations, révélatrices sur bien des points de la formation des systèmes au XIIIe siècle, et spécialement utiles pour l'intelligence de la « controverse des formes ».

Ces incohérences doctrinales se rattachent, selon nous, à deux causes principales : l'irréductibilité du péripatétisme, nouvellement révélé dans toute son ampleur, avec certaines doctrines léguées par le XIIe siècle ; l'intelligence imparfaite de plusieurs thèses fondamentales de ce péripatétisme, trop souvent défiguré par les commentaires juifs et arabes.

Les influences disparates qui se dégagent de sources aristotéliciennes, platonico-augustiniennes, épicuriennes, stoïciennes, arabes même, avaient travaillé la scolastique du haut moyen âge dans les sens les plus divers. Elles expliquent les antinomies nombreuses que l'on voit apparaître, avant le XIIIe siècle, dans les directions diverses de la pensée : en métaphysique, c'est l'antinomie des Idées séparées de Platon et de la substance individuelle d'Aristote ; — en psychologie, le traducianisme se concilie mal avec l'immatérialité de l'âme, le spiritualisme idéologique avec les théories matérialistes des arabes, l'union extrinsèque de l'âme et du corps avec la thèse de l'unité de l'être humain ; — en cosmologie, sous l'influence de la théorie platonicienne de l'âme du monde, ou du *fatum* stoïcien, on attribue volontiers à la Nature la vie autonome d'un grand animal et en même temps on soutient l'individualité des substances qui la composent.

Au fur et à mesure que la scolastique grandit, elle élimine ces éléments contradictoires, et ces aspirations vers l'unité sont l'indice même

[1] Cette période fut, relativement aux résultats obtenus, de courte durée, parce que les siècles précédents avaient déjà façonné le génie scolastique. Voir notre *Histoire de la Philosophie médiévale* (Louvain, 1900), p. 216.

du développement intellectuel du IXe au XIIe siècle. Cependant plusieurs de ces antinomies résistent et se perpétuent, en dépit de la renaissance péripatéticienne du XIIIe siècle. L'on assiste alors à une lutte du passé et du présent ; des essais de conciliation se font jour et n'aboutissent qu'à mieux mettre en relief l'irréductibilité des principes en présence.

Précisons par un exemple. Quand on soutient avec Platon, avec saint Augustin, avec la plupart des scolastiques de la première période, que l'âme et le corps constituent en nous deux substances indépendantes, unies par un commerce extrinsèque, « comme le cavalier est uni à sa monture, le pilote à son navire » ; quand on fait de l'événement représentatif, tant intellectuel que sensible, un produit exclusif de l'âme, engendré à l'occasion d'une impression organique, il est malaisé de souscrire à la doctrine péripatéticienne et scolastique sur le composé humain, sur l'information substantielle du corps par l'âme, sur la passivité de la connaissance et l'objectivité de nos représentations du monde extérieur.

Guillaume d'Auvergne et Alexandre de Halès qui essaient de marier une ou plusieurs thèses fixes de la psychologie traditionnelle de saint Augustin avec les enseignements novateurs d'Aristote, aboutissent à des conceptions hybrides et stériles. Le premier trahit dans ses principes organiques l'idéologie péripatéticienne dont il se déclare le promoteur : il biffe d'un trait de plume l'intellect agent, — rouage inutile, à son avis, dans une intelligence complète par elle-même, et capable de puiser dans son fonds, et sans l'intervention *causale* des sensations, les déterminations qui font intelliger [1]. Le second aligne côte à côte sept définitions de l'âme empruntées au *de spiritu et anima*, et la définition aristotélicienne [2] ; il accouple l'idée nouvelle avec l'idée ancienne sans se douter, dirait-on, qu'il dit à la fois blanc et noir sur le même sujet.

Il est une seconde cause de la caducité qui frappe les systèmes scolastiques, nés dans les premiers décenniums du XIIIe siècle. Placés devant la

[1] Baumgartner, *Die Erkenntnislehre des Wilhelm von Auvergne* (Beiträge zur Gesch. d. Philos. d. Mittelalters, Bd. II, 1), pp. 34 et suiv. Münster, 1893.

[2] Endres, *Des Alexander von Hales' Leben und psychologische Lehre* (Philosoph. Jahrbuch, 1888), pp. 45 et suiv. Nous y relevons (p. 46), cette citation typique : « Substantia, non tantum ut forma substantialis, sed ut quod ens in se, *praeter hoc quod est actus corporis .... est substantia praeter substantiam corporis.* » *S. Theologica*, q. 59, m. 2, § 1, res.

masse des textes nouveaux répandus dans la circulation scolaire, obligés de lire Aristote dans des traductions et de chercher sa pensée à travers des commentaires, les premiers philosophes de ce temps ne réussirent pas à saisir le vrai sens de chaque théorie et surtout à discerner sa valeur propre dans le réseau d'influences réciproques qui relient entre elles toutes les parties d'un ensemble synthétique ; ils ne parvinrent pas non plus à dégager suffisamment le véritable Aristote des appliques disparates dont arabes et juifs l'avaient affublé, sous prétexte de le rendre plus intelligible ; et ils étaient d'autant plus disposés à lire Aristote à travers les lunettes de ses commentateurs que le texte lapidaire du Stagirite exige un long effort d'exégèse. La théorie de la pluralité des formes, non pas en ces cadres savants où l'enchâsse le génie de Duns Scot, mais dans la formule simple, presque naïve, où elle se montre au début du siècle, est due principalement à la mésintelligence d'une pensée d'Aristote, ainsi qu'il sera dit plus loin.

L'action de saint Thomas, préparée sur plus d'un terrain par celle d'Albert le Grand, introduisit dans la scolastique un courant d'idées plus franchement péripatéticien. Ce seigneur de la pensée fortifia par une interprétation éclectique et élargie de l'aristotélisme l'organisme de la science scolastique, et la philosophie qu'il a léguée est une œuvre systématique où tout révèle une solidarité étroite et une rigoureuse réduction à l'unité des doctrines constitutionnelles.

On retrouve d'ailleurs une empreinte semblable dans le système de Duns Scot, qui sut exploiter, en suivant une autre veine, la mine d'or de l'esprit péripatéticien.

Du coup, le thomisme, qui parut le premier en date, devait entrer en lutte avec les éléments hétérogènes accrédités jusque-là dans les écoles et qui ne pouvaient s'incorporer dans la synthèse nouvelle. La résistance fut mouvementée, et les collisions d'idées perdurèrent pendant plusieurs générations. Quand Duns Scot parut, les controverses avaient beaucoup perdu de leur âpreté, et la tournure originale que prête à tous les éléments doctrinaux le célèbre « réalisme formaliste » auquel il a attaché son nom, permit à Duns Scot d'incorporer dans sa philosophie plusieurs théories franciscaines dont saint Thomas avait contesté la « scolasticité ». Néanmoins le Docteur subtil se dresse en adversaire irréconciliable de bon nombre de doctrines chères aux écoles anciennes, et il les critique sur ce ton acerbe

et parfois blessant qui contraste singulièrement avec la modération dont saint Thomas a donné de si beaux exemples.

Se basant sur la diversité des anciennes écoles scolastiques et des traditions nouvelles qui se font jour, avec la philosophie albertino-thomiste dans l'ordre dominicain, avec la philosophie scotiste dans l'ordre franciscain, on distingue à bon droit deux directions dans les écoles du XIII[e] siècle : la *direction péripatéticienne* qui s'accuse nettement à l'époque du premier professorat de saint Thomas d'Aquin à Paris; la direction antérieure, qu'on peut vaguement désigner sous le nom d'*ancienne direction scolastique,* et que d'autres appellent *direction augustinienne.*

Que faut-il penser de cette dernière appellation ? Elle peut revendiquer pour elle certaines façons de dire des contemporains mêmes. Un des plus fougueux adversaires du thomisme, qui ne sut pas toujours agir avec la pondération dont sa haute charge lui faisait un devoir, l'archevêque de Cantorbéry John Peckham, essaya d'opposer aux dangereuses nouveautés *(profanas vocum novitates)* introduites dans les écoles de son temps, les grandes doctrines de saint Augustin, auxquelles Alexandre de Halès, Bonaventure et les fils de saint François étaient demeurés fidèles : « Quae sit ergo solidior et sanior doctrina, vel filiorum S. Francisci, sanctae scilicet memoriae fratris Alexandri ac fratris Bonaventurae et consimilium... vel illa novella quasi tota contraria, quae, quidquid docet *Augustinus*... destruat » [1]. Mépriser les enseignements de saint Augustin, c'est livrer la vérité à l'erreur, c'est briser les colonnes de l'édifice et l'entraîner dans la ruine [2].

Parmi les historiens modernes, K. Werner emploie le terme d'*augus-*

[1] Les lettres de Peckham, imprimées dans Wilkins, *Concilia magnae Britanniae et Hiberniae,* ont été rééditées par C. P. Martin, *Registrum epistolarum J. Peckham* (1882-1885) dans les *Chronicles and memorials of Great Britain and Ireland.* Quelques-unes sont reproduites dans Denifle-Chatelain, *Chartularium universitatis Paris.*, t. I. Les plus intéressantes ont paru, avec un commentaire, dans une étude du P. Ehrle, *J. Peckham über den Kampf des Augustinismus und Aristotelismus in der zweiten Haelfte des 13. Jahrh.* (Zeitschrift f. Kathol. Theologie, 1889, Bd. XIII), p. 172-193. Le texte cité se trouve à la page 186 de cette édition à laquelle nous renverrons dans la suite.

[2] « Quid enim magis necessarium, quam fractis columnis aedificium cadere : quam vilipensis authenticis doctoribus Augustino et caeteris foedum venire principem et veritatem succumbere falsitati. » *ibid.*, p. 181.

tinisme, mais pour qualifier une fraction de la scolastique postérieure à saint Thomas, et qu'il identifie avec la *Schola Ægydiana*[1]. Dans deux remarquables études qui ont jeté une vive lumière sur les annales de l'ancienne scolastique du XIIIe siècle [2], le P. Ehrle applique la même terminologie au mouvement scolastique du XIIIe siècle antérieur à saint Thomas.

Un récent ouvrage du P. Mandonnet, qui demeurera un document de premier ordre pour l'intelligence de la philosophie occidentale au XIIe siècle [3], est très explicite sur l'opposition qu'il convient d'établir entre le groupe thomiste et le groupe augustinien : « En dehors de la direction thomiste, puisque c'est le nom de Thomas d'Aquin qui est demeuré attaché à l'œuvre commune du maître et du disciple, le mouvement doctrinal est constitué par l'influence diffuse et peu homogène de l'augustinisme embrassant à la fois les thèses principales, pures ou mitigées, de la philosophie platonicienne et de la dogmatique élaborée par saint Augustin » [4].

Et voici quel est, d'après le savant professeur de Fribourg, l'ensemble des doctrines constitutives de l'augustinisme philosophique médiéval : absence d'une distinction formelle entre le domaine de la philosophie et de la théologie, c'est-à-dire des vérités rationnelles et des vérités révélées ; — prééminence de la notion du bien sur celle du vrai et primauté analogue de la volonté sur l'intelligence dans Dieu et dans l'homme ; — nécessité d'une action illuminatrice et immédiate de Dieu dans l'accomplissement de certains actes intellectuels ; — actualité infime mais positive de la matière première, indépendamment de toute information substantielle ; — présence dans la matière des principes ou raisons séminales des choses ; — composition hylémorphique des substances spirituelles ; — multiplicité des formes dans les êtres de la nature, et individualité de l'âme indépendamment de son union avec le corps, principalement dans l'homme[5].

On pourrait allonger cette liste et y ajouter notamment deux doctrines

[1] Avec, pour principaux représentants, Gilles de Rome et Grégoire de Rimini. Werner, *Der Augustinismus des spaeteren Mittelalters,* Wien 1883, p. 5-9.

[2] La première est celle que nous venons de citer, p. 14, n. 1. La seconde, que nous utiliserons plus loin, a paru dans les *Archiv für Litteratur und Kirchengeschichte des Mittelalters,* 1889, Bd. V, p. 603-635, sous le titre : *Beitraege zur Geschichte d. Mittelalt. Scholastik.* — II. *Der Augustinismus u. der Aristotelismus in der Scholastik gegen Ende des 13. Jahrh.*

[3] *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIIIe siècle,* Fribourg, 1899.

[4] *Op. cit.*, p. LXII.

[5] *Op. cit.*, p. LXVI.

chères au passé de la scolastique : l'identité de l'âme et de ses facultés et l'activité des phénomènes représentatifs de l'âme[1].

Quoi qu'il en soit, la codification telle que la présente le P. Mandonnet, suggère divers inconvénients qui s'attachent à cette appellation même d'*augustinisme*, reprise et perpétuée par la plupart des historiens modernes. Voici diverses critiques que nous croyons être en droit de formuler.

D'abord, on ne peut opposer, en termes absolus, la *fraction augustinienne* et la *fraction péripatéticienne* de la scolastique, comme si l'une n'accueillait que des idées augustiniennes, l'autre des idées péripatéticiennes. La grande figure de saint Augustin a été auréolée de gloire à travers tout le siècle ; saint Thomas le « péripatéticien » et saint Bonaventure l' « augustinien » s'inclinent l'un et l'autre devant sa royauté. Il est un fonds d'idées augustiniennes, comme la théorie de l'exemplarisme, des attributs divins, que tout scolastique considère comme sa part d'héritage.

D'autre part, le terrain sur lequel poussent les idées augustiniennes du XIII[e] siècle demeure péripatéticien. La distinction de l'acte et de la puissance, de la matière et de la forme, voilà, pour ne citer que deux points cardinaux, ce qui suffirait à établir la parenté intellectuelle des « augustiniens » et d'Aristote.

Ce qui plus est, Duns Scot a incorporé dans sa philosophie des éléments regardés comme « spécifiquement augustiniens », — telles la primauté de la volonté sur l'intelligence, la composition hylémorphique des substances spirituelles, la pluralité des formes — sans que ces influences augustiniennes embarrassent les allures péripatéticiennes du Docteur subtil[2]. Il y a donc,

[1] A rapprocher de la codification du P. Mandonnet l'énumération de Peckham : « Quidquid docet Augustinus de regulis aeternis et luce incommutabili, de potentiis animae, de rationibus seminalibus inditis materiae et consimilibus innumeris. » Ehrle, *op. cit.* (Zeitschrift etc., p. 186).

[2] Nous ne pouvons souscrire sans réserves à la *distribution matérielle* des scolastiques en ces deux groupes, telle que l'entend le P. Mandonnet. C'est ainsi qu'à ses yeux, « les docteurs franciscains sont universellement attachés à la philosophie augustinienne » (p. LXIII) ; non seulement Alexandre de Halès, Jean de la Rochelle, saint Bonaventure, Roger Bacon, John Peckham, mais encore Duns Scot se meuvent dans le sillage de l'augustinisme (p. LXIV). Nous croyons qu'il importe de distinguer deux fractions dans l'ordre franciscain, la première formant la plus grande part de l'ancienne école scolastique ou du groupe augustinien ; la seconde définitivement constituée avec Duns Scot et s'accordant avec l'albertino-thomisme à imprimer à plusieurs thèses fondamentales un

pour le moins, une compénétration, une superposition d'augustinisme et de péripatétisme qu'il ne faut jamais perdre de vue dans l'étude de la scolastique du grand siècle.

Voici un second ordre de considérations plus décisives, et qui exigent pour la direction augustinienne un nouveau nom de baptême. Le code augustinien se décompose, en réalité, en *trois* ou même *quatre* groupes doctrinaux :

1° Théories dont l'origine et l'esprit augustiniens *ne sont pas douteux* ;

2° Théories qui sont en *opposition* formelle avec la philosophie de saint Augustin ;

3° Un troisième groupe se rattache en même temps et d'*une façon plus directe* au péripatétisme ;

4° Plusieurs autres théories sont *indifférentes et étrangères* à l'augustinisme.

Examinons-les rapidement.

Un premier groupe d'idées dérivent par voie directe de la philosophie de l'évêque d'Hippone ; à travers le long canal que leur trace le haut moyen âge, elles se sont écoulées dans les spéculations des précurseurs de la grande scolastique au XIIIe siècle, et constituent pour une large part cette première cause d'incohérence doctrinale dont il fut question plus haut. Ces idées, — augustiniennes dans le vrai sens du mot, — sont presque toutes d'ordre psychologique. Elles sont bien connues. Citons les rapports hiérarchiques du vouloir et du connaître, l'indépendance substantielle de l'âme vis-à-vis du corps, l'identité substantielle de l'âme et de ses facultés, l'activité du connaisseur dans la production du phénomène représentatif. N'oublions pas non plus la célèbre doctrine des raisons séminales (*rationes seminales*) ou de l'évolution plastique des formes déposées dans la matière comme

sens nettement péripatéticien. — Comme l'a très bien fait observer le P. Ehrle, *op. cit.*, (Zeitschrift, etc., p. 191), Peckham lui-même a conscience de cette bifurcation doctrinale de son ordre, et il y fait une allusion discrète, dans une lettre de 1284. Cette double orientation franciscaine perdure à travers tout le moyen âge. V. notre *Histoire de la Philos. médiévale*, p. 446, et de Martigné, *La scolastique et les traditions franciscaines* (1888), pp. 429 et suiv. Elle se renouvelle de nos jours, puisque nous assistons à un « retour » vers l'ancienne doctrine bonaventurienne qu'un groupe de philosophes et de théologiens franciscains préfèrent à la théorie scotiste. Voir à ce sujet les articles parus dans la *Revue des études franciscaines*, sous la signature du P. Évangéliste (février-octobre 1900).

un trésor latent; — une des théories de saint Augustin qui ont joui, dans l'ancienne scolastique, du maximum de stabilité.

D'autres doctrines, appelées augustiniennes, se trouvent en contradiction avec la vraie pensée du philosophe africain, et l'on assiste à ce singulier renversement logique, que les vrais augustiniens dans la matière sont ceux-là mêmes qu'on range dans le camp opposé. Ainsi en est-il pour une doctrine hybride, moitié philosophique, moitié mystique, qui fait appel à une action illuminatrice de Dieu, à un surcroît spécial de lumière, sans lequel, au dire de certains docteurs, il est impossible de légitimer les fondements synthétiques de la certitude. On trouve ces vues étranges chez un Guillaume d'Auvergne, un Roger Bacon, un Roger Marston, un Henri de Gand[1], qui tous brodent sur une même trame des dessins personnels. Elle est étrangère à la philosophie de saint Augustin, qui s'arrête avec complaisance sur la purification morale, condition de la science[2]; sur les idées divines, assises dernières de la réalité des êtres, de l'intelligibilité et de la vérité de nos jugements[3]; sur la distinction de la *ratio inferior* et de la *ratio superior* ou l'exercice ordinaire de la vie intellectuelle et l'activité suprême de la réflexion philosophique[4]; — mais qui nulle part n'exige à côté du *concursus generalis* de Dieu, je ne sais quelle intervention *spéciale* et *gratuite* de Dieu, nécessaire à l'acquisition de *telle* ou *telle* vérité naturelle. Saint Bonaventure — dont le nom est étroitement lié aux traditions de l'« augustinisme » et qui représente l'ancienne école scolastique dans son plus puissant effort — n'a pas versé dans cette étrange doctrine, ainsi que l'ont fait voir les éditeurs florentins du Docteur séraphique[5]. Elle fut rejetée par saint Thomas et tournée en ridicule par Duns Scot, qui tous deux se rapportent à l'augustinisme épuré et interprètent dans un sens *objectif* et non *subjectif* les spéculations de l'évêque d'Hippone sur les *rationes aeternae*. Si l'on songe aux théories arabes de l'influx sur nos âmes d'un intellect agent séparé, on voit sans peine que ce recours mystérieux à la cause première est une corruption de la doctrine augustinienne sur

[1] V. notre *Histoire de la philosophie scolastique dans les Pays-Bas*, Louvain, 1895, p. 163.

[2] *Lib. LXXXIII Qq.*, q. 66, in medio.

[3] *Ibid.*, q. 46.

[4] *De Trinitate*, l. XII, cap. 1-7.

[5] *De humanae cognitionis ratione anecdota quaedam seraphici doctoris S. Bonaventurae et nonnullorum ipsius discipulorum.* Ad Claras Aquas, 1883, pp. 7 et suiv.

les fondements métaphysiques de la science, une transposition sur le sol scolastique d'une plante exotique, venue de l'Orient.

On peut ranger dans un troisième groupe certaines doctrines, figurant au catalogue idéologique de l'augustinisme, et qui ont été répandues dans l'ancienne scolastique du XIIIe siècle, sous l'influence *parallèle* et *prépondérante* du péripatétisme. Ce sont les théories sur la matière et la forme.

Saint Augustin parle de la matière des corps, à propos de l'œuvre des six jours ; il la *compare* à la terre et à l'abîme[1], qu'il tient pour ce qu'il y a de plus près du néant. Et bien qu'à certains endroits, ses déclarations sur la matière des corps fassent songer à une masse chaotique, sortie du néant sur un geste du Créateur, et qu'un façonnage merveilleux revêt ensuite de l'éclat de la beauté (*species*)[2], il s'exprime dans divers passages des *Confessions*, sur l'élément indéterminé et incomplet qu'il faut placer à la base des transformations substantielles, en des termes qui rappellent assez bien la doctrine d'Aristote[3]. La matière ou l'indéterminé ne peut exister sans la forme[4] ; elle marque de son empreinte tout être sujet à un devenir. C'est en partant de cette idée que saint Augustin a été amené à admettre une *quasi materia* dans les anges[5]. Ces questions délicates torturèrent longtemps la

[1] V. une déclaration ex professo. *De Genesi contra Manichaeos,* lib. I, c. 7.

[2] *De Gen. contra Manichaeos,* lib. I, c. 5-7.

[3] C'est le sentiment de Martin, *Saint Augustin* (collection : « Les Grands Philosophes »), Paris 1901, p. 308. Citons ce passage : « Mutabilitas enim rerum mutabilium ipsa capax est formarum omnium in quas mutantur res mutabiles. Et haec quid est ? Numquid animus ? numquid corpus ? numquid species animi vel corporis ? Si dici posset, nihil aliquid, et, est non est, hoc eam dicerem. » *Confess.*, lib. XII, c. 6, cf. c. 8. Nous citons d'après l'édition Vivès.

[4] La thèse de l'« actualité infime de la matière, indépendamment de toute forme » dont parle le P. Mandonnet, semble contraire aux déclarations des *Confessions*, lib. XII, c. 29, no 40, et du *De Genesi ad litteram l. XII,* l. 1, c. 15; v., par ex., à ce dernier endroit no 29 : « quia etiam cum dicimus materiam et formam, *utrumque simul esse intelligimus* » etc. — Cf. Martin, *op. cit.*, p. 309. — Au demeurant, la possibilité d'une existence indépendante de la matière, admise par un Henri de Gand (*Quodl.* I, 10) est rejetée par un saint Bonaventure. (*In II lib. Sent.*, d. 12, a. 1. q. 1, in corp.).

[5] « Si enim quiddam incommutabile esset anima, nullo modo ejus *quasi materiam* quaerere deberemus... Sed sicut haec, excepto quod jam caro est, in qua natura vel proficit, ut pulchra, vel deficit, ut deformis sit, habuit etiam materiam, id est, terram, de qua fieret, ut omnino caro esset : sic fortasse potuit et anima, antequam ea ipsa natura fieret, quae anima dicitur, cujus vel pulchritudo virtus, vel deformitas vitium est, habere aliquam

belle intelligence du philosophe africain, égaré tout d'abord par les fausses imaginations dont le manichéisme enveloppait le problème[1]. Plus tard, ce furent les néo-platoniciens, bien plus qu'Aristote, qui furent ses conseillers. L'évêque d'Hippone n'eut sur le système d'Aristote que des indications vagues ; le nom du grand penseur ne revient que trois fois sous sa plume, pour être postposé à Platon[2]. Au demeurant, le rapport de la matière première avec l'état quantitatif de l'être — une pensée spécifiquement aristotélicienne dont il sera question plus loin — est totalement étranger aux dissertations augustiniennes.

Les premiers docteurs du XIIIe siècle — partisans et de la convertibilité de la matière première avec l'élément indéterminé des substances changeantes, et de la composition hylémorphique des êtres spirituels — purent donc, sans conteste, chercher des documents confirmatifs dans la grande autorité de saint Augustin[3]. Mais il est non moins certain que ces deux doctrines, chères entre toutes aux précurseurs de saint Thomas, sont des dépendances du péripatétisme nouveau, répandu par la *Physique* et la *Métaphysique* d'Aristote et par les commentaires arabes et juifs[4]. En effet, l'interprétation franciscaine de la matière et de la forme est pleinement contenue dans le *Fons vitae* d'Avicebron[5] et le philosophe juif, malgré d'importantes innovations, la met en harmonie avec le génie du péripatétisme. Saint Thomas ne s'est donc pas mépris quand, dans l'opuscule *de substantiis separatis*, — une page de métaphysique contemporaine, — il considère la doctrine de la composition intrinsèque des substances

materiam pro suo genere spiritalem, quae nondum esset anima, sicut terra, de qua caro facta est, jam erat aliquid, quamvis non erat caro. » *De Genesi ad litt.*, lib. VII, c. 6, nº 9.

[1] *Confess.*, lib. XII, c. 6.

[2] Grandgeorge, *S. Augustin et le néo-platonisme* (Paris 1896), p. 31.

[3] Saint Bonaventure invoque un texte du *De mirabilibus sacrae scripturae* dans ses commentaires des *Sentences* (Lib. II, d. 3, p. 1, art. 1, q. 2). Cet ouvrage est apocryphe. Mais, ainsi que le remarquent les éditeurs de Quaracchi, d'autres textes augustiniens pouvaient confirmer saint Bonaventure dans sa façon de voir. (V. le *Scholion des éditeurs*), t. II, p. 93.

[4] Ce fait que saint Augustin et les philosophes arabes ont en commun diverses doctrines philosophiques a été signalé et commenté par Correns, *Die dem Boethius falschlich zugeschriebene Abhandlung des Dominicus Gundisalvi de unitate* (Beitr. z. Gesch. d. Philos. d. Mittelalt., Bd. 1, 1) p. 42. Münster, 1891.

[5] Par exemple IV, 1, éd. Bäumker p. 211. V. les tables détaillées de cette belle édition.

séparées comme une importation juive [1]: la philosophie du *Fons vitae* est une eau viciée qui vint corrompre le pur courant du fleuve aristotélicien. Duns Scot, sans contredit le plus scientifique de ceux qui souscrivirent à ces deux doctrines, se plaît de même à en restituer la paternité au philosophe juif d'Espagne[2].

L'histoire des idées au XIIe siècle confirme ces témoignages des grands docteurs scolastiques. Car les notions de matière et de forme, comme il sera dit plus loin, sont défigurées par les philosophes du haut moyen âge, par ceux-là mêmes qui manipulaient les textes augustiniens. Or, si les « augustiniens » de cette époque ne s'élevèrent pas à la conception définitive de saint Augustin, comment en auraient-ils fait le legs au XIIIe siècle ? Il fallut les événements décisifs de la renaissance péripatéticienne pour ramener la scolastique à une saine interprétation de la théorie hylémorphique. N'est-ce pas une preuve que le XIIIe siècle l'a puisée, non pas dans une étude plus attentive et indépendante des textes augustiniens jusque-là restés incompris, mais dans l'analyse de documents aristotéliciens, — quitte à rechercher en même temps la paraphrase de la philosophie nouvelle dans les écrits de l'évêque d'Hippone ?

Ce qui corrobore cette façon de voir, c'est qu'une autre doctrine de l'ancienne scolastique du XIIIe siècle, intimement liée à ces conceptions sur la matière première, est *étrangère* à la philosophie augustinienne et se rattache *exclusivement* à l'arabisme : ce sont toutes les théories relatives à la pluralité des formes substantielles. Il en sera question dans la suite de ce chapitre. Ainsi nous sommes en présence d'un nouveau groupe de doctrines pseudo-augustiniennes et mieux encore que dans le groupe précédent on y saisit le jeu de la seconde grande cause de caducité et d'hétérogénéité des premières écoles scolastiques du XIIIe siècle [3].

[1] V. Wittmann, *Die Stellung des hl. Thomas von Aquin zu Avencebrol* (Beitr. z. Gesch. d. Philos. d. Mittelalters, Bd. III, h. 3), p. 40 et suiv. Münster, 1900.

[2] « Ego autem ad positionem Avicembronis redeo. » *De rer. princ.* q. 8, art. 4.

[3] Le P. Mandonnet relève en outre, comme une doctrine augustinienne, l'absence de distinction *formelle* entre le domaine de la philosophie et celui de la théologie. Non seulement cette doctrine n'est pas augustinienne, mais elle semble totalement étrangère à la scolastique. Henri de Gand, par exemple, cité parmi les augustiniens, a écrit quelques belles pages, au début de sa *Somme théologique*, sur la distinction formelle des deux sciences. V. *Hist. Philos. scol. dans les Pays-Bas,* p. 72 et suiv.

Ajoutez à cela que la direction appelée augustinienne a un caractère flottant, que les éléments « augustiniens » sont variables d'un docteur à l'autre, qu'une même théorie se revêt des plus multiples nuanciations[1], et l'on verra que l'« augustinisme » dont il s'agit, dans cette phase de l'histoire, n'est pas susceptible d'être présenté comme un tout doctrinal. Le vague même qui plane au-dessus de ces conceptions ne s'accommode pas avec une appellation trop précise et trop usurpatrice d'un grand nom et d'un grand système historique. Pour toutes ces raisons, ne serait-il pas préférable de lui substituer une désignation plus flottante et plus extensive : telle que l'*ancienne scolastique* du XIII[e] siècle ou l'*école pré-thomiste* ?

C'est notre sentiment.

II.

La thèse de la pluralité des formes n'est pas augustinienne de tempérament ; elle est le produit d'un péripatétisme faussé. C'est ce qu'il faut examiner de plus près. A cette fin, recherchons le vrai sens de la théorie des formes chez Aristote, et ses transpositions dans la philosophie médiévale.

La position centrale qu'occupe dans la métaphysique d'Aristote la doctrine de la matière et de la forme est due à ses attaches avec un autre couple d'idées, traduisant ce qu'il y a de plus profond et de plus original dans le péripatétisme, l'*acte* et la *puissance*. Par cette formule, en effet, Aristote a livré son interprétation du devenir de l'être, du mouvement perpétuel qui entraîne toutes choses, sauf Dieu, d'un état à un autre état. D'une part le *potentiel* (δύναμις) ou l'indéterminé, non pas l'indéterminé à tous égards qui se confond avec le néant, mais le non-être relatif, c'est-à-dire le non-être gros d'un état de détermination et de perfection ultérieure susceptible d'être réalisé ; — d'autre part l'*actuel* (ἐνέργεια) ou l'accomplissement présent et total de ce même degré d'être et de perfection : voilà les

[1] Un exemple : la doctrine de l'identité de l'âme et de ses facultés, classique au XII[e] siècle, est timidement combattue par Alexandre de Halès (Endres, *op. cit.* p. 217) et battue en brèche par saint Bonaventure, qui, sans ranger les facultés parmi les réalités *accidentelles* à la substance de l'âme, comme le fait saint Thomas, n'admet pas l'identité essentielle de l'âme et de ses facultés, V. *In I L. Sent.*, D. III, p. 2, art. 1, q. 3.

deux concepts-limites, les deux points fixes entre lesquels oscille le devenir de tout[1]. Devenir de la nature sensible, devenir de l'être conçu par abstraction, devenir de la pensée, devenir de l'acte moral, etc. : tous ceux qui sont familiarisés avec l'esprit du Stagirite savent que le principe générateur de l'acte et de la puissance imprègne tous les départements de sa philosophie.

Le rapport primordial de la puissance et de l'acte se retrouve dans le couple « matière première et forme substantielle »[2]. Mais il importe de noter que dans le péripatétisme, comme dans le thomisme, cette seconde théorie a deux significations distinctes, l'une originaire et principale, l'autre dérivée et secondaire.

La signification *originaire* de la théorie de la matière et de la forme appartient à la *physique*, c'est-à-dire à cette branche de la philosophie réelle qui, suivant les classifications des anciens, a pour objet l'être corporel et ses propriétés sujettes au mouvement. Matière et forme fournissent l'interprétation péripatéticienne des évolutions incessantes de la nature sensible. Il est bien vrai, que suivant le dynamisme aristotélicien, chaque corps a sa nature spécifique, et que dans une même espèce, chaque corps forme une substance individuelle, conformément à cet apophtegme inscrit en première page de la métaphysique : « Il n'y a de vraie substance que l'individuel. » Cependant ces individualités corporelles ne sont pas douées de stabilité : les éléments se combinent et de cette combinaison surgit un être nouveau, spécifiquement distinct de ses générateurs. Inversément, des composés disparaissent et leurs éléments apparaissent avec des propriétés distinctes. C'est pour expliquer ce processus qu'Aristote admet dans les substances corporelles la présence d'un substratum permanent, la *matière première* (πρώτη ὕλη) et d'un principe spécifique, la *forme substantielle* (εἶδος). L'union intrinsèque de la matière et de la forme donne naissance au corps, et la succession de formes différentes dans la même matière légitime cette théorie fondamentale qu'Aristote oppose à Platon, à savoir « l'évolution du réel au sein même des corps naturels. »

Or, dans cette conception, la matière est le non-déterminé ou le déterminable, elle est *puissance* ; la forme est le déterminant, elle est *acte*. Mais l'indétermination et la détermination (ou la puissance et l'acte) dont

[1] *Metaphys.*, VII, 7 ; VIII, 1 ; IX, 8 etc.

[2] Ἔστι δ' ἡ μὲν ὕλη δύναμις, τό δ' εἶδος ἐντελέχεια. *De anima*, II, 1, éd. Didot, t. III, p. 444.

il s'agit ici ne sont pas générales, elles se rapportent à une classe d'êtres, la substance *corporelle*, dont la matière et la forme sont les constituants intrinsèques. Aussi bien les imperfections et les entraves qui se rattachent à la matière se résument toutes dans cette limitation très caractéristique que comporte l'état quantitatif d'un être et sa situation dans l'espace. De même, à la forme substantielle remonte tout ce qui est achèvement et perfection dans un être soumis à l'état corporel. La forme substantielle est le principe radical de l'unité des parties quantitatives et des membres de l'organisme ; c'est elle qui fixe l'être dans sa specificité et sa subsistance[1]. Source de ce qu'il y a d'actuel dans l'essence, elle est du coup la base de la cognoscibilité, si bien que la matière première n'est connaissable que par analogie [2]. C'est encore la forme qui est principe des opérations de l'être et fondement de la tendance immanente des activités vers une fin, — de ce « rêve inné » dont parle Leibniz, le grand admirateur d'Aristote. A un autre point de vue, le corps, comme tout être, a son unité ; un être demeurant ce qu'il est, son essence ne peut changer, dès lors sa forme n'est pas susceptible d'accroissement ou de déperdition [3]. Ces considérations conduisent Aristote à cette conclusion, énoncée d'ailleurs en termes incidents, que la forme substantielle, comme tout principe d'ordre, est nécessairement une [4].

En résumé : dans la composition physique des substances de la nature, les notions péripatéticiennes de forme et de matière contiennent le rapport principal de l'acte et de la puissance, mais elles impliquent en outre une relation essentielle de la substance qu'elles constituent avec les propriétés *corporelles*.

Il n'en est plus de même si, de l'ordre des *substances sensibles*[5], nous poursuivons le couple idéologique « matière et forme » dans le domaine de

[1] *Metaph.*, IV, 2 ; VI, 7. — *Phys.*, II, 3.

[2] *Phys.*, I, 7. Cf. *de unitate formae* de G. de Lessines, p. 15], n. (1).

[3] *Metaph.*, VI, 8; VII, 4.

[4] Ἓν δὲ τὸ εἶδος, οἷον ἡ τάξις. *Phys.*, I, 7. t. II, p. 258. Aristote applique la composition hylémorphique à l'homme et il apprend que l'âme est la forme substantielle du corps. Toutefois, en ce qui concerne l'unité de l'âme, il faut tenir compte de sa doctrine flottante de l'intellect agent.

[5] La forme et la matière dont nous venons de parler, sont des éléments constitutifs des substances *sensibles*. Rappelons qu'Aristote admet en outre, dans l'ordre réel et

l'*accidentel*. Aristote, en effet, a recours à ce même couple pour préciser certains rapports existant entre des substances indépendantes, ou entre des accidents d'une même substance, ou entre l'accident et la substance qu'il affecte. Les sphères supérieures vis-à-vis des sphères inférieures, le sexe masculin vis-à-vis du sexe féminin, ou bien l'intellect agent vis-à-vis de l'intellect patient, la vertu vis-à-vis de l'âme sont dans le rapport de forme et de matière[1]. Ces termes ne revêtent ici qu'une signification dérivée et analogique ; ils traduisent une simple relation de détermination et de déterminabilité, qui ne porte en rien sur la constitution d'un individu corporel.

Cette signification secondaire est d'un usage plus fréquent et plus utile dans l'ordre *logique*, où elle régit l'agencement de nos pensées. Comme les choses que nous intelligeons sont trop riches en déterminations réelles pour qu'il soit possible d'épuiser celles-ci par un seul acte de l'esprit, nous les soumettons à des abstractions successives. Semblables à l'enfant qui retourne dans tous les sens un jouet nouveau que lui remet sa mère, nous regardons sous des biais multiples les réalités de la nature. Mais les idées diverses que notre esprit se forme n'appréhendent pas, comme l'œil de l'enfant, des parties quantitativement distinctes de l'objet : c'est l'être tout entier qui tombe sous les prises de l'intelligence, bien qu'il ne se livre, de prime abord, que sous ses aspects les plus indéterminés. Nous obtenons ainsi de multiples concepts qui se complètent l'un l'autre, se précisent à mesure qu'ils saisissent l'être dans ses déterminations moins générales, et nous conduisent finalement aux notes fixatives de l'espèce. Tel est le processus de la division des choses en genres, espèces, différences spécifiques, processus basé et sur la faiblesse de notre intelligence et sur la complexité des êtres.

Pour nous représenter l'homme, nous le concevons tour à tour comme substance, doué de vie, de sensibilité, de raison. Or, quand Aristote nous apprend que le concept générique de substance vivante et sensible est *matière* vis-à-vis du concept spécifique d'être raisonnable, qu'il appelle *forme*[2], encore une fois il n'entend pas parler de la constitution des corps,

substantiel, l'existence de formes séparées. *Metaph.*, VII, 1, etc. La théorie des formes séparées a reçu dans la scolastique de larges développements.

[1] Cf. Zeller, *Die Philosophie d. Griechen* (Leipzig, 1879), t. II², p. 325.

[2] p. ex. *Metaph.*, VIII, 6. Cf. Zeller, *op. cit.*, p. 210, n. 1.

mais de l'actuation d'un concept déterminable par un second concept déterminant.

Genre et espèce sont des représentations graduées du même être, des stades dans la perception : on les a appelés *degrés métaphysiques*[1]. Le lecteur s'étonnera peut-être de se voir ramené, par ces notions élémentaires, aux figures de l'arbre de Porphyre, mais les théories qui s'y rattachent, dans la question des formes, sont trop importantes pour que nous ayons pu nous dispenser de recourir à ces réminiscences.

La question de l'unité ou de la pluralité des formes peut soulever de délicates controverses dans le domaine de la constitution des *substances*. Appliquée aux *relations accidentelles*, et surtout aux multiples concepts d'un même être, est-il besoin de remarquer qu'elle n'offre pas de difficultés ? Or, la confusion de ces deux ordres sera fréquente dans les écoles du XIII[e] siècle, et l'on verra plus loin que, pour réduire à néant les objections de ses adversaires, Gilles de Lessines se bornera à ramener la discussion aux notions principielles de l'aristotélisme.

En résumé : dans leur signification secondaire, la matière et la forme ne sont pas les constituants d'une substance corporelle, et n'impliquent qu'un simple rapport de détermination. A ce titre elles sont convertibles avec la puissance et l'acte.

III.

Que l'on ne s'attende pas à rencontrer, dans les premières conceptions du moyen âge occidental, la souplesse et la netteté de pensée du Stagirite sur la matière et la forme. Sur ce point, toute la doctrine, depuis le haut moyen âge jusqu'à la fin du XII[e] siècle, est tellement contrefaite, qu'on comprend aisément sa stérilité dans la philosophie du temps. Elle fut transmise aux générations philosophiques du IX[e] et du X[e] siècle par la voie très indirecte de l'*Hexaëmeron* de saint Ambroise, des commentaires de Chalcidius sur le *Timée* et surtout des paraphrases de Boèce. Quant aux spéculations de saint Augustin sur ce sujet[2], leurs apparentes contradictions, leur défaut d'unité

[1] Le terme métaphysique, dans l'expression « degré métaphysique » a un sens spécial. La composition métaphysique est une espèce de composition logique : ses parties sont des *concepts divers* d'une *même* chose. Cf. D. Mercier, *Ontologie* (Louvain 1901), p. 167.

[2] V. p. h; p. 19 et 20.

et leur éparpillement, enfin leur manque de tout caractère didactique les empêchèrent de trouver de justes échos dans la pensée des écrivains antérieurs au XIIIe siècle[1].

Il ne nous appartient pas de retracer ici par le détail les diverses significations de la matière et de la forme, que fournissent leurs écrits. Les premiers éléments de cette importante question d'histoire idéologique ont été rassemblés dans une belle étude de M. Baumgartner dont nous utilisons ici quelques conclusions[2]. La majorité des auteurs antérieurs au XIIIe siècle conçoivent la matière première comme un fonds préexistant, soit qu'ils l'identifient (les théologiens et les exégètes bibliques) avec la masse chaotique, dont l'œuvre des six jours devait graduellement faire surgir les merveilles de la création sensible, — soit qu'ils la réduisent (un groupe de cosmologues dissidents, par ex. Guillaume de Conches) au résidu conceptuel de l'atome, — soit qu'ils la considèrent (les principaux interprètes du *Timée*, Bernard de Chartres, Alain de Lille) comme un fonds dynamique se recouvrant, sous la poussée d'un mouvement interne, de réalités diverses. On peut compter sur les doigts ceux qui rapportent, à titre documentaire, des idées voisines du péripatétisme[3], mais aucun n'a su pénétrer l'indétermination principielle de la matière.

Que devient la forme dans toutes ces cosmologies ? On devine aisément que les actuations qui s'y rattachent ne confèrent pas au corps la perfection fondamentale de la substantialité, mais un mode d'être dérivé, présupposant un sujet stable par ailleurs, comme la maison qu'on bâtit présuppose le sol sur lequel elle se trouve. Ils ont eu raison, dès lors, tous ceux qui ont identifié la *forme* de l'être avec ses *propriétés*[4] — propriétés plus ou moins fixes et inséparables, mais *propriétés* toujours, c'est-à-dire réalités adventices et secondaires. S'il en est ainsi, qu'importe la pluralité ou l'unité

[1] Cf. Baumgartner, *Die Philosophie des Alanus de Insulis, im Zusammenhange mit den Anschauungen des 12. Jahrh. darg.* (Beitr. z. Gesch. d. Philos. d. Mittelalters, Bd. II, 4), p. 49, Münster, 1896.

[2] *Op. cit.*, p. 11-12, 47-60.

[3] Rhaban Maur et Papias savent qu'Isidore de Séville attribue aux grecs la conception d'une matière tout indéterminée, *op. cit.*, p. 50.

[4] p. ex., Boèce, Pierre de Poitou, Alain de Lille. « Forma dicitur proprietas rei », écrit ce dernier, « unde Boethius : considerat enim corporum formas, id est proprietates quae sine materia esse non possunt » *Distinctiones dictionum theologicalium, 796. D.* Baumgartner, *op. cit.*, p. 56, n. 1.

des formes chez un Hugues de S. Victor[1], chez un Pierre Lombard[2], chez un Alain de Lille ? Tous ces hommes sont lancés sur une piste sans issue, ils n'ont rien compris au problème péripatéticien du devenir cosmique[3].

IV.

Une ère nouvelle prend date le jour où la scolastique connut la *Physique* et la *Métaphysique*, ces deux grands dépôts auxquels le Stagirite a confié ses idées sur la matière et la forme. Expliquée et renforcée par les commentateurs juifs et arabes, la théorie hylémorphique reconquiert dans les premiers écrits de l'âge nouveau son sens originaire et aristotélicien : la matière première redevient l'élément potentiel, indéterminé par lui-même, auquel la forme confère l'actualité primordiale de l'état subsistantiel.

De ce jour, la question de l'unité ou de la pluralité des formes substantielles est ouverte et elle est posée en termes aristotéliciens : c'est ce qu'il faut préciser d'abord.

Des multiples perfections dont une substance de la nature est le théâtre, les unes sont le constituant primordial ou l'essence de cet être, et nous apprennent de lui *quod quid est ;* les autres sont adventices, enrichissent certes sa réalité, mais peuvent aussi bien apparaître et disparaître sans compromettre la substance qu'elles affectent. Soit un homme quelconque, Socrate — c'est l'exemple familier des scolastiques. Il est à la fois corpo-

[1] *De Sacramentis,* lib. I, p. I, cap. 4. — Mignon, *Les origines de la scolastique et Hugues de S. Victor.* (Paris, Lethielleux), t. I, p. 97-99.

[2] *Sent.*, L. 2, d. 2, c. 5; d. 12, c. 5, Cf. Wittmann, *Die Stellung des hl. Thomas von Aquin zu Avencebrol* (Beitr. zur Gesch. d. Philos. d. Mittelalters, Bd. III, h. 3.), p. 61 Münster, 1900.

[3] Nous avons lu non sans surprise et nous ne pouvons admettre les conclusions de Baumgartner pour qui les théories du XIIIe siècle sur la matière et la forme ne sont que le corollaire des vues émises antérieurement sur ce sujet: « Der bisherige Materiebegriff enthielt Merkmale, welche ebenso dem aristotelischen gemeinsam sind. Sobald man nun mit den Anschauungen des griechischen Denkers über die Materie nähere Bekanntschaft machen konnte, mussten diese mit der in den christlichen Schulen tradierten Lehre verwandt erscheinen; ja sie erwiesen sich als die letzte Konsequenz des christlicherseits eingenommenen Standpunkts. » *op. cit.,* p. 53. — N'est-il pas préférable d'étendre à toutes les générations de cette époque ce que dit Mignon au sujet d'Hugues de S. Victor? « Rien n'est plus opposé à la pensée de Hugues que cette thèse des transformations substantielles qui est la base de l'enseignement des scolastiques au XIIIe siècle. » *op. cit.*, t. I, p. 99.

rel, doué de vie, intelligent ; et ces perfections communes à notre espèce sont revêtues dans le fils de Sophronisque du sceau indélibile de l'individualité: toutes ces réalités sont constitutives de l'essence même, de la *substantialité* [1] de l'individu que fut Socrate. *Or, toutes ces perfections ont-elles leur raison suffisante dans l'acte informateur d'une seule forme substantielle,* communiquant à la matière première la plénitude de réalité dont elle est susceptible; — ou bien ces déterminations diverses répondent-elles à des *actuations irréductibles de la matière première « informée »*, *dans cette seconde alternative, par des formes multiples et distinctes?* Tel est le problème le plus intéressant que le XIIIe siècle agite dans la question des formes. Il pivote autour de la composition métaphysique, ou des « degrés métaphysiques » dont il fut question plus haut. — Subsidiairement, on se demandera de même façon, si dans le composé organique, la diversité des parties intégrantes qu'on appelle la tête, les mains, les pieds, etc., accuse une multiplicité de formes substantielles.

Toute différente est la portée de la question des formes, dès qu'il s'agit des relations et perfections accidentelles de l'être. Que Socrate ait connu Platon, qu'il aimât la jeunesse, qu'il soit mort en buvant la ciguë, que l'histoire l'ait auréolé d'un puissant ascendant moral, ce sont là circonstances qui peuvent être *manifestatives* de sa personnalité, mais qui ne la *constituent* pas, au sens philosophique. Pas plus que les scolastiques du XIIIe siècle, nous n'avons à nous occuper ici de la pluralité des formes *accidentelles.*

Saint Thomas remarque avec beaucoup de justesse que la controverse sur la pluralité ou l'unité des formes n'a pas de sens en dehors de l'aristotélisme, *parce qu'elle suppose la communication intrinsèque d'éléments incomplets*, la matière et la forme, *et l'unité de la substance qui en résulte.* Au contraire, les Platoniciens, qui considèrent l'homme comme un aggrégat de *deux* êtres complets, dont l'un se borne à mouvoir l'autre, peuvent sans contradiction, enseigner la pluralité des âmes ; car un même mobile peut recevoir l'impulsion de divers moteurs, et cette multiplicité de moteurs laisse intacte l'indépendance substantielle du mobile. Mais dès qu'on établit entre l'âme et le corps le rapport aristotélicien de forme

[1] Entre l'essence et la substance il n'y a qu'une différence de point de vue, D. Mercier, *op. cit.*, p. 31.

substantielle et de matière première, la pluralité des âmes est un non-sens [1]. Saint Thomas se borne à parler de la constitution de l'homme, mais il est aisé de se convaincre que pour lui, comme pour les pluralistes, la question a une portée générale [2].

Le moment n'est pas venu d'exposer la doctrine de saint Thomas et nous ne faisons appel à sa pensée que pour établir les termes mêmes du problème. A ce point de vue, ses réflexions sur le génie de la psychologie aristotélicienne et platonicienne confirment une importante conclusion historique. Il a été noté plus haut que la plupart des scolastiques de ce début de siècle, tiraillés en sens divers par la psychologie augustinienne d'une part, par la nouvelle psychologie aristotélicienne de l'autre, ont caressé le chimérique espoir de les faire vivre en bonne intelligence. Ils ont accouplé la *doctrine* platonico-augustinienne avec la *terminologie* d'Aristote, en appelant l'âme et le corps, du nom de forme et de matière. Or, il est manifeste que chez eux le fond l'emporte sur la forme et que ces hommes continuent de se mouvoir dans le réseau des influences antiaristotéliciennes. Dès lors, suivant la réflexion de saint Thomas, leurs dissertations sur l'union de l'âme et du corps, et conséquemment sur l'unité ou la pluralité des âmes sortent, en toute rigueur, du débat qui nous occupe. Ni les éloquentes plaidoiries de Guillaume d'Auvergne en faveur de l'unité de l'âme [3], ni l'insistance que mettent Alexandre de Halès [4] ou Jean de la

[1] « Opinio autem Platonis sustineri utique posset, si poneretur quod anima unitur corpori, non ut forma, sed ut motor, sicut posuit Plato. Nihil enim inconveniens sequitur, si idem mobile a diversis motoribus moveatur, praecipue secundum diversas partes. Sed si ponamus animam corpori uniri sicut formam, omnino impossibile videtur plures animas per essentiam differentes in uno corpore esse. » *S. Theol.*, 1ª, q. 76, art. 3, corp.

[2] M. Wittmann, dans l'étude qu'il consacre à la théorie de la pluralité des formes, n'a pas tenu compte de ce fait, et borne la controverse à la constitution humaine. *op. cit.*, p. 56 et suiv.

[3] *De anima*, VI, 13 et I, 2. cf. Baumgartner, *op. cit.*, p. 12 et 13. G. d'Auvergne est partisan de l'indivisibilité et de la simplicité de l'âme, *ibid.*, p, 12. — Il fait cette objection typique à ses adversaires : si la diversité spécifique des opérations de l'âme nous autorisait à admettre l'existence de plusieurs principes vitaux, ce n'est pas trois, mais une quinzaine d'âmes pour le moins, qu'il faudrait situer en chacun de nous. *ibid.*, p. 14, 15.

[4] Parlant de l'âme : « Non est ibi proprie actus materiae, sed actus naturalis corporis completi in forma naturali, quae forma dicitur forma corporalis. » *S. Theol.*, p. II, q. 63, m. 4, solut. object.

Rochelle[1] à sauvegarder le rôle de la *forma corporalis*, coexistant en nous avec l'âme raisonnable, ne présentent d'intérêt dans la controverse des formes.

Mais si les sympathies augustiniennes de ces hommes nous obligent de ranger à part leurs doctrines anthropologiques, en toute autre matière ils se conforment aux principes de la physique péripatéticienne. Le souci que prend Alexandre de Halès de reporter la composition hylémorphique dans le *corps* humain, substance complète de la nature, en fournit une preuve. On en peut dire autant de G. d'Auvergne : les concepts de matière et de forme, dit-il, sont l'a b c de la philosophie[2], — et il les explique à la suite d'Averroës.

V.

Voici donc une conclusion acquise : la controverse de l'unité ou de la pluralité des formes se greffe sur un problème péripatéticien. Ce fut la thèse pluraliste qui apparut la première et qui régna dans les écoles jusqu'à saint Thomas.

Il ne peut s'agir ici d'entreprendre l'histoire détaillée de ses manifestations diverses, jusqu'au jour où elle entra dans la phase des discussions aiguës provoquées par les innovations du thomisme. Bornons-nous à esquisser les origines prochaines de la théorie ; — à faire une analyse succincte des principes sur lesquels elle repose ; — à suivre les grandes avenues d'un vaste labyrinthe de systèmes, nés de l'application indéfiniment variée dont les principes sont susceptibles.

En même temps que les versions arabo-latines d'Aristote, les traducteurs de Tolède transmirent à l'Occident les commentaires et les œuvres originales d'Alkindî, d'Alfârâbi, d'Avicenne, d'Averroës, d'Avicebron et d'autres. De la sorte, le sol péripatéticien où devaient germer les puissantes

[1] Domenichelli, *La Summa de anima di Fratre Giovanni della Rochelle* (Prato, 1882), c. 35-37. Cf. Wittmann, *op. cit.*, p. 63.

[2] « De rudimentis enim philosophiae est proculdubio ratio materiae et ratio formae. » *De universo*, II, Pars II, cap. 8. — La matière est la potentialité pure de l'être corporel (materia prima potentia est substantiae sensibilis), *ibid.* Toute actualité vient de la forme, I, Pars I, cap. 36 ; Pars II, cap. 22 ; II, Pars II, cap. 2.

synthèses scolastiques, se trouva recouvert d'alluvions moins fertiles, qu'il fallut péniblement gratter pour mettre à nu le bon humus de la pensée antique.

Interprètes plus souvent obséquieux que fidèles, les arabes et les juifs suscitèrent aux scolastiques maints embarras. Ce sont eux, notamment, qui leur offrirent sous des dehors divers, le « pluralisme » des formes.

Parmi les patrons de cette théorie, il faut citer, au premier rang, Avicebron. Ce n'est pas sans raison, en effet, que lorsqu'il veut infirmer les principes mêmes du pluralisme, saint Thomas s'en prend à la métaphysique émanative du philosophe juif, qu'il tient pour un perturbateur de l'aristotélisme [1]. La thèse pluraliste est amplement étalée dans le *Fons vitae*. Elle est fonction du panthéisme néo-platonicien d'Avicebron et du parallélisme qu'il poursuit sans cesse entre l'ordre de l'être et l'ordre de la pensée : à ce double titre elle imprègne le système d'Avicebron et forme une de ses conceptions originales. Il existe une matière et une forme universelles, traits d'union de toutes choses. De leur inaltérable puissance génératrice jaillissent par degrés et par intermédiaires, tous les êtres de la nature : ainsi, une série de cascades superposées entraînent les eaux bondissantes d'un torrent de la montagne dans les moindres méandres de la vallée. Outre la matière et la forme universelles, l'esprit et le corps portent dans leur sein une matière et une forme propres, constitutives de leur spiritualité et de leur corporéité ; enfin chaque être corporel possède sa forme particulière, et notamment dans l'homme, les manifestations de la vie végétative, sensible, intellectuelle, sont la mise en œuvre de trois âmes distinctes [2].

[1] M. Wittmann qui a consacré une monographie très bien conduite à l'étude des infiltrations de la philosophie d'Avicebron dans la scolastique du XIII[e] siècle, a pu faire sien, dans ses données générales, le jugement historique de saint Thomas. L'auteur a soigneusement relevé les passages où il trouve citée la thèse pluraliste d'Avicebron et il conclut : « Es darf sogar als sicher gelten, dass der *Fons vitae* zeitweise eine Hauptquelle jener Lehre gewesen ist. Ob er jedoch von der Mitte des 12. Jahrhunderts an als einzige Hauptquelle gedient hat, wie Thomas will, dürfte immerhin noch teilweise in der Schwebe bleiben. » (p. 67).

[2] « D. Essentia esse universalis, est unum aut multiplex ? — M. Multiplex quidem est, sed etsi sit multiplex et diversum, tamen convenit in duobus quibus sustinetur et habet esse. — D. Quae sunt illa duo ? — M. Materia universalis et forma universalis. » *Fons vitae*, I, 5 (ed. Bäumker, p. 7). « Sicut diximus in materiis, sic et hic dicimus opus esse ut formae particulares naturales sint subsistentes in forma universali naturali, et forma universalis naturalis sit subsistens in forma universali caelesti, et forma universalis caelestis

A côté d'Avicebron, les scolastiques s'en réfèrent à Avicenne, comme à un second promoteur du pluralisme. Le philosophe de Bokhâra recourt à la thèse de la pluralité formelle quand il interprète les processus de la nature; il réserve un grand rôle à la *forma corporeitatis* [1]; de même c'est à lui [2] que saint Thomas [3] et Duns Scot [4] en appellent quand ils exposent la théorie de la permanence des formes élémentaires dans le mixte. [5]

in forma universali corporali, et forma universalis corporalis sit subsistens in forma universali spirituali. » II, 2, p. 27. La coexistence de trois âmes dans l'homme est longuement justifiée III, 46, p. 181-182. — Ces théories avicebroniennes sont fidèlement exposées par saint Thomas. V. notamment *De spiritualibus creaturis*, art. I, ad 9, et art. III, *in corp.*

[1] « Sed postquam forma corporeitatis aut est prior ceteris formis quae sunt naturalium et generibus et speciebus eorum aut simul iuncta cum illis, ita quod non possunt separari ab ea, tunc hoc quod est corpori, quod est materies lecto, ipsum etiam est aliis quae habent has formas in hoc ordine, quia omnia habent esse cum corporeitate... Ex aptitudine naturae suae absolute universalis est quasi genus duarum specierum, quarum uniuscuiusque proprium est recipere quasdam formas tantum et non alias post corporeitatem... Sed ex hoc quod est corpus absolute, yle est et forma corporalis signata quam comitantur quantitates accidentales aut forma specialis quae ea perficit. » *Sufficientia*, l. I, c. 2 (éd. 1508, fol. 14 ʳB et ᵛB).

[2] Voici à ce sujet un curieux passage de la *Sufficientia* d'Avicenne. Parlant des diverses manières dont les corps peuvent se réunir : « Aliquando erit ex coniunctione et compositione et conversione, sicut elementa generatis. Quibus elementorum non sufficit sola coniunctione, nec sola compositio contingendi se vel obviandi sibi et recipiendi figuram, ut ex hoc habeant esse generata, nisi et alia agant in alia et alia patiantur ab aliis, quousque ex eis quiescentibus in coniunctione proveniat qualitas uniformis quae dicitur complexio, et tunc *coaptabitur formae speciali*, et propter hoc est triacha et quicquid est simile illi, quia quamvis commixtae fuerint species eius et coniunctae et compositae, non tamen adhuc erit triacha, nec habebit formam triachitatis, nisi cum mora temporis quo aliae agant in aliis qualitatibus suis et proveniat ex eis una qualitas tanquam consimilis illis omnibus et sic proveniet opus ex earum participatione. *Et harum formae essentiales* sunt fixae et *permanentes*, etc. » *Sufficientia*, I, 10 (éd. 1508, fol. 19 ʳB.)

[3] « Et hoc esse possibile, patet, si sustinere volumus opinionem Avicennae, qui ponit, elementa in mixto remanere secundum *formas substantiales* quantum ad *primum esse*, transmutari autem quantum ad *secundum* scilicet quantum ad qualitates activas et passivas. » *In II l. Sent.*, D. XII, art. 4.

[4] « Elementa non manent in mixto secundum *substantiam* sive *remissam*, sicut dicit commentator, sive *non remissam*, sicut ponit Avicenna. » *In II l. Sent.* D. XV, q. un., nº 5. (éd. Lyon 1639, t. VI², p. 753) Hervé de Nédellec dit de même : « Secundum commentatorem et Avicennam formae elementorum manent actu in mixto. » *De unitate formarum*, q. XVIII (éd. Venise 1513) fol. 84 ʳA.

[5] Cette dernière thèse ne concorde pas avec la façon de voir d'Averroës. Rappelant

Sont-ce là les seules influences qui aient agi sur les premiers scolastiques du XIII[e] siècle, partisans de la pluralité des formes ? A défaut d'un dépouillement complet des sources, il serait téméraire de l'affirmer. Si la thèse pluraliste est étrangère à l'augustinisme par son origine et son esprit, peut-être a-t-elle des attaches avec l'antique conception de la « forme-propriété » qu'on rencontre encore au XII[e] siècle. Peut-être aussi la métaphysique nouvelle inclina-t-elle spontanément quelques docteurs à multiplier les principes formels qui viennent combler la potentialité de la matière. Autant de points obscurs que seuls pourront dissiper les travaux monographiques.

VI.

Les idées principielles du pluralisme sont relatives aux fondements mêmes sur lesquels on assied le système, et à la nature des rapports qui relient ces formes à la matière, ou qui déterminent la valeur relative de ces formes dans le composé.

1. La base méthaphysique du pluralisme. — *A chaque perfection essentielle, à chaque détermination irréductible de l'être substantiel doit correspondre une forme substantielle distincte.*

Telle est, ce qu'on peut appeler la *base métaphysique* du pluralisme, l'idée inspiratrice du système[1], qui plane au-dessus de toutes les variétés du « pluralisme » et que l'on rencontre franchement énoncée par les uns,

sa théorie d'Avicenne, à laquelle il refuse de se rallier, il écrit : « Et ex hoc contingere magnum impossibile, scilicet ut elementa sint in composito in actu, propter quod compositum non habebit unam formam substantialem. Quid ergo est quod diximus compositum esse unum, utrum per unam formam, aut ut dictum est in rebus contiguis aut continuis eas esse unas. Sed impossibile est dici compositum esse unum secundum contactum... relinquitur igitur ut sit unum secundum formam substantialem. » *De coelo*, l. III, n° 67 (Aristotelis de coelo, etc., cum Averrois Comment. éd. Venise, 1500, t. V, p. 105). Les scolastiques ne sont pas d'accord dans l'interprétation de la pensée d'Averroës. Duns Scot et Hervé de Nédellec, p. ex., croient qu'il enseigne la permanence actuelle des formes élémentaires dans le mixte (v. p. 33, n. 1). Au contraire l'auteur du *de pluralitate formarum*, édité dans les œuvres de saint Thomas (V. Chap. troisième) attribue à Averroës une opinion contraire. *S. Thomae opuscula* etc, ed. M. de Maria (Tiferni Tiberini, 1886) t. I, p. 417 et 418.

[1] On la trouve énoncée par saint Thomas, notamment *Quodl. XI*. a. 5. Cf. Gilles de Rome, *De gradu formarum*, Pars. I, cap. 5.

ou invoquée incidemment chez les autres[1]. Ce n'est pas le fondement unique du système ; pour le consolider, les pluralistes recourent à une foule d'autres considérations, variables d'un écrivain à l'autre et dont le pamphlet de Gilles de Lessines nous donnera quelques spécimens[2].

M. Wittmann considère que la thèse organogénique du pluralisme est une vigoureuse expression du *réalisme* médiéval[3]. Cette réflexion est juste, à condition d'être précisée. Si l'on entend par réalisme, ce criterium d'objectivité réelle qui hante les panthéistes de tous les temps et qui consiste à reporter au dehors toutes les décompositions logiques auxquelles nous soumettons un objet au dedans de nous, on a touché du doigt le vice congénital de la théorie pluraliste, née d'une application particulière de ce criterium général. Avicebron énonce la formule du réalisme rationaliste en ces termes absolus: « Quicquid compositorum intelligentia dividit et resolvit in aliud, est compositum ex illo in quo resolvitur »[4], et c'est lui aussi qui le plus hardiment poursuit le pluralisme des formes.— Mais il ne faut pas oublier que l'usage a réservé l'appellation de *réalisme* à un autre ordre d'idées. On s'accorde à donner ce nom à une doctrine médiévale sur l'état des essences, à celle notamment qui reporte sur l'objet extramental ce mode d'être universel qui ne leur convient que dans l'entendement[5]. Le réalisme, circonscrit à la question des universaux, n'est qu'une application du principe réaliste énoncé par Avicebron ; le pluralisme des formes en est une autre. On peut poursuivre l'idée réaliste dans le second domaine et l'abandonner dans le premier. La pluralité des formes s'allie fort bien, et chez la plupart

[1] Comme dans ce texte de saint Bonaventure : Item, quanto forma est spiritualior, tanto est plurium operationum principium ; sed anima sensibilis est forma valde spiritualis : ergo est principium multiplicis operationis. Sed corpus datum est ad subministrandum ei : ergo necesse est, quod corpus sit aptum et idoneum ad diversas operationes ; sed non est aptum ad diversas *operationes* nisi per diversas *virtutes*, nec ad diversas *virtutes* nisi per diversas *naturas*, nec habet diversas *naturas*, nisi quia ex diversis compositum. » *In II l. Sent.*, D. XV, a. 1, q. 2. (éd. Quaracchi, t. II, p. 377-378).

[2] P. ex., on invoque les exigences de la transformation substantielle. C'est un des arguments favoris de Richard de Middleton. Voir Chap. sixième.

[3] *Op. cit.*, p. 56, 58.

[4] *Fons vitae*, II, 16, p. 51. M. Wittmann relève la même idée chez Gundissalinus, *op. cit.*, p. 18. Il serait intéressant de rapprocher le principe d'Avicebron du criterium cartésien, qui s'inspire du même rationalisme réaliste.

[5] *Histoire de la philos. médiévale*, p. 168 et suiv.

des scolastiques s'est alliée avec la multiplication de chacune d'elles dans les individus.

II. Rapports entre les formes multiples et la matière. — Qu'il nous suffise de rappeler ici une doctrine dont nous avons plus haut signalé la portée: *Chaque forme substantielle confère à la matière première une détermination intrinsèque*[1]. Cette thèse nous a conduit à exclure du débat un groupe de psychologues platoniciens. Elle n'empêche pas toutefois les autres pluralistes, partisans de la multiplicité des âmes, de chercher des arguments d'autorité dans l'arsenal des dialogues de Platon. Mais il s'agit là d'un accord purement matériel, et l'esprit qui les anime est irréconciliable avec le platonisme.

Que la doctrine de l'information directe de la matière par la forme substantielle ne soit pas en question dans la discussion présente, on peut s'en convaincre par l'opposition que rencontre au sein même du parti pluraliste, un remueur d'idées, P. Olivi, qui trahit sur ce point essentiel les traditions de son école[2]. Un de ses examinateurs, le franciscain Richard de Middleton, partisan comme lui du pluralisme, n'hésite pas à le censurer.

Notons en outre que pour embrasser dans toute sa compréhension la thèse énoncée, il faut l'envisager avec les systèmes divers sur l'extension

[1] Citons, entre beaucoup d'autres, ce passage de saint Bonaventure, qui rappelle en même temps l'idée fondamentale du pluralisme: « Ad illud quod obiicitur, quod compositum ex materia et forma est ens completum, et ita non venit ad constitutionem tertii; dicendum, quod hoc non est verum generaliter, sed tunc, quando materia terminat omnem appetitum formae, et forma omnem appetitum materiae; tunc non est appetitus ad aliquid extra, et ita nec possibilitas ad compositionem, quae praeexigit in componentibus appetitum et inclinationem. Licet autem anima rationalis compositionem habeat ex materia et forma, appetitum tamen habet ad perficiendam corporalem naturam; sicut corpus organicum ex materia et forma compositum est, et tamen habet appetitum ad suscipiendam animam. » (*op. cit.*, D. XVII, a. 1, q. 2, ad 6m, (t. II, p. 415-416).

[2] Ce point a été mis en lumière par le P. Ehrle, *Olivi's Leben und Schriften* (Archiv. f. Litt. u. Kirch. des Mittelalters, t. III, p. 409 et suiv.). De même, dans la plainte rédigée par la communauté franciscaine contre les spirituels (1 mars 1311), nous lisons: « Item docuit, quod anima rationalis non est forma corporis humani per se ipsam, sed solummodo per partem sensitivam; adjiciens, quod si esset forma corporis, sequeretur, quod aut communicaret corpori esse immortale aut ipsa non haberet esse immortale de se; ex quo posset inferri quod Christus, qui veraciter nostram humanitatem assumpsit, non fuit in quantum homo ex anima rationali et humana carne compositus et subsistens, sicut

de la composition hylémorphique. Presque tous les pluralistes admettent que non seulement les êtres sensibles, mais encore les substances spirituelles autres que Dieu, sont le produit d'une détermination formelle et d'une matière. Mais le pluralisme des formes n'est pas nécessairement lié à cette autre doctrine, et se concilie avec l'opinion, défendue plus tard par saint Thomas, de la simplicité substantielle des êtres supracorporels. Dans la première hypothèse, l'information directe de la matière par la forme est une loi métaphysique de l'être contingent ; dans le second cas, elle régit les seuls êtres corporels et est d'ordre physique.

III. Après avoir énoncé la relation des formes vis-à-vis de la matière, il y aurait lieu d'étudier le rapport des formes entre elles. Faut-il concevoir cette multiplicité de principes informants comme un pur *aggrégat* d'éléments gardant leur indépendance respective ; — ou bien les formes sont-elles *subordonnées* les unes aux autres ? Et dans cette seconde alternative, quelle est la nature de cette subordination ? Ces questions délicates n'apparaissent pas au début du XIIIe siècle sous des contours bien arrêtés ; c'est la controverse qui s'est chargée de les dessiner. Les points de vue se préciseront le jour où l'attitude oppositionnelle du thomisme aura fait entrer la thèse dans la phase des polémiques. Pour cette raison, et aussi pour ne pas déflorer ce qui constitue l'objet propre du pamphlet de Gilles de Lessines, nous réservons au chapitre sixième l'étude de ces problèmes fondamentaux qu'il nous a suffi de signaler ici.

VII.

Si l'on se rend compte de ces divers principes, on comprendra aisément que la théorie pluraliste peut revêtir les formes les plus variées, et que son champ d'application est susceptible d'une extension indéfinie. Chaque perfection de l'être correspondant à une forme déterminatrice propre, non seulement il est loisible, à priori, de passer en revue toutes les substances contingentes, mais dans chacune d'elles on peut discuter le nombre même de ses formes constitutives. D'après cela, nous pouvons grouper les systèmes pluralistes en grandes catégories.

fides docet catholica. Ehrle, *Zur Vorgeschichte des Concils von Vienne* (Archiv. etc., t. II, p. 369).

La question peut se poser d'abord pour les êtres spirituels ou pour les anges, car la multiplicité des perfections est avant tout l'apanage des êtres supérieurs. Toutefois, les scolastiques du XIII[e] siècle, à la presque unanimité[1], ont restreint leurs controverses à la composition des êtres corporels.

Quelques notions préliminaires de cosmologie médiévale sont nécessaires à l'intelligence des systèmes. Ces idées, la philosophie du moyen âge ne les doit pas à son dédain pour les sciences d'observation, mais à sa fidélité même à suivre une conception chimique dont les imperfections ne lui sont pas imputables. Les corps simples de notre globe sont au nombre de quatre : l'air, l'eau, la terre, le feu. Ils se transforment l'un dans l'autre. Ils s'unissent aussi, non seulement pour se juxtaposer dans des mélanges (*mixtum ad sensum*), mais surtout pour donner naissance à des combinaisons chimiques (*mixtu, mixtu proprie dicta*)[2] qui apparaissent dans la nature avec des propriétés nouvelles, manifestatives d'un être substantiel qui n'est plus identique à celui des composants. La pierre précieuse, le nitre, et en général toutes les substances inorganiques dont la composition n'est pas l'effet d'un simple mélange ; — les plantes, les animaux, le corps humain lui-même sont, chimiquement parlant, des *mixtes*, où l'on retrouve, à des doses variables, la présence de plusieurs éléments.

Or, ne voit-on pas que tous les êtres de la nature sensible, à quelque

[1] Les textes suivants, où Guillaume d'Auvergne démontre qu'il n'y a pas de matière dans les anges, n'impliquent-ils pas une pluralité de formes substantielles, au nom de ce principe que les anges ont une pluralité de perfections : « Cuius est potentia, eiusdem est et actus, et in quo potentia, in eodem est actus. Quare in quo nec actus, nec aliquid de actu, in eo nec potentia, nec aliquid de illa. Intelligere vero nec est in huiusmodi materia quam somniant .... quare nec potentia intelligendi. .... Et eodem modo se habet de potentia volendi. *Quia igitur nemo dubitat potentias huiusmodi formas substantiales* esse huiusmodi nobilium substantiarum .... manifestum est *formas substantiales earum* nec esse in materia nec aliquid habere de materia. Scire namque debes, quia forma substantialis uniuscuiusque substantiae principium per se est actus nobilissimi substantiae illius. Et si *multae formae substantiales huiusmodi* erunt ex necessitate principia nobilissimorum actuum substantiae *quam perficiunt essentialiter*. Causa autem in hoc est quoniam nobilissimae formarum omnium in unoquoque substantiales sunt. » Le rôle déterminateur de la forme est clairement indiqué, (quia igitur formae substantiales propter ultimam ac nobilissimam perfectionem sunt in omni eo cuius formae substantiales sunt...) et il s'agit de plusieurs perfections (connaître, aimer) appartenant au même être. *De universo*, II, p. 2, cap. 2, (Venetiis, 1591, p. 798).

[2] C'est dans ce second sens que dans la suite nous parlerons du *mixte*.

degré qu'ils prennent rang dans l'échelle hiérarchique, se ressemblent par leur état fondamental, *l'état corporel* même, en vertu duquel l'être est *quantifié* et répand ses parties dans une portion de l'espace. Cet état résulte de la détermination initiale de la matière première, il représente la perfection la plus rudimentaire qui échoit à la substance sensible : les pluralistes la rattachent à une *forma corporeitatis* qui a joué un grand rôle dans les annales de la scolastique.

Certes la nature ne nous offre jamais l'exemple d'un être qui serait purement *corps*, sans être *tel* ou *tel* corps déterminé ; ou, pour parler le langage des controversistes de l'école, le genre n'a pas d'existence autonome, il est partie intégrante d'un individu qui seul mérite le nom de substance première (πρώτη οὐσία). Aussi les pluralistes en concluent que la *forma corporeitatis* ne comble jamais la potentialité de la matière, mais appelle l'introduction d'autres formes chargées de conférer à l'être ses perfections définitives [1]. Malgré la pauvreté de son acte déterminateur, la *forma corporeitatis* imprime à tout être corporel un sceau indélébile, elle se trouve dans les éléments, elle les affecte à travers tous les stades de leurs processus chimiques, et réapparaît au terme de la combinaison dans le mixte, quelle que soit sa complexité inorganique ou organique.

On retrouve la *forma corporeitatis* chez Alexandre de Halès, le fondateur des écoles franciscaines[2] ; chez Pierre de Tarantaise, un des représentants de l'ancienne école dominicaine[3] ; chez Robert Kilwardby, le chef de l'école antithomiste d'Oxford[4] ; plus tard chez Duns Scot[5] et tous les épigones du scotisme.

On la retrouve surtout chez saint Bonaventure, le chef incontesté de l'ancienne école scolastique et en qui se résume, peut-on dire, aux temps de saint Thomas, le travail de tout le XIIIe siècle sur cette question. La *forma corporeitatis* est en étroite connexion avec la théorie de la composition

[1] « Materia illa non sic erat corporea, quod esset completa in genere corporum, sed sic habebat *extensionem* et *corporeitatem*, quod non habebat perfectam formae actualitatem. » S. Bonaventure, *op. cit.*, D. XII, a. 1, q. 3, (t. II, p. 301).

[2] *S. Theol.* P. II, q. 44, m. 2.

[3] Cité par les éditeurs de S. Bonaventure, t. II, p. 301, Scholion.

[4] V. p. l. Chap. sixième.

[5] Henri de Gand est le seul, à notre connaissance, qui restreigne la forma corporeitatis à l'homme.

hylémorphique de l'être contingent, telle qu'elle se dresse, dominatrice, au sommet de la métaphysique bonaventurienne. La matière première, dans son concept métaphysique (secundum essentiam), exprime la pure aptitude d'un devenir quelconque, la simple potentialité ; ainsi conçue elle est indifférente à revêtir un état corporel ou un état spirituel. En cette indétermination absolue, la matière ne pourrait exister. Car ce qui *peut* être, n'*est* pas, comme tel. Dès qu'elle est réalisée, elle apparaît ou dans le monde des corps ou dans le monde des esprits [1]. Si nous arrêtons notre attention sur le monde des corps, le premier principe qui lève l'indétermination de la matière est la *corporeitas*. Elle met en acte cette *possibilitas* générale de la matière et lui confère ce mode d'être incomplet, mais réel, qui demeurera à la base de tout le cycle des transformations de la substance. Tout corps ayant une masse et une extension, saint Bonaventure établit une équivalence entre la *forma corporeitatis* et la *forma communis*, partout semblable, indifférente à entrer dans la constitution de *tel* corps plutôt que de *tel* autre corps. Elle coexiste donc, toujours, avec des formes ultérieures, complétives et, en concours avec elles, compénètre toute réalité [2].

Si de cette notion générale de l'état de corporéité, on passe à l'étude des diverses catégories d'êtres corporels, on voit se déployer en étages superposés, tout un échafaudage d'éléments réels entrant dans la constitution des corps. Ce sont d'abord les *formae elementares* fixant respectivement la spécificité des quatre éléments [3].

Puis c'est le tour des mixtes. Un mixte bien constitué est le produit de particules d'eau, d'air, de feu, de terre représentées dans chaque corps par des doses que la nature a savamment variées. Dans tout mixte, les formes élémentaires s'effacent devant une forme nouvelle, la *forma mixtionis*, qui

[1] *Op. cit.*, D. III, p. 1, a. 1, q. 2, ad 3. Cf. le Scholion des éditeurs. t. II, p. 92.

[2] « Forma illa quam habebat informis materia non dabat sibi esse *completum*, et ideo tam formas simplices quam compositas, quae *esse completum* tribuunt, praecedebat vel praecedere poterat. » *op. cit.* D. XII, a. 1., q. 3, ad. 3 (t. II, p. 300).

[3] Saint Bonaventure n'admet pas seulement dans le corps élémentaire la présence de la *forma communis* et de la *forma elementaris*, mais dans un passage du commentaire des Sentences, que nous transcrivons ci-après, il admet que la lumière (*lux*) entre dans la constitution de *tout* corps, donc du corps élémentaire, à titre de forme substantielle: « Verum est enim, quod lux, cum sit forma nobilissima inter corporalia, sicut dicunt philosophi et Sancti, secundum cuius participationem maiorem et minorem sunt corpora magis et minus entia, est substantialis forma. » *op. cit.*, D. XIII, a. 2, q. 2 (t. II. p. 321).

seule peut expliquer l'être et l'activité spécifique du nouveau corps. Mais que deviennent ces *formae elementares?* Ici se place le célèbre problème de la permanence des éléments qui a défrayé tant de discussions au XIIIe siècle. Pour concilier la logique de leur système avec l'observation des faits, le grand nombre des « pluralistes » recourent à une distinction subtile : la forme substantielle de l'élément demeure (*esse elementi*), mais son action (*actio elementi*) est supplantée par celle d'une forme supérieure (*forma mixtionis*). A l'instant où le travail de la nature aura achevé la dissolution du composé, les formes élémentaires exerceront à nouveau leur action temporairement suspendue.

Saint Bonaventure ne traite pas la question ex professo, mais ce qu'il apprend sur la composition du corps humain ne laisse aucun doute sur sa pensée[1]. Richard de Middleton, son disciple, est plus explicite[2]. Enfin, notons ce fait très significatif, que nous commenterons plus loin : la théorie d'Avicenne sur la permanence des éléments dans le mixte est constitutionnelle pour la cosmologie d'Albert le Grand[3] . Tout cela prouve que la première formule consciente qui ait apparu, en cette matière, dans la physique du XIIIe siècle, résolvait le problème de la composition des corps dans le sens de la pluralité des formes.

S'il en est ainsi dans le mixte inorganique, il en sera de même dans le corps vivant, où sous la dépendance du principe vital, forme complétive supérieure, les éléments gardent leur nature propre. Mais, quand il s'agit de l'homme, la question se pose sous un nouvel aspect, et son intérêt grandit.

[1] « Sed is est ordo quod forma elementaris unitur animae mediante forma mixtionis et forma mixtionis disponit ad formam complexionis.» *In l. II Sent.*, D. XVII, a.2, q. 2, ad 6 (t. II, p. 423); cf. D. XV, a. 1, q. 2. Et ce qu'il dit du corps humain, élevé dans la gloire de la vie future, s'applique à fortiori à la vie actuelle : « elementa manent in corpore illo secundum substantiam et qualitates et operationes. » *In l. IV Sent.*, D. 49, p. 11, art. princ. 2 a. 1, q. 1, in corp. Les éditeurs de Quaracchi se déclarent dans le même sens. (t. II, p. 379).

[2] V. la *Quaestio de gradu formarum* (Bibl. nation. ms. lat. 15962, fol. 176 vB).

[3] « Elementorum formae dupliciter sunt, scilicet primae et secundae. Primae quidem sunt a quibus est *esse* elementi substantiale sine contrarietate et secundae sunt a quibus est esse elementi et *actio*. Et quoad primas formas, salvantur meo judicio in composito... et quoad secundas formas sive quoad secundum esse non remanent in actu sed in potentia. » *De caelo et mundo*, Lib. III, tr. 2, cap. 1. — Cf. *de Generat. et corrupt.*, tr. 6, c. 5, sq. V. *Hist. de la Phil. médiévale*, p. 270.

Il s'agit de savoir s'il faut rattacher à la même forme la complexité vitale du microcosmos que nous sommes. Y a-t-il une ou plusieurs âmes en nous ? Les plus célèbres parmi les représentants de l'ancienne scolastique se sont refusés à introduire dans l'âme humaine le principe de la multiplication. Et quand nous disons les plus célèbres, nous avons nommé Alexandre de Halès, Albert le Grand[1], saint Bonaventure[2], Richard de Middleton[3].

Mais d'autres — et sont-ils moins logiques — ont tiré du principe tout ce qu'il contient. Ils ont enseigné la pluralité des âmes, non plus à la façon de Platon, mais conformément au génie de l'aristotélisme. C'est le cas de Guillaume de la Mare, le fougueux auteur du *Correctorium fratris Thomae de Aquino*[4]. C'est aussi contre un de ces partisans de la pluralité des âmes que Gilles de Lessines a composé sa monographie sur les formes.

En dépit de traits de famille prononcés, les systèmes pluralistes affectent donc la physionomie la plus variée. Quand saint Thomas parut en scène, pendant toute la durée de son enseignement, et encore dans les années qui le suivirent immédiatement, les formules pullulaient. Elles ont justifié cette boutade d'un de ses disciples, Hervé de Nédellec : « quidam posuerunt in rebus naturalibus esse tantum duas formas substantiales, quidam vero tres, quidam tot formas quot genera, quidam secundum quamlibet perfectionem totius vel partis posuerunt diversam formam substantialem, quidam autem posuerunt plures animas, quidam ex eis unam tantum animam cum forma corporeitatis, quidam vero in homine solum duas formas, in aliis autem omnibus unam tantum. Et ut breviter dicam, quia isti omnes reliquerunt unitatem formae et veritatem quae uno modo se habet, et adhaeserunt falsitati quae infinitis modis potest contingere, in tantos et tam varios inciderunt errores ut etiam sentientibus cum eis difficile, immo impossibile sit viam aliquam eligere tutiorem »[5].

[1] *De anima*, l. I, tr. II, cap. 16 ; l. II, tr. II, cap. 1 ; l. III, tr. V, cap. 4.

[2] L'âme intellectuelle « non tantum dat esse, verum etiam vivere et sentire et intelligere. » *Breviloq.*, p. II, c. 9 (t. V, p. 227).

[3] *Op. cit.*, fol. 177r B.

[4] Cité par Wittmann, *op. cit.*, p. 63.

[5] Hervé de Nédellec, *De gradu formarum*, q. XVIII (éd. Venise, 1513, fol. 86r B).

CHAPITRE TROISIÈME

L'INNOVATION PRINCIPIELLE DU THOMISME

SOMMAIRE. I. Nouveauté de la théorie de l'unité des formes, que saint Thomas n'emprunte ni à ses maîtres, ni aux averroïstes. — II. Au début de sa carrière, saint Thomas semble avoir fait des concessions à la thèse pluraliste. — III. Où se trouve consignée la théorie de l'unité des formes. — Le *de pluralitate formarum.* — L'œuvre de saint Thomas est avant tout constructive. — IV. Principaux arguments en faveur de l'unité. — V. La hiérarchie des formes et les formes transitoires.

I.

Amis ou adversaires de saint Thomas, tous les contemporains s'accordent à reconnaître l'originalité de sa doctrine et de ses arguments dans la question qui nous occupe. Soutenir vers les années 1270, au nom de la métaphysique, l'unité de la forme substantielle dans les êtres, était si bien aller à l'encontre des idées reçues qu'en 1284, le franciscain John Peckham put encore écrire à leur sujet : «Tenuit hactenus totus mundus »[1]. D'ailleurs les oppositions obstinées que la thèse de l'unité rencontra du vivant de son initiateur, non seulement chez les émules ou les adversaires des dominicains,

[1] Ehrle, *John Peckham über den Kampf des Augustinismus und Aristotelismus*, etc. (Zeitschrift etc., p. 178).

mais encore chez de hauts dignitaires de l'ordre, suffiraient à témoigner de l'impression produite par l'enseignement du maître. C'est au milieu de ces luttes que surgira l'œuvre de Gilles de Lessines. Avant de les relater, il importe de se rendre un compte exact de l'innovation principielle du thomisme et de son degré d'originalité, des sources où elle se rencontre, de la portée que lui donne la pensée de son auteur, enfin des principaux chefs d'arguments auxquels il recourt pour la défendre: autant de questions que nous ne pouvons qu'effleurer, dans la mesure où l'exige l'intelligence du sujet.

Soit qu'il les ait défendues avec plus d'éclat, soit qu'il ait mieux que d'autres fait ressortir leurs attaches avec la synthèse scolastique, on a fait à saint Thomas les honneurs d'une foule de théories dont on découvre le germe ou même la formule intégrale chez ses prédécesseurs. Qu'il suffise de rappeler que la solution du problème des universaux, connue sous le nom de *réalisme thomiste*, ne se trouve pas seulement chez Albert le Grand, mais même chez les derniers représentants de la scolastique du XIIIe siècle[1].

En est-il de même dans la question qui nous occupe? et saint Thomas n'a-t-il fait que mettre au point et exploiter une heureuse trouvaille d'autrui?

Nous ne le pensons pas. Nulle part ailleurs le génie novateur[2] du savant docteur ne s'est révélé avec plus de sûreté et de puissance. Lorsque le franciscain John Peckham attaqua la thèse de l'unité des formes dans une discussion publique dont il sera parlé plus loin, ce fut saint Thomas qu'il prit à partie[3], et dans toutes les lettres où il agite cette thèse, c'est contre le grand dominicain qu'il dirige ses acerbes reproches.

L'histoire confirme pleinement cette manière de voir des contempo-

[1] V. *Histoire de la philosophie médiév.*, p. 273.

[2] On a souvent remarqué avec quelle insistance Guillaume de Tocco, un disciple du docteur angélique, a accentué ces allures novatrices. « Erat enim novos in sua lectione movens articulos, novum modum et clarum determinandi inveniens et novas reducens in determinationibus rationes, ut nemo, qui ipsum audisset nova docere et novis rationibus dubia definire, dubitaret, quod eum Deus novi luminis radiis illustraret, qui statim tam certi coepisset (esse) iudicii, ut non dubitaret, novas opiniones docere et scribere, quas Deus dignatus esset, noviter inspirare. » Acta SS. VII martii, n. 15.

[3] « Fuit revera illa opinio fratris Thomae sanctae memoriae de Aquino.» Ehrle. *op. cit.*, p. 181.

rains. Car si la psychologie humaine[1], et par contrecoup ses répercussions sur la nature Christologique ont servi d'aliment principal aux plus vives discussions entre scolastiques, il n'en est pas moins vrai que la thèse thomiste de l'unité des formes repose avant tout sur des bases métaphysiques, et se ramène au principe de contradiction. A ce titre, elle est absolue, elle doit régir l'être réel dans la plénitude de son extension, se vérifier dans quelque domaine où on la pose.

C'est pourquoi il est impossible de remonter aux leçons d'Albert le Grand, pour saisir dans ses déclarations sur l'unité de l'âme humaine une trace lointaine de la thèse novatrice. S'il est vrai que, pour des raisons psychologiques, Albert le Grand s'est rallié à la théorie de l'unité de l'âme humaine, sa doctrine de la permanence des formes élémentaires dans le mixte[2] enchaîne sa cosmologie à l'ancienne école scolastique. Or, il suffit d'admettre une seule infraction à la loi de l'unité des formes, pour lui enlever sa valeur métaphysique et absolue, comme il suffirait de soustraire un seul jugement à l'empire du principe de contradiction pour ruiner la certitude. La thèse albertine sur les mixtes démontre que le philosophe de Bollstädt, en cette matière comme en bien d'autres, manque des vues géniales que lui-même s'est complu à admirer dans son disciple[3]. Sa doctrine psychologique ne diffère pas de celle de saint Bonaventure en ce qui concerne l'unité du principe *vital* dans l'homme, le docteur séraphique guerroyant lui aussi contre les partisans de la pluralité des âmes[4].

Sous l'effort d'une méditation intense, saint Thomas s'est affranchi des entraves qui embarrassaient la pensée de ses maîtres, et si la doctrine qu'il oppose à ses devanciers se rencontre, sur un chapitre important de psychologie, avec des idées déjà émises, elle porte dans son sein un esprit nouveau et régénérateur. En effet, la thèse de l'unité des formes donne à la synthèse scolastique des allures plus conformes aux vrais principes de l'aristotélisme;

[1] « Unum vero illorum expresse notavimus articulum, quorundam dicentium in homine esse tantummodo formam unam. » Lettre de Peckham du 10 nov. 1284. Ehrle, *op. cit.* p. 174.

[2] V. p. 41, n. 3.

[3] Nous nous séparons complètement, en cette question, du P. Mandonnet, trop disposé à associer le nom du maître à celui du disciple, dans la grande œuvre d'instauration philosophique accomplie par le thomisme. V. p. ex., Mandonnet, *op. cit.*, p. CXVI.

[4] V. p. 42, n. 1 et 2

et pourquoi ne pas admettre que c'est une pénétration géniale de l'esprit péripatéticien de la scolastique qui a guidé saint Thomas dans ses convictions ?

Or, il s'est rencontré sur le terrain de l'étude d'Aristote avec un groupe remuant de philosophes, qui non seulement s'étaient imbus de la philosophie du Stagirite, mais en étaient enthousiastes jusqu'à la folie. Ceux-ci se faisaient gloire de leur asservissement complet à Averroës, le « commentateur » d'Aristote : « Soyons les singes d'Averroës, comme Averroës fut le singe d'Aristote » disait un chef du groupe au XIVe siècle. Cette parole de Jean de Jandun[1] résume le programme de l'averroïsme, et pourrait, avec non moins de justesse, s'appeler la devise de Siger de Brabant, ce remueur d'hommes et d'idées qui se déclare ouvertement l'ennemi de saint Thomas. Le péripatétisme ressemble à une terre, riche en trésors, que plusieurs explorateurs parcourent en des sens divers. Partis dans des directions différentes, Thomas d'Aquin et Siger de Brabant se rencontrent à maintes reprises en quelque carrefour de chemins. Leur entente sur des questions diverses n'est pas de nature à étonner, mais il est inadmissible que le grand penseur scolastique ait emprunté ses solutions, et notamment la thèse de l'unité des formes, à l'averroïste brabançon. Tel est cependant le sens de la curieuse insinuation contenue dans une lettre du 10 novembre 1284, de John Peckham, et dont plus haut déjà nous avons utilisé des extraits : « Nec eam credimus a religiosis personis, sed secularibus quibusdam duxisse originem, cuius duo praecipui defensores vel forsitan inventores miserabiliter dicuntur conclusisse dies suos in partibus transalpinis »[2]. — On verra plus loin qu'il s'agit ici d'une ruse de guerre, inventée par les antagonistes de saint Thomas.

Dans la question des formes, « Thomas tient son péripatétisme d'Aristote et non de ses contemporains »[3]. D'ailleurs, si l'activité littéraire de Siger ne semble pas avoir commencé avant 1266, date de sa première apparition certaine dans l'histoire[4], saint Thomas peut revendiquer sur Siger la priorité chronologique de la théorie de l'unité des formes. Au demeurant, il ne faudrait pas exagérer la commune entente de l'averroïsme et du tho-

[1] *Commentaires sur la Métaphysique,* (Venise, 1525), fol. 84.
[2] Ehrle, *op. cit.,* p. 175.
[3] Mandonnet, *op. cit.,* p. CXXV.
[4] *ibid.,* p. CXXXII.

misme en cette matière. La psychologie averroïste impose à Siger une importante restriction aux principes : fidèle à son cicerone, Siger enseigne sans ambages, la présence simultanée, dans l'homme, d'une forme végétativo-sensible et d'une âme intellective, celle-ci, forme séparée et impersonnelle, entrant en union avec l'individu, non par sa nature, mais par des opérations intermittentes[1].

Ainsi donc, que l'on se reporte à son maître et aux représentants de l'ancienne scolastique, ou qu'on le mette en parallèle avec les antiscolastiques de son temps, saint Thomas ne doit qu'à lui-même sa solution du problème des formes.

II.

Comme l'aigle des montagnes qui s'élève, de ses premiers coups d'aile, jusqu'aux sommets, Thomas d'Aquin parvint-il dès le début de sa carrière scientifique à cette unité et à cette sûreté de vues ; eut-il dès lors la conscience claire de la supériorité et de l'avenir de sa métaphysique ; ou bien sa pensée fut-elle soumise à des tâtonnements avant de s'engager dans la voie définitive ?

Thomas d'Aquin n'avait que dix-huit ans, quand, en 1245, il accompagna Albert le Grand à Paris, où commença son initiation au mouvement philosophique du siècle. Il devint docteur en théologie le 23 octobre 1257 et, dès 1258, fut investi de la charge de « regens primarius » de son ordre dans la grande métropole française[2]. Adonné dès sa première jeunesse aux études philosophiques, serait-il étonnant que saint Thomas eût d'abord suivi la voie dans laquelle il avait été conduit par ses maîtres, avant de s'abandonner aux libres essors de sa pensée personnelle? Les *Commentaires sur les livres des Sentences* — la première grande œuvre de saint Thomas, — révèlent des particularités de facture qu'on ne retrouve pas dans ses travaux postérieurs ; on y découvre aussi des doctrines caractéristiques du début de sa carrière.

Dans les deux premiers livres on a relevé[3] quelques textes écrits d'une main hésitante, et qui paraissent bien trahir les influences de l'ancienne

[1] Mandonnet, *op. cit.*, p. CLV, CLVIII, CLXXXV.
[2] Quétif-Echard, *Scriptores Ord. Praedic.*, (Paris 1693), t. I, p. 272.
[3] Wittmann, *op. cit.*, p. 74.

scolastique. La *corporeitas* y apparaît comme la *prima forma substantialis*, principe de l'état quantitatif et des propriétés communs à tous les corps[1]. Quelle que soit la part du passé dans ces déclarations, notons que saint Thomas sut presque aussitôt s'en affranchir. Déjà le livre II contient des affirmations de principes qui ne peuvent donner le change[2]. Et quelques années après, dans la *Somme contre les Gentils*, commencée à Paris et achevée dans les villes italiennes, saint Thomas écrit sur la *corporeitas* un curieux article où il a voulu, dirait-on, expliquer ses premières dissertations et montrer que, sous la terminologie ancienne, il insuffle à la théorie un esprit nouveau : par *corporeitas*, y est-il dit, on peut entendre soit une forme substantielle, soit une forme accidentelle ; dans le premier sens, la corporéité est la forme unique qui fixe l'être non seulement dans son état corporel, mais lui confère aussi toutes ses déterminations spécifiques ; dans le second sens, la corporéité vise une modification accidentelle du corps déjà constitué, à savoir sa circonscription dans les trois dimensions de l'espace[3].

[1] « Materia prima, prout consideratur nuda ab omni forma, non habet aliquam diversitatem, nec efficitur diversa per aliqua accidentia ante adventum formae substantialis, cum esse accidentale non praecedat substantiale. Uni autem perfectibili debetur una perfectio. Ergo oportet quod prima forma substantialis perficiat totam materiam. Sed prima forma, quae recipitur in materia, est corporeitas, a qua nunquam denudatur, ut dicit Commentator in I *Physic.*, text. com. 63. Ergo forma corporeitatis est in tota materia, et ita materia non erit nisi in corporibus. » *In I l. Sent.* D. VIII, q. 5, a. 2. — Cf. *In II l. Sent.*, d. 3, q. 1, a. 1.

[2] D. 12, a. 4, c. et D. 18, q. 1, a. 2, c. Cf. p. 53.

[3] *Contra Gentiles*, L. IV, c. 81. « Corporeitas autem dupliciter accipi potest. Uno modo secundum quod est forma substantialis corporis, prout in genere substantiae collocatur ; et sic corporeitas cujuscumque corporis nihil est aliud quam forma substantialis ejus, secundum quam in genere et specie collocatur, ex qua debetur rei corporali quod habeat tres dimensiones. Non enim sunt diversae formae substantiales in uno et eodem, per quarum unam collocatur in genere supremo, puta substantiae, et per aliam in genere proximo, puta in genere corporalis vel animalis, et per aliam in specie, puta hominis, aut equi... Alio modo accipitur corporeitas prout est forma accidentalis, secundum quam dicitur corpus esse in genere quantitatis ; et sic corporeitas nihil aliud est quam tres dimensiones quae corporis rationem constituunt. » Cf. *Quodl.* XII, art. 9 ; et *S. Theol.*, 1ª, q. 66, a. 2, in corp. ; *ibid.*, ad 3ᵐ : « dicendum quod forma corporeitatis non est una in omnibus corporibus, cum non sit alia a formis quibus corpora distinguuntur. »

III.

Une fois sa route frayée, saint Thomas s'y engage sans regarder en arrière ; il s'occupe de l'unité des formes, coup sur coup, tout le long de ses œuvres, sans se laisser émouvoir un instant par les attaques et les critiques dont il était l'objet. On a admiré qu'aux jours les plus mouvementés de la cabale dirigée contre lui, il ne s'est pas départi un instant de sa sérénité habituelle. Les *Quodlibet* I-III, composés de Pâques 1269 à Pâques 1270, abordent à diverses reprises la question des formes, sans rien laisser percer de l'agitation bruyante qu'on menait alors autour de la thèse novatrice.

Est-ce à cause de ces attaques ouvertes des uns, de la sourde hostilité des autres que saint Thomas oppose, comme un rempart, les grands arguments métaphysiques de la théorie ? Il faut renoncer à marquer tous les endroits où il aborde le problème. Les *Commentaires sur les Sentences*, la *Somme contre les Gentils* (premier séjour à Paris), la *Somme Théologique* (commencée en Italie de 1265 à 1268), la *Quaestio disputata de anima* (1261-1264), plus tard, lors de son second séjour à Paris (1269-fin 1271 ou début 1272), le *de spiritualibus creaturis*, les premiers *Quodlibet* — pour marquer quelques grandes étapes de sa vie scientifique — prennent la thèse de l'unité sous des angles divers, qui tous se complètent pour former un merveilleux ensemble. Au milieu de ses œuvres, le maître a tracé comme autant d'avenues dont l'œil saisit aussitôt la convergence vers un point central.

Est-il l'auteur d'un traité ex professo sur l'unité de la forme ? Les incessantes attaques de ses contradicteurs le décidèrent-elles à lancer un factum de guerre, — comme le *de periculis novissimorum temporum* de Guillaume de Saint-Amour provoqua son pamphlet *contra impugnantes Dei cultum* ; comme il rédigea en réponse à Gérard d'Abbeville et Nicolas de Lisieux ses opuscules *de perfectione vitae spiritualis* et *contra doctrinam retrahentium a religione* ; ou encore comme il écrivit contre le *de anima intellectiva* de Siger de Brabant son traité *de unitate intellectus contra Averroistas* ?

Un des plus anciens catalogues des œuvres dominicaines du XIII[e] siècle — nous le décrivons plus loin [1] — attribue à saint Thomas un traité *de uni-*

[1] A propos des œuvres de Gilles de Lessines. V. le début du Chapitre cinquième.

tate formae. Pignon s'en inspire, ce qui n'empêche pas Quétif et Echard, qui accordent à Pignon un si large crédit, de regarder l'attribution de ce traité comme douteuse[1]. Par contre, un catalogue officiel des œuvres de saint Thomas, rédigé d'après les déclarations d'un témoin du procès de canonisation, est muet sur l'existence d'un traité des formes[2]. D'où il résulte que, sur le point de savoir si saint Thomas est l'auteur d'un opuscule de ce genre, les sources anciennes fournissent des données contradictoires.

De fait, il circule sous le nom de saint Thomas divers traités des formes, ne différant pas seulement par le titre, mais encore par le texte. Plusieurs de ces traités, imprimés à partir du XVI[e] siècle sous le nom de saint Thomas, sont l'œuvre certaine de disciples, à qui les agitations doctrinales de la fin du XIII[e] siècle inspirèrent l'idée de défendre une doctrine chère au maître[3]. D'autres textes au contraire, existant soit en manuscrit[4] soit dans les éditions de saint Thomas, demeurent d'une authenticité douteuse. Etant donnés les éléments dont dispose la critique, tel est le cas, ce semble, pour un traité *de pluralitate formarum*, dont on trouve le début

[1] « Ut dubia minori charactere cusa : revera non meminerunt Tholomaeus, Bernardus Logotheta, Trivetus, Valleoletanus, nec S. Antoninus. Pignon solus laudat de unitate formae. » *op. cit.*, t. I, p. 339.

[2] Publié par Baluze, *Vitae Paparum Avenionensium* (Paris, 1693), t. II, p. 7 sous le titre : « Fragmentum ex processu facto pro canonizatione S. Thomae. » L'auteur de ce catalogue est très explicite dans ses affirmations : « si autem sibi alia ascribantur, non ipse scripsit et notavit sed alii recollegerunt post eum legentem vel praedicantem. »

[3] Pour plusieurs de ces opuscules, la fausseté d'attribution est péremptoirement démontrée. C'est ainsi que le traité de Gilles de Rome, existant dans de nombreux manuscrits et plusieurs fois soumis à l'impression, est inscrit dans un codex de Vienne (cod. 561, fol. 231) sous le nom de saint Thomas *(Fratris Thomae de gradibus in formis)*, et même attribué par l'inventaire du manuscrit à Guillaume de Moerbeke. (*Incipit :* Dixisti, Domine Jesu Christe) — Un traité *de formis* que les éditeurs des œuvres d'Alamannus (1639) impriment en appendice (*Incipit :* Omnes homines natura scire desiderant) et attribuent à saint Thomas, n'est qu'un fragment du traité de Hervé de Nédellec, publié in extenso en 1513 dans ses *Quaestiones quodlibetales*. Ce point a été fixé par Ehrle, *Summa Philosophica a C. Allemanno* (Paris, 1894), t. III, Pars. 2, p. V-XI. (dans la Bibliotheca Theol. et Philos. scolasticae).

[4] On trouve le nom de saint Thomas apposé à des traités analogues à Erlangen (Acad., cod. 637, fol. 332r-337r : Incipit tractatus beati Thome de unitate forme per modum quaestionis) ; à Erfurt (Amplon. cod. F. 79, fol. 107v-113v : Incipit tractatus fratris Thome de eadem materia (i. e. de gradu formarum). Ehrle, *op. cit.*, p. XI.

dans la plupart des grandes éditions[1] et que Uccelli a reconstitué dans son entièreté d'après deux manuscrits du Vatican[2]. En effet, l'attribution faite par les manuscrits n'est pas concluante[3]. Quant à l'œuvre même, elle ne contient aucune allusion précise à des faits contemporains, et le *prooemium* nous avertit, en termes des plus modérés, qu'il s'agit d'un simple résumé d'arguments disséminés dans d'autres écrits, auxquels on joint la réponse à quelques objections : ce qui peut s'appliquer à saint Thomas aussi bien qu'à un de ses disciples[4].

En résumé, ni l'existence même d'un traité des formes dû à la plume de saint Thomas ni, dans cette hypothèse, l'identification de ce traité avec l'opuscule publié par Uccelli ne sont péremptoirement démontrées.

Quoi qu'il en soit, les nombreuses dissertations qu'il a disséminées le long de ses œuvres, pouvaient aisément dispenser le grand philosophe de revenir ex professo sur l'unité des formes, dans un opuscule où il se serait forcément répété et résumé.

Une étude détaillée et approfondie de la théorie thomiste dépasserait considérablement les exigences de ce travail. Mais il est intéressant de contourner le problème, à l'effet de saisir ses divers aspects, et de voir que la solution porte l'empreinte du maître. Ce travail préliminaire servira puissamment à l'intelligence du traité de Gilles de Lessines qui est tout pénétré des influences thomistes. Nous verrons en effet que Gilles est avant tout

[1] *Incipit :* Quoniam sanctum est honorare. Le traité comprend trois parties. On trouve les deux premières parties dans les éditions des œuvres de S. Thomas publiées à Rome (1570), à Venise (1592), à Parme (1852). Les éditeurs de Parme considèrent le traité comme non authentique (t. 11, p. 3).

[2] L'édition d'Uccelli date de 1874. En 1886, Michael de Maria a réédité l'opuscule in extenso, avec une préface dans laquelle il reprend les arguments d'Uccelli en faveur de l'authenticité. *Opuscula philosophica et theologica*, etc. (Tiferni Tiberini 1886), t. I, p. 393 et suiv.

[3] De Maria invoque l'autorité de deux manuscrits de la fin du XIII[e] ou du commencement du XIV[e] siècle, dont l'un (Vatic.-Ottobon. n[o] 184), dit-il, attribue le traité à saint Thomas, (Thomas de gradibus formarum), dont l'autre (Vatic. n[o] 784) anonyme, est mêlé à des œuvres de saint Thomas. En réalité, d'après des renseignements qu'a bien voulu nous donner le P. Ehrle, le savant bibliothécaire du Vatican, les deux traités sont anonymes, bien que le second soit mêlé à des ouvrages authentiques de saint Thomas. Les arguments extrinsèques et historiques ne peuvent donc donner aucune certitude.

[4] Voir un détail de facture du traité *de pluralitate formarum*, p. 56, n. 1.

un des *polémistes* du nouveau parti : il importe donc de se familiariser avec le programme qu'il défend. Ce programme a été élaboré de maîtresse façon par saint Thomas, dont l'œuvre entière est *constructive*. Dominé par des préoccupations doctrinales, l'illustre fondateur d'une scolastique nouvelle en fut aussi le théoricien par excellence. La doctrine de l'unité des formes est un monument qui porte la marque de son style, et qu'il a dressé en face de constructions bancales ; conscient de la pérennité de son œuvre, il a abandonné au temps et à la force immanente des choses le soin de renverser les murs vermoulus bâtis par ses prédécesseurs. Certes, le docteur angélique n'a pu passer sous silence les théories de ses adversaires, mais il en parle sobrement; et quand il entreprend l'historique de la controverse, c'est à Avicenne, c'est à Avicebron qu'il reporte sa pensée, et non pas aux professeurs qui vivaient côte à côte avec lui. Ou bien quand il les nomme, sous cette désignation vague et impersonnelle qui était passée à l'état de coutume, c'est pour avoir l'occasion de rappeler l'une ou l'autre thèse capitale de la métaphysique.

Un texte de la *Somme théologique*, cité plus haut, a nettement circonscrit les conditions préliminaires d'une controverse sur l'unité ou la pluralité des formes, et le minimum de données sur lesquelles il convient qu'on s'accorde. Il serait superflu de les rappeler ici. Le reste de l'article cité se divise en deux parties, dont la première énumère plusieurs arguments en faveur de l'unité des formes, la seconde explique le *quomodo*, ou le point de savoir comment cette unité se concilie avec la multiplicité des perfections d'un même être.

Demeurons fidèles à ce plan, en documentant la pensée thomiste à l'aide d'autres œuvres du maître.

IV.

Saint Thomas, pour démontrer l'unité des formes, recourt à diverses considérations que nous grouperons, comme il le fait lui-même, d'après les départements idéologiques auxquels elles sont empruntées.

Premier groupe : considérations métaphysiques. — Ce sont les clefs de voûte du système thomiste. L'unité des formes est étayée sur les grandes

notions de la « philosophie première », à savoir : l'unité transcendentale, la notion de l'être substantiel.

1. L'unité des formes et l'unité transcendentale. — « Nihil enim est simpliciter unum nisi per formam unam, per quam habet res esse ; ab eodem enim habet res quod sit ens, et quod sit una »[1]. La forme donne l'être substantiel, donc aussi l'unité ; car tout être, et au premier titre l'être substantiel est un, c'est-à-dire indivis en lui-même. Multiplier les formes substantielles, c'est multiplier l'être substantiel même, et briser son unité interne.

2. L'unité des formes et la notion d'être substantiel. — Ce n'est pas une détermination quelconque que confère la forme substantielle ; celle-ci, comme son nom l'indique, comble l'imperfection primordiale de la matière, c'est-à-dire son insuffisance à subsister. Mais s'il en est ainsi, à quoi se réduira le rôle de la seconde forme ? L'être, étant déjà *une substance*, n'est plus susceptible de recevoir une perfection qu'il possède déjà. Il s'ensuit que toute forme, venant actuer un être déjà constitué dans sa subsistance, ne peut lui apporter qu'une réalité surajoutée à une autre, dès lors *accidentelle*. « Cum forma substantialis faciat esse non solum secundum quid, sed simpliciter, et constituat hoc aliquid in genere substantiae, si prima forma hoc facit, secunda adveniens, inveniens subjectum jam in esse substantiali constitutum, accidentaliter ei adveniet »[2].

Et dans les *Commentaires sur le second livre des Sentences*, après avoir rappelé la même pensée, il ajoute cette considération qui en forme la contrepartie : « Si enim post esse in genere substantiae constitutum advenit (forma), ergo, ea recedente, adhuc remanet individuum in genere substantiae, quod est contra rationem formae substantialis »[3].

[1] *S. Theol.*, Ia, q. 76, a. 3, c.

[2] *De potentia*, III, 9, ad 9m et VIII, 4, ad 4m. La question est posée à propos de la vie embryonnaire de l'enfant, mais elle a une portée générale. Cf. *In II. l. Sent.*, D. 12, a. 4. c.; *In IV. l. Sent.*, D. 44, q. 1, art. 1, quaestioncula 3. ; *de anima*, II, 1. in medio ; *Quodl.* XI, a. 5, où il réfute Avicebron qui admet pour chaque perfection générique et spécifique une forme substantielle propre. — *S. contra Gentiles*, l. II, cap. 58. — Le *Quodl.* I, a. 6, résume ainsi les deux arguments métaphysiques : « Quia ab eodem habet res *esse* et *unitatem*. Manifestum est autem quod res habet esse per formam ; unde et per formam res habet unitatem. » — Cf. *De spir. creat.* a. 1, ad 9m.

[3] D. 18, q. 1, a. 2, c. L'opuscule *de pluralitate formarum* (texte d'Uccelli) ajoute d'autres arguments d'ordre métaphysique. Notons :

a. L'unité des formes et l'activité des substances. — Toute forme substantielle, prin-

Deuxième groupe : *considérations physiques.* — Elles pivotent autour du concept de la génération ou de la production de la substance, de sa corruption ou décomposition. Si la seconde forme ne vient combler dans un être déjà *subsistant* qu'une aptitude accidentelle, et si d'autre part l'être n'est complet que par la présence de formes multiples, il suit que la génération devient impossible et que la nature nous offre tout au plus le spectacle d'altérations superficielles[1].

Troisième groupe : *considérations psychologiques.* — Elles reposent principalement sur la solidarité des fonctions vitales et les exigences de la résurrection naturelle des corps.

1. L'unité des formes et la solidarité des fonctions vitales dans l'homme. L'exercice intense d'une activité de l'âme est un obstacle à la mise en œuvre d'autres activités. N'est-ce pas une preuve expérimentale de l'unité essentielle du principe vital ? « Una operatio animae, cum fuerit intensa, impedit aliam, quod nullo modo contingeret nisi principium actionum esset per essentiam unum »[2].

2. L'unité des formes et l'identité de l'homme vivant et de l'homme

cipe d'action et de finalité, constitue par son union avec la matière un être doué d'activité, et possédant les dispositions accidentelles requises pour agir. Or, ces accidents présupposent un être substantiel complet, qui leur sert de fondement.

b. L'unité des formes et la distinction réelle de l'essence et de l'existence. — Une seconde forme ne peut appartenir à l'essence de l'être, celle-ci devant être conçue tout entière avant l'existence qui en est réellement distincte.

c. L'unité des formes et la fonction informatrice de la forme substantielle. — La matière est imprégnée, fécondée tout entière (totaliter perficitur, occupatur, retinetur), par la forme qui la détermine. Aussi longtemps que cette actuation substantielle demeure, elle n'est pas susceptible d'être sous les prises d'une autre forme.

d. L'unité des formes et l'incompatibilité des dispositions propres à chaque forme.

[1] *De spir. creat.* a. 1, ad 9m. L'art. 3 reprend et développe cette argumentation qu'il faut lire en entier. — Cf. *Quodl.* XI, a. 5.

[2] *S. Theol.* ibid. Cf. *S. contra Gent.*, II, 58. La plupart des partisans de la multiplicité des formes admettaient la présence dans l'homme d'un médiateur plastique *(forma mixtionis)* pour expliquer l'apparente identité du corps vivant et du cadavre, aux premiers temps qui suivent la mort. C'est uniquement pour rendre compte de cette prétendue identité que Henri de Gand fait une exception, pour l'homme, à la thèse de l'unité des formes. Saint Thomas nie cette identité et avec raison : « Corpus mortuum cujuscumque alterius hominis (*scil.* quam Christi) non est idem simpliciter sed secundum quid » *S. Theol.*, III, q. 50, a. 5, ad 1m.

ressuscité. Au jour de la résurrection, le corps humain sera *numériquement* différent de celui élaboré par la nature à la naissance de l'enfant, mais l'unité et l'identité du principe informant — l'âme immatérielle — assurera l'identité du ressuscité[1]. Cette identité est compromise dans le système de la multiplicité des formes.

Par contre, les partisans de la multiplicité faisaient grand état de difficultés d'ordre théologique que suscitait la thèse de l'unité dans ses applications à la mort et à la résurrection du Christ. Qu'il suffise d'avoir signalé cette controverse qui compte parmi les plus passionnées de la fin du XIII[e] siècle, et sur laquelle certains docteurs sont intarissables[2].

Quatrième groupe : considérations logiques. — Elles nous semblent d'ordre assez secondaire pour qu'on puisse ici les passer sous silence[3]. Comme on le verra, ce sont surtout les pluralistes qui vont chercher dans l'arsenal de la logique des armes offensives et défensives[4].

V.

Il ne peut y avoir qu'une forme substantielle dans une substance. Un lien organique s'établit entre cette thèse et des notions fondamentales empruntées à divers domaines de la philosophie, au premier chef à la métaphysique.

Mais autre chose est la *démonstration* de cette théorie ; autre chose le point de savoir *comment* cette théorie, démontrée nécessaire, se vérifie dans les faits ou, pour emprunter le langage thomiste, la *positio* et le *quomodo hoc contingat*. — Comment des perfections multiples, l'état corporel, la vie, la sensibilité peuvent-elles se rattacher à une forme unique ; surtout si ces perfections, réunies de fait en certains êtres, sont susceptibles de se manifester séparément en d'autres êtres ; ou encore si ces perfections apparaissent

[1] *In IV l. Sent.*, D. 44, q. 1, a. 1. — Même doctrine dans la *S. Theol.*, Appendix, q. 79, Art. 1. c., ad 3[m] et 4[m]. La *Somme Théologique,* laissée inachevée par saint Thomas à la 90[me] question de la troisième partie, a été complétée par un disciple, d'après les commentaires sur le quatrième livre des Sentences.

[2] Saint Thomas a été amené à discuter ces problèmes dans les disputations quodlibétiques de 1269-1270 *(Quodl.* II, a. 1 ; III. a. 4 ; IV. a. 8) Cf. *S. Theol.* III. q. 50, a. 5.

[3] *S. Theol.* 1[a], q. 76, art. 3. — *S. contra Gent.* , II, 57.

[4] Ajoutons à cet exposé que les principales autorités, invoquées par saint Thomas dans la question des formes, sont Aristote, saint Augustin, Gennadius Massiliensis, etc.

successivement dans le même être? Saint Thomas distingue avec beaucoup d'à-propos ce double ordre de questions[1]. Il trouve une explication suffisante au *quomodo hoc contingat* dans la théorie de la perfection hiérarchique et de la succession des formes.

Il y a une *hiérarchie dans les formes*, grâce à laquelle un principe plus parfait est capable de conférer une détermination moins parfaite. Tandis que pour les pluralistes, toute forme est la source d'une perfection propre qu'elle seule peut conférer, saint Thomas admet qu'une forme supérieure peut suppléer à la présence d'une forme inférieure, tout en produisant des effets dont celle-ci serait incapable. Dans le composé chimique *(mixtum)*, les formes élémentaires disparaissent et font place à une forme supérieure, la *forma mixtionis*, à laquelle se rattachent toute la réalité et toutes les propriétés de la substance nouvelle[2]. A la *forma mixtionis* se substitue, dans l'organisme, un principe de vie végétative ou sensible. Dans l'homme enfin, l'âme spirituelle rend compte de toutes les « actuations » du corps, de la sensibilité comme de la vie végétative, sans qu'il faille un principe vital semblable à celui qu'on trouve dans la plante et dans l'animal. Et, pour emprunter à Aristote une comparaison qui sera abondamment reprise par tous les thomistes, la forme plus parfaite équivaut à la forme moins parfaite et la dépasse tout à la fois, comme le nombre plus élevé contient et dépasse le nombre moins élevé, comme le pentagone contient et dépasse le tétragone[3].

[1] « Quomodo autem hoc contingat, de facili considerari potest, etc. » *S. Theol.*, 1ª, q. 76, art. 3. Le *Quodl. XI*, a. 5, établit nettement la même distinction entre la théorie et son mode d'application aux faits. — Au contraire, l'opuscule *de pluralitate formarum* fait du *quomodo* un argument, et raisonne ainsi : une forme supérieure contient la perfection d'une forme inférieure : or, si celle-ci coexistait avec celle-là, la présence de la seconde n'aurait pas de raison suffisante. Donc. Ce raisonnement est très faible, et ne s'accorde pas avec le plan de la *Somme Théologique* et des *Quodlibet*. Un examen ex professo de l'authenticité de l'opuscule aurait à tenir compte de cette divergence.

[2] V. un texte significatif *Quodl.* I, Art. 6, ad 3ᵐ. Cf. l'opusc. *de mixtione elementorum*. Saint Thomas emploie aussi l'expression *forma mixtionis*, tantôt dans le sens de *forma substantialis mixti*, tantôt dans le sens de *forma accidentalis mixti*, désignant alors une « qualitas quaedam media resultans ex simplicibus qualitatibus commixtis. » V. *S. contra Gent.*, l. IV, c. 81 ; *Quodl.* X, a. 3, ad 2ᵐ ; etc.

[3] « Quomodo autem hoc contingat, de facili considerari potest, si quis differentias specierum et formarum attendat. Inveniuntur enim rerum species et formae differre ab invicem secundum perfectius et minus perfectum ; sicut in rerum ordine animata perfectiora

La succession des formes ou la *théorie des formes transitoires* rend compte, dans le thomisme, des diverses étapes que traverse un être, avant d'acquérir la perfection définitive de sa substance. C'est à propos de la génération humaine que la doctrine est le plus communément rappelée. Aux états successifs qui marquent l'évolution de l'embryon humain, depuis le moment de la fécondation jusqu'à l'infusion par Dieu d'une âme raisonnable, correspondent des principes informants successifs ou des « formes transitoires. » Si bien que la génération se décompose en un cycle de transformations substantielles[1]. Elles s'accomplissent suivant le rythme général de la nature qui proportionne à chaque instant l'état substantiel et la forme qui le fixe aux dispositions de la matière première[2]. C'est quand le travail de la nature a conduit l'embryon à un état exigitif d'une information suprême que Dieu intervient, et donne à ce corps doué d'une vie purement sensible, une âme raisonnable, qui rend inutile désormais le principe vital préexistant.

Notons en terminant que la théorie des formes intermédiaires se rattache à une thèse de métaphysique générale relative à l'immutabilité des essences. Saint Thomas l'expose pour réfuter une fausse théorie de l'unité des formes, utilisée notamment par Richard de Middleton dans ses études sur la « graduation » des formes élémentaires. On pourrait concevoir en effet une même forme embryonnaire évoluant, grâce à une acquisition progressive de perfection, vers la vie intellectuelle. Avec Aristote[3], saint

sunt inanimatis, et animalia plantis, et homines animalibus brutis : et in singulis horum generum sunt gradus diversi. Et ideo Aristoteles, in VIII *Metaph.*, text. 10, assimilat species rerum numeris, qui differunt specie secundum additionem vel substractionem unitatis, et in II *De Anima*, text. 30 et 31, comparat diversas animas speciebus figurarum, quarum una continet aliam, sicut pentagonum continet tetragonum, et excedit. Sic igitur anima intellectiva continet in sua virtute quidquid habet anima sensitiva brutorum, et nutritiva plantarum. Sicut ergo superficies quae habet figuram pentagonam non per aliam figuram est tetragona et per aliam pentagona, quia superflueret figura tetragona, ex quo in pentagona continetur; ita nec per aliam animam Socrates est homo et per aliam animal, sed per unam et eamdem. » *S. Theol.*, 1ª, q. 76, a. 3.

[1] « et sic oportet quod hujusmodi generatio non sit simplex, sed continens in se plures generationes et corruptiones. » *De potentia*, III, 9, ad 9ᵐ.

[2] « Quanto enim propinquior fuerit forma aut dispositio, tanto minor est resistentia ad introductionem formae et dispositionis completae. » *Quodl.* I, a. 6, ad 1ᵐ.

[3] V. p. 24, n. 3.

Thomas rejette cet enrichissement graduel d'une même réalité substantielle, et du coup condamne au nom de la métaphysique l'évolution dans le sens que les modernes attachent à ces mots. Il n'y a pas de *motus in genere substantiae*, ni d'*inchoatio formarum*. Une essence est ou n'est pas. Dès lors, la production d'une forme est un fait instantané: elle demeure ce qu'elle est, et si l'être se transforme, c'est que la matière apparaît sous une détermination nouvelle, irréductible à la première. « Nulla forma substantialis suscipit magis et minus »[1].

La théorie de l'unité de la forme substantielle vient cimenter entre elles la plupart des grandes doctrines de la métaphysique. Elle s'inspire d'un dynamisme de bon aloi, et il est intéressant de noter que toute philosophie dynamiste rattache à un principe unique la réalité propre à chaque être[2].

Ce dynamisme modéré, dont saint Thomas est l'initiateur, souleva de vives objections. Lui-même en consigne un certain nombre dans les *videtur quod non* qui précèdent l'exposé de sa pensée personnelle, conformément à la méthode en usage au XIIIe siècle. Mais la polémique ne devint ardente qu'à partir de 1270; elle fut favorisée par des événements où Gilles de Lessines, son disciple, joua un rôle dont l'histoire fait l'objet du chapitre suivant.

[1] *De potentia*, III, 9, ad 9^{m}. Voir de nombreuses références dans les tables idéologiques de Pierre de Bergame.

[2] Rappelons les λόγοι σπερματικοὶ des stoïciens et des néoplatoniciens, la *monade* de Leibniz. Il va sans dire que le dynamisme est nuancé par les autres caractères de chacun de ces systèmes.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'INTERVENTION DE GILLES DE LESSINES DANS LES AGITATIONS UNIVERSITAIRES DE 1270-1277.

SOMMAIRE. I. État des écoles scolastiques et antiscolastiques vers 1270. — Plan général des intrigues dirigées contre saint Thomas. — II. Première intrigue en 1270. — Une lettre de Gilles de Lessines à Albert le Grand. — III. Où et quand Gilles connut-il Albert le Grand ? — IV. Seconde intrigue contre saint Thomas en 1277. — Condamnation à Paris du 7 mars 1277. — V. Condamnation à Oxford du 18 mars 1277. — Correspondances entre Etienne Tempier, Pierre de Conflans et Robert Kilwardby. — VI. Le traité de Gilles de Lessines est dirigé contre un écrit de Robert Kilwardby. — Rapports entre le traité de Gilles et les condamnations du thomisme. — Le traité de Gilles date de 1278 et non de 1288.

I.

Intransigeant sur les principes autant que charitable à l'égard des personnes, saint Thomas avait suscité contre lui, non seulement à propos de l'unité des formes, mais aussi à l'occasion d'autres doctrines où il brisait avec la tradition, un mouvement d'opposition qui contribua dans une certaine mesure à entretenir la situation troublée, dont l'université de Paris nous offre le spectacle, pendant la septième décade du XIIIe siècle. Etaient

à la tête de ce mouvement réactionnaire suivant des degrés variables, la plupart des théologiens séculiers, disciples de l'ancienne scolastique ; derrière eux marchaient, avec plus de réserve et de dignité, les franciscains auxquels se joignait tout le groupe de dominicains élevés dans les premières traditions du XIII[e] siècle.

A la question de *doctrine* venait s'ajouter une question de *méthode scientifique*. Deux théologiens séculiers, Guillaume de Saint-Amour et Nicolas de Lisieux se font les interprètes de doléances surgies de toutes parts, quand ils s'inscrivent en faux contre la méthode philosophique ou aristotélicienne, introduite en théologie par Albert le Grand et saint Thomas [1]. Ce ne fut donc pas sans souffrir violence que la scolastique se plia à une réforme didactique, qui avec saint Thomas et Duns Scot devait la conduire à la gloire.

Enfin, outre ces discussions scientifiques, d'autres inimitiés divisaient les groupes scolastiques d'alors. Elles dataient du jour même où, malgré l'opposition des maitres séculiers, les ordres mendiants avaient forcé l'entrée des chaires de théologie. Elles s'étaient manifestées récemment encore dans une série de pamphlets, où Guillaume de Saint-Amour et ses partisans s'étaient laissés aller aux pires excès de langage, dans une pensée de dénigrement systématique à l'égard de l'état religieux. Mais ici, comme de juste, la composition des partis différait. Dominicains et Fransciscains, oubliant toutes leurs divergences doctrinales, marchaient côte à côte ; ce qui fit dire à Godefroid de Fontaine, en 1286, à propos de cette entente des deux ordres rivaux : « Et credo quod ibi impleta est scriptura quae dicit : Facti sunt amici Herodus et Pilatus ipsa die » [2]. Saint Thomas entra en lice à côté de saint Bonaventure, et dirigea contre les leaders de ce catholicisme étroit et réactionnaire deux opuscules mentionnés plus haut[3].

Pour se faire une idée exacte de ces divisions, et comprendre les évènements qui se rapportent à notre histoire, il convient, après le coup d'œil rapide que nous avons jeté sur les écoles *scolastiques*, de considérer un instant l'état des écoles *antiscolastiques*[4]. Les environs de 1270 marquent

[1] V. à ce sujet Mandonnet, *op cit.*, p. XLVIII et CX.

[2] Denifle-Chatelain, *Chart. Univ. Paris.*, t. II, p. 9.

[3] V. p. 49.

[4] Sur la classification des écoles médiévales en scolastiques et antiscolastiques, V. *Hist. Philos. médiévale*, p. 148.

l'apogée de l'averroïsme du XIIIe siècle. C'est l'époque des grandes luttes de Siger de Brabant et de saint Thomas. Car si d'autres, avant lui et à côté de lui, réfutent point par point les enseignements subversifs des disciples d'Averroës, personne ne leur a porté des coups plus décisifs que saint Thomas lui-même. Le P. Mandonnet a dramatisé cette lutte corps à corps de Siger de Brabant et de saint Thomas d'Aquin, l'attitude aggressive du *de anima intellectiva* de Siger, la riposte du *de unitate intellectus contra Averroistas*.

Controverses doctrinales entre les partisans de l'ancienne scolastique (théologiens séculiers, fransciscains, un groupe de dominicains) et les partisans de saint Thomas d'Aquin ; — discussions sur l'application de la méthode aristotélicienne entre ces mêmes scolastiques et les tenants de l'école albertino-thomiste ; — animosités entre les théologiens séculiers et les deux ordres mendiants à propos de questions disciplinaires et religieuses ; — enfin opposition de tous les groupes scolastiques aux envahissements de l'averroïsme : telle est, en raccourci, la situation des écoles vers 1270, dans la faculté de théologie et la faculté des arts de Paris.

Cette effervescence des esprits devait éclater en controverses bruyantes. Nombreuses en effet sont les joutes franches dont la grande métropole universitaire vit alors le spectacle ; et d'après l'objet du litige, la composition des camps se modifiait incessamment. Mais cette complication même des partis, leur extraordinaire tension, leur compénétration partielle sur divers points servirent aussi de prétexte à des rancunes, et inspirèrent notamment une scandaleuse cabale dont Thomas d'Aquin fut pendant quelques années la victime. En même temps que la discussion courtoise et loyale, où certes ses contradicteurs n'avaient pas le dernier mot, l'illustre dominicain fut en butte à l'intrigue. C'était la revanche de la jalousie sur le talent.

Le point d'attaque était tout indiqué : Siger de Brabant et saint Thomas s'inspiraient l'un et l'autre d'Aristote, le premier calquant sa pensée sur le commentaire d'Averroës, le second soumettant ses textes au crible d'un éclectisme intelligent[1]. L'identité des solutions auxquelles ces deux

[1] Cf. p. 46.

hommes furent amenés sur plusieurs problèmes philosophiques[1] n'en laisse pas moins subsister entre leurs synthèses respectives des divergences principielles et irréductibles. Quiconque était familiarisé avec les théories et les controverses scolastiques — et c'est le cas pour tous les acteurs de ce drame — ne pouvait nourrir d'illusion à ce sujet, ni exploiter de bonne foi l'« averroïsme » de saint Thomas. Et cependant, ce fut à ce moyen que devaient recourir, à diverses reprises, les ennemis du savant docteur, pour tâcher d'englober dans une commune réprobation le plus brillant défenseur de la scolastique et son plus redoutable adversaire.

II.

Le début de ces intrigues date de 1270. Nous en percevons des vestiges aux alentours de la condamnation, portée le 10 décembre 1270, contre la philosophie averroïste. Cette année, Thomas d'Aquin eut maille à partir avec les averroïstes, non moins qu'avec les théologiens séculiers de la sacrée faculté : les troisièmes disputations quodlibétiques — datées, dans divers manuscrits, de Pâques 1270 — touchent directement ou indirectement à plusieurs théories, pour lesquelles le célèbre docteur luttait depuis dix ans par la parole et par la plume : telles, l'impossibilité absolue de réaliser la matière sans une forme[2] ; l'unité de la forme substantielle[3] ; l'absence de composition hylémorphique dans l'âme humaine[4] ; l'impossibilité de démontrer la création temporelle du monde[5] ; la dignité de l'état religieux[6].

Bien qu'il soit impossible d'assigner une date fixe aux documents qui ont conservé le souvenir de ce curieux épisode, c'est vers le même temps qu'eut lieu à Paris, entre saint Thomas et John Peckham, une joute mémorable, dont Peckham relate lui-même les péripéties dans une lettre du 1 Juin

[1] Notamment sur le problème des universaux, et aussi — mais avec des réserves — sur l'unité des formes. V. p. 46.

[2] Art. I.

[3] Dans une de ses applications au Christ : « utrum oculus Christi post mortem fuerit oculus aequivoce. » Art. IV.

[4] Art. XX. La doctrine de saint Thomas sur la simplicité d'*essence* des formes séparées est la base de sa théorie du principe d'individuation.

[5] Art. XXXI.

[6] Art. XI et suiv.

1285, adressée à l'évêque de Lincoln. Il entreprit le professeur dominicain sur l'unité des formes, en présence de l'évêque de Paris et des maîtres en théologie. Au dire de Peckham, lui seul serait venu en aide à saint Thomas, autant que la vérité le lui permettait, dans cette mêlée générale où tout le monde se retournait contre le novateur; et finalement son adversaire acculé aurait humblement soumis ses thèses à la censure de la faculté[1]. — Il faut en rabattre, si l'on considère le caractère excessif et verbeux du franciscain! Un contemporain appelé dans le procès de canonisation de saint Thomas, Bartholomée de Capoue, reconstitue d'ailleurs autrement la scène : Peckham aurait jeté à la face de son contradicteur des paroles acérées et blessantes, tandis que celui-ci, refusant de le suivre dans cette voie, ne lui aurait opposé que des réponses pleines de douceur et d'humilité[2]. — Quoi qu'il en soit, l'épisode fournit un spécimen de l'animosité qui régnait dans ces disputes quodlibétiques, où le savant docteur n'en « déterminait » pas moins ses conclusions avec un calme et une confiance absolus dans le bien fondé de sa doctrine.

Or, tandis que saint Thomas soutenait ces assauts, on machinait dans l'ombre pour entraver sa réputation grandissante. Faute de documents, il serait téméraire de mêler à ces manœuvres le nom de Peckham, bien que, quinze années plus tard, le remuant franciscain établisse encore une association significative entre saint Thomas et les leaders de l'averroïsme, à propos de l'unité des formes[3].

Les autorités universitaires s'étaient émues, on le comprend aisément, des progrès de l'averroïsme. Des théories telles que la négation de la Providence dans les choses d'ici-bas, la réalisation nécessaire du monde, l'éternité nécessaire de l'espèce humaine, l'unité de l'intellect agent et le monopsychisme humain, la négation de l'immortalité personnelle, l'impossibilité d'un châtiment personnel, le déterminisme psychologique et la négation de

[1] « quin potius ei *(scil. Thomae de Aquino)*, de quo loquitur, cum pro hac opinione ab episcopo Parisiensi et magistris theologiae, et a fratribus propriis argueretur argute, nos soli eidem astitimus, ipsum prout salva veritate potuimus defensando, donec ipse omnes positiones suas, quibus possit imminere correctio, sicut doctor humilis subiecit moderamini Parisiensium magistrorum. » Ehrle, *John Peckham*, etc. (Zeitschrift, etc., p. 184 - 185).

[2] *Acta Sanct.* Mart. I, 712, nº 77.

[3] V. p. 46.

la liberté, sont tellement subversives de la synthèse scolastique et même de la vie morale, qu'on ne s'étonne pas un instant du zèle mis à les proscrire et des efforts faits pour les extirper.

Mais dans l'enquête qui précéda la condamnation de 1270, et qui fut entreprise en vue de dresser un catalogue des erreurs les plus pernicieuses, les promoteurs eurent quelque temps l'idée de comprendre dans l'excommunication deux théories chères à saint Thomas.

C'est à Gilles de Lessines que nous devons ce renseignement. Dans une lettre écrite avant le 10 décembre, un dominicain du nom de Gilles, que les savants éditeurs du *Chartularium Universitatis Parisiensis*[1] identifient avec Gilles de Lessines, soumet à la consultation d'Albert le Grand une série de quinze propositions discutées et attaquées dans les réunions des *magistri*[2]. De ces quinze propositions, les treize premières sont la reproduction des théories averroïstes qui furent solennellement condamnées le 10 décembre 1270, par l'évêque de Paris, Étienne Tempier ; les deux dernières visent d'une part la théorie thomiste de l'unité des formes, dans cette même application théologique affectionnée par les *Quodlibet* de saint Thomas[3], d'autre part la doctrine de la simplicité des anges.

Le texte intégral de cette lettre, dont on ne connaissait que l'introduction et la première thèse discutée[4], vient d'être publié par le P. Mandonnet[5], en même temps que la consultation d'Albert le Grand sur ces diverses questions, celle-ci connue sous le nom *De quindecim problematibus*.

Ce document jette un jour nouveau sur le mouvement antithomiste de 1270, car il prouve que dès cette époque les ennemis personnels de saint Thomas ourdissaient contre lui une intrigue qui devait pleinement réussir en 1277. Rapprochée du texte du *de unitate formae*, que nous publions,

[1] T. I, p. 487. — Cf. notre *Hist. de la Philos. scol. dans les Pays-Bas*, p. 283.

[2] Voici le début de cette lettre, d'après l'édition du P. Mandonnet : « Venerabili in christo patri ac domino Alberto, episcopo quondam ratisponensi, Frater Egidius ordinis predicatorum, licet indignus, cum salute glorificare dominum in doctrinis. Articulos quos proponunt magistri in scolis Parisius, qui in philosophia maiores reputantur, vestre paternitati tamquam vere intellectuum illuminatrici transmittere dignum dixi, ut eos tamen in multis congregacionibus impugnatos, vos oris vestri spiritu interminaretis. » *op. cit.*, p. 15.

[3] V. l'énoncé de la thèse dans la réponse d'Albert le Grand, p. 70.

[4] Par une biographie d'Albert le Grand écrite par Pierre de Prusse en 1486-1487.

[5] D'après le manuscrit 453 de la bibliothèque royale de Munich. *op. cit.*, p. 13-16.

cette lettre confirme en même temps quelques données de la biographie, fort peu connue d'ailleurs, de Gilles de Lessines.

Une étude parallèle de ces deux sources établit une présomption de plus en faveur de l'hypothèse des éditeurs du *Chartularium*. Le « frater Ægidius ordinis praedicatorum » est bien Gilles de Lessines. En effet, lui-même nous apprend qu'il suivit les leçons d'Albert le Grand. Telle est du moins la conclusion qui semble se dégager du rapprochement de deux textes du *de unitate formae*. Mentionnant deux opinions sur la différence qui existe entre les anges, Gilles consacre à un troisième système des développements plus longs, parce qu'il lui rappelle des souvenirs de sa vie d'étudiant : « *sunt et alii quos audivimus et vidimus temporibus nostris* qui differentiam inter formas separatas, quas angelos vocant sive intelligentias, adhuc ampliorem praedictis assignant »[1]. Et s'il s'étend sur l'exposé et les arguments de ce troisième système, c'est par déférence pour une haute personnalité (*magni*) qui souscrivit à cette théorie, Albert, jadis évêque de Ratisbonne : « haec est positio multorum magnorum *et praecise domni Alberti quondam Ratisponensis episcopi*, ob cuius reverentiam rationes praedictam positionem confirmantes addidimus »[2].

Ces déclarations de Gilles n'impliquent pas nécessairement qu'Albert le Grand fut son maître ; il pourrait s'agir ici d'autres professeurs, qui auraient soutenu la même opinion dans la question présente ; et la lettre du texte ne s'opposerait pas à cette interprétation. Mais si l'on tient compte de l'éloge flatteur que Gilles s'honore de pouvoir décerner à Albert le Grand ; si l'on songe que tout l'exposé de cette théorie est rapporté au philosophe de Bollstädt (ob cuius reverentiam.... addidimus) ; et que dans le texte, les « rationes confirmantes » suivent immédiatement la déclaration : « sunt et alii quos audivimus et vidimus », on se convainct aisément qu'Albert le Grand est celui, ou tout au moins est au nombre de ceux dont Gilles de Lessines suivit les leçons (*audivimus*), et fréquenta la société (*vidimus*). Le fait en lui-même est vraisemblable, car la présence de Gilles à Paris est la preuve que le dominicain belge, adonné dès sa jeunesse aux études supé-

[1] *De unitate formae*, p. 36].
[2] *Ibid.*, p. 38].

rieures, fraya avec l'élite intellectuelle de son ordre[1]. Quoi d'étonnant qu'il ait connu Albert le Grand, à Paris ou ailleurs ? Le correspondant de 1270 s'adresse *patri ac domino Alberto, episcopo quondam ratisponensi.* C'est la lettre d'un disciple à son ancien maître, le consultant sur des controverses d'école ; et le ton à la fois affectueux et confiant s'explique aisément par les relations scolaires que Gilles lui-même, sept années plus tard, se plaît à rappeler.

III.

Où et quand Gilles fut-il l'auditeur d'Albert le Grand ? Les données de sa biographie sont trop vagues pour qu'il soit possible de trancher cette question. Nous savons que Gilles était bachelier en théologie[2], mais qu'il ne parvint pas jusqu'à la maîtrise. En qualité de bachelier, il doit avoir professé dans une des deux écoles dominicaines du couvent de Saint-Jacques à Paris, et notamment, sous la direction d'un maître, il aura « lu » la Bible et le *Livre des Sentences* du Lombard[3].

Ce maître fut-il Albert le Grand ? Le célèbre philosophe de Bollstädt

[1] L'affluence était si considérable au couvent de St-Jacques, qu'en 1229-1236 une constitution limita à trois le nombre d'étudiants que chaque province avait le droit d'envoyer. Cf. Denifle, *Constitutiones antique ordinis fratrum predicatorum.* (Archiv f. Litt. etc. t. I, 1885, p. 226 et 189).

[2] Un de ses contemporains anonymes qui a dressé un catalogue d'ouvrages écrits par des Frères Prêcheurs, et que nous utiliserons pour l'attribution de ses ouvrages, l'appelle « bacularius in theologia » Denifle, *Quellen zur Gelehrtengeschichte des Predigerordens* (Arch. f. Litt. u. Kirchengesch. d. Mittelalters, t. II, p. 238).

[3] Les règlements des études dans l'ordre dominicain s'établirent peu à peu. Dans les premières décades du XIII[e] siècle, le *magisterium* était conféré de façon très irrégulière. Denifle, *op. cit.* (Archiv etc., t. II, p. 180). Plus tard, voici quel fut l'ordre des études théologiques : Le titre de *lector biblicus* était le premier grade. Le *lector biblicus* lisait la Bible *biblice*, c'est-à-dire au point de vue du sens littéral, *textualiter.* Dans les ordres mendiants, on exigeait des *lectores biblici* la lecture de toute la Bible. Ils passaient ensuite à l'explication des Sentences du Lombard, fondées sur les Ecritures, et prenaient le titre de *bachalarii sententiarii* (par opposition aux *bachalarii biblici*, nom improprement donné aux *lectores biblici).* On était *bachalareus formatus*, quand les cours sur les Sentences étaient terminés, et il fallait attendre six ou huit ans avant d'être promu à la maîtrise dans l'Université de Paris. Denifle, *Quel livre servait de base à l'enseignement des maîtres en théologie dans l'Université de Paris* (R. Thomiste, 1894, p. 149 - 161).

se trouva pour la seconde fois à Paris en 1245, et y demeura jusqu'après le 15 mai 1248, puisqu'il comparut ce jour à Paris, en qualité de maître de théologie, dans la condamnation du Talmud[1]. Or, il n'est pas vraisemblable que Gilles se soit trouvé à Paris à cette époque. On ignore la date de sa naissance. Lessines, une petite ville du Hainaut, a gardé vivace le souvenir de son nom[2], mais ses archives sont muettes sur les origines du savant religieux. Il ressort d'une autre de ses œuvres qu'en 1304 il était encore en vie[3], et c'est sans doute en partant de ce fait que des historiens modernes ont placé sa naissance aux environs de 1230[4]. Quoi qu'il en soit, les années 1245-1248 marquent pour Gilles l'âge de l'adolescence, et il est peu probable qu'Albert le Grand ait noué avec un adolescent une intimité dont témoigne la correspondance échangée en 1270. D'autre part, les expressions *quondam ratisponensis episcopi*, les *tempora nostra*, le *quos vidimus* semblent viser un temps où Gilles avait franchi l'âge de la première jeunesse.

De Paris, Albert se rendit à Cologne, et son départ n'est pas sans rapports avec un statut du chapitre général de son ordre de juin 1248, dans lequel on décida, pour donner aux études un plus grand essor, la création de quatre *studia generalia*[5]. Cologne fut du nombre et Albert reçut

[1] Quétif-Echard, *op. cit.*, t. I, p. 166.

[2] V. Guignies, *Histoire de la ville de Lessines*, (Mons, 1892) p. 288. — « Les formes anciennes de Lessines, écrit l'auteur, ne se présentent que latinisées ; ce n'est qu'au XIIe siècle que l'on trouve les formes vulgaires, Lessines et Lescines. » (p. 5). M. Guignies relève les formes suivantes dans des documents antérieurs au XIIIe siècle : Lietsines, Lessinis, Lietscinis, Lissinis, Lessines, Lessinis, Lescines. *ibid.* — Le codex de Paris que nous publions écrit corectement Lessines. — Le catalogue des œuvres dominicaines du monastère de Stams et le catalogue de Pignon portent *de Litinis*. Denifle, *Quellen*, etc. (Archiv etc. t. II, p. 238). Petit Radel, *Histoire Littéraire de France*, t. XIX, p. 347, relève en outre : Lessinia, Liscinis, Lascinis, Lisciviis, Lasciniis, Luscinus. Cf. Quétif-Echard, *op. cit.*, t. I, p. 370.

[3] Voir Chapitre cinquième.

[4] P. ex., Varenbergh, *Biographie nationale*, in voce; Guignies, *op. cit.*, p. 288. Les sources anciennes et Quétif et Echard ne citent aucune date.

[5] « Confirmamus hanc constitutionem, ubi dicitur in Constitutionibus : tres fratres mittantur tantum Parisius ad studium de provincia, addatur : iiij^or vero provincie, scilicet Provincia, Lonbardia, Theotonia, Anglia provideant, ut semper in aliquo conventu magis ydoneo sit generale studium et sollempne, et ad illum locum quilibet prior provincialis potestatem habeat mittendi duos fratres ydoneos ad studendum. » *Chartul. Univ. Paris.*, t. I, p. 211. Ces studia generalia furent érigés à Cologne, Bologne, Montpellier et Oxford. Sur les *studia solemnia* et *generalia* de l'ordre, v. Douais, *op. cit.*, p. 126 et 130.

la mission d'y organiser les études[1]. Ainsi s'explique la prédilection du maître pour le couvent de Cologne, où il fit divers séjours de 1248 à 1254, de 1257 à 1260[2], et qu'il choisit comme résidence habituelle après sa démission d'évêque de Ratisbonne, en 1262[3]. Gilles n'aurait-il pas séjourné au couvent de Cologne pendant l'une de ces trois périodes, au *studium generale* qu'on venait d'y créer ; et n'est-ce pas là, dans cette grande pépinière de science qu'il aurait demeuré et frayé avec Albert le Grand avant de se transporter au couvent de Saint-Jacques? Le *quondam ratisponensis episcopi* peut être mis en relation avec l'époque de la rédaction du traité de Gilles (1278), mais il faut de préférence le rapporter à l'époque du *quos audivimus et vidimus temporibus nostris*. Gilles revit son ancien maître en 1277 : malgré ses quatre-vingt-quatre ans, Albert le Grand se rendit à Paris pour défendre la doctrine de saint Thomas[4], et un an après parut le traité *de unitate formae*. Mais le *temporibus nostris* ne vise pas cette entrevue. Ce n'était plus l'enseignement qui attirait Albert le Grand à Paris ; et sa théorie angélologique rappelée par Gilles de Lessines avait été exposée depuis bien longtemps, dans divers ouvrages.

En résumé, devant l'insuffisance des sources, nous suggérons l'hypothèse que Gilles aurait suivi les leçons d'Albert à Cologne, de préférence après 1262. Ces données, nous le savons, sont bien fragiles, et les règlements de l'ordre, si minutieux et si complets à partir de la fin du XIII[e] siècle, ne peuvent rien nous apprendre à ce sujet.

Plus tard, les jeunes gens attirés par la vie dominicaine se présentaient au couvent le plus voisin ; ils appartenaient en principe à la région ou à la

[1] *Chartul., ibid.*, n. 2.

[2] Entre 1248 et 1260, année de sa promotion à l'épiscopat, Albert le Grand enseigna dans une foule de localités et mena une vie voyageuse. Quétif et Echard citent Hildesheim, Fribourg-en-Brisgau, Ratisbonne, Strasbourg, Cologne. Les sources qui doivent servir de base à la biographie d'Albert le Grand ont été soigneusement rassemblées par P. de Loë, *De vita et scriptis B. Alberti Magni* (Analecta Bollandiana, t. XIX, fasc. 3, Bruxelles, 1900, p. 257 et suiv.) Une biographie, qui forme une première élaboration de ces sources, vient d'être publiée par E. Michael, *Albert der Grosse*, (Zeitsch. f. Kath. Theol., 1901, p. 37 et 181).

[3] Albert fut évêque de Ratisbonne du 5 Janvier 1260 jusqu'au début de mars 1262. Janner, *Gesch. d. Bisch. von Regensburg* (1885) t. II, p. 463.

[4] Quétif-Echard, *op. cit.*, t. I, p. 162.

Prédication à laquelle le couvent donnait son nom[1]. Mais jusqu'au milieu du XIII[e] siècle, chacun entrait dans tel couvent qu'il lui plaisait. Au temps de Gilles, il y avait des monastères de l'ordre à Gand, à Bruges, à Liège, à Valenciennes. Valenciennes, distant de Lessines de quelques lieues, aurait abrité le jeune novice, si conformément à une hypothèse du P. Ehrle, on pouvait identifier avec l'œuvre du dominicain lessinois un traité similaire, figurant sous le titre de « tractatus de unitate forme fratris Egidii de Valenchinis », dans un registre des entrées de livres à la bibliothèque papale d'Avignon, aux temps de Jean XXII (1314-1334)[2]. Mais rien ne s'oppose à ce que Gilles se soit rendu directement à Cologne[3].

Toutefois Cologne ne put jamais rivaliser avec le *studium generale* de Paris, et tôt ou tard on rencontre à Paris tous ceux qui, au XIII[e] siècle, étaient appelés aux études supérieures de philosophie et de théologie. A Paris, Gilles fut le contemporain de Henri de Gand, de Godefroid de Fontaine, mais son humble vie de religieux est éclipsée par la brillante carrière de ces deux théologiens séculiers qui parvinrent l'un et l'autre aux plus grands honneurs universitaires[4].

Gilles écrivant en 1270 du couvent de Saint-Jacques, — où l'on conser-

[1] Douais, *op. cit.*, p. 14.

[2] Ehrle, *Historia Bibliothecae Romanorum Pontificum*, T. 1, p. 146 (Rome, 1890). L'auteur écrit en note : « Aegidius de Lessinia (Lessines) in Belgio, fortasse Valencenis ordinem ingressus. » Le traité en question fait partie d'un lot de manuscrits achetés par l'entremise de G. Durant, lecteur du couvent des Dominicains à Bordeaux. *Ibid.*, p. 145.

[3] Quand le roulement des études fut bien établi, voici quelle était la succession des études : « Trois ans passés au *Studium artium*, deux ans au *Studium naturalium* jusqu'en 1327 et trois après cette date, trois ans de toute rigueur au *Studium theologiae*, c'est-à-dire neuf années consécutives consacrées à des études qui commençaient vers la vingtième année ; de plus, pour les Frères les mieux doués et jugés aptes à devenir maîtres à leur tour, trois années passées au *Studium solemne*, ou même encore trois autres années passées au *Studium generale*, c'est-à-dire en tout quinze ans pendant lesquels l'étude était, après la prière, la préoccupation principale, unique, nécessaire ; qui, libre de tout souci matériel, loin des affaires et des distractions de convenance mondaine, a jamais disposé d'un plus long temps pour apprendre ? » Douais, *op. cit.*, p. 143 et 144.

[4] L'exode des belges à Paris prend de grandes proportions au XIII[e] siècle. L'érection de l'université fut dans nos provinces la grande cause de la désertion des écoles. V. notre *Hist. de la philos. scol. dans les Pays-Bas.*, p. 274.

vait encore le souvenir d'un autre maître venu des provinces belgiques[1] — connut et suivit de près les succès de Thomas d'Aquin. Il dut se nourrir de ses enseignements et de ses écrits, s'imprégner à loisir de l'atmosphère nouvelle que le génie du grand sicilien fit circuler à travers la doctrine scolastique. En effet, nous le voyons se ranger du côté de saint Thomas, quand celui-ci vient innover sur Albert le Grand. Dès ce moment aussi, son esprit dut se préoccuper de l'intéressante question de l'unité des formes.

Pourquoi Gilles en écrivit-il à Albert le Grand dont il ne devait pas ignorer la doctrine sur cette matière ? Les affirmations de saint Thomas, plus logiques et plus absolues, lui inspirèrent-elles tout d'abord de la défiance; ou bien se laissa-t-il troubler par les objections des nombreux adversaires de la théorie nouvelle ? Quoi qu'il en soit, la réponse d'Albert le Grand n'était pas faite pour lui donner grande satisfaction. Dans des formules vagues, Albert le Grand ne fait que reprendre la thèse incriminée, en ce qui concerne l'être humain, tout en opposant une fin de non-recevoir à ceux qui veulent discuter en philosophes une question qui appartient en propre à la théologie[2].

IV.

Les années qui suivent la condamnation du 10 décembre 1270 comptent

[1] Guerric de S. Quentin ou Guerric de Flandre (Guericus Flandrensis), un des premiers maîtres en théologie de l'ordre dominicain. Denifle, *Quellen*, etc. (Archiv. etc., t. II, p. 171, 173, 174).

[2] Voici sa réponse : « Quod autem 14° ponitur, scilicet quod corpus christi iacens in sepulcro et suspensum in cruce non sit idem numero simpliciter, sed secundum quid, et ideo dictum videtur quia in aliis corpus exanime equiuocum est ad corpus animatum. Sed de corpore christi loqui per philosophiam temerarium est, eo quod racioni humane non subicitur.

In ipso enim fuit potestas ponendi animam et iterum sumendi eam virtute latentis in se diuinitatis. Anima ergo christi quamuis per mortem destiterit a corpore, tamen numquam destituit a diuinitate que latebat in corpore. Ergo corpus in sepulcro, potestate diuinitatis tenuit animam. Non ergo fuit aliud et aliud, sed idem numero secundum esse corporis, non simpliciter, sed modo quodam fuit aliud et aliud. Huius autem signum est quod corpus christi corrupcionem experiri non potuit. Et huius causa esse non potuit, nisi quia per mortem non destitit a diuinitate et corpus et animam continente. De hoc tamen non multum loqui est philosopho. » Mandonnet, *op. cit.*, p. 35.

parmi les plus agitées dans l'histoire de l'université de Paris. Loin de se laisser intimider par les menaces d'excommunication, les averroïstes, Siger de Brabant en tête, font une propagande plus active en faveur de leurs idées ; et en même temps ils suscitent aux autorités des embarras disciplinaires qui introduisent l'anarchie dans la faculté des arts. On voit en effet, aux élections rectorales de Noël 1271, une minorité de la faculté des arts refuser de reconnaître le nouvel élu, Albéric de Reims, provoquer un schisme, et porter son choix sur Siger de Brabant. Cet état de choses dura plus de trois ans et il fallut l'intervention du légat du Saint-Siège, Simon de Brie, pour couper court à ces luttes intestines, par la désignation d'office d'un troisième recteur, Pierre d'Auvergne[1]. D'autre part, un décret de 1272 porté par les maîtres demeurés fidèles à Albéric, et qui interdit de faire dans les leçons de la faculté des arts des incursions sur le domaine de la théologie[2] ; les mesures comminatoires prises par le légat Simon de Brie en 1275 contre les fauteurs de discorde[3] ; les stipulations catégoriques portées le 5 décembre de la même année par l'unanimité des maîtres-ès-arts[4] prouvent abondamment que les doctrines averroïstes continuaient à faire scandale, et que de nouveaux orages s'amoncelaient sur la tête de leurs promoteurs.

Ils éclatèrent en 1277, sous la forme d'une interdiction générale de l'averroïsme, et le ton du décret prohibitif, la prolixité du texte dispositif mettant au ban des écoles deux cent dix-neuf propositions jugées dangereuses, témoignent assez que l'évêque de Paris était décidé, cette fois, à sévir avec la dernière rigueur. La condamnation doctrinale du 7 mars 1277 ut en effet pour Siger de Brabant et Boèce le Dace le point de départ d'une série d'infortunes qui devait aboutir à un dénouement misérable.

Mais ce sont là des évènements qui n'entrent pas dans le cadre de notre histoire. Il convenait cependant de tracer les grandes lignes du mouvement averroïste de 1270 à 1277 ; car ces troubles font aussi le jeu des adversaires du thomisme, et nous verrons réussir cette fois une intrigue longuement mûrie et contre laquelle la lettre précitée de Gilles de Lessines nous a mis en garde.

[1] V. notre *Hist. philos. scol. Pays-Bas*, p. 275. — *Chartul. Univ. Paris.* t. I, p. 521-530.
Chart. Univ. Paris., t. I, p. 499.
[3] *Ibid.*, p. 529.
[4] *Ibid.*, p. 531.

Ce n'est plus saint Thomas que l'on frappe, mais sa mémoire. L'illustre dominicain avait quitté Paris à la fin de 1271 ou au début de 1272[1], et il était mort le 7 mars 1274, sur le chemin de Lyon. Malgré les hommages que lui rendit la faculté des arts de Paris, quand elle eut connaissance de la fatale nouvelle[2], malgré la confiance exceptionnelle que lui avait témoignée le souverain pontife les dernières années de sa vie, les théologiens séculiers de Paris ne surent pas épargner à leur ancien rival une injure suprême. L'évêque Etienne Tempier, dont les emportements et les rancunes furent blamés même par des hommes de son parti[3], se fit l'instrument servile de ces manœuvres. Une relation ayant été transmise au pape Jean XXI sur les erreurs répandues dans les écoles de Paris, celui-ci ordonna à l'évêque, par lettre du 18 janvier 1277, de faire une enquête à ce sujet. Au lieu d'une enquête, Etienne porta un jugement, où ne manquent ni considérants, ni dispositif, ni pénalités. De plus, il outrepassa sans contredit les desseins du pape qui n'a pu songer un instant à charger d'oppobre l'enseignement de Thomas d'Aquin.

Les doctrines thomistes censurées le 7 mars 1277 ne se rapportent pas cette fois à l'unité des formes[4]. Ce silence n'implique aucune concession doctrinale de la part des adversaires du thomisme, mais se trouve inspiré par des considérations extrinsèques, dont le dernier mot n'est pas encore révélé.

C'est que la condamnation des théories thomistes visées par le décret du 7 mars 1277 fait partie d'un plan de campagne fort complexe, dont les ramifications s'étendent au delà des mers, et notamment à l'université d'Oxford.

[1] Mandonnet, *op. cit.*, p. CCXXV.

[2] Lettre de condoléances du 2 mai 1274, adressée au chapitre général des Dominicains à Lyon. *Chart. Univ. Paris.*, t. I, p. 504.

[3] Par ex., par Godefroid de Fontaine, *Quodl.* XII, q. 5.

[4] « Une vingtaine de propositions, parmi les 219 qui constituent la condamnation portée par Etienne Tempier, atteignent plus ou moins directement l'enseignement de Thomas d'Aquin. Elles sont particulièrement relatives à cinq théories : l'unité du monde, l'individuation dans les espèces spirituelles et les espèces matérielles, la localisation des substances séparées et leur rapport avec le monde physique, l'excellence de l'âme et de son opération intellectuelle en dépendance des conditions du corps, enfin le déterminisme sous lequel la volonté accomplit son opération. » Mandonnet, *op. cit.*, p. CCXLVII et CCXLVIII.

Ce point d'histoire, qui tient au cœur même de notre sujet, nous oblige à nous transporter dans un nouveau centre intellectuel.

V.

L'éclat de l'université d'Oxford ne date que du milieu du XIII[e] siècle, et la présence des disciples de saint François et de saint Dominique contribua, plus encore qu'à Paris, à la renommée de la métropole universitaire d'outre-manche[1]. L'université d'Oxford, d'ailleurs, était redevable à celle de Paris non seulement de son organisation, mais encore de ses meilleurs maîtres.

C'est à Oxford que fut érigé le *studium generale* que le chapitre général de l'ordre dominicain, tenu à Paris en 1248, décida de créer dans la province d'Angleterre [2]. L'âme de l'école dominicaine à Oxford depuis 1248 jusqu'en 1272, et même jusqu'en 1278, fut Robert Kilwardby. Maître-ès-arts de l'université de Paris, quand il prit l'habit de saint Dominique, Robert semble avoir étudié à Paris sous Richard Fitzacker, et son éducation philosophique et théologique se rattache à l'ancienne école scolastique, dont il demeura, jusqu'à la fin de sa carrière, un des principaux adhérents. Robert propagea les doctrines dont lui-même s'était nourri, non seulement pendant les onze années de son professorat (1248 - 1261), mais encore quand il exerça la charge du provincialat, et surtout lorsque de 1272 à 1278 il occupa la chaire archiépiscopale de Cantorbéry[3]. En cette qualité, en effet, Robert avait la haute surveillance sur l'université d'Oxford et les doctrines que l'on y enseignait.

Quand les brillantes leçons de saint Thomas, et les œuvres que son génie fécond ne cessait de produire, eurent lancé dans la circulation des écoles les idées directrices d'un nouveau scolasticisme, et notamment la théorie de l'unité des formes, Robert était arrivé à un âge où l'on réforme difficilement ses convictions scientifiques ; et divers ouvrages l'avaient

[1] Denifle, *Die Universit. d. Mittelalters bis 1400* (Berlin, 1885), p. 247.

[2] V. p. 67, n. 3.

[3] Quétif-Echard, *op. cit.*, I, 374.

définitivement compromis[1]. Avec Roland de Cremone, Robert Fitzacker, Hugues de Saint-Cher, Pierre de Tarentaise, il fut du nombre de ces dominicains vieux style, qui accueillirent avec défiance les innovations du thomisme; et sa situation influente dans le monde académique mettait entre ses mains des armes qui devaient faire réfléchir les récalcitrants.

Sous l'empire de ces dispositions hostiles, Robert Kilwardby fit censurer le 18 mars 1277, par une assemblée plénière[2] des maitres de l'université d'Oxford, une série de trente thèses grammaticales, logiques et physiques, dont plusieurs sont la condamnation des théories thomistes de l'unité des formes, et de la passivité de la matière première dans les corps[3].

Quelles raisons décidèrent l'archevêque de Cantorbéry à frapper ce grand coup, contre une gloire de son ordre, au même moment où, de

[1] Ehrle, *op. cit.*, (Archiv. etc. V, 611). — Voici la liste de ses ouvrages d'après le catalogue de Stams et d'après Pignon : « Scripsit super Porphyrium et predicamenta, peryermenias, sex principia, divisionum, topica Boetii, super libr. priorum et posteriorum topicorum Aristotelis, super librum elenchorum, super Priscianum minorem. Item librum de natura relationis. Item sophisticam grammaticalem et sophisticam logicalem. Item librum de ortu scientiarum. De rebus predicamentalibus, de unitate formarum, super librum physicorum, super metheorum, super de anima, super de celo et mundo, de generatione et corruptione, super metaphysicorum et omnes alios libros naturales. Item super omnes libros sententiarum. » Denifle, *Quellen*, etc., Archiv etc., t. II, p. 236). D'après ce témoignage précieux, il serait donc l'auteur d'un traité *de unitate formarum*. Le dépouillement des catalogues de manuscrits ne nous a pas mis sur la trace de ce document de premier ordre. Les catalogues anglais, et notamment les catalogues d'Oxford contiennent de nombreux manuscrits de diverses autres œuvres de Kilwardby. Hauréau a publié des extraits du *de ortu scientiarum* (*Notices et extr. de quelques manuscrits lat. de la bibl. nation.*, t. V, p. 116-118).

[2] «de consensu omnium magistrorum oxoniensium tam non regentium quam regentium. » *Chart.*, t. I, p. 558.

[3] « *In naturalibus* : 2. Item quod forma corrumpitur in pure nichil. — 3. Item quod nulla potentia activa est in materia. — 4. Item quod privatio est pure nichil, et quod est in corporibus supra celestibus et hiis inferioribus. — 5. Item quod est conversiva generatio animalium sicut elementorum. — 6. Item quod vegetativa, sensitiva et intellectiva sunt simul in embrione tempore. — 7. Item quod intellectiva introducta corrumpitur sensitiva et vegetativa. — 8. Item quod substantia prima non est composita nec simplex. — 12. Item quod vegetativa, sensitiva et intellectiva sint una forma simplex. — 13. Item quod corpus vivum et mortuum est equivoce corpus, et corpus mortuum secundum quod corpus mortuum sit corpus secundum quid. — 16. Item quod intellectiva unitur materie prime ita quod corrumpitur illud quod precessit usque ad materiam primam. » *Chart.*, t. I, p. 559.

l'autre côté de la Manche, tant de coalitions étaient dirigées contre lui[1] ? Robert reçut-t-il du pape Jean XXI une invitation à faire une enquête doctrinale, semblable à celle qui suscita chez Etienne Tempier un zèle si intempestif[2] ; ou bien la simultanéité frappante des condamnations de Paris et d'Oxford, que douze jours séparent à peine, est-elle la preuve d'une entente entre l'évêque de Paris et l'archevêque de Cantorbéry[3] ?

Cette dernière hypothèse semble bien probable, et les évènements qui suivirent presque aussitôt contribuent tous à la corroborer. En effet, l'évêque de Paris n'attendait que l'intervention officielle de Robert Kilwardby pour sévir à nouveau contre le thomisme. Au rapport de Peckham, il manœuvra auprès de la curie romaine, pendant la vacance du Saint-Siège (20 mai - 23 novembre 1277) à l'effet d'obtenir une nouvelle condamnation, et il fallut un ordre de sursis, émané de plusieurs cardinaux, pour mettre un terme à cette passion combative[4].

Robert Kilwardby agit par conviction et non par jalousie personnelle vis-à-vis d'un de ses confrères en religion ; l'histoire n'a pas chargé sa mémoire de la défaveur qui s'attache à celle d'Etienne Tempier. Lui-même d'ailleurs insiste après coup sur la différence qu'il y eut entre sa conduite et celle de son collègue de Paris. « Je n'ai pas condamné ces doctrines, dit-il, comme des hérésies avérées, je me suis borné à défendre qu'on les posât en thèse dans les déterminations (*determinando*), dans les leçons (*legendo*) ou dans d'autres exercices scolaires »[5].

[1] Kilwardby trouva de l'appui dans son ordre même, comme le démontrent et des déclarations expresses de J. Peckham (cum etiam nullatenus dubitemus condemnationem praedictam de consilio plurium sapientorum ipsius ordinis processisse. Ehrle, *J. Peckham* etc., (Zeitschrift etc., p. 175) et les remontrances que fit le chapitre général de Milan (Juin 1278) aux dominicains d'Oxford qui avaient dénigré la doctrine thomiste. *Chartul. Univ. Paris.* t. I, p. 166. Le chapitre général dépêcha deux *visitatores* en Angleterre, chargés de mettre un terme à l'opposition dirigée par certains frères du couvent d'Oxford contre le thomisme. Cf. Douais, *op. cit.*, p. 92.

[2] Erhle, *Der Augustinismus u. d. Aristotelismus*, etc. (Archiv etc., t. V, p. 612).

[3] Mandonnet, *op. cit.*, p. CCXLVIII, n. 7.

[4] Erhle, *op. cit.*, (Archiv etc., t.V, p. 610), et lettres de Peckham. Erhle, *op. cit.*, Zeitschrift, etc., p. 179).

[5] « Hoc igitur paternitati vestre notifico, quod dampnatio ibi facta non fuit talis, quomodo solebat esse expressarum heresum, sed fuit prohibitio in scolis determinando vel legendo vel alias dogmatizando. » Ehrle, *op. cit.*, (Archiv etc. t. V, p. 614).

De cet ensemble de données, il résulte qu'Etienne Tempier exploita, au profit de sa coterie, les idées de Robert Kilwardby en matière philosophique, et que, n'osant viser dans sa condamnation de mars 1277 la théorie de l'unité des formes, il prit une voie détournée pour arriver à ses fins.

Quoi qu'il en soit du mobile qui l'avait fait agir, les relations étroites existant entre Oxford et Paris[1] donnèrent une large publicité aux proscriptions de Robert Kilwardby, non seulement dans la métropole universitaire de France, mais probablement aussi dans d'autres milieux intellectuels du continent. Nous voyons notamment qu'Etienne Tempier fut amené à communiquer la nouvelle de l'intervention de Robert Kilwardby dans les questions pédagogiques d'Oxford, à un autre dominicain de marque, Pierre de Conflans, alors archevêque de Corinthe, en résidence à la cour romaine[2]. Pierre de Conflans en écrivit à son collègue de Cantorbéry, pour discuter le bien fondé de ses prohibitions. Il examina plusieurs thèses de philosophie naturelle, souscrivant aux unes, blâmant la désapprobation portée contre les autres[3]. La lettre d'Etienne Tempier à Pierre de

[1] Cf. Ehrle, *op. cit.*, (Archiv etc., V, 612).

[2] Robert commence en ces termes : « Scripsistis michi nuper, quod venerabilis pater dominus Stephanus episcopus Parisiensis vobis significavit, quod ego... etc. » Ehrle, *op. cit.*, (Archiv etc., p. 614).

[3] « Et in epistola vestra plures de naturalibus inseruistis, favorem exhibentes in pluribus facto nostro ; in aliis autem vobis apparuit mirabile factum esse, tanquam condempnati essent articuli non dampnandi. » *ibid.* Et il continue : « De illis ergo articulis, quorum prohibitioni consensistis, nichil vobis scribere dignum duxi. De aliis vero, qui sunt sex numero,... sensum meum... transmitto. » Ces six prohibitions dont P. de Conflans critique le bien fondé sont : 1. Forma corrumpitur in pure nichil. — 2. Potentia activa non est in materia. — 3. Privatio est pure nichil. — 4. Conversiva generatio animalium est sicut elementorum. — 5. Vegetativa, sensitiva, et intellectiva sunt simul una substantia, cum in homine sit una rationalis anime substantia, ipsas habens potentias, que sine illa substantia esse non possunt et per hoc necessario simul erunt. — 6. Vegetativa, sensitiva, intellectiva sunt una forma simplex. Si on compare ces théories au texte du décret du 18 mars 1277, dont elles sont la reproduction soit quasi littérale (les quatre premières propositions correspondent aux erreurs *in naturalibus* n°s 2, 3, 4, 5 ; la sixième à l'erreur 12), soit idéologique (la cinquième proposition correspond aux erreurs n°s 6, 7, 16), on peut se convaincre que P. de Conflan s'était conquis aux idées nouvelles du thomisme, car les prohibitions qu'il a approuvées dans le décret de Kilwardby sont conformes à la doctrine de saint Thomas.

Conflans et celle de ce dernier à Robert Kilwardby ne sont pas retrouvées, mais le P. Ehrle a publié in extenso le document justificatif que Robert adressa en retour à son correspondant de Grèce.

VI.

Ce document est de la plus haute importance dans la question qui nous occupe. D'abord, il contient un exposé des motifs philosophiques dont s'inspire Robert Kilwardby à propos de diverses thèses figurant au décret du 18 mars 1277. Ensuite il permet de connaître le personnage contre lequel Gilles de Lessines dirige son *de unitate formae.*

En effet, l'œuvre de Gilles n'est pas un factum impersonnel, mais vise un adversaire bien déterminé ; — sinon l'emploi du terme *adversarius*[1] et de verbes à la troisième personne du singulier (*ait, concludit, declaravit*)[2] n'aurait pas de sens. Bien plus, il est probable que Gilles avait sous les yeux un écrit *ex professo* sur les formes, car diverses expressions semblent annoncer des citations textuelles[3] ou l'examen méthodique de difficultés d'après un plan donné[4].

Fidèle à une coutume bien connue, Gilles ne nomme pas ce contradicteur qu'il a voulu mettre à la raison. Mais divers éléments permettent de l'identifier avec Robert Kilwardby. Gilles lui-même recourt à des épithètes non équivoques : une fois il l'appelle le personnage de Cantorbéry (*cantuariensis*)[5], une autre fois l'archevêque (*archiepiscopus*)[6]. De plus, nous

Or, P. de Conflans était archevêque de Corinthe depuis le 2 mars 1268, (*Chartul.*, t. I, p. 277); ce qui montre que les idées nouvelles se répandaient même en dehors des milieux universitaires. La lettre de Kilwardby étant adressée *archiepiscopo Corinthi*, et P. de Conflans ayant quitté la chaire archiépiscopale de Corinthe le 5 avril 1278, il suit que toutes ces correspondances ont été échangées avant cette date.

[1] P. ex., p. 81].

[2] P. ex., p. 12], 13], 93].

[3] P. ex. : « Ita enim ait : opinio... etc. » p. 93].

[4] Dans le chapitre II de la deuxième partie, après avoir énuméré les arguments d'ordre philosophique, Gilles continue : « Ait autem *post praedicta* quod haec fatua positio... est contra fidem. » p. 12]. — De même « *in fine* dicunt, » p. 93].

[5] P. 13]. La suscription de la lettre de Robert à Pierre de Conflans porte également le titre de « Robertus Cantuariensis. » — Gilles parle aussi des *cantuarienses*, les partisans du cantuariensis, ceux qui se conforment à ses défenses, p. 14.]

[6] P. 14].

relevons de nombreuses similitudes entre la lettre de Robert Kilwardby à Pierre de Conflans et les opinions que Gilles de Lessines attribue à son contradicteur. Ces similitudes — qui seront étudiées en détail dans le chapitre suivant — portent sur ce triple objet :

1) l'exposé de la théorie pluraliste et la signification précise qu'elle revêt : de part et d'autre, on discute ce que nous appellerons plus loin « le système de la subordination fonctionnelle des formes. »

2) les arguments se retrouvent en majeure partie semblables dans l'épître de Robert et dans les objections du *de unitate formae.*

3) des particularités de langue et notamment l'emploi très spécial des termes *intellectus, potentia.* Gilles, dans l'exposé des arguments adverses, leur conserve ce sens particulier que reproduit la lettre de Robert, et dans ses réfutations il critique ces façons de parler incorrectes, signes d'une pensée confuse[1].

Gilles possédait donc un écrit de Robert — peut-être son traité des formes ; et le prélat anglais, tout en laissant courir sa plume, aura dans son épître justificative, repris des expressions, des développements et des arguments, que ses écrits antérieurs présentaient à son souvenir. Il est vrai que Robert exprima à Pierre de Conflans le désir de lui voir communiquer à d'autres sa lettre explicative[2], mais aucune raison ne porte à admettre que Gilles en ait pris connaissance par voie directe ou indirecte.

Pour la seconde fois donc, Gilles s'émeut des attaques dirigées contre une théorie chère à son maître. Mais combien cette nouvelle intervention est plus significative ! Il n'hésite pas à contredire, sur un ton à la fois libre et digne, le primat de l'épiscopat d'Angleterre, un des supérieurs de son ordre, lui, simple moine, ne pouvant se glorifier d'aucune situation en vue dans l'université.

S'il existe des rapports non douteux entre les écrits de Robert et le traité de Gilles, peut-on rattacher de même l'intervention du dominicain belge aux agitations qui durent se produire dans les écoles de Paris, quand on y reçut la nouvelle du décret d'Oxford ? Que la condamnation de l'unité des formes à Oxford, et les agissements peu équivoques d'Etienne Tempier

[1] « Quam magna ruditas adhuc sequitur in eo quod dicitur intellectus in homine unitus materiae nudae, etc. » p. 79].

[2] « Et per vos, si placuerit, alii informentur. » Ehrle, *op. cit.,* (Archiv etc., p. 632.)

aient été pour Gilles de Lessines une révélation, et peut-être l'occasion décisive de sa mise à l'œuvre, on est fort tenté de le croire, si l'on tient compte que le manuscrit du *de unitate formae* est daté du mois de juillet 1278. Notons toutefois que quinze mois séparent sa publication des mesures prohibitives prises à Paris et à Oxford, et surtout que le pamphlet ne contient aucun texte qui puisse être considéré comme une allusion directe[1] à ces évènements. Par contre, on sent partout, derrière les textes du traité, la théorie et les arguments du *Cantuariensis*.

Nous rappelions tout à l'heure que le manuscrit de Gilles — chose précieuse dans les documents philosophiques du moyen âge — consigne la date à laquelle l'auteur acheva son œuvre. Or, les deux manuscrits que nous avons étudiés ne s'accordent pas sur ce point : tandis que le codex de Paris est daté de juillet 1278, le codex de Bruxelles nous reporte à juillet 1288. Le fait mérite d'être examiné de plus près, car un ensemble de circonstances crée entre les évènements qui se déroulent à Oxford vers 1277 et huit ou dix ans plus tard, une analogie frappante, permettant à première vue d'ajouter foi indifféremment au copiste de Paris ou à celui de Bruxelles.

Le 12 mars 1278, Robert Kilwardby fut créé cardinal ; il eut pour successeur à Cantorbéry le franciscain John Peckham. Par conséquent, au mois de juillet 1278, Kilwardby n'était plus archevêque de Cantorbéry. D'autre part, Peckham reprit de plus belle la tactique de son prédécesseur, bien que, dans l'intervalle, les frères Prêcheurs d'Oxford aient cessé toute opposition à la doctrine de Thomas d'Aquin. A partir de 1284, le successeur de Kilwardby manifeste officiellement son hostilité au thomisme. Une visite officielle qu'il fit à Oxford en octobre 1284 lui servit de prétexte pour s'enquérir de l'état des études dans l'université, et pour interdire certains

[1] L'exposé des motifs, que contiennent les premières lignes du traité, se rapporte à l'état général de défiance que la théorie thomiste avait provoqué, et non pas au décret de Paris ou à celui d'Oxford. Ce dernier d'ailleurs n'a pas condamné, comme hérétique, la thèse de l'unité des formes. Quand Gilles écrit : « ut... eam asserant... haereticam et contra fidem catholicam », il parle des discussions d'école où l'on se traitait mutuellement d'hérétique (doctores authentici et famosi diversimode sentiunt et diversa tenent) et non d'un acte officiel de l'autorité universitaire. V. p. 3]. En outre, on peut noter que Gilles parle des *cantuarienses* et non des *oxonienses*, bien que les partisans de Kilwardby fussent avant tout les maîtres d'Oxford.

enseignements qui violaient les prohibitions portées par son prédécesseur, le seigneur Robert[1]. Cette mesure provoqua chez les dominicains du couvent une vive résistance; ils en appelèrent au pape et deux ans plus tard, (30 avril 1286), après divers incidents avec Robert Knapwell, le prieur des dominicains, Peckham, dans une assemblée solennelle tenue à Londres, condamna un nouvel ensemble de huit propositions, pivotant autour de la théorie de l'unité des formes[2]. De cette époque datent une série de lettres adressées par Peckham aux chancelier, maîtres et étudiants d'Oxford, à l'évêque de Lincoln, aux cardinaux de la curie romaine, et qui toutes débordent des ressentiments du prélat contre le thomisme. Il rappelle les boutades de sa vie universitaire à Oxford, ses diatribes contre l'unité des formes, et la fâcheuse posture dans laquelle, à son dire, il réussit à mettre saint Thomas d'Aquin, quinze ans plus tôt[3].

Or, n'est-ce pas l'attitude de John Peckham plutôt que celle de Robert Kilwardby qui décida Gilles à écrire son traité? Les attaques infiniment plus passionnées, et dès lors plus injustes, du prélat franciscain devaient davantage, ce semble, indigner le disciple de saint Thomas à Paris. Et dès lors tout s'expliquerait : ce serait un écrit de Peckham que Gilles vise dans l'exposé de la doctrine qu'il combat[4]. Peckham serait le *cantuariensis* dont parle le *de unitate formae*, et le fait qu'en juillet 1278, Robert Kilwardby avait cessé d'être l'archevêque de Cantorbéry depuis trois mois environ, viendrait confirmer cette identification. Plus éloigné dès lors des polémiques que les innovations du thomisme suscitèrent chez les dominicains mêmes, le traité de Gilles aurait été conçu dans un milieu uniformément conquis aux aux idées du grand scolastique, en ce célèbre couvent de Saint-Jacques, où certes, depuis au moins dix ans, les discussions de la première heure étaient apaisées. Ainsi le *de unitate formae* appartiendrait à la longue série de ces opuscules de guerre, que la fin du XIIIe siècle vit se multiplier entre dominicains et franciscains.

Que penser de ces hypothèses? Sans compter que les données du

[1] Ehrle, *John Peckham*, etc., (Zeitschrift. etc., p. 188).

[2] *Ibid.*, p. 188 - 190. — Cf. Walter F. Hook, *Lives of the archbishops of Canterbury*, (London, 1865), t. III, p. 352.

[3] V. p. 63.

[4] Le collège Merton d'Oxford possède de Peckham, entr'autres ouvrages, des *Quaestiones quodlibetales*; la Bodleiana, une *Perspectiva*, un *Carmen de mundo et religione*.

codex de Paris sont en général supérieures à celles du manuscrit de Bruxelles[1], on peut s'assurer par d'autres raisons que Gilles écrivit en 1278 et non en 1288. Les prohibitions de Peckham, pour être plus tapageuses, n'eurent pas le retentissement cosmopolite des mesures prises par R. Kilwardby. Etienne Tempier était mort le 3 décembre 1279, et personne à Paris ne semble s'émouvoir des agissements de Peckham. A Oxford même, on voit que le conflit de 1284-1286 fut rapidement terminé[2]. Déjà en 1270, Gilles écrivait à Albert le Grand au sujet des polémiques universitaires; est-il vraisemblable qu'il ait laissé passer les années troublées de 1277, où de toutes parts on traînait dans la boue la doctrine de saint Thomas, pour intervenir, deux ans après le renouvellement des interdictions, et quand la phase aiguë de la controverse était terminée ? Sans compter que, dans cette hypothèse, il resterait à expliquer l'identité de termes et de doctrine, que nous avons relevée plus haut entre la lettre de Kilwardby et le traité de Gilles.

Remarquons enfin que les faits relatifs à la démission de Robert Kilwardby ne s'opposent pas aux désignations que Gilles de Lessines lui confère. Peckham fut nommé[3] archevêque de Cantorbéry par le pape Nicolas III, le 18 février 1279[4]. Jusqu'au jour de sa consécration, il demeurait à Rome, où il exerçait les fonctions de *causarum auditor* ou de *lector palatii*. Il quitta Rome, *à l'arrivée de Kilwardby*, qui prit sa place dans la curie[5], et qui dès lors doit avoir demeuré en Angleterre plusieurs mois après sa promotion. En juillet 1278, Gilles de Lessines pouvait donc conserver à Robert Kilwardby son appellation de *Cantuariensis*[6].

[1] V. p. 6 et 7.

[2] Ehrle, *op. cit.*, (Zeitschrift etc., p. 191).

[3] En vertu du droit commun, les évêques anglais étaient élus par le chapitre, sauf le droit d'opposition du roi. Les papes s'étaient arrogé le droit de remplacer directement le titulaire d'un évêché, quand celui-ci mourait à Rome. Assimilant à la mort la résignation des charges épiscopales, Nicolas III s'en autorisa pour nommer directement Peckham au lieu et place de Robert Kilwardby, appelé à d'autres fontions. De même Kilwardby avait été nommé directement. W. F. Hook, *op. cit.*, t. III, p. 336 - 338.

[4] *Ibid.* Suivant Gams, *Series episcoporum* (Ratisbonne, 1873, p. 83), le 28 janvier.

[5] W. F. Hook, *op. cit.* Kilwardby mourut le 11 ou 12 septembre 1278.

[6] Autre éventualité possible: c'est dans les premières pages du traité, p. 13] et 14], qu'apparaissent les titres de : cantuariensis, archiepiscopus. Le traité ayant été *achevé* (p. 95]: completum est... etc.) en juillet 1278, Gilles y travaillait déjà, sans doute, en mars 1278, et il peut avoir parlé de *cantuariensis* et de *archiepiscopus* à une époque ou Robert Kilwardby était encore, en titre, archevêque de Cantorbéry.

Dans le chapitre sixième, la lettre de Robert servira de base à l'étude des théories attaquées dans le pamphlet du dominicain belge ; elle suppléera aux autres œuvres du prélat et notamment à son traité *de unitate formarum.*

CHAPITRE CINQUIÈME

LES ŒUVRES DE GILLES DE LESSINES

SOMMAIRE. Sources bibliographiques. — Lettre de Gilles à Albert le Grand. — De unitate formae. — De usuris. — Tractatus de praeceptis. — De concordia temporum. — Ouvrages douteux.

Le *de unitate formae* ne contient pas de renvois à d'autres œuvres sorties de la plume de Gilles de Lessines. Pour dresser l'inventaire de ses productions scientifiques, il faut donc consulter les sources bibliographiques du temps et étudier leurs données.

Nous prenons pour base de ce travail un ancien catalogue des ouvrages dominicains, tenu à jour jusqu'au troisième decennium du XIV[e] siècle. Il est publié[1] d'après un codex anonyme de l'abbaye cistercienne de Stams (Tyrol), repris et complété par Laurent Pignon ou Pinon († 1449). Le codex de Stams date du commencement du XIV[e] siècle, mais il présuppose un original de la fin du XIII[e] siècle, et son auteur fut le contemporain d'un grand nombre d'écrivains dont les ouvrages y sont consignés. De là sa

[1] par Denifle, *Quellen zur Gelehrtengeschichte des Predigerordens*, (Archiv f. Litt. u. Kirchengesch. des Mittelalters, t. I, p. 238).

grande autorité bibliographique[1]. Gilles de Lessines figure dans l'un et l'autre catalogue. Il compte donc, au rapport de Pignon, parmi les dominicains « qui claruerunt doctrina »[2].

En complétant les données de ces catalogues par diverses autres sources, voici comment on peut établir la liste des œuvres du philosophe belge :

I. Le premier document sur lequel nous ayons une donnée chronologique certaine est la lettre que Gilles écrivit à Albert le Grand, avant le 10 décembre 1270[3]. Cette lettre ne figure pas dans les catalogues précités, qui sont relatifs aux « opera ».

II. Le traité *de unitate formae*, achevé en juillet 1278, demeure au point vue philosophique, l'œuvre principale du dominicain belge[4].

Le style dénote une connaissance approfondie de la terminologie scolastique; la phrase est concise, et parfois obscure à force d'être raccourcie. Au point de vue littéraire, on y rencontre bon nombre de ces licences que s'était arrogées la latinité scolastique: des changements de temps[5]; des constructions embarrassées et peu correctes[6]; des mélanges de pluriel et de singulier[7].

[1] *Ibid.*, p. 193-199. Le « catalogus fratrum spectabilium ord. frat. Praedic. » de Pignon est la source principale à laquelle puisèrent Quétif et Echard Au point de vue des indications données pour chaque auteur, la source à laquelle se réfère ce second codex est plus ancienne; mais la question de priorité est douteuse au point de vue de l'ordre chronologique dans lequel les écrivains sont cités.

[2] *Ibid.*, p. 226, n° 1.

[3] V. p. 64.

[4] « Scripsit duos libros de unitate formarum. » Denifle, *op. cit.*, p. 238.

[5] Dans les propositions causatives, introduites par la particule *cum*, l'auteur affectionne le mélange du subjonctif et de l'indicatif. P. ex., : «cum unumquodque *sit* intelligibile... et forma *dicit.* » p. 32]. Dans la même incidente, on lit, p. 9] *sit* et *exit.* Les exemples de cette construction abondent.

[6] P. ex. : « Si quis angelos corporales dicat... non possunt intelligi solo numero multiplicari » p. 43]. « Dictum est quod illa supposita quae distincta sunt sub una forma per materiam, oportet quod materia... sit unius generis. » *ibid.*

[7] V. p. 77, n. 5. Toutefois cette particularité trouve son explication dans ce fait que Gilles vise tantôt Robert Kilwardby (cantuariens*is*), tantôt ses partisans (cantuariens*es*).

Il est difficile de juger de l'érudition d'un scolastique par les autorités qu'il invoque. Un grand nombre de textes se retrouvent, stéréotypés, chez presque tous les écrivains d'une même époque ; et c'est notamment le cas pour plusieurs sentences lapidaires disséminées dans le *de unitate formae*[1]. Ces textes constituaient le patrimoine commun des écoles, et on les citait soit de mémoire, soit de seconde main. Relativement à l'étendue du traité, les autorités invoquées par Gilles sont nombreuses[2], et les arguments qu'il leur emprunte sont reproduits, amplifiés, et multipliés dans les nombreux écrits que la fin du XIIIe siècle vit éclore pour ou contre l'unité des formes.

Gilles ne nomme que des écrivains décédés. Même quand il s'agit de R. Kilwardby, nous avons vu qu'il recourt à des périphrases, ou qu'il le suppose connu du lecteur, ou qu'il le vise dans la personne de ses partisans[3]. Et en effet, dans ces milieux bruyants qu'étaient les universités de Paris et d'Oxford à la fin du XIIIe siècle, un livre nouveau faisait le tour des écoles, et se répandait à l'étranger avec une étonnante célérité.

A la règle qu'il ne faut pas nommer les vivants, Gilles ne fait qu'une exception, et c'est en faveur de son ancien maître et du confident de sa pensée. Tandis que son livre ne contient aucune allusion à saint Thomas, décédé cependant depuis quatre ans, il consacre un souvenir respectueux à Albert[4], jadis évêque de Ratisbonne. Ainsi se trouve confirmé le témoignage de Roger Bacon, écrivant en 1267, que de son temps déjà, Albert le Grand était cité comme une autorité, à l'égal d'Aristote, d'Avicenne et d'Averroës[5]. Si d'aventure, Gilles se reporte à l'opinion d'*antiqui et magnae*

[1] P. ex., cette pensée d'Avicenne : « prima ratio intelligendi unumquodque est entitas ipsius », p. 32] se trouve chez Siger de Brabant, *Impossibilia* (éd. Bäumker, p. 28) ; Hervé de Nédellec, *op. cit.*, fol. 71^{r} A. De même encore ce texte de Gilbert de la Porrée: « forma in simplici et invariabili essentia consistens, » p. 22] ; Cf. Hervé de Nédellec, *op. cit.*, fol. 73v A.

[2] V. la table des auteurs cités par Gilles. A noter, p. 33], que Boèce est rangé parmi les théologiens.

[3] V. p. 77.

[4] V. p. 65.

[5] « Nam sicut Aristoteles, Avicenna, et Averroës allegantur in scholis, sic et ipse. » Fr. Rogeri Bacon *Opera inedita*, éd. Brewer, (London, 1859), p. 30. — Siger de Brabant dirige son *de anima intellectiva* « contra praecipuos viros in philosophia Albertum et Thomam. » Cf. notre *Hist. de la philos. scolast. dans les Pays-Bas*, p. 277.

autoritatis viri[1], c'est pour documenter son œuvre, et présenter une question dans son plein développement historique. Mais ses préoccupations sont ailleurs : il s'agit de combattre des contradicteurs de l'heure présente[2].

Et Gilles le fait, non pas sur le ton âpre qui caractérise les lettres de John Peckham, ni avec les excès de langage de Guillaume de la Mare, mais plein d'une dignité et d'une assurance qui trahissent bien son tempérament de germain. Quelques impatiences à peine viennent briser l'impassibilité de ce raisonneur. Faut-il être aveugle, s'écrie-t-il, pour verser dans une aussi évidente contradiction! ou encore: faut-il avoir l'intelligence peu dégrossie[3]! Mais presque aussitôt la pensée se replonge dans l'atmosphère tranquille qui enveloppe l'œuvre de l'écrivain belge.

Le traité *de unitate formae* souleva des objections. On trouva que plusieurs expressions étaient de nature à servir la cause du pluralisme[4]. Les matières mêmes sur lesquelles portent ces difficultés, et les textes éclaircis semblent indiquer que ce sont les amis de Gilles qui ont attiré son attention sur l'équivoque de certaines façons de dire. Dans tous les cas, ce fait même est la preuve que le manuscrit fit une certaine impression dans les milieux scolaires[5]. Sans modifier en rien son texte primitif, Gilles rédigea un codicille explicatif[6] qui fut joint au corps de l'ouvrage[7].

[1] P. 35].

[2] Le cod. B, parlant de la pluralité des formes, ajoute : « prout ex rescriptis ipsorum usque ad nos provenientibus, vidimus, legimus, et ut verba ipsorum sonant accepimus sententiam... etc. » (p. 5], n. 5), comme si l'auteur puisait ses données sur la pluralité dans des documents anciens. Ce texte est manifestement interpolé.

[3] P. 23] et 79].

[4] « et quod quaedam videntur redire ad intellectum pluralitatis formarum » p. 95].

[5] Cf. p. 69, n. 2.

[6] M. Petit Radel le juge en ces termes : « Il est superflu d'ajouter que la question n'y est pas mieux éclaircie, ni mieux posée. » *Hist. Littér. de France*, t. XIX, p. 348. Il est non moins superflu de qualifier cette appréciation, portée par un homme qui n'a lu ni le traité ni l'appendice. M. Petit Radel appartient à cette génération disparue, qui condamnait la philosophie médiévale sans la comprendre.

[7] La division en deux livres, indiquée par Pignon et le catalogue de Stams (duos libros de unitate formarum) ne se rencontre pas dans les manuscrits. Elle ne s'accorde pas avec la division tripartite du traité. Il est probable que le premier livre représente le corps de l'ouvrage, et que le bref codicille dont il est suivi dans le manuscrit de Paris fut désigné par les anciens bibliographes comme le livre deuxième. C'est l'explication fournie par Quétif et Echard, *op. cit.*, t. I, p. 371.

Le catalogue de Stams, après avoir cité le *de unitate formarum*, poursuit : « Item plura scripsit de astrologia. » Le catalogue de Pignon, qui souvent, d'après la remarque de Denifle, complète le premier, écrit par contre : « Item plura scripsit de theologia. Et unum tractatum composuit de usuris »[1].

Les bibliographes postérieurs précisent ces données. Quétif et Echard continuent comme suit l'inventaire des œuvres de Gilles, en utilisant les renseignements de Sweerts[2] et de Valère André[3], eux-mêmes tributaires de Bunderius[4]. Les renseignements de Quétif et Echard sont simplement reproduits par Foppens[5] et Paquot[6].

III. *De usuris*. Ce traité, inscrit parmi les opuscules de saint Thomas dans diverses éditions, n'appartient pas au maître, mais à son disciple belge. Les deux anciens catalogues des œuvres de saint Thomas dont il a été question plus haut, ne renseignent pas cet ouvrage. Par contre, il est contenu sous le nom quelque peu défiguré de *Aegidius de Lerines*, dans un manuscrit de la bibliothèque nationale (ancienne Sorbonne, nº 528), dont la copie a été terminée le 8 avril 1447. Il existe une seconde copie de la même époque à la bibliothèque de Saint-Victor.

Quétif et Echard, qui produisent ces détails, ont été frappés de la similitude que présente le début du traité *de usuris* avec le début du *de unitate formae*[7]. Tout le long du *de usuris*, on découvre des ressemblances de facture qui viennent confirmer l'attribution de l'œuvre à Gilles de Lessines : comme dans le traité des formes, l'auteur commence par consigner les

[1] *op. cit.*, p. 238.

[2] *Athenae belgicae*, p. 107, (Anvers, 1628).

[3] *Bibliotheca belgica*, in voce, (Louvain 1623).

[4] *Index codicum Mss., in biblioth. Belgii... extantium.*

[5] *Bibliotheca belgica*, (Bruxelles, 1739), t. I, p. 31.

[6] *Mémoires pour servir à l'histoire littér. des Pays-Bas*, etc. (Louvain, 1768), t. XI, p. 72 et suiv.

[7] Voici le début du *De usuris* : « Quoniam vero in dubiis... admodum utile est veritatem investigare, et temporibus nostris audivimus multas controversias inter Doctores non solum in naturalibus quaestionibus, verum etiam in moralibus... ideo circa hanc materiam veritatem declarare et dubia elucidare, quantum Deus donaverit et noster labor conamine pauperis investigationis nostrae attingere poterit, in hoc opere propositum nostrum est. » Edition de Parme, t. XVII, p. 413. » Cf. *de unitate formae*, p. 3].

diverses acceptions du terme *usura*, et il justifie sa façon de procéder par la même raison[1]; de part et d'autre se trouvent reproduites les mêmes clauses de style quand il s'agit d'introduire un sujet[2], ou de clôturer un chapitre[3]; les deux opuscules affectionnent, jusqu'à l'abus, la construction : *quoniam... idcirco, ideo*[4], et l'un et l'autre se terminent sur une protestation similaire[5].

Le traité *de usuris* traite de matières relevant de la théologie morale et du droit canonique. Il en est de même d'un autre écrit[6],

IV. *Tractatus de praeceptis,* auquel renvoie le traité *de usuris*, et qui n'est pas retrouvé.

V. La bibliothèque nationale (fonds de la Sorbonne, n° 313) contient un traité *de concordia temporum*, sans titre, mais qu'une seconde main, en

[1] Cap. I : « Quid nomine usurae significetur. Quoniam scientia humana a signis ad res... procedit... et modicus error in principiis seu ignorantia ipsorum maximum in prosecutione ad finem generat errorem ; ideo de usura veritatem scire volentes, necesse habemus prius intelligere quid nomine usurae significetur apud auctores. » Cf. *de unitate formae*, II, 1, p. 17].

[2] « Nunc autem... convertentes dicamus... » *De usuris*, cap. II. Cf. « Postquam novimus... etc. » *De unitate formae*, II, 2, p. 21]. — « Quoniam autem in omni re modus habendus est, nunc de modo quo restitutio usurarum facienda est, restat inquirendum. » *De usuris*, cap. XVIII. Cf. *de unitate formae*, III, 1, p. 51] : « Quoniam in prima parte... declaravimus... restat... declarare ».

[3] « Ex his ergo liquet in qua materia usura contingit et quae et quot sunt species sive modi eius secundum auctores ». *De usuris*, cap. II, in fine. Cf. *de unitate formarum*, II, 1, in fine, p. 21]. — « Haec in tantum dicta sint, etc. ». *De usuris*, cap. VIII et IX in fine ; « et haec de materia dicta ad praesens sufficiant. » *Ibid.*, cap. XI in fine. Cf. *de unitate formae* » II, 3, p. 27] et II, 5, p. 44].

[4] Des vingt et un chapitres du *de usuris*, onze (en tenant compte du Prooemium) commencent par la formule : « quoniam (deux emploient quia)... ideo, idcirco , quatre par cette autre : nunc autem... volumus (ou par un verbe équivalent). Sur seize chapitres du *de unitate formae*, neuf (y compris le Prooemium et l'appendice) débutent par la première formule, deux par la seconde, deux par des constructions équivalentes.

[5] « Quod si quid male, vel minus bene dictum est, veniam peto, correctionem sustineo, scio enim quod homo sum infirmus, minor ad intellectum justi judicii et legum et ignorantiae tenebris circumdatus et involutus » *De usuris*, in fine.

[6] On lit dans le *de usuris*, P. III, cap. 19 : « et de his alias scripsimus in VII praecepto decalogi diffusius » cité par Quétif et Echard, *loc. cit.*

marge, restitue à son auteur : « vidi sic intitulatum. Incipit liber de temporibus a Fratre Aegidio de La... » Suivant l'hypothèse de Quétif et Echard, c'est le traité de Gilles de Lessines, dont le nom subit ici une défiguration nouvelle[1]. Cet ouvrage de chronologie biblique et historique fournit aussi des renseignements astronomiques nombreux[2]. Il correspondrait au terme « de astrologia » du catalogue de Stams. L'opuscule du *de unitate formae* nous montre d'ailleurs que Gilles est au courant des systèmes astronomiques de son temps.

La chronologie des faits relatés par Gilles s'arrête à l'année 1304 ; mais les feuillets de parchemin sont préparés pour recevoir l'indication d'évènements jusqu'en 1325. C'est sur ce fait que s'appuient Quétif et Echard pour supposer que Gilles mourut vers 1304.

VI. Douteuse est l'attribution faite à Gilles de ces autres traités :

1. *In primum et secundum librum sententiarum.* Bachelier en théologie, Gilles avait « lu » les *Sentences* du Lombard. Aurait-il consigné les commentaires sur les deux premiers livres, et serait-ce l'ouvrage visé par le terme « theologia » dont se sert le catalogue de Stams ? — 2. *Flores casuum.* — 3. *Quaestiones theologicae.* — 4. *De geometria.* — 5. *De cometis.* — 6. *De immediata Dei visione liber*[3].

[1] Nous en reproduisons le prologue d'après Quétif et Echard, qui remarquent justement une nouvelle analogie de style avec le début du *de unitate formae.* « Cum in lectione sacrae scripturae jam pridem adverterem varias et incertas latere temporum et annorum collectiones, et in expositoribus ejusdem exinde plures inveniri opiniones super numero annorum,... cum invenerim etiam post incarnationem tempora et annos annotari multis et variis modis apud historiographos authenticos : ex quibus omnibus, non tantum in scriptores et auctores scripturarum, quin etiam in ipsam veritatis scientiam redundare poterat vituperium : confidens in gratia Salvatoris, qui etiam parvulis sapientiam praestat, aggressus sum studiosius quam potui aliquid de hujusmodi temporibus investigare, occasionem tribuens sapientibus, ut eis addatur sapientia, etc. » *op. cit.* p. 371.

[2] L'auteur y fait une allusion à la correction de la bible, entreprise par Hugues de Saint Cher en 1236. Sur quels documents Petit de Radel, *op. cit.*, se base-t-il pour en conclure que Gilles de Lessines fut le collaborateur de Hugues de Saint Cher ?

[3] La bibliothèque de la ville de Bruges (nº 482) possède un « excerptum de summa Egidii super libellum de bona fortuna » du XVe siècle. Le catalogue, rédigé par M. Laude, identifie — assez arbitrairement — Egidius avec Gilles de Lessines.

CHAPITRE SIXIÈME

ETUDE ANALYTIQUE DU " DE UNITATE FORMAE "

SOMMAIRE. Plan général de l'ouvrage. — I. La théorie pluraliste. — Trois systèmes sur le rapport existant entre les formes multiples d'une même substance. — Gilles de Lessines vise « le système de la subordination fonctionnelle des formes ». — Application à l'homme. — Notion de la *potentia* d'après R. Kilwardby. — L'unité substantielle de l'homme. — Application aux autres êtres. — Critique de la théorie de R. Kilwardby sur la formation des hypothèses scientifiques. — II. Notions générales sur la forme et la matière. Plan des questions traitées. — La simplicité d'essence de la forme. — Son union immédiate avec la matière. — La matière ne peut exister sans la forme. — Le principe d'individuation. — Origine des formes substantielles. — III. L'unité de la forme substantielle. Exposé de la théorie. — Arguments. — Inconvénients du pluralisme des formes. — Réfutation des objections du pluralisme. 1. Les objections d'ordre logique. — 2. Les objections d'ordre métaphysique. — 3. Les objections d'ordre cosmologique. — Les objections d'ordre théologique.

Des nombreux publicistes du XIII[e] et du XIV[e] siècle qui ont rédigé des opuscules sur l'unité des formes, aucun n'a négligé d'attirer l'attention du lecteur sur la difficulté du problème, et sa grande importance dans la métaphysique scolastique. Cette question, dit Gilles de Lessines, divise théologiens et philosophes ; et ceux mêmes dont l'autorité est la moins suspecte (*authen-*

tici) tiennent la doctrine de leurs adversaires pour insoutenable (*inopinabilis*) et hérétique (*haeretica*)[1].

Le traité que nous avons sous les yeux est le fruit des réflexions personnelles de l'auteur. Lui-même nous l'apprend, et nous verrons s'il a tenu parole : « de quo principaliter describimus secundum intellectum nostrum. » A cet effet, suivons-le dans le développement de ses idées, d'après le plan que lui-même trace sous forme de prologue.

Trois parties composent l'ouvrage :

1. Exposé de la théorie pluraliste et de ses arguments.
2. Notions générales sur la forme et la matière.
3. Exposé et preuve de la théorie de l'unité des formes, suivie d'une réfutation de la théorie adverse.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, Gilles de Lessines a fait une œuvre de combat, et sa polémique est à la fois agressive et défensive. Ces allures donnent à l'opuscule sa physionomie propre et sa raison d'être ; elles expliquent l'importance relative des diverses parties et des chapitres qui les subdivisent.

I.

La théorie pluraliste.

Ce n'est pas tant la théorie pluraliste en général dont Gilles de Lessines fait l'exposé et la critique, mais une formule particulière du pluralisme, celle défendue par Robert Kilwardby, le promoteur des interdictions d'Oxford.

Pour établir le système du « cantuariensis », qui occupe l'avant-plan du traité de Gilles, il est intéressant de comparer les textes du *de unitate formae* et les explications fournies par Kilwardby lui-même dans sa lettre à l'archevêque de Corinthe. Mais il serait impossible de saisir les nuances de sa pensée, sans chercher ses attaches avec les idées principielles du pluralisme, déjà contenues dans les productions de l'ancienne scolastique du XIIIe siècle[2]. Le fondement de la doctrine n'a point varié : la multiplicité

[1] Bacon se plaint, en 1271, de ce que, dans les partis scolastiques, on se traitait respectivement d'hérétiques. Mandonnet, *op. cit.*, p. CVIII.

[2] V. p. 34 et suiv.

des perfections d'un être exige une multiplicité de formes substantielles[1], qui toutes apportent à la matière première leur acte déterminateur. Quels rapports unissent entre eux ces divers principes substantiels ? En d'autres termes, quel est leur rôle respectif dans la constitution de ce composé auquel toutes confèrent une parcelle de réalité ? Cette question qui fut réservée plus haut, demande à être examinée de près, au début de ce chapitre. Etudions-la à l'aide d'un exemple.

Aux yeux d'un amateur, le cheval préféré se distingue entre cent autres par des détails de forme, tels que la couleur de la robe, la grâce de l'encolure, la tension du jarret. Mais la raison, qui scrute la nature des choses, cherche des déterminations plus profondes. Elle sait que, dans un représentant quelconque de la race chevaline, se trouve un mode d'être essentiel qui marque au coin son individualité propre. De plus, elle voit que cette détermination individuelle s'applique à un fonds de réalité, que possèdent au même titre tous les chevaux existants ou possibles. Le type abstrait de cheval, ou l'essence spécifique constitue elle-même une idée complexe, fruit de multiples analyses. Nos premiers concepts des choses sont les plus indéterminés et dès lors les plus généraux. Ce sont, par exemple, les idées de corps, de vie, de sensibilité, que tour à tour l'abstraction nous fait découvrir dans un cheval, et qui nous obligent à classer l'être que nous appelons de ce nom dans des cadres d'une élasticité variable. Arrivés aux limites de la décomposition mentale, nous saisissons une dernière et irréductible perfection, que les logiciens appellent de ce chef la différence spécifique : surajoutée aux autres, elle fait que l'être qui la possède est un cheval, et non un lion, ou un homme[2].

Or, si nous nous plaçons dans l'hypothèse pluraliste, il est une première manière de concevoir la présence, dans ce cheval, des multiples formes qui correspondent aux divers aspects de sa substance : la pure *juxtaposition de principes indépendants les uns des autres.* — Théorie simpliste, mais bien imparfaite, et qui rencontra peu de suffrages ; car fatalement, elle établit dans l'être un *aggrégat* de perfections substantielles[3];

[1] P. 8], IV ; p. 70], IV.

[2] Cf. p. 25 et 28.

[3] Pas nécessairement une *colonie* d'êtres, à la façon dont certains biologistes modernes expliquent le corps vivant. Il s'agit ici d'éléments *logiques* (substantialité, vie, sensibilité,

son vice radical est de compromettre ouvertement l'unité transcendentale[1].

Aussi, la plupart des partisans du pluralisme établissent entre les diverses formes une *subordination*, grâce à laquelle ils essaient de concilier l'unité de l'être et la complexion de ses éléments constitutifs.

Et cette subordination elle-même peut être soit *fonctionnelle* ou *dispositive*, soit *essentielle.*

Il y a une subordination *dispositive*, lorsque chacun des principes déterminateurs de la matière *prépare, dispose* le composé à recevoir une information plus élevée, jusqu'à la forme dernière qui vient combler l'aptitude suprême du sujet, et le fixer à la fois dans son espèce et dans son individualité. Suivant cette manière de voir, la *forma corporeitatis*, par exemple, confère à l'être son état corporel et tout le cortège des propriétés qui, comme la quantité et l'extension spatiale, sont inhérentes au corps ; mais cette *forma corporeitatis*, dans la plante, prépare le composé à recevoir une perfection d'ordre plus élevé, la vie végétative ; de même, la forme végétative dans l'animal est dispositive de la sensibilité. Bien que les formes successives soient, *dans leur essence même*, indépendantes les unes des autres, les perfections qu'elles communiquent à la matière, sont *fonction* l'une de l'autre, suivant l'ordre de leur superposition hiérarchique.

Mais on établit une subordination plus profonde entre les formes, si la dépendance, qui relie la forme inférieure à la forme supérieure, affecte l'être même de la première forme. Cette autre espèce de subordination n'est plus seulement *dispositive*, mais *essentielle ;* elle exige une compénétration d'essence, et la forme inférieure reçoit de la forme supérieure un complément intrinsèque. Car alors, la *corporeitas* est intrinsèquement incomplète, et la forme de sensibilité doit lui apporter ce surplus d'être, sans lequel elle ne pourrait communiquer à la matière la perfection ontologique dont elle est le principe. Suivant cette hypothèse, l'être possède une *forma completiva* dans le sens le plus rigoureux du mot, — la dernière dans l'ordre de l'information.

etc.) auxquels le pluralisme des formes confère une réalité indépendante dans l'être, et non d'éléments *physiques*, tels qu'il s'en trouve dans un groupement cellulaire. Toutefois, on verra plus loin que le pluralisme des formes servait aussi à expliquer la diversité des parties intégrantes d'un tout physique.

[1] Gilles rappelle incidemment cette théorie, p. 22]. Elle est exposée nettement par Hervé de Nédellec, *op. cit.*, fol. 73v A.

Qu'il s'agisse d'une subordination *fonctionnelle* ou *essentielle*, le rapport de convergence des formes multiples dans le sein d'un sujet unique permet, à certains égards, de les ramener à une unité de composition. Dans ce sens il est permis de parler d'une forme complexe.

En résumé : simple juxtaposition ; subordination fonctionnelle ; subordination essentielle ; telle est la triple espèce de rapport qu'il est possible de concevoir entre les formes multiples d'une substance[1].

De ces trois systèmes, quel est celui qui vise le *de unitate formae?*

D'une part, la subordination des formes n'y est pas douteuse : l'antagoniste de Gilles ne s'est pas rallié à l'hypothèse bancale de la juxtaposition de formes indépendantes. D'autre part, tous les développements de Gilles démontrent qu'il a en vue une pure hiérarchie *fonctionnelle* et *dispositive*, s'alliant avec la plus entière indépendance *essentielle* des principes informants. Et l'on trouve la même doctrine, largement établie dans la lettre de R. Kilwardby à Pierre de Conflans.

L'étude de l'homme se présente spontanément dans le choix des exemples. La forme substantielle humaine n'est pas simple, mais composée. Déjà dans l'âme, il est trois formes essentiellement distinctes, la *forma vegetabilis*, principe de la vie végétative, la *forma sensibilis*, principe de la sensibilité, la *forma rationalis*, ou l'*intellectus*, principe de la perfection spirituelle[2]. Sans compter que le corps humain lui-même ne possède pas

[1] Suarez en parle en ces termes : « Tribus autem modis excogitari possunt plures formae in eadem materia : uno modo, cum subordinatione per se et essentiali, per modum formae superioris et inferioris, quarum prior, licet respectu materiae sit actus, respectu tamen ulterioris formae, comparetur per modum potentiae. Secundo, cum subordinatione, non quidem essentiali, sed per modum dispositionis ad formam principaliter intentam. Tertio, mere per accidens et sine ullo ordine inter se. Et ad haec tria capita revocantur omnes opiniones, quae in hac materia sunt vel esse possunt ; et in singulis est sententiarum varietas. » *Disput. metaphys.*, Disp. XV, Sect. 10, (éd. Vivès, t. XV, p. 536).

[2] Robert emploie *intellectus* dans le sens de *anima* ou *forma rationalis*. Cette expression est solidaire de sa doctrine des puissances dont il sera question plus loin. V. p. ex. : « ex corpore sensitivo quod iam est actu et *intellectu* qui extra corpus creatur. » Ehrle, *op. cit.*, p. 628 (Tous les renvois aux textes de R. Kilwardby que nous utiliserons dans ce chapitre sont empruntés à la lettre publiée par Ehrle. Nous nous bornerons à citer la

seulement la *corporeitas*, commune à toutes les substances sujettes à la transformation substantielle, mais encore des *formae mixtionis* qui donnent aux divers organes leur structure propre[1].

Un lien fonctionnel subordonne entre eux ces nombreux principes informants. Aucun, en effet, ne comble la potentialité de la matière réceptrice; chaque actuation substantielle est un acheminement vers un stade de détermination supérieure, et ne constitue l'être que dans une fraction de sa réalité, jusqu'à ce que l'œuvre de la dernière forme, la *forma ultima*, *completiva*, parachève la perfection du sujet[2].

page). On rencontre la même expression chez Gilles, p. ex., p. 10], V : « Item tunc *poten tia intellectiva* nudae materiae uniretur » et p. 79], IV : « intellectus in homine unitus materiae nudae. »

[1] Ce qui fait dire à Gilles : « et hoc idem de innumerabilibus formis aliis repertis in homine » p. 10].

[2] Gilles : « Dicunt enim quod homo unam habet formam quae non est una simplex, sed ex multis composita ordinem ad invicem habentibus naturalem, et sine quarum nulla perfectus homo esse potest, quarum ultima et *completiva totius aggregati* est intellectus. Sicut enim ex multis diffinitis ad invicem naturaliter ordinatis una diffiniti est forma, sic est in rebûs compositis per naturam de formis constituentibus eas, et sicut ex parte corporis multa sunt membra proprias formas et propriam materiam habentia quorum nullum est alterum, quae tamen constituunt unum corpus per ordinem et *colligationem* naturalem quam habent ad invicem sed non constituunt unum corpus simplex, — sic ex parte animae multae sunt partes *essentialiter differentes*, quae tamen per ordinem et colligationem naturalem unam animam efficiunt, non tamen ita quod anima sit simplex, sed una forma viventis, et ex formis corporalibus iam memoratis ex hac spirituali quae constat ex multis humanitas una resultat », p. 5] et 6]. — « ... unitatem formae in uno ente ponant, scilicet per compositionem

Robert : « Intelligere debetis, quod una est anime rationalis substantia in homine, non tamen simplex, sed composita ex partibus. Vegetativa enim, sensitiva, intellectiva partes sunt *essentialiter differentes* et secundum Philosophum et secundum Augustinum ... Sed sicut hec sunt membra in corpore, sic ille sunt partes in anima, et habent inter se ordinem suum in homine, ut prius insit vegetativum quam sensitivum, prius hec duo quam intellectivum. Et sicut tres differentie se habent in una definitione, sic iste tres potentie vegetativa, sensitiva, intellectiva in una anime humane substantia. » (p. 628). « differunt essentialiter ab invicem vegetativa, sensitiva et intellectiva potentia » (p. 627). « Posterior istarum (*scil.* potentiarum) est forma perfectiva rei » (p. 629). « Non ergo intelligatur de vegetativa, sensitiva, intellectiva *(scilicet* potentia) tanquam de tribus accidentibus, sed tanquam de tribus formis substantialibus unum totum constituentibus. Et sicut totum illum habet partes illas et formas ad invicem ordinatas, etc. » (p. 629.) Parlant de l'âme : « componitur ex multis essentialiter differentibus, licet

On sait que, pour concilier avec la doctrine de l'unité et de la simplicité de l'âme, la multiplicité et l'irréductibilité de ses opérations, Thomas d'Aquin a recours à la théorie des facultés ou des puissances, – réalités adventices, et diversifiées, qui plongent leurs racines dans un même fonds substantiel[1]. Pierre de Conflans écrit sous l'empire de cette psychologie nouvelle, opposée par saint Thomas aux systèmes augustiniens de toute nuance. « *Similiter ille articulus* : vegetativa, sensitiva, intellectiva sunt una forma simplex, *si una est, immo quia est una anime rationalis substantia, que forma est habens has tres potentias... secundum hanc conceptionem verus est et non falsus* »[2].

Gilles de Lessines expose la même doctrine en termes d'une parfaite correction[3]. Mais Robert Kilwardby n'entend rien à ces conceptions nouvelles, et il n'aurait pas pu les comprendre, car la terminologie même des thomistes devait le désorienter[4]. En effet, par *potentia*, l'archevêque de Cantorbéry désigne *la forme substantielle de l'être* ; et c'est ainsi qu'il distingue dans l'homme une triple *potentia*, c'est-à-dire une triple âme[5]. Ce

plurium formarum ordinem et colligationem ad invicem habentium et tamen actu in uno ente permanentium... *ex ipsa* (forma completiva) *cum aliis* resultat forma una totius. Verbi gratia ex rationali anima adveniente corpori organizato et vegetativo et sensitivo resultat humanitas quae est una in homine uno perfecto per compositionem. » p. 6). Cf. les textes cités p. 102. quendam ordinem ad invicem habentibus » (p. 630). La douzième erreur condamnée par le décret d'Oxford est rédigée conformément à cet ensemble d'idées. Cf. p. 74, n. 3. De même il parle de *dispositio*, de *mutuae inclinationes* d'une forme vis-à-vis d'une autre : « et propter istas mutuas inclinationes fit ex eis unum. » V. p. 97, n. 3.

[1] *De spirit. creat.*, art. 11.

[2] P. 630.

[3] P. 70], IV ; p. 80], V et VII.

[4] Il écrit à Pierre de Conflans, à propos de la sixième doctrine que celui-ci relève, (V. p. 76, n. 3) : « Pater noveritis, quod istum articulum de simplicitate anime non memini me sub hac forma illo tempore audivisse. » p. 630. Les éditeurs du *Chartul.*, t. I, p. 560, n. 8, croient qu'il s'agit ici de la forme authentique de la thèse condamnée. Mais, à quelques mois d'intervalle, Kilwardby aurait-il oublié la teneur exacte d'une thèse fondamentale de sa condamnation du 18 mars 1277 ? Ne parle-t-il pas plutôt de la *simplicitas animae* telle qu'elle est énoncée par P. de Conflans, à la suite de Thomas d'Aquin ? C'est notre avis.

[5] « Est enim potentia naturalis equivoce : una que est substantialis et pars rei ; alia, que est accidentalis concomitans rem... Potentia vero primo modo data est in anima humana triplex, differens per essentiam. » p. 629. Plus loin : « operatur intellectiva potentia *seu forma*», *ibid.* — Cf. p. 95, n. 2. — Parlant de sa théorie : « Hec est positio tertia de

désaccord sur la valeur d'un mot a dû contribuer à perpétuer des équivoques que Gilles essaie de dissiper dans une leçon de terminologie fort réussie. « Nec etiam propriis utuntur nominibus qui putant intellectum sive intellectivam potentiam esse formam hominis »[1]. On voit par ces débats que Thomas d'Aquin n'a pas seulement fixé la doctrine, mais qu'il a encore précisé la langue de la scolastique, et que pour arrêter, dans les discussions, le sens précis d'un certain nombre de termes auxquels l'ancienne scolastique du XIII[e] siècle donnait des acceptions flottantes, rien n'a plus fait que ces polémiques de détail, dont Gilles nous fournit ici un spécimen.

Pour le fond même de la question, il faut reconnaître que la théorie des trois puissances ou des trois âmes, défendue par Kilwardby, est plus entière que celle du docteur séraphique qui, d'une part, rattache à une âme toutes les déterminations de la vie humaine et, d'autre part, tient que les facultés où se traduisent ses activités, sont des réalités substantielles distinctes[2]. Saint Bonaventure s'engage ainsi dans une compromission entre l'ancienne et la nouvelle psychologie, que la logique immanente des choses condamnait par avance à la stérilité.

Puisqu'il y a trois âmes en nous, c'est donc dans un sens relatif que Robert Kilwardby peut parler de l'unité substantielle de l'homme : tout en gardant sa valeur propre, chaque principe substantiel réalise dans la matière

anima humana et tribus eius potentiis. » p. 627. — « Et ideo creata est *potentia* intellectiva tanquam hoc aliquid, potens quasi personaliter subsistere post corporis separationem ; alie autem *potentie* non sic. » *Ibid.* Anima « habens... istas tres potentias... que sunt tres forme sue materie inherentes. » p. 626, etc. Et en finissant : « Pono enim quod sit compositio essentialis in anima humana ex tribus potentiis constituta. » p. 632. — Quand Gilles parle des arguments de son adversaire, il emploie *potentia* dans le même sens que lui. V. p. 10], V : « tunc potentia intellectiva » ; p. 79], IV, etc. On rencontre déjà dans les écrits de Guillaume d'Auvergne la synonymie de *potentia* et de *forma substantialis*, et l'auteur la présente comme admise par tous ses contemporains. V. p. 38, n. 1. Cette synonymie n'a-t-elle aucune attache avec la « forma-proprietas » du XII[e] siècle (v. p. 27) ? Peut-être.

[1] P. 79], IV. Cf. : « Loquuntur adversarii, ac si intellectivam potentiam poneremus formam hominis ultimam, quam nec ponimus nec intelligimus, sed ipsam animam ex qua fluit huiusmodi potentia et aliae similiter. » *Ibid.*, V.

[2] Cf. p. 42, n. 2 et 22, n. 1. Les éditeurs de Quaracchi résument ainsi sa pensée : « Potentiae animae sunt substantiales et sunt in eodem genere per reductionem, in quo est anima ; non sunt tamen cum ipsa omnino idem per essentiam. » (t. I, p. 85.)

une actuation incomplète ; la convergence fonctionnelle de toutes les formes, assurée par leur subordination dispositive, est le fondement de l'unité[1].

Ce qui est vrai de l'homme est vrai de toutes les substances corporelles, car Kilwardby marche manifestement dans l'ornière de l'école bonaventurienne. Non seulement le mixte, où il admet la permanence actuelle des formes élémentaires[2], mais encore l'élément lui-même, où la *corporeitas* coexiste avec la forme spécifique, exigent la complexité du principe informant[3].

Tel est, en abrégé, le système développé dans les deux sources que nous avons sous les yeux.

L'exposé des *arguments* de Kilwardby, présentés sous forme d'objections par son contradicteur, sera mieux à sa place quand nous étudierons la réfutation générale du système, et la troisième partie du traité de Gilles[4].

Bornons-nous à noter une critique principielle que Kilwardby doit avoir inscrite à la fin du traité visé par Gilles de Lessines[5], et d'après laquelle la théorie de l'unité des formes violerait les conditions de toute hypothèse scientifique (*opinio*). L'examen de ces conditions, exposées une première fois au début du *de unitate formae*, en guise de question préalable[6], arra-

[1] « Si quis autem obiiciat, quod ex duobus in actu non fit unum in actu, et ideo ex corpore sensitivo, quod iam est actu, et intellectu, qui extra corpus creatur, unum ens actu non potest fieri naturaliter, respondendum est, quod neutrum complete est actu, quia corpus hominis, licet sit sensitivum actu, tamen illud sensitivum talis est generationis, quod non complet materiam perfecte, sed *disponit* ad intellectivam. Intellectus quoque, licet creetur ut hoc aliquid, non tamen creatur, ut sic maneat per se ; sed ut sit corporis humani sensitivi actus. Et propter istas *mutuas inclinationes* naturales fit ex eis unum naturaliter. » p. 628.

[2] Gilles : « in omni mixto videntur manere elementa in formis suis substantialibus » p. 8]. — Robert : « Forma etiam mixta, licet naturaliter preparata sit ad continendum et salvandum elementa in mixto », p. 628.

[3] Gilles : « cum non sit corpus nisi per formam corpoream », p. 10]. « In omnibus corporibus invenitur ratio qua sunt corpora... et alia qua sunt physica corpora, scilicet quod sunt caelum, etc. », p. 8]. — Robert : « materia... semper est sub corporeitate », p. 615. « Et hec (*scil.* materia transmutabilium) nunquam denudatur a corporeitate et habet semper aliquam formam in actu et multas in potentia », p. 617.

[4] V. p. 1. sous le III.

[5] « quod in fine dicunt », p. 93]. Le cod. B. ajoute : « aliqui magni ex eis qui contrariam positionem tenent. »

[6] P. 6].

che à Gilles un mouvement d'humeur railleuse qu'il réserve au lecteur comme impression finale. En effet, après avoir rendu grâces à Dieu de la contribution de vérité contenue dans son œuvre ; après avoir, suivant l'usage du temps[1], fait profession de son loyalisme scientifique, il revient sur ses pas, pour montrer les défauts de la théorie de Kilwardby sur la formation des hypothèses scientifiques (*opinio in aliqua scientia*). Les conditions que celui-ci exige sont au nombre de trois. Il faut :

1. Que l'hypothèse scientifique repose sur des premiers principes, ou jugements en matière nécessaire (*per se nota*). Erreur ! répond Gilles. C'est confondre la thèse et l'hypothèse, la certitude et la probabilité. En astronomie, ne voyons-nous pas en présence le système d'Eudoxe et d'Aristote et celui d'Apollonius et de Ptolémée, la théorie des cycles homocentriques et celle des excentriques ou des épicycles ; l'une et l'autre rendent compte des phénomènes célestes et reposent sur des postulats qui, comme la conception géocentrique de l'univers, ne comportent aucune nécessité métaphysique. Remarquable, cette déclaration exemplative, où l'on reconnaît bien le disciple de saint Thomas ! Rapprochée d'un passage bien connu de la *Somme théologique* et du *de caelo et mundo*[2], elle montre que les thomistes du XIII[e] siècle ne partageaient pas, à l'endroit de l'astronomie ancienne, les sots préjugés des décadents de la renaissance[3].

Plus singulière toutefois, la valeur hypothétique que Gilles attribue à la théorie de la matière et de la forme ! Non plus que la sphéricité de la terre, la composition hylémorphique des substances naturelles n'est l'objet d'un jugement en matière nécessaire. Mais, *cette hypothèse admise*, l'unité de la forme substantielle en découle logiquement.

2. Que le raisonnement hypothétique ne contredise en rien les données

[1] Voir une déclaration analogue à la fin du traité *de usuris*, des traités sur les formes de Gilles de Rome, de Hervé de Nédellec. De même Kilwardby finit sa lettre en ces termes : « Et reputo me pro facto meo benedictionem sempiternam meruisse. Si quis autem evidenti auctoritate sacre scripture vel irrefragabili ratione ostendere poterit, quequam dictorum meorum a catholica veritate dissentire, cedo libenter. Communitati enim ecclesie in iis, que fidei sunt et morum catholicorum, paratus sum in omnibus obedire et ipsam indefesse servare. »

[2] *In lib. II De cœlo et mundo*, XVII ; *S. Theol.*, 1a, q. 32, a. 1, ad 2m.

[3] V. *Hist. de la philos. médiév.*, p. 447.

des sens[1]. Illusion ! continue Gilles. N'ont-ils pas raison l'un et l'autre, et l'homme du peuple qui donne au diamètre du soleil une longueur de deux pieds et le physicien pour qui le soleil est cent soixante-six fois plus grand que la terre[2] ?

3. Qu'elle ne contredise en rien les données de la foi catholique. D'accord, conclut Gilles, mais la doctrine de l'unité satisfait à cette condition.

II.

Notions générales sur la forme et la matière.

Quiconque se rend un compte exact des répercussions que la controverse actuelle exerce sur l'économie générale du système scolastique doit savoir gré à Gilles de Lessines de placer à la base de ses discussions un exposé sommaire des notions de matière et de forme. C'est en puisant aux sources pures du péripatétisme que le dominicain belge, à l'exemple de son illustre maître, pourra victorieusement établir sa thèse. Reprenons à cet effet une des déclarations que nous venons de rappeler : « dicimus quod principia naturalium sunt quod omnium rerum operatarum in natura sint tantum

[1] C'est une interprétation abusive de la doctrine idéogénique sur l'origine sensible des idées.

[2] Gilles emploie le terme *maior*, sans préciser s'il s'agit du *diamètre* du soleil ou de son *volume*, comparé au diamètre ou au volume de la terre. Il est vrai que lorsqu'il parle du jugement vulgaire, il vise le diamètre apparent du soleil, qui nous semble mesurer deux pieds ; mais on n'en peut rien conclure sur la portée du chiffre 166 qui, selon lui, exprime, au point de vue scientifique, les rapports du soleil et de la terre. Le fait qu'il se borne à écrire : « subnixus ratione quae transcendit sensum vulgi », sans préciser cette *ratio*, semble indiquer que, de parti pris, l'auteur a voulu se tenir dans le vague, la circonstance que le chiffre 166 se rapporterait au diamètre ou au volume n'ayant d'ailleurs aucune importance dans son raisonnement. — Ce chiffre 166 vient, non pas d'Aristote, mais de Ptolémée. En prenant pour base une fausse évaluation de la parallaxe solaire et du diamètre angulaire du soleil, Ptolémée conclut que le *volume* du soleil est environ 170 fois plus grand que celui de la terre. Ptolémée, Περὶ μεγέθων Ἡλίου καὶ Σελήνης καὶ γῆς, L. V, chap. XVI (éd. Halma, Paris, 1813, t. I, p. 347). Dans le même chapitre, Ptolémée établit entre le *diamètre* du soleil et celui de la terre, le rapport de $\frac{11}{2}$ à 1. Or, en calculant le rapport des volumes d'après le rapport des diamètres, le volume du soleil sera représenté par $\left(\frac{11}{2}\right)^3 = \frac{1331}{8} = 166$ environ. Les scolastiques du XIII[e] siècle ont-ils vu que le nombre 166 est mieux en harmonie avec les données de Ptolémée que le nombre 170, auquel Ptolémée aboutit en forçant le dernier chiffre de 166 ?

duo principia, scilicet materia et forma, ex quibus sequitur quod omne compositum tantum sit ex una materia et una forma »[1]. L'unité des formes n'est qu'un corollaire de la doctrine hylémorphique sainement entendue.

Dans l'exposé auquel il consacre la seconde partie de son traité, Gilles a pu, en toute indépendance, déployer son talent de philosophe. Aux expressions vagues ou équivoques qu'il avait été obligé d'emprunter à son adversaire[2], succède une langue précise et concise, digne à tous égards d'un grand écrivain. Au demeurant, ce n'est pas le hasard qui le guide dans le choix des questions qu'il aborde, mais leur convergence avec le but à atteindre : on pourra s'en convaincre, en suivant l'auteur dans quelques pages métaphysiques de large envergure.

Prendre pour base d'élan une fausse notion, c'est ressembler au voyageur qui, au carrefour de la route, s'engage dans le mauvais chemin, et dès lors est condamné à s'éloigner du terme à mesure même qu'il s'efforce de s'en rapprocher[3]. Voilà pourquoi il importe de préciser le concept de la forme. Et dans un tableau synoptique bien dressé, où sont démêlées les idées accidentelles et essentielles de ce mot, dont l'emploi donne ouverture à tant de malentendus, Gilles fixe ainsi le sens de la forme tel qu'il en sera question dans le traité : « le principe constitutif des choses de la nature, qui en se communiquant à la matière première (*principium essendi rei adveniens materiae*) lui donne sa détermination substantielle, et par voie de corollaire, fixe le composé dans son espèce, constitue le fondement de son intelligibilité et la source de ses opérations ». (Chapitre premier)[4].

Or, il importe de considérer de plus près cette forme substantielle et d'étudier si, à son tour, elle est susceptible d'une composition intrinsèque. (Chapitre deuxième). Il convient aussi de se demander quel est le mode d'union de la matière et de la forme (Chapitre troisième), et si le rôle déterminateur de ce principe substantiel est compatible avec l'existence de formes séparées (Chapitre quatrième).

La démonstration de la simplicité d'essence de la forme constitue si

[1] P. 97].
[2] V. p. 94, n. 2 et p. 96.
[3] P. 17].
[4] P. 19].

bien la mise au point de la controverse que les arguments présentés par Gilles suffisent d'ores et déjà à établir l'unité du principe substantiel.

Une forme appelée à donner à la matière sa première détermination, son acte substantiel, peut-elle être composée *intrinsèquement* de plusieurs formes, qui seraient ses parties *essentielles* ? Hypothèse absurde ! répond Gilles ; c'est multiplier à l'infini les éléments de la nature[1] et la composition d'acte et de puissance[2]; c'est s'éloigner arbitrairement du concept de *principium* ; c'est aboutir fatalement à la destruction de l'unité transcendentale de l'être[3].

Il serait impossible d'entrer dans le détail de ces arguments, sans faire un commentaire d'étendue démesurée. D'ailleurs il ne dispenserait pas le lecteur de recourir au texte original qui, en cet endroit, enserre le raisonnement dans des mailles étroites[4].

Notons cependant la considération finale de ce chapitre, parce qu'elle nous ramène au milieu scientifique où vécut l'auteur, et nous montre, par l'opposition de deux formules, que Gilles est au courant des divers modes de subordination qu'il est possible d'établir, et qu'on a établis de fait, entre les formes.

Admettre la composition intrinsèque des formes, c'est dire que les inférieures entrent comme parties constituantes dans la forme supérieure, et que celle-ci est d'autant plus éloignée de la simplicité qu'elle est plus parfaite. Le lecteur reconnaîtra cette formule[5]. La subordination qu'elle exprime va bien au delà des fonctions dispositives d'une forme vis-à-vis d'une autre, et cette doctrine dépasse le système de Kilwardby, comme

[1] Voir son raisonnement p. 22], I. Il est repris par Hervé de Nédellec, *op. cit.*, 73v A.

[2] P. 24], IV.

[3] P. 22] et 23]. Et qu'on ne verse pas dans une aveugle contradiction *(caeca contradictio)*, en objectant que l'humanité comprend l'état corporel et l'état spirituel : deux formes irréductibles. Car la forme dont il s'agit ici n'est pas le *principe substantiel*, mais l'objet d'un *concept* consécutif à la constitution de l'être humain. — Même objection et même réponse chez Hervé de Nédellec, *ibid.*

[4] Même doctrine chez Siger de Brabant, *Quaestiones naturales*, I, p. 60 (éd. Mandonnet).

[5] On la retrouve chez Hervé de Nédellec, en cette expression très nette: « Detur ergo gratia exempli, quod *ultima* forma componatur ex duabus formis praecedentibus, puta ex forma carneitatis et ex forma osseitatis vel ex forma animae sensibilis, sic enim ponunt fieri formae compositionem istius positionis sectatores. » *op. cit.*, fol. 73v B.

Gilles le remarque[1]. D'ailleurs, elle ne trouve ici sa place qu'à titre documentaire, et l'auteur observe avec raison que, dans un chapitre où l'on s'occupe de la simplicité ou de la composition d'une forme, *considérée en elle-même*, il ne doit pas être question de la coexistence de *multiples principes formels* d'une même substance[2].

On vient de voir que la notion stricte de forme substantielle entraîne sa simplicité. Elle entraîne aussi son *union immédiate* avec la matière. En d'autres termes, entre l'élément indéterminé du composé et l'élément déterminateur, pas de principe intermédiaire qui contribuerait ainsi à la *substantialité* même du composé[3]. Nous soulignons qu'il s'agit d'un intermédiaire constitutif de la substance. Car de nombreuses dispositions adventices, d'ordre accidentel, viennent adapter la matière à son principe informateur[4]. Conformément aux doctrines thomistes, ces dispositions se modifient sous l'action du milieu, et lorsqu'elles sont suffisamment profondes, le manque d'adaptation entre la matière et la forme devient exigitif d'une transformation corporelle.

Il est aisé de se convaincre que la présence dans le composé substantiel, d'un élément constitutif, unissant la matière et la forme, engendre tôt ou tard la pluralité des principes déterminateurs. Voilà pourquoi Gilles s'attache à montrer l'absurdité de cette conception. Le défaut capital de cette explication est de ne rien expliquer. Que serait cet intermédiaire, sinon une autre matière ou une autre forme ? Mais alors, pour rendre compte de l'union de cet intermédiaire avec chacun des extrêmes, il faut faire appel à un second intermédiaire. Et où s'arrêtera cette série régressive ?

[1] « Hoc autem forsan et aliquis nobiscum asserit sic formas non esse compositas », p. 24].

[2] P. 24]. — « Et quod alius modus compositionis quam adversarii ponunt in formis, illum scilicet qui est aggregatio plurium formarum... sicut ex pluribus membris connexis et collectis resultat unitas corporis humani, *manentibus tamen singulis membris sub propriis formis*... nec ad propositum in hoc capitulo pertinet, etc. », p. 25]. C'est la théorie de la subordination fonctionnelle. On y retrouve la comparaison du chapitre premier de la Pars I. Voir un nouvel exposé de la *dispositio* d'une forme vis-à-vis de l'autre, p. 65].

[3] P. 25-31]. Cf. S. Thomas, *De veritate*, q. 13, a. 4, ad 4m ; *De substantiis separatis* art. III, etc.

[4] P. 30].

L'objection qui résulte de la structure de l'homme[1], où l'âme raisonnable s'unit à la matière première par l'intermédiaire de « formes corporelles », s'évanouit, si l'on se pénètre de la psychologie thomiste. Après avoir exposé, en une page remarquable de précision, les affinités et les différences qui existent entre les couples d'idées acte et puissance, forme et matière[2], l'auteur conclut que la matière est un véritable sujet récepteur vis-à-vis de la forme qui comble son aptitude, en compénétrant son être. C'est pour traduire cette nuance qu'il distingue entre la *materia* et le *subiectum*[3]. Or, dans la génération de l'homme, le terme vers lequel convergent tous les efforts de la nature est la constitution définitive de l'être ; et c'est parce que la matière première (*subiectum*) est entraînée (*in motu*) vers ce but, que les déterminations intermédiaires de l'embryon humain n'ont pas en elles-mêmes leur raison suffisante : elles se rattachent à des formes préparatoires qui disparaissent, quand leur rôle est achevé[4]. Nous retrouverons la même doctrine, sous la plume de Gilles, en réponse à d'autres difficultés.

Dans les chapitres suivants, Gilles développe plusieurs autres théories thomistes qui achèvent de donner au système hylémorphique sa physionomie définitive : l'impossibilité d'une réalisation de la matière sans une forme substantielle ; le principe d'individuation ; l'origine des formes substantielles. Il suffira d'en faire une revue rapide.

La matière ou l'indéterminé ne peut exister sans une forme, car l'existence est la première des déterminations, et un indéterminé-déterminé

[1] P. 28]. Voir au préalable une autre objection, p. 27] : l'intermédiaire serait à la fois matière et forme : forme vis-à-vis de la matière première, matière vis-à-vis de la forme dernière. Gilles montre que cette doctrine aboutit à nier la simplicité de la forme et son unité.

[2] P. 28] et 29]. Ce sont les idées que nous avons exposées p. 23 et 24.

[3] Le *subiectum*, dans un sens général, est « id quod formae essentiali subicitur », p. 29], et on peut le considérer vis-à-vis de la forme à trois moments différents *(in triplici habitudine)* : a) in motu ad formam, b) iam per actum formae determinata, c) in potentia naturali ad formam. V. p. 29], 30] et dans l'appendice, p. 96], 1, les explications complémentaires. — C'est dans le second sens qu'Avicenne définit le *subiectum* en ces termes : « Haec hyle secundum quod est in potentia receptibilis formae aut formarum vocatur hyle, et secundum quod est in actu sustinens formam vocatur subiectum. » *Sufficientia*, L. I, c. 2 (éd. Venise, 1508, fol. 14r B).

[4] P. 30].

est une contradiction. Mais l'inverse n'est pas nécessairement vrai. La forme étant l'unique source de perfection actuelle, il n'y a pas de contradiction à concevoir l'existence d'une forme sans une matière réceptive. Aristote accorde à l'intellect actif, Platon aux « formes » ou aux « Idées », une existence extrasensible[1]. La scolastique conclut de l'indépendance de nos actes intellectuels vis-à-vis de la matière, à la spiritualité de l'âme qui les pose. De plus, elle considère l'ange comme une forme séparée. Il faut donc établir une distinction entre les formes immatérielles, et des formes moins parfaites qui ne peuvent exercer leur acte que dans la matière[2].

Quel est le principe d'individuation des êtres ?

Les controverses sur le principe de l'individuation occupent une si grande place dans les écoles, à l'époque de la publication du *de unitate formae*, leur retentissement en métaphysique est si profond, que Gilles ne s'est pas cru dispensé de donner son avis sur ce grave problème[3]. Il parle en disciple fidèle de saint Thomas. Pas une allusion au décret de Etienne Tempier qui, il y a un an à peine, avait brutalement fait condamner la doctrine du grand docteur dominicain !

Comment les formes séparées ou les anges diffèrent-ils les uns des

[1] P. 31]. Gilles donne des formes ou idées platoniciennes une notion exacte, contrairement à beaucoup de scolastiques qui identifient les Idées de Platon avec les idées divines. Cf. p. 38] et 39] où il expose la théorie platonicienne sur l'individuation des formes séparées, conformément aux principes de la Dialectique de Platon.

[2] P. 35]. R. Kilwardby nous apprend incidemment, dans sa lettre à P. de Conflans, qu'il reporte la composition de matière et de forme dans les êtres suprasensibles. P. 616 et 617.

[3] V. le début du capitulum quintum, p. 35]. L'importance accordée vers 1270-78 au problème de l'individuation n'a rien d'étonnant, si l'on songe que ce problème servait pour ainsi dire de pierre de touche aux diverses métaphysiques en présence. D'une part, averroïstes et thomistes discutaient pour savoir si l'âme humaine est assimilable aux formes séparées, et si, par conséquent, le monopsychisme est un corollaire de la solution averroïstico-thomiste, ou de la distinction spécifique des substances séparées. D'autre part, les anciens scolastiques et les thomistes défendaient des positions irréductibles ; les premiers, au nom de la convertibilité de l'acte et de la forme, de la puissance et de la matière, concluaient logiquement à la composition hylémorphique des anges ; les seconds, s'attachant au rapport *quantitatif* impliqué dans le concept de matière, limitaient aux seuls êtres corporels la composition de matière et de forme. V. à ce sujet, Mercier, *op. cit.*, p. 88 et suiv.

autres ? Ont-ils tous *une essence spécifique semblable*, soumise à autant de réalisations numériques qu'il y a d'individus ? C'était, nous dit Gilles, une opinion antique et de grande autorité. Ou bien, y a-t-il *deux espèces* angéliques comportant chacune un nombre indéfini d'individus? Ou enfin, trouve-t-on à la fois dans les anges la triple classification générique, spécifique et numérique ? En ce sens que les hiérarchies angéliques constituent des genres différents ; les ordres hiérarchiques, des espèces d'un même genre ; les anges de chaque ordre, des individus d'une même espèce ? Gilles ne partage aucune de ces théories, mais il nous apprend que la dernière était défendue par des maîtres dont lui-même suivit les leçons, et notamment par Albert le Grand[1]. En réalité, l'enseignement d'Albert sur ce problème est flottant, et traduit à un haut degré les hésitations doctrinales qui sont une des faiblesses de son tempérament de philosophe[2].

Gilles a rompu avec les vues de son ancien maître pour se rallier au thomisme : une forme séparée n'est pas susceptible d'être réalisée en plusieurs individualités, car elle n'est pas appelée à déterminer un sujet récepteur, elle existe par elle-même. Chaque personnalité angélique constitue toute son espèce[3].

[1] P. 38]. Cf. p. 65.

[2] Qu'on en juge par la comparaison des textes suivants, empruntés à diverses œuvres : « Sine praejudicio dicimus cum ultimis rationibus, quod Angeli non differunt solo numero, sed etiam quilibet ab alio differt forma et specie : sunt tamen sub eadem natura generis ». *Summa de creaturis*, tr. IV, q. 29. — « Dicendum, quod circa istam materiam tres sunt opiniones... alii *probabilius* dixerunt, quod Angeli unius ordinis sunt unius speciei : diversorum ordinum, diversorum specierum .... Tertii dixerunt, quod omnes Angeli sunt unius speciei, differunt tamen hierarchiis et ordinibus...... Et quia haec sententia Sanctis congruit et in eam magis consentire videntur, *ideo videtur huic opinioni consentiendum esse,* sicut persuadent rationes ultimae inductae. » *Summa Theologica*, P. II, tr. 2, q. 8. — « Quidam enim rationibus primis concedunt omnes Angelos specie differre, *et hoc mihi videtur probabilius* omnibus aliis : quia in veritate *rationabiliter* non potest aliud bene defendi. » *In II. l. Sentent.*, D. IX, a. 7. — « Alii vero adhuc probabilius eos qui sunt ejusdem ordinis esse ejusdem speciei, eos vero qui sunt in eadem hierarchia, esse in eodem genere propinquo, omnes autem esse in uno genere remoto, scilicet spiritualis naturae. Quidam vero dicunt, quod omnes differunt ad invicem secundum speciem, et hoc est necessarium si sequimur rationes Philosophorum. » *Comm. de caelesti hierarchia*, cap. IV.

[3] Ce qui ne veut pas dire qu'un ange est une espèce et non pas une individualité ! Sur cette formule courante, par laquelle on endosse à Thomas d'Aquin un non-sens, V. Mer-

Dans le monde corporel, au contraire, la raison fondamentale de la multiplicité des formes d'une même espèce est leur assujettissement à la matière, et comme la quantité, avec les dimensions spatiales qui en résultent, est l'attribut fondamental de la matière, c'est la quantité qui est la raison prochaine et l'indice de l'individualité. En d'autres termes, si le type spécifique et abstrait doit actualiser une matière, et que celle-ci implique un rapport nécessaire avec l'espace, il doit se trouver réalisé en autant d'individus semblables qu'il y a de circonscriptions quantitatives et corporelles de la matière réceptrice[1].

Dernière question, quelle est l'origine des formes substantielles ?

Les anciens physiciens, Démocrite, Leucippe, Anaxagore, Empédocle, déclarent les formes ingénérables et éternelles. D'autres, comme Platon et Avicenne, font appel à une cause extrinsèque, un *dator formarum*, appliquant les formes à la matière : théorie insoutenable, car elle n'accorde aucune fonction réelle au travail de la nature, et exige une intervention constante de la divinité dans la génération[2]. Gilles souscrit à la théorie aristotélico-thomiste de l'*eductio formarum e potentiis materiae*. Le mouvement (*motus*) emporte les substances corporelles dans un incessant devenir ; la production d'une forme est la réalisation d'une aptitude nouvelle, la mise au point d'un nouvel état que traverse la matière[3].

cier, *ibid.* Gilles dit de même que l'espèce « determinatur per unum suppositum », p. 41]. Or, le *suppositum* est la substance individuelle, complète.

[1] Gilles parle d'un troisième mode d'individuation, celui de Dieu, ou de l'être « in quo non differt sua essentia, suum esse et sua operatio », p. 41]. De plus, il démontre qu'en dehors de ces trois modes d'individuation il est impossible d'en concevoir d'autres, p. 42]. Incidemment, il explique comment les corps célestes sont uniques dans leur espèce, tout en étant composés de matière et de forme (v. à ce sujet notre *Histoire de la Phil. médiévale*, p. 276 et 277), et pourquoi il faudrait maintenir la doctrine exposée sur l'individuation des anges, même si on admettait, conformément à quelques textes de saint Augustin, que les anges ont des corps.

[2] Cette page d'histoire est exacte dans ses grandes lignes. Notamment l'explication du démiurge platonien, que Gilles représente comme *cause d'application* des idées à la matière, est une des interprétations qui s'adaptent le mieux à l'économie du platonisme. Exacte aussi la doctrine attribuée à Avicenne.

[3] Il est remarquable que Gilles ne souffle mot de la doctrine des *rationes seminales*, chère aux anciens scolastiques, et chère avant tout à Robert Kilwardby, qui s'est exprimé

Exception doit être faite pour l'âme humaine, qui sort des mains du Créateur. Car l'effort de la nature est limité au domaine de la matière. Mais alors, objectent les partisans de la pluralité des formes, s'il n'y avait qu'un principe substantiel en nous, il serait à la fois matériel et immatériel ? Gilles répond par la distinction thomiste de l'essence et des facultés : à l'essence de l'âme, une et indivisible, se surajoutent des pouvoirs d'action, correspondant à ses activités irréductibles.

Ces points fixés, abordons l'objet principal du traité[1].

III.

L'unité de la forme substantielle.

C'est dans cette troisième partie du traité de Gilles que se manifestent le plus nettement les préoccupations du polémiste, et les réflexions originales dont il se réclame. Ce qui importe, ce n'est pas tant d'*exposer* (Chapitre premier) et de *prouver* (Chapitre deuxième) la théorie de l'unité des formes, mais de faire voir à quelles difficultés inextricables conduit la thèse pluraliste (Chapitre troisième) ; et quelle est la faiblesse de ses positions (Chapitres quatrième et cinquième). Et alors même qu'il expose ou légitime ses doctrines propres, le choix des exemples, la mise en œuvre des idées témoignent que l'écrivain a les yeux fixés sur un adversaire contre lequel il se met en garde.

L'exposé de la théorie de l'unité des formes, ou, pour emprunter le lan-

au sujet de l'évolution des formes dans les termes les plus significatifs. Il emploie notamment le terme *evolutio* : « Evolutio illarum rationum et explicatio per res actuales fit per secula », p. 616. Cf. p. 619, 623 et 620. « Intelligenda est igitur materia naturalis prima, non sicut quedam proxima inchoatio,... sed est quid dimensiones habens corporeas, impregnatum originalibus rationibus sive potentiis, ex quibus producendi sunt actus omnium specificorum corporum sive simplicium sive compositorum sive mixtorum per operationem nature. » Quelle que soit la raison de ce silence, une discussion de cette importante question eût été un hors-d'œuvre.

[1] Gilles consacre un dernier chapitre à montrer dans quel sens le prédicat d'un jugement peut être appelé la *forme* du sujet dont il est prédiqué. Cette forme n'est pas le « *principium essendi* » des êtres. — Même question chez Hervé de Nédellec, *op. cit.*, q. IV, art. II et III.

gage de l'auteur, la *determinatio per modum narrationis*[1], est résumé dans une page du plus pur thomisme : la forme donne la première actuation, l'état subsistantiel, à la matière première et à toutes les parties du composé corporel ; elle est le principe de toutes ses déterminations constitutives. (*Prima positio*). Si, dans un corps vivant, on attribue des noms divers aux membres dont les fonctions organiques sont spécialisées, c'est à raison des manières d'être accidentelles qui les qualifient, et non pas en vertu d'un état substantiel qui leur appartiendrait en propre. (*Secunda positio*). La diversité nominale que nous attribuons, dans nos jugements, à ces parties corporelles, repose sur un acte *abstractif* qui saisit ces déterminations fonctionnelles, et n'exige pas, dans l'ordre extramental, une indépendance substantielle de ces parties. (*Positio tertia*). Dans les transformations substantielles, même les plus élémentaires, les dispositions et les qualités qui demeurent à travers la décomposition ou la composition chimique et affectent l'être nouveau, ne se rattachent plus à la forme du corps disparu, mais à la forme subséquente, source unique des actuations du nouvel être. (*Positio quinta et sexta*). Ce qui est vrai de la substance des choses est vrai de leurs opérations. Le composé seul agit (*operationes sunt suppositorum*), par la vertu de l'un ou de l'autre de ses éléments constitutifs. La multiplicité des opérations n'implique pas la pluralité des formes. (*Positio quarta*). Elle s'explique aisément, ainsi que Gilles le déclare ailleurs, par la multiplicité des *potentiae* ou principes prochains de l'action[2].

Quand il entreprend de *démontrer la thèse de l'unité de la forme*, le philosophe belge est sobre de développements. Des arguments fondamentaux, auxquels Thomas d'Aquin consacre des chapitres entiers, occupent ici à peine cinq à dix lignes. Manifestement, l'auteur se réfère à des choses connues de tous au moment où il écrit.

[1] P. 54]-60].

[2] *Potentia* a deux sens très distincts dans le thomisme. Tantôt ce terme s'oppose à *actus* et désigne alors la réceptivité, la simple aptitude d'un sujet à acquérir, par un changement, une détermination nouvelle. Tantôt la *potentia* désigne le principe prochain de l'activité de la substance, et elle se range alors dans la catégorie aristotélicienne de la qualité. Aucune de ces deux acceptions n'a de rapport avec la fausse notion de la *potentia* relevée p. 96.

Voici la classification qu'il établit lui-même entre les preuves de la thèse : les *rationes communes*, les *similitudines*, les *rationes propriae*[1].

Les *rationes communes* sont des arguments métaphysiques et physiques qui ne sont pas puisés dans l'analyse de la matière et de la forme, mais s'appuient sur des vérités solidement démontrées par ailleurs. Gilles se borne à rappeler les trois preuves basées sur l'unité transcendentale, sur la notion de l'être substantiel, sur la possibilité de la génération : elles se retrouvent, à peu près suivant le même ordre, dans une des dernières œuvres de saint Thomas[2], et il en a suffisamment été question dans un précédent chapitre[3].

Les *similitudines*, ou comparaisons, servent à expliquer comment, dans les substances supérieures, un principe unique suffit aux déterminations multiples et irréductibles de l'être. C'est que le plus parfait supplée au moins parfait, comme le nombre supérieur contient *virtualiter* le nombre inférieur, comme le tétragone équivaut *in potentia* au trigone[4]. Gilles ne reprend pas la première comparaison, mais il retient la seconde[5], et il ajoute une image nouvelle. Quand on trace une ligne longue de quatre coudées, la ligne a mesuré successivement une, puis deux, puis trois coudées. De même le composé humain a successivement subi l'information d'un principe végétatif, sensible et intellectuel, et pas plus qu'une ligne de quatre coudées, considérée dans sa longueur totale, n'est décomposée en quatre lignes d'une coudée, l'homme doué de raison ne peut être l'aggrégat d'un être corporel, d'un être sensible et d'un être intelligent[6].

Les arguments *ex propriis* sont empruntés aux notions mêmes de

[1] P. 61]-64].

[2] *Quodl.* XII, art. 9.

[3] V. p. 53 et 54.

[4] Cf. p. 56.

[5] A noter que R. Kilwardby emprunte cette même comparaison des formes géométriques dans un sens différent : « si ad latus tetragoni erigatur angulus, facit pentagonum, licet pars eius fuerit prius et pars exterius opposita. Quadranguli etiam, qui preerat (?) sunt duo trianguli partes, et per eorum copulationem fit nova species, qui quadrangulus ex duobus constat triangulis. Hec in figuris non incongrue exemplari possunt, que dicta sunt in tribus anime potentiis », p. 628.

[6] Gilles cite une troisième « similitudo » : Il y a, dit-il, un rapport de similitude entre les dispositions, préliminaires à l'introduction de la forme dans le corps simple, et les formes intermédiaires qui préparent, dans les organismes supérieurs, l'introduction de la forme supérieure.

matière et de forme, telles qu'elles ont été exposées dans la seconde partie.

1. L'actuation de la matière par une forme donne naissance à un *hoc aliquid*, à une substance individuelle, car tout être déterminé est nécessairement *tel* être. Admettre qu'une seconde forme complète intrinsèquement ce composé premier, c'est faire entrer un être complet dans la constitution d'un second être ; ce qui aboutit au renversement de la théorie hylémorphique.

2. Dans le système de la pluralité des formes visé par l'auteur, la première seule est en union *immédiate* avec la matière ; les autres, tout en informant la matière, supposent l'intermédiaire de la première forme, ce qui conduit à établir une distinction de nature dans leur acte informateur respectif. Il a été démontré plus haut que cette doctrine est contraire à la notion même de matière et de forme.

Déjà ces deux argumentations constituent à la fois des réfutations du pluralisme et des preuves de l'unité. Les chapitres suivants sont de pure polémique ; les uns, *agressifs*, exposent les inconvénients du pluralisme ; les autres, *défensifs*, réfutent point par point les objections des adversaires.

Multiples sont les inconvénients que le pluralisme entraîne à sa suite, tant sur le domaine de la *logique*, que sur celui de la *physique* et de la *théologie* : tel est l'objet du chapitre troisième. L'auteur ne nous livre qu'un raisonnement dans chacun de ces ordres d'idées ; ses successeurs et imitateurs des vingt dernières années du siècle transformeront ces preuves en lieux communs.

1. La permanence d'un état corporel identique, au moment de la mort de l'homme et pendant les premiers instants qui suivent la dissolution du composé ; d'autre part, la nécessité d'expliquer cette permanence par une *forma corporeitatis* qui coexiste en nous avec l'âme spirituelle et qui, à la séparation de celle-ci, continue d'exercer sur le cadavre son action informatrice : voilà ce que les partisans du pluralisme considèrent comme une raison à l'emporte-pièce en faveur de leur système. Presque tous se sont laissés leurrer par cette explication facile d'un phénomène naturel, que la science d'alors se représentait sous les formes les plus fantaisistes.

Mais voyez, dit Gilles, à quelle absurdité ce système nous accule. Si la *forma corporeitatis* demeure identique dans ces deux états, le corps de l'homme vivant et ce même corps à l'état cadavérique sont *numéri-*

quement la même substance. Cependant ils appartiennent à des genres différents ; car qui oserait dire que la division des substances en organiques et inorganiques n'est pas une classification générique des êtres? Une même chose peut donc être rangée dans deux genres différents ! Quel dévergondage logique !

2. Absurdité encore — étant donnée la *physique* scolastique — de prétendre que la fonction informatrice d'un principe substantiel sert de préparation, de disposition à celle d'un principe supérieur[1]. Car enfin, si toute actuation prépare à une actuation supérieure, la forme à laquelle celle-ci se rattache *ne peut disparaître* que si les dispositions du sujet récepteur, cause de l'apparition de cette forme, viennent à se modifier. Le processus cosmique est dominé par cette grande loi que, pour changer d'état substantiel, le milieu ambiant doit *disposer* le sujet, ou la matière première, à cette transformation. Aussi longtemps qu'un corps demeure dans les mêmes dispositions de chaleur, d'électricité, etc., le passage d'un état chimique à un autre état chimique n'aurait pas de raison suffisante.

Or, Gilles remarque avec beaucoup de finesse qu'en partant de ces prémisses, il faut nier la corruptibilité des corps, c'est-à-dire la possibilité même du changement dans la nature. En effet, suivant les adversaires, il est pour le moins *une* forme qui poursuit la matière à travers toutes ses transmutations, la *corporeitas*. Mais si la *corporeitas* demeure, la forme supérieure, elle aussi, continue de déterminer l'être, puisque la *corporeitas* lui sert de *disposition*, et ainsi de suite.

3. La difficulté « théologique » rappelée ici se rapporte à l'identité de l'homme vivant et du corps ressuscité. Le pluralisme des formes est impuissant à assurer cette identité : les formes inférieures qui constitueront le corps humain seront certes *semblables*, mais ne pourraient être *identiques* à des formes disparues[2].

Après l'attaque, la *défense*. Tandis que la plupart des considérations qui précèdent s'appliquent à tout système pluraliste[3], la réfutation des

[1] L'exposé de cet argument montre que Gilles vise bien un système où la subordination des formes est *dispositive* et non *essentielle*. Cf. p. 95 et 96.

[2] Cf. p. 55.

[3] Sauf l'objection tirée de l'incorruptibilité des organismes qui, telle qu'elle est présentée, est propre au système de la subordination *dispositive* des formes.

arguments adverses, qui forme l'objet du quatrième et du cinquième chapitre, vise en plein Robert Kilwardby. Gilles de Lessines suit pas à pas les raisons exposées par son adversaire, et il semble que l'ordre des arguments est celui-là même qu'adopte Kilwardby dans le traité critiqué par le *de unitate formae*: objections logiques, physiques, métaphysiques, théologiques. Suivons les deux jouteurs dans le développement des principales idées.

1. Les arguments logiques de Kilwardby[1]. — Les prédicats essentiels, le genre et l'espèce, expriment la *forme* du sujet auquel on les attribue. Leur multiplicité engendre le pluralisme des formes (I). De même, à tout prédicat rapporté d'une façon univoque à des sujets nombreux, — par exemple, la sensibilité prédiquée à la fois de l'âne et de l'homme — doit répondre une même détermination ontologique (II). — Enfin, des attributs privatifs, — tels la vie et la mort, supposent un sujet identique. Et comme l'identité d'être exige l'identité des formes, il faut prédiquer du corps vivant et du corps privé de vie un principe identique, qui, dans le premier, se maintient à côté d'une forme vitale et introduit la pluralité dans le sein de la substance (III).

On attachait grande importance à des raisonnements de ce genre; car ils se retrouvent copieusement étalés dans toutes les monographies du temps. De même, les *sophismata*, ou exercices dialectiques, en font un usage abondant, parce qu'ils permettent de saisir les différentes espèces de *suppositiones logicae*. Gilles consacre à ces matières une réfutation relativement longue. Beaucoup trop longue même ; car il eût pu se borner, pour toute réponse aux deux premières objections, à la distinction fondamentale qu'il établit: « praedicata vero formalia non ponunt pluralitatem per esse, sed tantum per rationem »[2]. Autre chose est le *travail de l'esprit* qui envisage une chose sous divers côtés et la décompose en ses notes génériques et spécifiques ; autre chose le *travail de la nature*, où un principe unique d'actualité constitue une substance dans son genre, dans son espèce et dans son individualité. L'objection confond la forme logique dont il n'est pas question, avec la forme ontologique ou la cause formelle[3]. — Quant à

[1] P. 7]-8] et p. 67]-69].
[2] P. 67].
[3] Cf. p. 25.

la troisième difficulté, l'auteur observe que la mort et la vie sont des concepts relatifs à une même réalité, absente ou présente, à savoir : la forme vitale unique. Dès lors, la théorie de l'unité respecte les lois logiques régissant l'opposition privative des idées. Il est bien vrai que, suivant les conceptions scientifiques du temps, le cadavre est un *autre individu substantiel*, (secundum rationem individui per se subsistentis). Mais envisagée à ce point de vue nouveau, la diversité individuelle de l'être vivant et de son corps privé de vie constitue une fin de non recevoir.

2. Les arguments métaphysiques de Kilwardby. — L'archevêque de Cantorbéry a-t-il joint au groupe de démonstrations logiques la quatrième objection rapportée par Gilles[1] ; ou bien celui-ci a-t-il commis la méprise qu'il nous faut relever ? Quoi qu'il en soit, il ne s'agit plus ici de pure dialectique, mais d'un principe fondamental, qui nous transporte dans le plein domaine de l'ontologie et nous ramène à l'idée inspiratrice du pluralisme : « à toute détermination réelle de l'être doit correspondre une forme distincte »[2].

Ce principe apparaît dans une de ses applications : la multiplicité d'*opérations* irréductibles d'un même être ne peut avoir son fondement que dans une multiplicité de formes. — Nous rencontrons d'autres applications de ce principe dans divers arguments rangés sous l'étiquette de *rationes physicae*. Les voici : l'état corporel, constitué par la triple dimension spatiale, est une détermination distincte de celle qui fixe la substance matérielle dans une des quatre catégories de corps simples ; dès lors la forme de corporéité coexiste avec la forme de l'élément[3]; — la diversité réelle des parties d'un composé matériel, comme les pieds, les mains, les yeux d'un homme en vie, exige une diversité corrélative de formes intégrantes[4] ; — l'irréduc-

[1] P. 8] et 70].

[2] V. p. 34.

[3] P. 8], II. — Cf. Kilwardby : « Et hec *(scil.* materia rerum in substantia transmutabilium) nunquam denudatur a corporeitate et habet semper aliquam formam in actu et multas in potentia, etc. » p. 617. « Item cum quatuor elementa et ex eis mixta conveniunt in corporeitate, circumscribamus per intellectum differentias specificas tam mixtorum quam miscibilium ; constat, quod intellectus inveniet corpus dimensiones habens, sed nondum specificatas. » p. 618.

[4] P. 10], I. Cf. le texte de Kilwardby cité p. 95, n. 2. Même théorie chez Peckham :

tibilité des perfections qui correspondent à l'état corporel, à la vie végétative, à la vie sensitive, est démontrée à l'évidence par leur existence séparée dans le minéral, la plante, l'animal[1] ; or, cette irréductibilité demande pour chacune de ces perfections une forme substantielle distincte. Refuser de souscrire à cette thèse, c'est nier la présence de ces perfections dans l'homme[2], ou les rattacher à la forme intellective[3]. Et voyez, dans cette seconde alternative, à quelle absurdité on est conduit : si une forme intellectuelle peut être le principe de nos sensations et de nos fonctions végétatives, pourquoi ne pourrait-elle pas remplir le même rôle dans les végétaux et les animaux[4]? Et Gilles aurait pu ajouter à ces soi-disant corollaires, ces autres conséquences absurdes que Kilwardby déduit avec une logique vraiment enfantine : le pouvoir intellectif dans un végétal n'aurait pas de raison suffisante ; on trouverait dans un être un principe de sensibilité sans activité correspondante[5]. Bien plus : animaux et plantes devraient être capables de mériter et de démériter ! Une âme spirituelle devrait informer la matière séminale au moment de la génération, et la mort intra-utérine d'un embryon entraînerait la séparation d'une âme qui jamais ne se serait trouvée, et qui, au jour de la résurrection, jamais ne se trouvera en union avec un corps humain, etc.[6]

« nullum corpus sancti totaliter vel *partialiter* in toto orbe existere vel in Urbe, cum sine unitate formae generalis aut *specialis* nullum corpus possit numeraliter esse unum. » Ehrle, *op. cit.*, (Zeitschrift etc., p. 181).

[1] Kilwardby : « Item sensitiva et intellectiva ipse potentie inveniuntur distincte non solum subiecto sed et loco. Vegetativum enim absque sensitivo est in planta. Sensitivum absque intellectivo in brutis. » p. 624.

[2] P. 10], IV. Kilwardby : « Quomodo ergo, quando in homine adunantur, sunt idipsum simplicis essentie? Nisi dicatur, quod equivoce sunt in homine simul, in aliis divisim, manifestum est, quod hoc nichil est. » *Ibid.*

[3] P. 11].

[4] P. 11], VIII. — Kilwardby : « Item, si vegetativum univoce est in homine et in aliis, et vegetativum in homine est simul sensitivum et intellectivum... vegetativum in planta esset simul sensitivum et intellectivum, scilicet habens potentiam ad sentiendum et intelligendum. Quare ergo non intelligit planta, cum intellectus ibi sit ? »

[5] « Perfectio esset, ubi non est suum perfectibile... Planta enim non est perfectibilis huiusmodi forma » — « sensitivum et intellectivum essent alicubi preter actiones sentiendi et intelligendi. » p. 625.

[6] « Item ex hoc sequeretur, quod casu aliquo pereunte embrione, antequam effigiatus sit fetus, periit homo. Ex quo videtur ulterius sequi, quod hec anima simplex erit sine

Quelle est l'attitude de Gilles devant cette accumulation de difficultés ? Notons d'abord qu'il n'entreprend pas une réfutation ex professo du principe fondamental du pluralisme ; pas plus que les arguments cités n'en contiennent une formule adéquate. Le philosophe belge se borne à combattre son adversaire sur le terrain que lui-même s'est choisi. Résumons sa pensée.

Et d'abord, la multiplicité des actes posés par un être s'explique par la pluralité des *potentiae* qui découlent de son essence. Ainsi en est-il notamment dans les substances spirituelles, douées d'intelligence et de volonté, et aussi dans l'homme, où une même forme intellective est le fonds radical d'une multitude de puissances organiques et suprasensibles, toutes hiérarchisées entre elles. Il est évident, d'ailleurs, que dans une même faculté, des opérations multiples dérivent d'un même principe dynamique : la connaissance spéculative, la déduction scientifique de la cause à l'effet, la direction de la conduite sont autant de manifestations d'une même énergie intellective. Ce qui est vrai de l'intelligence, est non moins vrai de la volonté et même des activités physiques et chimiques des corps inorganisés. La psychologie de Gilles est intellectualiste, mais contient cette doctrine sui generis des rapports de la volonté et de l'intelligence : l'obligation de *mériter* la mise en possession de notre fin est la raison formelle de l'existence de la volonté ; et comme la fin de l'homme réside dans l'exercice plénier de la faculté intellectuelle, le vouloir sert de stimulant au connaître, et l'effort est la source du mérite[1].

C'est encore par les principes du thomisme que Gilles concilie avec l'unité de la forme substantielle la diversité des parties intégrantes d'un organisme et la multiplicité des « degrés métaphysiques » de l'être. Au sujet de la composition physique, il rappelle que la variété fonctionnelle des membres sert de base aux dénominations propres du langage (propter

corpore et non spectabit ad statum resurgentium : nunquam habuit corpus humanum et ideo ad ressurrectionem requirere non potest, quia quod nunquam fuit, nunquam moriebatur. Item, si idipsum est vegetativum, sensitivum et intellectivum, propinquum erit incidere in errorem, quod plante et bruta mereantur et demereantur propter intellectum, qui est in eis ; aut quod homo nec mereatur nec demereatur propter identitatem intellectivi cum vegetativo et sensitivo. » p. 625.

[1] P. 51]. — Cf. p. 71] : Oportet quod sit alia potentia quae faciat in actu intelligendi conatum et rationem habeat merendi.

rationes nominum quas intellectus attendit), mais que, dans la réalité, toutes ces parties convergent vers l'unité d'un tout et dépendent d'un même principe substantiel[1]. Le travail intellectuel, qui soumet une même réalité à des considérations abstractives multiples, explique aussi que la perception totale d'une substance corporelle, individualisée (*hoc aliquid*), résulte de la superposition de concepts génériques et de concepts spécifiques. Telle est la loi de l'esprit. N'imposons pas à la chose extramentale un mode d'être purement subjectif: toutes ces appréhensions intellectuelles trouvent leur fondement dans la même forme substantielle, — qu'il s'agisse d'ailleurs des corps élémentaires[2] ou des êtres supérieurs[3]. Dès lors, les conséquences ridicules de Kilwardby sur la réductibilité des opérations sensibles et suprasensibles dans l'homme[4], sur le caractère intellectif du principe substantiel des plantes et des animaux ne méritent qu'un long haussement d'épaules (quam magna ruditas ! — adhuc rudius)[5] : elles reposent, dit Gilles, sur un sophisme de l'accident (fallacia accidentis)[6], sur une confusion de la forme substantielle de l'homme et de la faculté intellective, qui n'est qu'une réalité accidentelle découlant de la substance, au même titre que les puissances sensibles et végétatives. Elles méconnaissent aussi la finalité qui régit l'union de la matière et de la forme, et qui exige dans un sujet des dispositions proportionnées à la perfection que la forme est appelée à lui conférer[7].

De tous les arguments chers au pluralisme, l'interprétation de la composition métaphysique des êtres est celui qui a le plus défrayé les controverses. Toutes les conceptions relatives à la *forma corporeitatis* s'y rattachent. Il est remarquable que Gilles ne s'y arrête presque pas. On ne rencontre pas même, dans sa réfutation, l'expression de *gradus formarum* qui, dans son acception fondamentale, semble avoir été créée pour désigner la *graduation*, *l'échelonnement* des perfections auxquelles correspondent les concepts génériques et spécifiques[8].

[1] Cf. p. 109.
[2] P. 73], II.
[3] P. 79], III.
[4] P. 79], V.
[5] P. 79], IV et V.
[6] P. 80], V.
[7] *Ibid.*, VI.
[8] C'est dans ce sens que saint Thomas, (*Metaphys.*, lib. II, l. II, medio) emploie

3. Les arguments cosmologiques de Kilwardby. — Par raisons cosmologiques en faveur de la pluralité, nous entendons celles qui s'inspirent de notions propres à la physique, la génération des êtres et le mouvement. On peut les grouper comme suit :

a) La permanence des qualités d'un corps simple dans la substance complexe exige la coexistence des formes élémentaires et de la forme complexe dans le mixte. C'est la théorie d'Avicenne et d'Averroës, reprise par Kilwardby[1]. Gilles ne conteste pas le fait signalé par son adversaire, mais il lui oppose l'interprétation thomiste et aristotélicienne : « Quando aliquid generatur ex pluribus elementis, tunc proprietates aliquae *similes* proprietatibus elementorum, non tamen *aequales* possunt remanere »[2].

b) La génération humaine est inintelligible sans la pluralité des formes. Ici, du moins, dit Kilwardby, le pluralisme occupe une position inexpugnable[3]. Car l'âme intellectuelle est créée par Dieu, le corps est engendré par les parents. Il serait absurde de prétendre que ce corps n'a aucune réalité, et dès lors aucune forme, avant son union avec l'âme[4] ; il serait non moins absurde de dire que la présence de celle-ci exige l'anéantissement de celle-là[5]. L'origine de l'homme nécessite le concours de deux agents ; ni leurs activités, ni le terme de leurs opérations ne se confondent.

Gilles répond à la suite de saint Thomas : Qu'importe, dans la trajectoire

l'expression *gradus formarum*. Parlant des concepts génériques et spécifiques et de leurs rapports, il écrit : « Quia necesse est ut in rerum natura *tot gradus formarum* inveniantur quot inveniuntur genera ordinata et differentiae. » Dans un second sens, Richard de Middleton parle de la *graduation* de la même forme dans le corps, pour désigner un enrichissement progressif de réalité.

[1] « Forma enim mixta, licet naturaliter preparata sit ad continendum et salvandum elementa in mixto ; hoc tamen efficere non potest, nisi adiuvante virtute celesti sibi mixta et unita, ut ita dicam, ad conservandum mixtum et miscibilia in ipso. » p. 628.

[2] P. 72].

[3] Kilwardby : « Si dicatur, quod hec simplex habens tres potentias in planta et bruto sit per generationem, in homine vero per creationem ; ut quid hoc ? Mixtio enim humani corporis et compositio eius nobilior est quam brutorum et plantarum. Quare, cum in plantis et brutis possint educi vegetativa et sensitiva de elementis mediante mixtione, multo citius et hoc erit in homine. Et si hoc, nichil erit anime rationali, ut sit spirituale. Id enim, quod generatur, etiam corporale est. » p. 626.

[4] P. 9], IV.

[5] P. 9], V.

d'un mobile, le nombre des points intermédiaires à parcourir ! Le mouvement demeure unique, comme le terme final auquel il doit aboutir. Ainsi en est-il de la génération de l'être humain. Deux agents peuvent concourir à la production d'un effet unique, quand leurs activités sont ordonnées l'une vers l'autre. Cette convergence rend compte de l'unité du résultat, et de l'unité du mouvement *(motus)* ou du devenir qui en assure la réalisation[1]. Ainsi s'explique le caractère dispositif des formes intermédiaires, et leur disparition n'est pas la résultante d'un conflit de principes dynamiques, mais la conséquence naturelle de l'acquisition plénière de la perfection du sujet récepteur[2].

Dès lors, elles s'écroulent d'elles-mêmes les autres difficultés suscitées par Kilwardby sur l'inanité du travail de la nature dans la génération humaine[3], sur cette soi-disant information de la matière indéterminée (*materia nuda*) par la puissance intellective *(potentia intellectiva)*. Le vague même de ces formules est l'indice des préjugés qui, dans le camp des adversaires du thomisme, règnent au sujet des idées nouvelles.

Il resterait, pour compléter cette analyse, à passer en revue les objections d'ordre théologique mises en avant par les pluralistes. Elles sont puisées dans l'interprétation des dogmes de la création, de l'incarnation, de la passion, de la mort et de la résurrection du Christ, de la transsubstantiation, de la transmission du péché originel[4]. Mais ces questions sortent des cadres purement philosophiques de ce travail. On sait que les œuvres des scolastiques entremêlent les questions de théologie et de philosophie ; mais depuis que la lumière s'est faite sur leur *méthode*, plus personne n'ose répéter les sottes accusations qui circulaient encore, il y a vingt ans, sur leur ignorance de la philosophie et de sa distinction avec la théologie. Qu'il nous suffise d'appeler l'attention du lecteur sur l'importance de ces discussions théologiques dans des milieux intellectuels, où l'étude sacrée couronnait l'édifice du savoir[5].

[1] P. 76], VI. Cf. p. 57.

[2] P. 75], III.

[3] P. 11], VII.

[4] P. 12]-17] et p. 81]-89]. L'argument tiré du dogme de la création se retrouve, avec plusieurs similitudes, chez Gilles, p. 12] et chez Kilwardby, p. 614.

[5] Les lettres de Peckham présentent également les raisons théologiques qu'on faisait

L'opuscule *de unitate formae* se termine par une vue d'ensemble, où l'auteur résume ses principales conclusions.

valoir contre l'unité des formes : « nec corpus fuisse unum numero vivum et mortuum, nec aliqua sanctorum corpora tota vel secundum partes aliquas in orbe existere vel in Urbe, sed quaedam alia, quae non genuerunt matres sanctorum, sed de novo peperit phantasia, quia sine substantialis formae unitate nulla potest numeraliter substantia esse una. » Ehrle, *op. cit.*, (Zeitschrift, etc., p. 174).

CHAPITRE SEPTIÈME

ÉPILOGUE DE LA CONTROVERSE DES FORMES.

Si l'on en juge par la date qu'il a pris soin d'apposer à son œuvre, on peut dire que le *de unitate formae* de Gilles de Lessines tient une des premières, et peut-être même la première place, dans la riche littérature que provoqua la controverse des formes à la fin du XIII[e] siècle.

Il eut de nombreux imitateurs dans son ordre, où l'on ne tarda pas à rendre de solennels hommages à l'innovation du grand Thomas d'Aquin. C'est ainsi que, dans le traité *de unitate formae* de Hervé de Nédellec, on trouve la majeure partie des questions traitées et des raisonnements mis en avant par Gilles de Lessines ; des passages entiers y reparaissent en subissant à peine quelques retouches de style[1]. Peut-être découvrira-t-on une parenté intellectuelle analogue, entre le traité de Gilles et les nombreux manuscrits inédits disséminés dans les bibliothèques, et consacrés à l'étude du nombre des formes[2].

[1] Dans le chapitre sixième, nous avons consigné en note quelques questions où Hervé s'inspire de Gilles de Lessines. Hervé de Nédellec est l'auteur de deux autres traités *de formis*, signalés par Ehrle, *Alamannus*, etc., t. III, 2, p. IX.

[2] Outre les traités cités p. 9, n. 1, p. 50 et 51, Ehrle, *ibid.*, mentionne plusieurs autres manuscrits sur les formes, existant à Bruges, à Bâle, à Naples, à Florence, à Rome.

Parmi les représentants d'autres ordres religieux qui suivirent la direction thomiste, une mention spéciale revient à Gilles de Rome, des Ermites de Saint Augustin[1]. — De même on vit des séculiers rendre hommage à la doctrine nouvelle : Henri de Gand se laisse visiblement ébranler par les arguments thomistes, bien qu'il fasse une concession caractéristique à l'ancienne école[2]. Godefroid de Fontaine a des préférences pour l'unité des formes, mais il a peur de se compromettre par un système trop entier[3].

D'autre part, l'opposition à la théorie thomiste suscita de nombreuses monographies chez les franciscains et les autres partisans de la pluralité des formes : la mise au jour de cet ensemble de nombreux documents pourra seule faire la lumière sur un des mouvements d'idées les plus remarquables du XIII[e] siècle.

Pour se faire une idée de l'abondance des opuscules similaires à la fin du XIII[e] siècle, consulter aussi les anciens catalogues bibliographiques ; tels, le catalogue des œuvres dominicaines publié par Denifle, les catalogues publiés dans Ehrle, *Hist. Biblioth. Roman. Pontif.*

[1] Son traité *de gradibus formarum*, bien connu, et plusieurs fois édité (en 1493, 1500, 1502) n'a rien de commun avec celui de Gilles de Lessines, ainsi que le suppose Mandonnet, *op. cit.*, p. CLXXVI. Le P. Mandonnet est amené à cette hypothèse pour pouvoir attribuer à Gilles de Rome un traité *de erroribus philosophorum* qu'il publie partiellement, et dont l'auteur attaque l'unité des formes. Le *de gradibus formarum* devant être considéré, sur la foi d'excellents manuscrits, comme l'œuvre de Gilles de Rome, on doit poser à nouveau la question de l'authenticité du *de erroribus philosophorum*.

[2] V. p. 54, n. 2.

[3] Le *Quodlibet* X, q. 10 (Bibl. nation. latins, n. 15842, fol. 225r A-227r A) contient à ce sujet d'intéressantes déclarations. Cf. *Quodl.* VI, q. 14, fol. 73v B.

TRACTATUS FRATRIS AEGIDII DE LESSINES

DE UNITATE FORMAE

TRACTATUS FRATRIS AEGIDII [1] DE LESSINES

DE UNITATE FORMAE [2].

Quoniam in quaestione de unitate formae in uno ente, circa quam doctores tam in theologia quam in philosophia authentici et famosi diversimode sentiunt et diversa tenent ac tradunt, nonnulli eorum sic suam positionem conantur astruere, ut reliquam damnent et reprobent, ac eam asserant nec ratione nec veritate subnixam, et non solum [3] inopinabilem [4] esse, sed etiam [5] haereticam et contra fidem catholicam [6], ideo sequens opus attentavimus et praesumpsimus scribere de unitate formae, de quo principaliter describimus secundum intellectum nostrum [7]. Primo de positione pluralitatis formarum intendo [8] positionem ipsam et probationes [9] positionis enucleare [10]. Secundo [11] de ipsa forma in se [12] et ratione ipsius [13] in comparatione ad materiam et ad productionem ipsius in esse et ad subiectum de quo dicitur. Tertio [14] de ratione [15] unitatis formae et eius declaratione et probatione et responsione [16] ipsius ad probationes adversariorum.

cod. P, fol. 181r B; cod. B. fol. 118r A.

[1] Egidii P. — [2] Tractatus — formae] Incipit tractatus de unitate formae fratris Egidi de ordine fratrum praedicatorum B. — [3] *sup. ras.* C. — [4] inopinabile P. — [5] *ras.* B. — [6] cathalicam B. — [7] *om.* B; *add.* C *et dein ras.* — [8] formarum intendo] formae intendimus B. — [9] positiones P. — [10] enucliare B; prima pars *add. in marg.* P. — [11] secunda pars *add. in marg.* P B. — [12] in se] *om.* B. — [13] secundum se et *add.* B. — [14] tertia pars *add. in marg.* P B. — [15] positione B. — [16] responsio B; ne *add.* C.

Primam[1] vero partem distinxi in tres divisiones quas capitula voco[2]. Primum est declaratio positionis quae pluralitatem formarum ponit, et hoc per modum narrationis. Secundum capitulum continet declarationem ipsius positionis per modum probationis. Tertium continet inconvenientia contra fidem catholicam ex positione alterius partis.

Secundam[3] vero partem in septem capitula distinxi. Primum capitulum de multiplici acceptione nominis formae apud diversos auctores[4]. Secundum capitulum de simplicitate formae in sua essentia, secundum quod[5] in hoc opere accipitur. Tertium capitulum de comparatione formae ad materiam, secundum quod ipsi materiae unitur. Quartum de separatione formae a materia, et an aliqua sit separabilis. Quintum quomodo formae immateriales determinantur ad supposita, et an sint[6] multiplicabiles per supposita, hoc est per numerum tantum. Sextum de comparatione formae ad productionem per quam in esse producitur. Septimum de comparatione formae ad subiectum de quo praedicatur.

Tertia[7] pars continet sex capitula. Primum capitulum est declaratio positionis contrariae per modum narrationis[8]. Secundum capitulum declaratio eiusdem per modum probationis. Tertium declaratio inconvenientium ex positione contraria. Quartum capitulum dissolutio rationum quae videntur contra hanc positionem et pro alia. Quintum capitulum quomodo secundum hanc positionem vitantur posita inconvenientia. Sextum conclusio veritatis intentae in summa.

[1] primam] et primam B: capitula prima *add. in marg.* P; capitula primae partis *add. in marg.* B. — [2] vocamus B. — [3] capitula secundae partis *add. in marg.* P B. — [4] autores B. — [5] quam B. — [6] sit P. — [7] capitula tertiae partis *add. in marg.* P B. — [8] narrationi B.

PARS PRIMA.

DE POSITIONE PLURALITATIS FORMARUM [1].

Primum capitulum primae partis.

Declaratio positionis quae pluralitatem formarum ponit per modum narrationis [2].

Quoniam hoc opus sequens de unitate formae intitulamus[3], quid circa | hoc sentiant reprobantes positionem unitatis formae [4] declarare in hoc capitulo intendimus. Dicunt [5] enim quod homo unam habet formam quae [5] non est una simplex [6], sed ex multis composita ordinem ad invicem habentibus naturalem, et sine quarum nulla perfectus homo esse potest, quarum ultima et [7] completiva [8] totius aggregati est intellectus. Sicut enim ex multis diffinitis [9] ad invicem naturaliter ordinatis una diffiniti est forma, sic est in rebus compositis per naturam de formis constituentibus eas, et sicut ex parte corporis multa sunt membra proprias formas [10] et propriam materiam habentia quorum nullum est alterum, *quae* [11] tamen constituunt unum corpus per ordinem et colligationem naturalem quam habent ad invicem sed non constituunt unum corpus simplex [12], — sic ex parte

cod. B, fol. 118[r] B.

[1] Pars prima — formarum *addidi.* — [2] Declaratio — narrationis *addidi.* — [3] intitulavimus B. — [4] doctores et eorum sequentes *add.* B. — [5] dicunt — quac] prout ex rescriptis ipsorum usque ad nos provenientibus vidimus legimus et ut verba ipsorum sonant accepimus sententiam ipsorum sub his verbis scio inquid *(seq. ras.)* quod homo unam habet formam (quae ut *add.* C.) dicunt *(seq. ras.)* B. — [6] simpliciter HAURÉAU *perperam, Hist. de la philos. scolastique*, t. II^2, p. 36. Paris. 1880. — [7] *om.* B. — [8] et perfectiva *add.* B; complexiva HAURÉAU, *ibid.* — [9] differentiis B. — [10] sed *add.* P. — [11] quae *addidi.* — [12] simpliciter HAURÉAU. *ibid.*

animae multae sunt partes essentialiter differentes, quae tamen per ordinem et colligationem naturalem unam animam efficiunt, non tamen ita quod anima sit simplex [1], sed [2] una forma viventis, | et ex formis corporalibus iam memoratis ex [3] hac [4] spirituali quae constat ex multis humanitas una resultat. Aliam unitatem [5] formarum dicunt non esse secundum philosophiam et sic dicunt in aliis et de aliis compositis proportionaliter.

cod. P, fol. 181ᵇ A.

Dicunt etiam quod positio [quod] [5] de unitate formarum secundum istum modum est veritate subnixa, et de ipsa non est opinio, sed vera scientia fidei et moribus consona. Secundum vero alium modum quod [6] dicitur ultima forma compositi omnium aliarum [7] actiones supplere et in eius adventu omnes alias corrumpi, dicunt [8] quod nulla veritate fulta est, nec de hac opinio esse potest sine praeiudicio fidei atque [9] morum.

Opinio [10] enim in aliqua scientia esse non potest nisi tribus constantibus. Unum est quod principia illius scientiae supponantur. Aliud est quod nihil sumatur aperte rationi et sensui contradicens. Tertium autem quod in omnibus salva sit fides catholica et religio christiana. Quae omnia plane destruit [11] illa temeritas de qua fit sermo, et ideo tamquam haeretica damnanda esset, si [12] pertinacia comitaretur hucusque verba tenentium hanc positionem, quorum auctoritatem et positionem quam plurimum defendere et confirmare conantur [13]. Ex dictis igitur praescriptis liquet quomodo unitatem formae in uno ente ponant, scilicet per compositionem plurium formarum ordinem et colligationem ad invicem habentium et tamen actu in uno ente permanentium, et unam illarum ultimo advenientem esse [14] completivam entis illius quae non erit forma praecedentium, sed ex ipsa cum aliis resultat | forma una totius. Verbi gratia ex rationali anima [15] adveniente corpori orga-

cod. B, fol. 118ᵛ A.

[1] per essentiam *add.* B. — [2] licet *perperam* Hauréau, *ibid.* — [3] et *perperam* Hauréau, *ibid.* — [4] ex formis — ex hac] *om.* B; ex formis corporalibus iam memoratis *add.* C *in marg.* — [5] aliam unitatem — quod positio quod] dicunt non esse secundum philosophiam aliam unitatem formarum in compositis (*seq. ras.;* addidit *add.* C) haec quae sequuntur sic dicens positio ergo B. — [quod] *delevi; perperam om.* Hauréau, *ibid.* — [6] quo B; quidem *perperam* Hauréau, *ibid.* — [7] compositi omnium] compositioni B. — [8] dico B. — [9] ac *perperam* Hauréau, *ibid.* — [10] optimo P. — [11] distruit B. — [12] *om.* B; *add.* C. — [13] hucusque — conantur] *om.* B. — [14] omne P. — [15] rationali anima] anima rationali B.

nizato [1] et vegetativo et sensitivo resultat humanitas quae est una in homine uno perfecto per compositionem. Iterum liquet ex verbis praedictis quod secundum hanc positionem anima hominis est composita et non simplex. Liquet etiam ex [2] positione huiusmodi quod alia positio sit non tantum falsa sed haeretica, et quod sit contra principia philosophiae, et quod rationi et sensui contradicat. Quare nec opinio potest dici, et haec est declaratio positionis eorum de unitate formae [3].

Secundum capitulum primae partis.

Declaratio ipsius positionis per modum probationis [4].

Nunc in hoc capitulo proponimus rationes ponere quibus praedicta positio muniri [5] videtur apud tenentes ipsam ; et primo eas ponemus quae logice procedunt, deinde eas quae physice.

Logice sic arguunt quidam pro huiusmodi positione.

I [6]. Primo quia omne quod praedicatur essentialiter et vere [7] se habet in ratione formae respectu subiecti. Sed de quolibet individuo alicuius speciei praedicatur species et genus et plures differentiae in quibus species abundat [8] a genere. Quare [9] et de quolibet individuo plures formae praedicantur vere.

II [10]. Adhuc omne quod praedicatur de pluribus univoce, ut genus, species, et differentiae [11] [et differentia] [12] et proprium et [13] accidens, oportet quod secundum unam rationem praedicatur de illis. Sed cum animal praedicatur de homine et de asino, constat quod tantum praedicatur secundum rationem animae sensibilis et non rationalis, quia sic [14] non conveniret asino, quare anima sensitiva erit forma et perfectio hominis sicut et asini. In homine autem dicitur et creditur anima

[1] organico B. — [2] *om.* P. — [3] et haec — formae] *om.* B. — [4] declaratio — probationis *addidi.* — [5] uniri B. — [6] ratio prima B. — [7] de aliquo *add.* B. — [8] habundat P, B. — [9] quia B. — [10] ratio secunda B. — [11] et differentiae] diffinitio B. — [12] [et differentia] *delevi.* — [13] *om.* P. — [14] quia sic *om.* B ; quia *add.* C.

rationalis ut forma et perfectio eius. Ergo in homine saltem sunt plures formae.

III [1]. Adhuc autem privative opposita nata sunt fieri circa idem numero. Sed mors et vita privative opponuntur quia et circa idem numero conting*unt* [2]. Sed mors et vita corporibus accidunt. Quare cum dicitur corpus mortuum, necessario oportet quod idem sit numero cum ipso quod fuit [3] vivum. Sed quod idem numero est necessario idem in forma est, eo quod omne quod forma differt et numero differt. Ergo una et eadem [4] forma est in corpore vivo [5] et mortuo. Sed in vivo [6] est aliqua forma quae non est in mortuo, verbi gratia anima qua [7] dicitur vivum. Ergo in omni corpore vivente sunt plures formae.

IV [8]. Arguunt [9] hoc modo : cum omnis [10] operatio per obiectum

cod. P, fol. 181v B.

| determinetur, et potentia per operationem sive actionem, et forma [11] sive essentia per potentiam, consequens est quod pluralitas actionum ostendat pluralitatem potentiarum, et pluralitas potentiarum similiter demonstret [12] pluralitatem formarum. Quare cum in omni fere composito pluralitas [13] actionum et potentiarum inveniatur, necessario consequi videtur quod et similiter pluralitas formarum sit fere in omni composito.

Praeter has autem rationes, et physicas magis addere curavimus pro huiusmodi positione.

cod. B, fol. 118v B.

I [14]. Primo | quia in omni mixto videntur manere elementa in formis suis substantialibus, eo quod propria rerum non sint [15] sine subiectis propriis. Sed calidum et siccum, frigidum et humidum quae sunt propriae qualitates elementorum inveniuntur in omni mixto ; quare et elementa secundum suas formas substantiales, et sic plures formae videntur esse in omnibus mixtis [16].

II [17]. Amplius autem et in omnibus corporibus invenitur alia ratio qua sunt corpora, scilicet trina dimensio, et alia qua sunt physica corpora, scilicet quod sunt caelum, aer, terra [18], ignis et huiusmodi. Quare [19] cum omnino [20] denominentur ab aliqua forma, necessario erit

[1] ratio tertia B. [2] contingent P, B. — [3] fuerat B. — [4] edem B; eadem *corr.* C. — [5] vivuo P. — [6] vivuo P. — [7] quae P; — [8] quarta ratio B. — [9] argumentum P. — [10] *iterum scripsit* B. — [11] formae B. — [12] demostret P; demonstrat B. — [13] pluralitatis P.; pluralitas *in marg. 2a manus corr.* — [14] prima ratio *in marg.* B. — [15] sunt B. — [16] impetis P. — [17] secunda ratio *in marg.* B. — [18] terra aer B. — [19] quia B. — [20] omnia B.

alia forma qua dicuntur corpora et alia qua dicuntur haec vel haec corpora, et ideo plures formae erunt in omni corpore.

III [1]. Amplius autem et [2] in omnibus animalibus maior formarum multitudo debet considerari, quia secundum Philosophum animal componitur ex motore et moto (1), et secundum ipsum pura materia mota esse non potest (2). Quare [3] in omni moto inerit aliqua forma secundum quam dicetur esse motum. Sed motor in animali etiam rationem habet formae. Quare in omni animali erunt plures formae.

IV [4]. Adhuc et circa hominis [5] compositionem hoc amplius elucescit. Natura in homine est compositio amplior quam in alio animali propter animam rationalem quae advenit ab extrinseco, secundum fidei catholicae determinationem, et ad minus ipse intellectus secundum philosophiam Aristotelis [6] (3). Si ergo omnis motus naturae qui non est localis sit ad formam, et homo exit in esse per generationem qu*ae* [7] dicit motus naturae, erit ergo in homine generato aliqua forma a natura. Sed anima rationalis superadditur praeter motum [8] naturae, scilicet per creationem. Ergo aut anima rationalis non est in homine ut forma, aut in homine erunt plures formae.

V [9]. Adhuc autem et in homine ante adventum animae rationalis inest ratio verae carnis et veri corporis quae non sunt nisi per rationem formalem. Quare adveniente anima rationali [10] — aut manebunt sub eisdem rationibus et sic erunt plures formae in homine, — aut corrumpentur [11] per adventum animae et sic anima habebit contrarietatem ad illas, quia nihil corrumpitur nisi per suum contrarium, quod nullus sapiens dicit [12], — aut corrumpitur huiusmodi forma per actionem naturae, quod est contra intentionem naturae, quae semper intendit ens et bonum naturae et non corruptionem. Quare [13] videtur quod semper sint plures formae manentes in homine.

[1] tertia ratio *in marg.* B. — [2] *om.* B. — [3] quia B. — [4] quarta ratio *in marg.* B. — [5] omnis B; hominis *corr.* C. — [6] *om.* B; *add.* C. — [7] qui P, B. — [8] modum P. — [9] quinta ratio *in marg.* B. — [10] *om.* B. — [11] corrumperentur B. — [12] dicat P. — [13] quia B.

(1) Ἔστι δ' ἡ ψυχὴ τοῦ ζῶντος σώματος αἰτία καὶ ἀρχή... καὶ γὰρ ὅθεν ἡ κίνησις αὐτή. *De anima*, II, 4 (ed. Didot. t. III, p. 448). — (2) Ἐκεῖνο δὲ οὖ ταῦτα ἔσχατα, ἡ ὕλη, ἣν οὐδέποτ' ἄνευ πάθους οἷόντε εἶναι οὐδ' ἄνευ μορφῆς... etc. *De generat. et corrupt.* I, 5 (ed. Didot. t. II. p. 441). — (3) Τὸν νοῦν μόνον θύραθεν ἐπεισιέναι. *De anima* II, 3 (t. III, p. 351).

VI [1]. Praeter hoc autem et videmus quod duorum motuum specie differentium semper sunt duo termini similiter specie differentes. Sed nulli duo termini motus [2] naturae differunt ita [3] ad invicem sicut generatio naturalis et creatio divina. Quare [4] impossibile est [5] esse unum terminum generationis et creationis. Cum ergo in productione hominis perfecti sit [6] generatio ex parte corporis et creatio ex parte animae secundum fidei determinationem, necesse est esse alium terminum
cod. B, fol. 119r A. generationis | et alium creationis. Sed terminus generationis est forma, et creationis similiter. Ergo saltem in homine erunt plures formae. Tot ergo sunt [7] et [8] tales rationes quae [9] videntur positionem eorum vel suam [10] confirmare.

Sunt autem et [11] aliae quas [12] vidimus quibus arguunt in hunc modum [13].

I [14]. Videmus in homine sensibiliter carnem, os, nervum, sanguinem, oculum [15], pedem, et talia quorum nullum sit sine propria et vera
cod. P, fol. 182v A. | sui forma. Quare aut omnia talia phantastice nobis apparent, aut eorum [16] verae formae sunt ibi.

II [17]. Addunt iidem [18] postmodum sic. Perfectio enim suum perfectibile non corrumpit, sed provehit, fovet et continet. Corruptio etiam per contrarium et non per suum perficitur perfectivum.

III [19]. Item idem sic. Nullum esset compositum nisi ex materia nuda [20] et forma ultima.

IV [21]. Item idem. Sequeretur [22], cum non sit corpus nisi per formam corpoream, neque vegetativum nisi [23] per formam vegetativam, neque sensitivum nisi per formam sensitivam, quod non esset in homine actio [24] vegetandi, neque sentiendi, neque existentia corporis, et hoc idem [25] de innumerabilibus formis aliis repertis in homine.

V [26]. Item, tunc potentia intellectiva nudae materiae uniretur, et

[1] ratio sexta *in marg.* B. — [2] *om.* P. — [3] differunt ita] ita differunt B. — [4] quia B. — [5] *om.* P. — [6] fit B. — [7] *om.* B. — [8] *om.* P. — [9] *om.* B. — [10] positionem — suam] ponere de plurarítate formarum B. — [11] *om.* B. — [12] qua P. — [13] dicunt enim sic *add.* B. — [14] prima ratio *in marg.* B. — [15] occulum B. — [16] earum B. — [17] secunda ratio *in marg.* B. — [18] illud idem B. — [19] ratio tertia *in marg.* B. — [20] idem — nuda] *om* B: idem da (sic *corr.* C) nullum esset compositum nisi ex materia nuda *add. in marg.* C). — [21] ratio quarta *in marg.* B. — [22] idem sequeretur] sequitur B. — [23] *om.* B; *add.* C. — [24] *om.* P. — [25] dico *add.* B. — [26] ratio quinta *in marg.* B.

non esset homo aliud nisi quoddam compositum ex [1] intellectu [2] et materia nudata [3] aliis formis.

VI [4]. Item, tunc potentia intellectiva sentiret sensu proprie dicto, et esset perfectio oculi ad videndum et auris ad [5] audiendum, et sic de aliis sensibus, cum dicat Philosophus quod nullius partis corporis sit actus (1), tunc et nutriret corpus, augmentaret et generaret.

VII [6]. Item, tunc usque ad creationem intellectivae tot partes constituendo et tot formas includendo [7] frustra laborasset [8] natura.

VIII [9]. Item, si intellectiva per se ipsam [10] agit omnium formarum actiones, quare non ponitur intellectus [11] forma [12] omnium corporalium, forma etiam omnium vegetalium et etiam omnium brutorum? Si enim in homine vices [13] formarum omnium inferiorum sola suppleret, eadem facilitate poni posset quod in bruto et vegetali et ceteris cuncta facit, et sic omnia quae natura fiunt erunt [14] habentia intellectum quod [15] multum est alienum a fide : haec omnia repudiat ratio et scientia philosophica detestatur [16].

Hac sunt rationes quibus videretur suam non tantum confirmare [17] positionem esse probabilem sed omnino necessariam ; et contrariam positionem non tantum falsam sed etiam [18] haereticam iudicant. Ideo in sequenti capitulo inconvenientia quae videntur sequi contra catholicam fidem ex contraria positione subiungimus.

[1] *om.* B; *add.* C. — [2] intellectui B; *littera* i *decisa est.* — [3] *om.* B; *add.* C. — [4] sexta ratio *in marg.* B. — [5] *om.* B. — [6] ratio septima *in marg.* B. — [7] inducendo B. — [8] laboras sed P. — [9] ratio octava *in marg.* B. — [10] ipsa B. — [11] actiones — intellectus] *om* B; *add.* C. — [12] formarum P; *om.* B; *add. in marg.* C. — [13] vides B. — [14] erant B; *corr.* a *in* u C. — [15] *om.* B; *add.* C. — [16] testatur B; *ante* testatur *add.* C de. — [17] videretur — confirmare] probare (bare *sup. ras. scripsit* C) materia videtur suam (*delevit* C) non tantum hanc B. — [18] quae sed quae B *et delevit* C.

(1) *Διὸ οὐδὲ μεμῖχθαι εὔλογον αὐτὸν (νοῦν) τῷ σώματι* *De anima*, III, 4 (ed. Didot, t. III, p. 467).

Tertium capitulum primae partis [1].

De inconvenientibus quae videntur [2] sequi ex positione contraria.

Ait [3] autem post praedicta quod haec fatua positio vel [4] phantastica imaginatio est [5] contra fidem. Videtur ergo primum inconveniens contra fidem catholicam quantum ad ea quae supponuntur ex cod. B, fol. 119r B. articulo | creationis rerum [6]. Aliud vero inconveniens quantum ad articulum incarnationis Filii Dei, in quo credimus Verbum carnem factum esse. Tertium inconveniens vero contra fidem qua creditur Christus idem passus, mortuus, et sepultus. Quartum contra fidem sacramenti communionis sanctorum, quae praecipue fit in sacramento altaris. Quintum contra articulum quo credimus remissionem peccatorum per sacramentum regenerationis [7].

I [8]. Igitur a principio prosequentes dicamus secundum fidem catholicam solum Deum esse creatorem, et creationem cuiuscumque vel minimae creaturae, nec angelis nec naturae communicatam esse, secundum quod Damascenus [9] dicit in secundo libro, secundo capitulo (1). Item quia dicimus etiam [10], secundum rationem fidei consonam, nullam formam materialem per creationem productam nisi solam animam rationalem, ita tamen quod creatio dicat productionem alicuius de nulla materia vel potentia materiae. His duobus ex fide suppositis, procedimus ad ostendendum inconveniens valde et contra fidem catholicam ponere unitatem formae, saltem in homine. Nam anima rationali

[1] primae partis *om.* P. — [2] uniuntur B. — [3] dicunt B. — [4] quod — vel] sic deinde est fatua positio (haec *add. in marg.* C). — [5] secundum fidem catholicam *add.* B. — [6] est *add. in marg.* C. — [7] tertium capitulum primae partis *in marg.* P. — [8] *addidi* I. — [9] damasus P; damatius B. — [10] et B.

(1) Ὅσοι δέ φασι τοὺς ἀγγέλους δημιουργοὺς τῆς οἱασδήποτε οὐσίας, οὗτοι στόμα εἰσὶ τοῦ πατρὸς αὐτῶν, τοῦ διαβόλου. Κτίσματα γὰρ ὄντες, οὐκ εἰσὶ δημιουργοί. De fide orthodoxa, lib. II. cap. 3 *et non* 2. (Migne, P. G., t. XCIV, p. 873.)

separata a corpore per mortem [1], remanet corpus in corporeitatis unitate [2]. Sed constat quod non est ibi unitas corporeitatis sine forma, sicut nec entitas. Quare in corpore post separationem subito fit vera forma alia ab anima [3] rationali per quam prius habebat unitatem corporeitatis, secundum positionem unitatis formae. Ergo cum huiusmodi forma sit subito introducta, | sicut subito est separata, sequitur quod non [4] sit per generationem, quia generatio, cum [5] sit motus, fit in tempore et non subito ; ergo inerit [6] introducta praeter motum, ergo per creationem. Ex quo consequens fit quod natura aliquam formam introduxit per creationem, quia huiusmodi forma est forma materialis, et iterum consequens est quod huiusmodi forma [7] non subiaceat [8] corruptioni, cum non subiaceat motui, quia nihil potest subiacere motui corruptionis quod non fuit [9] productum per motum generationis, quantum est de natura rei mobilis. Et hinc apparet quod duplex inconveniens concluditur ex positione unitatis formae. cod. P, fol. 182r B.

II [10]. Aliud inconveniens contra fidem incarnationis videtur sequi ex eadem positione secundum quod deducunt sic dicentes [11] : unigenitus Filius Dei humanam non assumpsisset [12] naturam. Si enim homo consistit ex anima rationali et carne, caro de substantia naturae hominis est, et [13] per carnem intelligo quicquid ex parte carnis est sub intellectu. Item sic falsum esset : Verbum caro factum est. Item sic falsum esset quod dicit Apostolus quod Filius Dei per carnem damnavit peccatum in carne (1), et aliae scripturae innumerabiles falsificarentur, in quibus fides salutis nostrae consistit. Ubi enim forma carnis non est, nec caro | est ; intellectus autem [14] caro, in quantum caro, esse non potest. Unde oportet quod ibi sit alia forma carnis quam intellectus. Haec sunt inconvenientia tria quae Cantuariensis (2) concludit [15] circa cod. B. fol. 119v A.

[1] per mo B ; *add.* rtem C. — [2] corporeitatis unitate] unitate corporeitatis B ; (atis *scripsit sup. ras.* C). — [3] homine P. — [4] *om.* B ; *add.* C. — [5] generatio cum] cum generatio B. — [6] erit B. — [7] est forma — forma] *om.* B ; *add. in marg.* C. — [8] subiacet B. — [9] fuerit B ; (ert *sup. ras. scripsit* C.) — [10] *addidi* H. — [11] quod deducunt — dicentes] quod (quidam *add.* C) huius positionis sic dicentes (ntes *sup. ras. scripsit* C) deducunt B ; sic enim dico *add.* P. — [12] sumpsisset B. — [13] *om.* B. — [14] *om.* B. — [15] cantuariensis concludit] pertenentes hanc positionem concluduntur B ; *bis scripsit* concludit P.

(1) *Rom.*, VIII, 3. — (2) Robertus Kilwardby, archiepiscopus cantuariensis.

articulum incarnationis ex positione unitatis, ex quibus ulterius infert [1] plures esse formas in homine, et in carne [2] hominis aliam esse formam quam animam intellectualem. Quod et [3] probant consequenter sic. Caro et actus eius universaliter opere naturae producitur de potentia elementorum quodammodo mixtorum, sed intellectus secundum fidem nostram creatur. Item caro universaliter corruptibilis est, intellectus nequaquam. Item intellectus cum materia denudata formis quae praecesserunt in ea ante adventum eius non constituit carnem. Ex quibus satis constat quod si verum [4] dicerent de quibus loquuntur, nequaquam hominem suscepisset Dei Filius. Item ad idem inconveniens declarandum contra fidem incarnationis, sic arguunt Cantuarienses [5]. Dicunt enim : in incarnatione subito et sine mora formatum et figuratum est corpus Christi, et in eodem instanti creata est ei anima et infusa et coniuncta divinitas. Si ergo adveniente corpori anima rationali pereunt omnes formae priores, sequetur quod in eodem instanti essent et non essent simul, quod est impossibile. Haec sunt inconvenientia quae circa articulum incarnationis videntur sequi ex positione unitatis formarum, secundum quod archiepiscopus determinat [6].

III [7]. Tertio vero circa articulum dominicae passionis et mortis et sepulturae, consequuntur inconvenientia alia ut videntur illis qui pluralitatem formarum ponunt in hunc modum. Supposita [8] ergo una tantum [esse] [9] forma in uno, consequitur quod si anima est forma [10] corporis vivi, aliam esse formam corporis mortui quam animam, aut corpus mortui non erit corpus [11]. Sed corpus mortuum non esse corpus nullus sapiens ponit, quia et sensus contradicit et ratio. Quare alia erit forma in corpore Christi iacentis in sepulcro quam [12] in corpore Christi sedentis in caena. Sed quae differunt forma [13] et numero differunt. Sequens ergo est quod aliud numero est corpus iacentis in sepulcro et nascentis ex utero virginis, sive patientis in cruce, quod omnis catholicus repudiat tamquam haereticum. Adhuc et [14] si propter iden-

[1] inferunt B. — [2] in carne] carnem B. — [3] *om.* B. — [4] *scripsit sup. ras.* C. — [5] *om.* B. — [6] archiepiscopus determinat] adversarii determinant B. — [7] *addidi* III. — [8] supposito P. — [9] esse *delevi.* — [10] est forma] *om.* B : *add.* C. — [11] mortui *add.* B. — [12] *om.* B; *add.* C.; fuerit forma *add.* B. — [13] differunt forma] forma differunt B. — [14] autem idem P.

titatem materiae quis diceret idem esse corpus numero viventis et mortui, obviat ratio omnis sapientis. Nullus enim sapiens dicit materiam solam sine forma esse corpus, quia de ratione corporis est habere trinam dimentionem quantitatis; nullum autem accidens inest materiae purae, | nisi mediante [1] forma aliqua | substantiali. Amplius autem et si quis dixerit in corpore Christi per virtutem divinitatis possibile esse materiam sine forma, sicut in sacramento altaris credimus formas accidentales sine subiecto, obviat duplex inconveniens. Unum est quod adhuc hoc diceretur corpus quod non esset [2] vere corpus, et sic falsitas inesset circa sacramenta salutis nostrae, quod esset maximum inconveniens. Aliud etiam inconveniens est omni sapienti, quia et si possibile est apud Deum et apud intellectum etiam nostrum formam esse et [3] intelligi sine materia, eo quod esse formae non est a [4] materia, licet aliquando non sit sine materia, et id quod potest intelligi [5] potest [6] etiam a Deo fieri [7], et ultra tamen materia non potest intelligi [8] esse nisi per formam. Unde in primo physicorum [9] dicit Philosophus quod materia intelligitur per analogiam [10] ad formam (1). Cum enim dicimus materiam esse sine forma, iam cum hoc significamus materiam esse, et sic habere formam, quod est contradictio [11], nec hoc est possibile [12] apud Deum. Hoc autem de materia diximus propter quorumdam responsionem, qui primum inconveniens ex unitate formae consequens sic nitebantur vitare. Amplius autem et [13] si est alia forma mortui quam viventis corporis, sequitur quod divinitas separata fuit in morte a corpore Christi, quia mediante forma erat sibi unita, et hoc iterum [14] esset haereticum dicere, aut consequens est ibi in morte aut in resurrectione ponere novam unionem, quod iterum abhorret ratio fidei catholicae.

cod. P, fol. 182v A.
cod. B, fol. 119v B.

IV [15]. Quarto videtur sequi [16] inconveniens contra veritatem sacra-

[1] medante (*sic*) B. — [2] esse B; t *add.* C. — [3] *om.* B; *add.* C. — [4] *om.* B; *add.* C. — [5] potest intelligi] intelligi potest B. — [6] *om.* B. — [7] *add.* C. — [8] potest intelligi] intelligi B; potest *add.* C. — [9] primo physicorum] secundo physici B. — [10] anologiam P. — [11] quae *add.* B. — [12] impossible P. — [13] *om.* B. — [14] item B. — [15] *addidi* IV. — [16] videtur sequi] modo sequitur B.

(1) Ἡ δ' *ὑποκειμένη φύσις ἐπιστητὴ κατ' ἀναλογίαν. Phys.*, I, 7 (ed. Didot, t. II, p. 258.)

menti altaris. Credimus, secundum veram fidem, panem transsubstantiari in verum corpus Christi, ita quod totus [1] panis secundum materiam et formam in totum corpus secundum materiam et formam [2] convertatur [3]. Quare [4], si non sit alia forma corporis Christi quam anima, sequitur quod forma panis convertatur in animam rationalem, quod est contrarium dictis sanctorum, quia anima fit in illo sacramento per connexionem et non per [5] transsubstantiationem. Item ex hoc ulterius sequitur quod, si in triduo mortis dominicae fuisset consecratum, quod tota [6] substantia panis conversa fuisset in materiam tantum, vel quod [7] forma panis remansisset non conversa in aliud, quorum utrumque est absurdum secundum fidei nostrae determinationem.

V [8]. Quinto sequitur inconveniens aliud quod videtur contra remissionem peccatorum. Nam per baptismum credimus secundum veram fidem fieri peccatorum remissionem et principaliter institutum esse hoc sacramentum contra peccatum quod a natura contrahitur ab omnibus [9] qui de Adam nascuntur ; peccatum vero non imputatur nisi [10] propter infectionem naturae humanae. Constat autem quod in anima rationali peccatum principaliter invenitur ; quare si anima non potest infici per corpus, videtur quod nullo modo peccatum originale contrahat. Sed ex hac positione, scilicet unius formae tantum, sequitur quod corpus ad animam sit [11] sicut materia ad formam ; igitur cum [12] materia pura
cod. B, fol. 120 A. nihil agat | nec in aliquid agere possit, quia nihil agit aliquid nisi in quantum actu est, nec anima ex sua creatione possit esse obnoxia alicui peccato, sequitur quod anima nullo modo inficitur per peccatum aliquod, quare frustra est baptismus, quod est haereticum. Quod si quis dixerit quod ex unione [13] animae ad talem materiam traductam ab Adam inficiatur, obviat quod ratio dicat, quia [14] in ratione materiae non differt haec materia in corpore Petri et in corpore Christi. Ergo si materia in corpore Petri habuit vim infectivam quam [15] non habuit in corpore Christi, consequens est quod haec vis infectiva sit aliquid aliud a materia sub ratione materiae, ergo qualitas aliqua quae non

[1] totum corpus P. — [2] in totum corpus — formam] *om.* P. B; *add.* C. — [3] convertitur B. — [4] quia P. — [5] *om.* B. — [6] to B; *litt.* ta *add.* C. — [7] quia P. — [8] *addidi* V. — [9] hominibus B. — [10] *om.* B. — [11] tantum *add.* B. — [12] igitur cum] cum igitur B. — [13] unitate P. — [14] quasi B. — [15] quod P.

inest sine forma substantiali aliqua, aut erit aliqua forma substantialis in ipsa materia per cuius unionem ad animam subsit homo [1] peccato originali [2], et sic iam alia forma esset in homine quam anima, quod est contra positionem.

Haec sunt [3] inconvenientia propter quae [4] videtur tenentibus hanc positionem de pluralitate formarum, quod non tantum sit contraria positio quae est de unitate formae simpliciter falsa [5] sed etiam haeretica; unde [6] si quis pertinaciter eam vellet tenere, haereticus est habendus.

PARS SECUNDA

HUIUS OPERIS IN QUA DE UNITATE FORMAE INVESTIGATIO CONTINETUR HABENS [7] SEPTEM CAPITULA [8].

Capitulum primum.

De [9] acceptione huius nominis scilicet formae [10].

| Quoniam igitur sicut viator inveniens bivium vel trivium frequenter accipit occasionem errandi in via pedum, sic et investigator veritatis per nominum aequivocationem saepe incidit in falsam opinionem in via scientiarum, ideo [11] primo visum est nobis in hac secunda parte investigare multiplicem huius nominis de [12] quo agitur in hoc opere acceptionem, ne lateat de quo fit intentio nostra prin- cod. P, fol. 182v B.

[1] subsit homo] *om.* B. — [2] subsit homo *add.* C. — [3] enim *add.* B. — [4] quod B. — [5] simpliciter falsa *scripsit in marg.* C; simpliciter non tantum esse falsa P, B *et delevit* C. — [6] *om.* P. — [7] *om.* P. — [8] incipit secunda pars huius operis *add. in marg.* P. — [9] multiplici *add.* B. — [10] explicit prima pars huius operis incipit secunda *add.* B. — [11] item P; ideo *scripsit in marg.* 2a *manus.* — [12] *om.* B.

cipaliter in hoc opere. Novimus autem huius nominis quod dicitur forma inter nostros doctores plures et diversas esse acceptiones. Quandoque enim reperimus quod nomen formae significat rem quae est in genere substantiae [1], quandoque vero quae [2] est in genere accidentis.

Adhuc autem [3] in genere substantiae non semper uno modo sed diversimode utuntur auctores. Aliquando enim accipiunt hoc nomen in ratione illa qua significat principium substantiae, aliquando vero in alia ratione secundum quam significat rem praedicabilem in genere substantiae, ut genus [4], speciem, et differentiam.

Adhuc autem et ratione principii accipitur dupliciter. Uno modo ut principium extra [5] quod dicitur exemplar [6] rei : hoc modo ideae in mente Dei dicuntur formae; hoc modo Plato vocat [7] formas separatas omnes rerum species (1), et hoc modo agitur de formis separatis in duodecimo et tertio decimo primae philosophiae (2). Item hoc modo dicit Ptolemaeus [8] in Centiloquio [9] suo propositione nona quod formae
cod. B, fol. 120r B. | quae in mundo compositae [10] sunt formis circularibus obediunt (3). Item hoc modo dicit Boetius, in libro de trinitate capitulo primo (4), quod ex his formis quae sine materia sunt istae formae venerunt [11]

[1] quandoque enim — substantiae] *om.* P. — [2] *om.* B. — [3] est *add.* B. — [4] genera B. — [5] secundum *add. in marg.* C. — [6] exemplare (exeplar') B. — [7] notat B. — [8] protholous P; phtolomeus B. — [9] centeloquio P. — [10] composito P, B; compositae *corr.* C. — [11] mu'ml B; venerunt *corr.* C.

(1) V. gratia : Ἀεὶ αὐτῶν ἕκαστον ὃ ἔστι, μονοειδὲς ὂν αὐτὸ καθ' αὑτό, ὡσαύτως κατὰ ταὐτὰ ἔχει καὶ οὐδέποτε οὐδαμῇ οὐδαμῶς ἀλλοίωσιν οὐδεμίαν ἐνδέχεται. *Phaedo*, 78, D. — (2) V. gratia : Ἀλλ' ὁ μὲν Σωκράτης τὰ καθόλου οὐ χωριστὰ ἐποίει οὐδὲ τοὺς ὁρισμούς· οἱ δ' ἐχώρισαν καὶ τὰ τοιαῦτα τῶν ὄντων ἰδέας προσηγόρευσαν. *Metaph.* XII, 4 (ed. Didot, t. II, p. 615). — ἡ δ' ἰδέα τοῖς ἄλλοις αἰτία τοῦ εἶναι ὂν δή ποτε τρόπον· ἔστω γὰρ ὑποκείμενον αὐτοῖς τοῦτο. *Metaph.* XIII, 2 (*ibid.*, p. 632). — (3) Cl. Ptolemaei *Centiloq.* (Basileae, p. 438) : " In generatione atque corruptione, formae afficiuntur a caelestibus formis. Idcirco qui imagines faciunt, his utuntur, cum eo stellae ingressae fuerint observantes „. — *Ed. Venet.* (1519) *praebet :* " Vultus huius saeculi sunt subiecti vultibus caelestibus : et ideo sapientes qui imagines faciebant, stellarum introitum in caelestes vultus inspiciebant : et tunc operabantur quando debebant. — (4) " Ex his enim formis quae praeter materiam sunt, istae formae venerunt quae sunt in materia et corpus efficiunt : nam caeteras quae in corporibus sunt abutimur, formas vocantes, dum imagines sunt. „ Cap. II *et non* I (ed. Migne, P. L. t. LXIV, p. 1250).

quae sunt in materia [1]. Vocatur [2] ergo nomine formae ipsum exemplar causale rei quod est extra rem.

Vocatur etiam principium intra rem, ut [3] iam patet, id scilicet est quod principium essendi re*i* [3] adveniens materiae et sic vocat Philosophus, in secundo physicorum [4], formam [5] principium rerum cum materia (1), et hoc modo loquitur de forma, in septimo metaphysicae (2), et hoc modo forma significat actualem [6] partem rei omnis [7] materialis. Actus autem primus cuiuslibet rei est suum esse in specie determinata, et ideo dicit Boetius quod forma dat esse (3). Primum enim quod cadit in [8] intellectu de omni re est suum esse, et quia denominatur res ab eo quod primo cadit in intellectu, ideo dicunt auctores quod omnis res denominatur a forma. Differt tamen actus a forma [9] ratione nominis, quia forma ab informando dicitur, eo quod ipsum quod denominat [10] informet in aliquo genere vel specie entis, sed actus dicitur secundum rationem nominis eo quod aliquid agat extra rem informatam, quantum est de natura informationis. Unde dicitur ab agendo, eo quod sui notitiam agat apud intellectum primo et proprietatem aliquid agendi habeat [11] in aliquod [12] subiectum sibi extra se. Nulla enim res est determinata in aliquo genere entis sine propria operatione, quamvis non ita clareat in una sicut in alia. Unde [13] Philosophus, in primo politicae (4), sic ait : « omnia propria virtute et operatione determina*n*tur [13] », et quia obumbratio proprietatis activae fit per materiam, ideo in rebus carentibus materia a philosophis principium magis determinatur nomine

[1] et *add.* B. — [2] vocatur *iterum scripsit* C. — [3] ut iam — rei] *om.* B; rem P; *correxi in* rei. — [4] physici B. — [5] forma. — [6] *sup. ras. scripsit* C. — [7] rei omnis] omnis rei B. — [8] *om.* B; *add.* C. — [9] differt — forma] *om.* B; *add.* C. — [10] et *add.* C. — [11] aliquid agendi habeat] habeat aliquid agendi B. — [12] aliud B. — [13] Unde philosophus — determina*n*tur] *om.* B; determinatur P.

(1) V. gratia : *Ἕνα μὲν οὖν τρόπον οὕτως ἡ φύσις λέγεται, ἡ πρώτη ἑκάστῳ ὑποκειμένη ὕλη τῶν ἐχόντων ἐν αὑτοῖς ἀρχὴν κινήσεως καὶ μεταβολῆς· ἄλλον δὲ τρόπον ἡ μορφὴ καὶ τὸ εἶδος τὸ κατὰ τὸν λόγον.* *Phys.* II, cap. 1 (*ibid.*, p. 261). — (2) V. gratia : *Ἔστι δ' οὐσία τὸ ὑποκείμενον, ἄλλως μὲν ἡ ὕλη (ὕλην δὲ λέγω ἣ μὴ τόδε τι οὖσα ἐνεργείᾳ δυνάμει ἐστὶ τόδε τι), ἄλλως δ' ὁ λόγος καὶ ἡ μορφή.* *Metaph.* VII, 2 (*ibid.*, p. 559). — (3) " Omne namque esse ex forma est „. *De trinitate*, cap. II. (ed Migne, P. L., t. LXIV, p. 1250). — (4) *Πάντα δὲ τῷ ἔργῳ ὥρισται καὶ τῇ δυνάμει.* *Polit.* I, 1 (ed. Didot, t. I, p. 484).

actus in relatione ad potentiam, et in rebus materialibus magis nomine formae. Et ideo naturalium omnium forma nominatur [1] principium cum materia, et circa hanc significationem formae nostra sequens versabitur investigatio.

Significatur aliquando etiam nomine formae non aliquod principium, sed ipsa species vel genus rerum ex principiis constituta in esse, ut illud, Philippenses secundo (1) : cum in forma Dei esset formam servi, id est hominis, accepit; ibi forma pro natura, et specie hominis perfecta accipitur. Et iterum hoc modo dicunt sapientes quod idem forma est idem specie et si subtiliter [2] consideretur ratio harum significationum, una est ratio per analogiam [3], dictam per prius de prima et per posterius [4] de secunda et per utrumque [5] de tertia.

Aliquando etiam nomine formae id quod est de genere accidentis alicuius significatur, et iterum hoc invenitur in genere accidentium quae sunt circa animam, aliquando quae sunt circa corpus, aliquando quae sunt circa operationes utriusque.

Verbi gratia species illae [6] in anima [7] quae sunt principia cognoscendi res, vocantur formae [8] in anima et in omni intellectiva natura. Quae se habent aliquando ad formas rerum quae per eas cognoscuntur [9] sicut exemplatae [10] | ad exemplaria, ut sunt species acquisitae a rebus per abstractionem; aliquando se habent ut exemplaria ad illas formas quae sunt in | rebus ut illae [11] quae dicuntur innatae sive infusae, et hoc modo scribitur [12], in libro de causis, propositione quod « omnis [13] intelligentia [14] plena est formis » (2).

cod. P, fol. 183r A.

cod. B, fol. 120v A.

Circa corpus vero dicuntur formae in genere qualitatis ipsa dispositio partium et ordo congruus ipsarum cum his [15] qualitatibus per quas praedicta dispositio relucet, et sic dicitur quartum genus qualitatis forma, et circa aliquid constans figura, et hoc modo dicuntur res formosae vel deformes. Illae enim formosae dicuntur quae per

[1] *om.* P. — [2] sub B; tiliter *add.* C. — [3] anologiam P. — [4] primam B. — [5] utramque P. — [6] quae *add.* B. — [7] sunt *add. in marg.* C. — [8] forma B. — [9] cognoscimus B. — [10] exemplatae B; t *in* r *corr.* C. — [11] ut illae] *om.* P. — [12] describitur B. — [13] omnia P. — [14] intellectiva B. — [15] cum his] *om.* B; *add.* C.

(1) II, 6 et 7. — (2) *Liber de causis*, § 9 (ed. Bardenhewer, 1882, p. 173).

suas [1] qualitates visibiles [2], quales sunt color et figura, convenientem sensui visus inferunt passionem — sensui dico bene disposito [3] per actum formae propriae —, et illae qualitates quae sensui disposito inferunt passionem disconvenientem faciunt ipsam rem deformem.

Dicitur etiam forma de accidentibus ipsis operationibus ut illud Apostoli Philippenses [4] : « observate eos qui [5] ita ambulant sicut habetis formam nostram » (1), et illud ad Timotheum (2) : « formam [6] habe sanorum verborum », et hoc modo nomine formae significatur [7] etiam exemplar non causale sed imitabile.

Ex dictis ergo liquet quod nominatio formae plura significat, et quod prima eius significatio ad rem substantiae refertur, secundum tres modos se consequentes [8] et quod secunda [9] appellatio ad rem accidentis [10] defluxit per quamdam similitudinem ad primam, et [11] quod universaliter in scripturis [12] invenitur sex modis accipi huius significatio nominis.

Secundum capitulum secundae partis [13].

De essentia [14] *et quidditate formae in se* [15].

Postquam novimus multiplicem [16] formae acceptionem, nunc in ea significatione qua forma [17] dicit rationem principii, et secundum quam dat esse et est actus entis, de ea prosequimur. Primo utrum essentia[m] [18] formae sit simplex vel composita [19]. Secundo utrum [20] sit per

[1] sua B; *litt.* s *add.* C. — [2] isibiles B; *litt.* v *add.* C. — [3] dispositio B; disposito *corr.* C. — [4] *post* Philippenses *sequitur lacuna* P. — [5] quae B. — [6] nostram — formam] *om.* B; *add. marg.* C. — [7] significantur B; *litt.* n *delevit* C. — [8] consequentis B. — [9] eius *add.* B. — [10] accendit B; accidentis *corr. in marg.* C. — [11] secundum *vel* formam *sup. ras.* B. — [12] scriptis B; scientiis *corr. in marg.* C. — [13] et *add.* P. — [14] esse B. — [15] et in comparatione ad materiam *add.* B. — [16] multiplicitatem B; multiplicem *corr.* C. — [17] acceptionem — forma] *om.* B; *add.* C. — [18] utrum essentiam *scripsit sup. ras.* C. — [19] *litt.* ita *sup. ras. scripsit* C. — [20] *scripsit sup. ras.* C.

(1) III, 17. — (2) II *Tim.* I, 13.

se unibilis materiae [1] vel per medium. Tertio utrum possit intelligi in esse suae essentiae sine intellectu materiae et utrum aliqua vere forma [2] per essentiam suam sit separabilis a materia per esse [3] suppositi.

Quod autem simplex sit essentia formae quae est principium essendi iam [4] id quod est, non solum probat illa auctoritas sex principiorum (1) qua dicitur forma in simplici et invariabili essentia consistens quae de forma praedicabili debet intelligi, verum etiam ipsa ratio et auctoritas peripateticorum declarat.

I [5]. Si enim prima principia rerum naturalium essentialia dicuntur forma et materia et omnia naturalia per se composita sunt ex materia et forma, consequens est quod prima principia rerum naturalium sint non composita, alias esset [6] abire in infinitum. Verbi gratia, sit essentia [7] formae composita, ergo ex principiis aliquibus primis. | Quare ipsa [8] non erit primum principium ; itemque illa principia ex quibus dicuntur [9] composita similiter erunt composita, et sic iterum principia illa ex quibus principia formae, quare erit abire in infinitum quod est impossibile. Ergo tam materia quam forma in essentia sua sunt simplicia sine omni compositione partium essentialium.

cod. B, fol. 120v B.

II [10]. Adhuc autem, et si dicatur [11] forma aliqua simplex, scilicet [12] prima adveniens materiae, sed aliae consequentes sint compositae, ut ponunt[ur] adversarii [13], erunt ergo aliae formae compositae secundum hanc rationem ex prima simplici et alia superveniente secunda. Illa vero secunda superveniens primae aut est [14] eiusdem simplicitatis cum prima et [15] sic iterum consequens est quod omnis forma per essentiam sit simplex, — aut haec est pessima deductio quia dicetur quod secunda forma est aeque simplex cum prima, sed ex ambabus constituetur una

[1] naturae P. — [2] ma *sup. ras. scripsit* C. — [3] *scripsit* C. — [4] rem B. — [5] *addidi* I. — [6] t *scripsit* C. — [7] essentia *corr.* C. — [8] quare ipsa] quia in prima B ; quare ipsa *corr.* C. — [9] *delevit* P. — [10] *om.* P. — [11] dicitur B. — [12] *om.* B. — [13] ponunt[ur] adversarii] ponit adversarius B. — [14] aut est] est aut B ; est *delevit* C *et scripsit post* aut. — [15] prima et] *om.* B ; *add.* C.

(1) Gilbertus Porretanus, *Liber de sex principiis (initio)* : " ratio sive forma est id quod supervenit composito, simplici constans et invariabili essentia " (Migne, P. L., t. CLXXXVIII, p. 1258).

composita ut diceret adversarius, nec valet aliquid, quicquid hic ulterius concluditur [1] —, aut [2] secunda forma superaddita [3] primae iam erat [4] composita in essentia sua, antequam adveniat primae, quare in [5] ipsa iam inerant duo principia essentialia rerum quae sunt materia et forma sive actus et potentia determinata per actum, et sic iam erat forma determinata ad | hoc aliquid ; ante [6] adventum [7] primae formae cod. P, fol. 183r B. ad materiam iam ipsum compositum erat hoc [8] aliquid determinatum per aliam formam. Sed quaecumque uniuntur ut duo determinata per diversos actus et diversas formas sunt duo numero simpliciter et tantum [9] unum aggregatione et secundum quid, sicut unus populus dicitur unum secundum quid. Quare sequitur quod ex aliqua forma adveniente post primam non potest fieri unum numero, quod omnibus absonum et secundum sensum et rationem videtur clare. Necesse est ergo omnem formam esse simplicem et ex hoc ulterius sequitur [10] tantum unam [11] primam esse in uno ente.

III [12]. Adhuc autem nihil compositum est [13] nisi ex diversis inter se et differentibus a [14] ratione [15] compositi ex ipsis. Neque enim homo compositus ex anima et corpore est corpus vel anima, nec etiam [16] corpus est anima, vel anima est corpus, sed essentialiter condividuntur [17]. Quare si formae [18] alicuius essentia composita est ex formis essentialibus, neque rationem formae retinere debet.

Sed dicit adversarius : humanitas composita est ex corporeitate et spiritualitate [19], nec corporeitas est nec spiritualitas est, sed tamen [20] forma est. O caeca contradictio, quia in aequivoco ambulat qui sic obviat ! Non enim humanitas dicit formam [21] sub [22] ratione principii essentialis in homine per quam formam homo dicitur et est homo, sed anima rationalis sic nominat formam hominis. Hac enim forma adveniente subiecto fit homo, et consequitur humanitas quam dicunt [23] formam in alia acceptione secundum quam [24] forma non habet rationem

[1] aut haec — concluditur] *om.* B. — [2] sin autem B. — [3] sic addita B. — [4] iam erat] *om.* B; erit *add. in marg.* C. — [5] per *add.* B. — [6] autem B; ante *corr.* C. — [7] eius ad primam formam et similiter per adventum *add.* B. — [8] *om.* B. — [9] non B. — [10] ex hoc ulterius sequitur] *om.* B. — [11] et *add.* B. — [12] *addidi* III. — [13] *om.* B; *add.* C. — [14] *delevit* C. — [15] possit *add.* C. — [16] autem B. — [17] subdividuntur P. — [18] quare si formae *bis scripsit* P. — [19] *sup. ras. scripsit* C. — [20] tantum P. — [21] formam C. — [22] *om.* B; *add.* C. — [23] quam dicunt] *om.* B; hanc *sup. ras.* C. — [24] *om.* B; *add.* C.

principii, sed magis speciei secundum rationem consequentis ex principio. Unde si aliqua forma | intelligitur composita ex aliquibus principiis essentialibus, necessario dicitur forma aequivoce cum ea [1] quae est unum de principiis eius. cod. B. fol. 121r A.

IV [2]. Amplius autem et si essentia formae compositionem habeat, necessario aut erit composita ex [3] potentia et actu, aut ex potentia et potentia, aut ex actu et actu. Si ex actu et potentia [3], ergo cum actus et potentia secundum philosophiam sunt principia prima rerum, sequitur quod nulla forma per essentiam suam sit primum principium sed magis principium de principiis. Si vero componitur ex duabus potentiis, cum omnis potentia sit indeterminata ad esse et non valens esse nisi per actum, sequitur quod nulla forma per essentiam suam est determinata [4] ad aliquem actum, ergo nec anima rationalis ad intelligendum vel constituendum hominem, quod est inconveniens. Si vero composita sit ex actu et actu diversis, ergo vel omnis forma per se erit duae formae, vel fiet una per aliquid superveniens duplici actui, et illud ulterius aut erit actus aut potentia aut utrumque; quod si actus et diversus a praedictis, adhuc erit [5] quaestio [6] unde unitas ipsorum [7] ut prius et sic esset abire in infinitum, et similis est ratio si ponatur potentia superveniens vel aliud ex potentia et actu.

V [8]. Adhuc autem, quod absurdius [9] videtur de compositione formae, quia secundum hoc, quanto forma plures ante se praesupponit, tanto compositior [10] et magis elongata a ratione simplicitatis esse debet, et [11] quare, cum anima rationalis in homine ultimo adveniat, consequens videtur quod sicut corporeitas [12] dicit formam compositam in homine ex formis humorum et membrorum, quod etiam anima rationalis adveniens corporeitati erit composita ex omnibus formis praecedentibus, scilicet ex formis humorum et membrorum et anima vegetativa et sensitiva se ipsa quod omnibus iudicandum absurdius [13]. Hoc autem forsan et aliquis [14] nobiscum asserit sic formas non esse compositas, cum tamen

[1] forma *add.* B. — [2] *addidi* IV. — [3] ex potentia et actu aut — ex actu et potentia] ex potentia et potentia aut ex actu et actu aut ex actu et potentia B; *dein* si ex potentia et actu *add.* C. — [4] determinat B; *litt.* a *add.* C. — [5] *om.* B. — [6] quo P; est *add.* C. — [7] ipsarum P. — [8] *om.* B. — [9] quod absurdius] absurdius quod B. — [10] *om.* B. — [11] *om.* B. — [12] coris B. — [13] *om.* B; est absurdius *add. in marg.* C. — [14] eorum *add.* B.

et ipsi [1] dicant [2], ut supra primo capitulo primae partis memoravimus [3], animam rationalem sic esse [4] compositam ex parte animae vegetativae et ex alia parte sensitivae cum intellectiva parte, sicut corpus compositum est ex diversis membris essentialiter; contra quem modum compositionis directe procedunt rationes iam factae.

Et quod alius modus compositionis quem adversarii [5] ponunt in formis, illum scilicet qui est aggregatio plurium [6] formarum ad efficiendum et complendum unam formam resultantem ex eis, | sicut ex pluribus membris connexis et collectis resultat unitas corporis humani, manentibus tamen singulis membris sub propriis formis et propriis | actionibus, ita ex anima et corpore resultat forma humanitatis in homine quae est una ex pluribus producta [7] — quod, inquam, huius modus [8] unitatis sit in formis [9] nec ad propositum in hoc capitulo pertinet, quia huiusmodi forma sic resultans ex pluribus secundum eos non est forma quae sit pars essentialis compositi [10] et actus primus subiecti, sed est forma consequens rationem compositi ex partibus suis essentialibus quae sunt materia et forma, et ideo nihil pertinet ad propositum nostrum. Praeter hoc autem et talis aggregatio formarum nunquam tollit simplicitatem ab essentia formae cuiuscumque, nisi aliqua una forma quae habeat rationem actus et principii essentialis fiat ex aliquibus [11] formis duabus, sicut ex partibus eius essentialibus. Quod si duae formae uniuntur invicem ut partes essentiales respectu tertii, sequitur necessario quod una illarum formarum unitarum habeat rationem materiae et alia formae, et sic iam tertia producta erit habens rationem compositi et formae quae [12] est consequens principii rationem, et non formae quae sit habens principii rationem.

cod. P, fol. 183v A.

cod. B, fol. 121r B.

Qualiter igitur appareat formae simplicitas in sua essentia et quot [13] et quae inconvenientia sequuntur ex contrario, ex dictis patet.

[1] *om.* B. — [2] dicat B. — [3] memovimus B; *litt.* ra *add.* C. — [4] *om.* B. — [5] omnes illi B. — [6] pluriumque B. — [7] secundum *add.* C. — [8] inquam huius modus] huiusmodi quis (s *scripsit* C) modus. — [9] satis ex se ipso patet *add.* B. — [10] compositi B; compositionis *corr.* C. — [11] alibus B. — [12] *om.* B; *add.* C. — [13] quod P.

Tertium capitulum secundae [1] partis.

Scilicet quod forma unitur materiae per suam essentiam et non per medium alium formam.

Hinc autem [2] ex his consequens est declarare quod forma uniatur per simplicem essentiam suam materiae essentialiter sine medio. Nam, si medium est, aut principium est, aut ex principiis. Quod si ex principiis est, iam ex materia et forma ipsum esse consequens est : sunt enim haec duo principia; quod si unionem principiorum consequitur iam non potest esse medium uniens [3], quia sic iam [4] esset causa unionis et secundum naturam [5] prius unione. Si vero illud medium rationem principii tenet, aut erit in genere substantiae, aut in [6] genere accidentis. Si autem in genere accidentis, sequitur quod accidens sit principium substantiae, contra sententiam philosophorum qua dicitur quod ex non substantiis non fit substantia, et erit etiam contra rationem veram per quam scimus [7] substantiam esse principium omnis accidentis et non e converso. Quod si sit huiusmodi medium rationem habens principii et in genere substantiae, consequens est quod sit aut materia aut forma aut aliquid aliud tertium. Sed ponere tertium principium essentiale in genere substantiae est contra dicta philosophorum [8] et contra rationem et aperte, quia quod est in aliquo sic ut [9] ex quo sit illud sicut ex principio, aut est actus aut potentia ; sed quod est ut actus habet rationem formae, et quod est ut potentia habet rationem materiae, et sic sequitur necessario quod illud medium si [10] habuerit principii rationem, aut materia erit aut forma. Igitur si illud medium [10] sit materia
cod. B, fol. 121v A. vel forma, iam ulterius infertur quod idem erit medium | quod [11] extremum, sive [12] ponatur materia sive [13] forma, et sic ulterius quod forma

[1] primae B. — [2] Hinc autem] Hunc *(sic)* quod B. — [3] vivens P. — [4] non *add.* B. — [5] materiam B. — [6] *om.* B. — [7] simus B. — [8] physicorum B. — [9] sicut B. — [10] si habuerit — medium] *om.* B. — [11] et B. — [12] materia *add.* C. — [13] materia sive] aut B.

uniatur materiae per se ipsam sine medio, sive medium dicatur forma sive materia.

Si forte dicat aliquis medium huiusmodi habens rationem principii, habere rationem materiae respectu ultimae formae et rationem formae [1] respectu [2] primae materiae, adhuc contra hoc obviat ratio, quia si forma est respectu primae materiae, remanet quaestio utrum per medium uniatur huiusmodi [3] forma primae materiae, vel se ipsa sine medio. Si per medium, adhuc de illo medio erit quaestio, et sic in infinitum; ergo necessario, cum non sit abire in infinitum, sequitur quod aliqua forma per seipsam unitur materiae. Sed ea quae per se conveniunt aliquibus et omnibus illius generis, eodem modo [4] et eadem ratione convenire debent primo illius generis et [5] secundo et tertio et [6] quarto. Quare si prima forma per se ipsam [7] necessario unitur materiae et unibilitas per se convenit omni formae materiali, sequitur necessario quod omnis | forma per se ipsam sine medio unitur materiae, cod. P, fol. 183v B. aut oportet quod forma quae dicitur [8] ultima et quae vocatur media non dicantur formae nisi aequivoce.

Amplius autem, et si medium huiusmodi rationem formae habet respectu materiae primae, iam adveniens ipsi constituit hoc aliquid : quod enim ex forma et materia compositum est, hoc aliquid est. Quare adveniente forma [9] quae vocatur ultima et completiva iam ipsum compositum partes habet essentiales sui, hoc aliquid et formam, et non tantum materiam et formam; ergo non sunt principia immediata rerum materia et forma.

Item secundum hoc quod medium sit inter materiam et formam habens rationem formae respectu materiae primae, consequens est formam ultimam advenientem non partem essentialem esse compositi, sed consequentem ipsum compositum, et secundum hoc non haberet forma ultima rationem principii essentialis.

Haec igitur in tantum dicta sint de ratione unionis formae ad materiam sine medio quod causam unionis dicat, non tamen sine medio [10] quod rationem dispositionis et praeparationis habeat in producendo formam [11], quod postmodum in sequentibus exponemus.

[1] et rationem formae] *om.* B. — [2] rationem formae *add.* C. — [3] *om.* B. — [4] *om.* B. — [5] *om.* B. — [6] *om.* B. — [7] *om.* B. — [8] quae dicitur] *om.* B. — [9] *om.* P. — [10] quod causam — sine medio] *om.* B ; *add.* C. — [11] habeat — formam] intelligimus B.

Obiectio[1]. — Sed forte dicit[2] adversarius : numquid anima forma est corporis ? nonne[3] et prius[4] corpus organizatum est[5] sine forma ? et numne[6] in corporis organizatione prius invenitur vera caro et verus sanguis, quae omnia dicuntur res, substantiae perfectae in formis propriis[7], quam debita organizatio, et numquid cum unitur anima carni et sanguini, per unionem destruitur veritas carnis, et numquid cum unitur corpori organizato[8] destruitur veritas organizationis ? Quis tam cod. B, fol. 121v B. fatuus | quod hoc assereret ? Item, quis tam inscius quin videat quod[9] mediante organizatione uniatur anima carnibus, et mediante carnis unitate[10] uniatur materiae praeiacenti ? Propter haec et similia videntur praefatae rationes aut omnino falsae[11] aut sophisticae[12].

Responsio[13]. — Ad hoc[14] dicendum quod in his quae obiiciuntur unitate[15] cum eis profitemur ; sed non[16] per hoc praedictae rationes falsificantur, sed magis confirmantur, si verus intellectus in verbis praedictis habeatur. Nam scimus per philosophiam[17] prima principia rerum omnium quae subsistunt, esse potentiam et actum, ut in nono (1) primae philosophiae declaratur ; scimus etiam per philosophiam eiusdem auctoris[18] materiam et formam esse et dici prima principia rerum omnium quae in motu et per motum subsistunt, ut in secundo physici auditus scribitur (2); scimus etiam omnium quae moventur et quae mobilia per se subsistunt substantiam vocari non puram materiam neque formam per se, sed aliquid compositum ex utroque. Advertamus igitur horum differentiam. Primum[19] enim omnium quae sunt in genere substantiae simpliciter principium est potentia, quae de se est infinita et indeterminata, propter quod nihil constituit per se subsistens, nisi

[1] *om.* B. — [2] *post* dicit *seq. ras.* B. — [3] nume B. — [4] pridem B. — [5] quia (quare *corr.* C) animatum et numquid corpus organizatum B. — [6] et *add.* B. — [7] et *add.* C. — [8] organico B. — [9] *om.* B ; *add.* C. — [10] veritate B. — [11] fore B : falsae *add.* C. — [12] sosphistice B. — [13] *om.* B. — [14] quod B. — [15] unitatem B. — [16] *om.* B ; *add.* C. — [17] philosophum nostrum (ph' nost' ?) B. — [18] auctoritatis B. — [19] nota usque ad *(dein verbum quod legi nequit)* principium *add. in marg.* C.

(1) V. gratia : ἐπὶ πλέον γάρ ἐστιν ἡ δύναμις καὶ ἡ ἐνέργεια τῶν μόνον λεγομένων κατὰ κίνησιν. *Metaph.* VIII, 1 (et non IX in ed. Didot, t. II, p. 564). — (2) *Phys.* II, 1. cf. supra, p. 19], n. (1). — " Hic autem est liber *Physicorum*, qui etiam dicitur *de Physico* sive *naturali auditu*. „ (S. Thomas, *Physicorum Aristotelis*, lib. I, cap. 1, lect. 1).

per determinationem actus. Sed actus de ratione sui non determinat neque hoc subsistens esse corporeum vel incorporeum, sed aequaliter se habet ad utrumque. Si ergo aliquid determinatur esse corporeum, aliquid oportet addere secundum rationem ultra rationem actus quod se habeat ad corporeum esse indeterminate sicut actus ad potentiam; hoc autem apud philosophiam vocatur [1] forma secundum rationem formae qua [2] dicitur principium in naturalibus. Unde, sicut ratio formae addit super rationem actus, ita oportet quod ratio alterius principii, scilicet materiae quod ad corporeum determinatur per formam, addat similiter [3] aliquid super rationem potentiae, et hoc vocatur apud philosophiam materia. Et ratio quam addit materia super rationem potentiae simpliciter est potentia terminabilis per corporeitatem et divisibilitatem ipsius per rationem continui; ratio autem quam addit ratio formae super [4] rationem actus est ipsa determinatio continui, quae semper sequitur ex forma in [5] materia. Propter quod errant qui spiritualia putant composita ex materia proprie dicta et forma, quia ad haec duo semper sequitur continuitas | in subiectis [6]. Vides ergo quod potentia materiae non est aliquid aliud realiter quam ipsa materia, neque actus formae quam ipsa forma, et tantummodo differunt ratione [7], et sicut ratio materiae ad potentiam, ita oportet quod ratio subiecti se habeat ad materiam [8] | eo quod subiectum dicitur id [9] quod formae essentiali [10] subicitur; quare subiectum habebit rationem materiae et potentiae respectu illius [11] formae. Quod autem tale [12] indeterminationem dicit de se respectu illius formae per quam habet determinari (verbi gratia semen habet rationem subiecti, sed de se indeterminatum est respectu illius formae specificae cuius dicitur esse semen [13]), et ideo cum forma determinet materiam et de ratione materiae est quod indeterminationem [14] dicat, sequitur necessario quod ratio subiecti super rationem materiae nihil [15] formale addat, sed tantummodo potentiam in motu ad formam quae per motum [16] acquiritur, ut cum dicitur quod ex semine equi generatur equus, — vel ratio subiecti

cod. P, fol. 184r A.

cod. B, fol. 122r A.

[1] vocantur P, B; n *delevit* C. — [2] quae B. — [3] simpliciter B. — [4] si B; *delevit* C *et add. in marg.* super. — [5] etiam B. — [6] subiecto B. — [7] differunt ratione] ratione differunt B. — [8] formam B. — [9] ex eo B. — [10] aliquid *add.* B. — [11] unius B. — [12] est *add.* B. — [13] tantum P. — [14] determinationem B. — [15] vel B; nihil *corr.* C. — [16] sibi *add.* B.

dicit ipsam materiam iam per actum formae determinatam, ut cum dicitur ex semine equi genitus est equus, — vel dicit ipsam materiam cum potentia naturali ad illam tantum quae est, quando per unum actum naturae potest produci forma, et sic dicitur *subiectum*[1] tantum[2]. Si ergo anima rationalis adveniat corpori organizato[3], iam eidem advenit ut forma materiae, et ut actus potentiae, et tollitur ex adventu eius ratio formae omnis a corpore organizato[4] in[5] relatione ad animam quae est ultima forma eius, sed non tollitur ratio subiecti quam[6] habet a materia[7], in quantum in potentia proxima erat ad huiusmodi formam, quam habebat in quantum in motu erat ad illam; per hanc[8] etiam potentiam habebat et unitatem carnis et unitatem organizationis. Quare manet veritas proposita cum veritate obiectorum ab adversario. Ex his patet veritas conclusionis adversarii[9] cum veritate rationum praecedentium, et quod anima rationalis unitur materiae primae[10] sine medio quod sit causa unionis[11].

Si tamen materia prima accipitur per intellectum cum potentia omnino indeterminata ad actum et[12] ad motum, et denudata ab omni determinatione etiam per motum, tunc dicere possumus[13] quod mediantibus multis dispositionibus rationem formae per intellectum habentibus ipsa anima rationalis unitur primae materiae sic dictae, et hoc est quod supposuimus in isto[14] capitulo, formam scilicet per se[15] uniri materiae sine medio efficiente unionem, tamen[16] aliquo modo posse uniri per medium disponens et praeparans ad unionem. Quod tamen medium per intellectum et rationem habet rationem[17] formae, sed per veritatem et rem habet rationem materiae secundum quod materia dicitur subiectum respectu formae. Materia enim pura prima per intellectum, eo modo quo dictum est, nulli formae specificae potest esse

[1] suum P; *cf. Appendix cod.* P. I. — [2] ut cum dicitur quod ex semine equi generatur equus — et sic dicitur *subiectum* tantum] *om.* B. — [3] organico B. — [4] organico B. — [5] etiam B. — [6] *om.* B; *add.* C. — [7] a materia] *om.* P. — [8] quam B. — [9] *om.* B. — [10] sibi propriae *add.* B. — [11] et quod materia sibi propria est corpus organicum *add.* B. — [12] ad actum et] *om.* B. — [13] possimus B. — [14] eodem *add.* B. — [15] per se] *om.* B. — [16] tamen *om.* B. — [17] ratione P.

subiectum sicut nec moveri potest (1) secundum Philosophum [1]. Hoc autem sic patet. Materia enim prima ab omni forma denuda*t*a [2] nullo modo in aliquo ente determinato specificato potest intelligi, nisi per illud quod esse dat [3] specificum [4] ipsi. Sed hoc non potest esse corporeitas, quia per hanc formam nullum ens materiale ponitur in esse specificato determinato; omnia enim materialia in corporeitate [5] conveniunt et sunt unum; quare per intellectum semper omnem formam specificam praecedit materia pura cum corporeitate, ex quo patet quod materia pura per intellectum non potest esse subiectum, secundum propriam rationem subiecti [6], alicuius formae specificae. Quod autem huiusmodi me | dia disponentia esse reale determinatum in natura ali- cod. B, fol. 122r B.
cuius speciei habeant, hoc etiam eis inest a ratione formae ultimae, quod sic patet. Caro dicit aliquid actu ens, et sic dicit rem sub aliqua forma per quam dicitur caro. Constat autem quod esse carnis a virtute [7] animae procedit, sine qua caro non fit nec habet rationem carnis, quare caro illam rationem qua dicitur caro et non lapis habet ab [8] anima, sed non nisi ab anima cui praeparatur ut subiectum vel per quam praeparatur [9]. Ergo anima respectu cuius dicitur medium dispo | nens et praeparans dat hoc esse secundum quod sit caro. Si cod. P, fol. 184r B.
ergo anima, antequam ei uniatur in perfecto actu dat ei esse tale quo vere est caro [10], multo magis cum est ei unita ut actus perfectus et forma dabit ei huiusmodi esse; quare erit forma [11] eius quod [12] sibi dicebatur medium disponens nec habebit vere rationem formae nisi a forma ultima.

Ex quibus constat, ut existimo [13], sufficienter ostensum qualiter forma immediate unitur materiae per essentiam suam.

[1] potest esse subiectum — philosophum] uniri potest nisi in quantum habet rationem subiecti quae etsi nihil formale addat (super materiam, addit tamen *add. in marg.* C) potentiam in motu ad formam, propter quod philosophus dicit materiam simpliciter acceptam esse immobilem B. — [2] denudanda P B. — [3] esse dat] dat esse B. — [4] specialiter P. — [5] qui *add.* B. — [6] secundum propriam rationem subiecti] *om.* B. — [7] veritate B. — [8] *om.* B. — [9] vel per quam praeparatur] *om.* B. — [10] et *add.* B. — [11] *om.* B. — [12] igitur *add.* B. — [13] estimo B.

(1) *cf. supra*, p. 9], n. (2)

Capitulum quartum [1].

De eo [2] quod forma potest intelligi et esse sine materia sed non materia sine ipsa [3].

Quod autem prima ratio intelligendi unumquodque sit entitas ipsius, dicit Avicenna in sua metaphysica (1), et hoc etiam ipsa ratio declarat. Cum enim proprium obiectum intellectus sit ipsa veritas rerum, unaquaeque vero res sic se habet ad [4] veritatem sicut se habet ad esse, ut ait Philosophus noster in philosophia sua (2), ratio autem entis praecedit per intellectum rationem veritatis, sequitur quod per rationem entis unumquodque [5] primo sit intelligibile. Esse autem [6] est primus actus entis. Diximus autem [7] in primo capitulo huius partis [8] quod forma dicit actum de sua ratione principali ; quare [9], cum unumquodque sit intelligibile per actum essendi, et forma per se et primo dicit actum cuiuslibet rei quae est actus essentialis, sequitur quod unumquodque per se intelligibile sit per formam. Erit ergo formae ratio per se ipsam [10] intellecta [11] nihil dependens ab intellectu alterius. Quod enim dependet [12] ab intellectu alterius non est [13] per se intelligibile primum. Color enim, cum non sit visibile nisi per actum lucis, non potest esse primum per se visibile, sed lux multo magis dicetur primum visibile. Ex his infertur quod intellectus formae non dependet [14] ab intellectu materiae secundum primam rationem formae,

[1] quartum capitulum *in marg.* P. — [2] eo *correxi* : do B. — [3] de *eo* — ipsa] *om.* P. — [4] *om.* B ; *add.* C. — [5] unum B ; quodque *add.* C. — [6] quod B. — [7] actus — autem] *om.* B ; actus entis *add.* C. — [8] diximus *add.* C. — [9] quia B. — [10] ipsa P. — [11] intellectam P. — [12] dependit B. — [13] alterius non est] *om.* B ; *add.* C. — [14] dependit B.

(1) " Unaquaeque res habet certitudinem propriam quae est eius quidditas et notum est quod certitudo cuiusque rei est propria ei " etc. *Metaph.*, II, 1, fol. 8, l. 31 (ed. Venetiis, 1495). — (2) Ὥσθ' ἕκαστον ὡς ἔχει τοῦ εἶναι, οὕτω καὶ τῆς ἀληθείας. *Metaph.*, I, 1 (ed. Didot, t. II, p. 486).

materia vero, ut dicit Philosophus, intelligitur tantum [1] per analogiam [2] ad formam (1), cuius ratio [3] iam patet ex dictis, quod per hoc enim unumquodque fit [4] intelligibile per [5] quod fit [6] ens in [7] actu, et hoc accidit materiae per formam tantum.

Quod autem et [8] formae separabiles sint [9] aliquae et quod etiam a materia possint [10] separari, quantum est de ipsa ratione formae qua [11] est actus, accipitur et theologice primo et deinde philosophice. Dicit enim Boetius in libro de trinitate (2), quem composuit sequens dicta beati Augustini, quod istae formae quae [12] in materia sunt, dicuntur imagines illarum quae separatae sunt et sine materia sunt; quare supponit formas esse veras sine materia. Praeterea secundum fidem nostram anima rationalis est actus et perfectio hominis, | sed huius cod. B, fol. 122v A.
actus separatur a materia per mortem hominis et est vere sine corpore; quare forma secundum rationem essentiae qua [13] est forma et est actus entis potest separari a materia.

Philosophice idem monstratur, primo quia Philosophus, in primo de anima, dicit quod intellectivum separatur a sensitivo sicut perpetuum a corruptibili (3). Sed secundum ipsum, intellectivum est pars animae essentialis, eo quod ipse dicit (4) sensitivum in intellectivo, sicut trigonum in tetragono [14]. Quare anima intellectiva essentialiter est separabilis, ut videtur. Nec hanc rationem facio nisi catholicis, quia [15] facile reprobatur [16] a non credentibus fidem nostram. — Adhuc videtur et [17] omnibus ratio certior, quia si [18] actus secundi ab actu primo progrediuntur, si possibile est [18] actus aliquos alicuius compositi inveniri sine indigentia [19] materiae corporalis perfectionis, et per

[1] *om.* B. — [2] anologiam P. — [3] *om.* B; *add.* C. — [4] sit P. — [5] *om.* B. — [6] sit P. — [7] per B; in *corr.* C. — [8] est B. — [9] *om.* B; sunt *add.* C. — [10] possit P. — [11] quae B. — [12] iam *add.* B. — [13] quae B. — [14] in tetragono] et detragono B. — [15] quare B. — [16] probatur B; *litt.* re *add.* C. — [17] in *add.* B. — [18] si actus — possibile est] secundum B; *delevit* C *et scripsit in marg:* si secundi actus ab actu primo progrediuntur si est possibile. — [19] indiscentia B; indigentia *corr.* C.

(1) *V. supra*, p. 15], n. (1). — (2) Cap. II. *V. supra*, p. 18], n. 4. — (3) Περὶ δὲ τοῦ νοῦ καὶ τῆς θεωρητικῆς δυνάμεως οὐδέν πω φανερόν, ἀλλ' ἔοικε ψυχῆς γένος ἕτερον εἶναι, καὶ τοῦτο μόνον ἐνδέχεται χωρίζεσθαι, καθάπερ τὸ ἀΐδιον τοῦ φθαρτοῦ. *De Anima*, l. II. (*et non* I), cap. 2 (ed. Didot. t. III, p. 446). — (4) Οἷον ἐν τετραγώνῳ μὲν τρίγωνον, ἐν αἰσθητικῷ δὲ τὸ θρεπτικόν. *Ibid.*, cap. 3 (ed. Didot, t. III, p. 448).

materiam magis impediri, necessarium videtur potentiam a qua huiusmodi actus exeunt etiam immaterialem esse. Simplicior enim [1] debet esse potentia quam suus actus, quare et [2] ipsa essentia ex qua procedit ipsa potentia magis debet esse libera ab indigentia materiae. Sed quae sic libera est quantum ad esse essentiae suae, potest esse sine materia, nec indiget materia quantum ad suum esse essentiale. Talis autem est anima rationalis [3], cuius potentia est intellectus, qui nullius partis corporis est actus, quod ostendit sua operatio per quam cognoscit immaterialiter omnia intelligibilia. Quare anima rationalis est forma separabilis per esse ab omni materia.

cod. P, fol. 184v A. Aliter autem [4] secundum platonicos hoc idem declaratur de formis universalibus primis, quas ponunt | quasdam unitates non participatas [5]. Si enim quod participatur a multis ut unum quoddam [6], necessario oportet praeintelligere aliquam unitatem illius generis non participatam, quia omne quod participatur posterius est [7] se ipso non participato, et sic participatum per primum [8] sui generis quod per se subsistit ut causa et principium huius participationis; et propter hanc rationem visum est platonicis, ut apparet in libro Procli [9], esse formas separatas per se subsistentes, quae sunt causae harum formarum in materia existentium (1), quas formas tamen nostra theologia ponit tantum esse ideas in mente divina. Ex his tamen [10] probatur quod esse formae non dependet secundum primam rationem formae ab aliqua materia, sed e converso esse materiae totum est a forma, et quod unitas rerum in eodem genere [11] vel specie convenientium tota est a forma. Quare et unitas rerum singularium multo magis erit ab unitate formae unius singularis, per quam unumquodque determinatur ad hoc aliquid et suppositum propter receptionem unius formae in materia.

Est etiam advertendum ex dictis quod quaedam formae per essen-

[1] *delevit* C. — [2] in *add.* B. — [3] ratio B : rationalis *corr.* C. — [4] et *add.* B. — [5] non participatas] *om.* B. — [6] quodam P. — [7] posterius est] est posterius B. — [8] ipsum B. — [9] pocly P : Procli B. — [10] ex his tamen] tamen ex his B. — [11] sed *add.* B.

(1) *Institutio theologica*. v. *gratia*. prop. XXIV : Πᾶν τὸ μετέχον τοῦ μετεχομένου καταδεέστερον (ed. Didot, p. LX); cf. prop. VI, XL, CLXV.

tiam suam [1] et | per esse ita dependent a materia quod nullo modo sunt separabiles et eae sunt quarum actiones secundae quae per se consequuntur esse [2], indigent corpore sicut organo; verbi gratia actiones secundae per se consequentes ipsam existentiam animae sensitivae quae [3] sunt motus et sensus [4] non intelliguntur nisi actiones corporum et [5] partium corporalium. Quare huiusmodi formae similiter [6] habent primum esse essentiae suae dependens a corpore et ideo per esse est inseparabilis a corpore. cod. B, fol. 122' B.

Dictum est igitur quomodo et quare forma per se sit intelligibilis [7] sine materia et quomodo possit [8] esse sine materia et quae sint huiusmodi quae per esse suum sunt inseparabiles a materia.

Capitulum quintum.

Quomodo formae immateriales determinantur ad supposita et utrum sint multiplicabiles per supposita solo numero differentia [9].

Quae autem formae separatae sunt a materia ad praesens non intendimus determinare, cum circa hoc sit alta profunditas et difficile investigabilis a nostra parvitate, sed occasione praedictorum utile nobis visum fuit de ipsarum unitate et determinatione ad supposita et multitudine per ipsa supposita in hoc capitulo inquirere, eo quod magnorum et multorum dicta circa hanc materiam reperiuntur contraria.

Fuerunt [10] enim quidam antiqui et magnae auctoritatis viri circa hoc dicentes quod huiusmodi formae separatae solo numero differunt [11]; unde omnes angelos unius speciei sicut omnes homines esse asserunt, et secundum istos quilibet angelus sive intelligentia solo numero differt [12] ab alio. Hanc autem positionem suam confirmant auctoribus

[1] *om.* B. — [2] ipsarum *add.* B. — [3] *om.* B. — [4] et *add.* B. — [5] *seq. ras.* B. — [6] simpliciter B. — [7] et *add.* B. — [8] potest B. — [9] incipit capitulum quintum secundae partis *add.* P. — [10] sunt B. — [11] differrent P. — [12] differunt B.

sacrae scripturae [1] per illud Job (1) ubi scriptum est : « numquid est numerus militum eius », per quod volunt [2] intelligi unum officium omnium angelorum in comparatione ad Deum, et propter connumerationem in illo uno officio secundum speciem omnes tantum differre secundum numerum [3]. Hoc idem astruere conantur per illud Hebreos primo (2) : « omnes sunt administratorii spiritus in ministerium » et cetera. Cum ergo homines quibus ministrant sint [4] unius speciei, et omnes erunt unius speciei. Hoc [5] idem per illud Apocalypsi ultimo (3) asserunt : « mensura [6] hominisque et [7] angeli » [8].

Alii dixerunt esse duas species harum formarum separatarum et omnes unius speciei tantum [9] differre numero. Quod nituntur affirmare per id quod scriptum est Daniel septimo (4) : « milia milium » et cetera. Nam sicut ministrare et assistere duo dicunt officia specie differentia, sic volunt [10] quod ministrantes sint unius speciei et assistentes alterius.

Sunt et alii quos audivimus et vidimus temporibus nostris qui cod. P, fol. 184v B. cod. B, fol. 123r A. differentiam inter | formas separatas | quas angelos vocant sive intelligentias, adhuc ampliorem praedictis assignant [11], ut non tantum eas numero differentes, sicut primi dicunt, nec etiam specie, sicut secunda tangit opinio, sed etiam aliquas dicunt genere, aliquas [12] specie, aliquas numero differre tantum, ut verbi gratia hierarchias [13] angelorum inter se genere differre [14], ordines vero hierarchiarum inter se specie differre et non genere, angelos vero uniuscuiusque ordinis inter se numero tantum differre, non [15] specie vel genere. Quod [16] probare nituntur per hunc modum. Hierarchiae [17] enim secundum modos generales recipiendi divinas illuminationes distinguuntur [18] ut prima per hoc quod

[1] primo *add.* B. — [2] nolunt P. — [3] naturam B. — [4] *lacuna* B; sint C. — [5] illud *add.* P. — [6] mensura *scripsit sup. ras.* C. — [7] hominisque et] *Vulgat.:* hominis quae est. — [8] et *add.* B. — [9] tamen B. — [10] nolunt P. — [11] differentiam *add.* C. — [12] dicunt genere aliquas] *om.* B. — [13] ierachias P. — [14] *iterum scripsit in marg.* C. — [15] *om.* P; *in marg. 2a manus add.* — [16] et *add.* B. — [17] ierares B. — [18] distinguitur B. —

(1) XXV, 3. — (2) I, 14. — (3) XXI, 17. Ultimo *perperam, cum liber Apocalypsis XXII capit. contineat.* — (4) VII, 10.

est immediate ferri in ipsam lucem primam sine aliquo medio [1], et secunda per hoc quod est ferri in ipsam lucem per primam, et tertia per [2] hoc quod est ferri per utramque in ipsam lucem. Cum ergo receptio illuminationum sit de proprietatibus [3] angelorum, sequitur necessario [4] quod diversi modi diversas in eis potentias demonstrent. Sed diversitas potentiarum, consequentium ad proprietates, rerum diversitatem in genere demonstrat, ut apparet inducendo in rebus manifestis ad sensum, ut verbi gratia potestas ratiocinandi quae sequitur proprietatem animae intellectivae et potestas sentiendi quae sequitur proprietatem animae sensitivae et potestas nutriendi et augendi corpus quae sequitur [5] proprietatem animae vegetativae, indicant quod huiusmodi tres [6] non tantum specie sed genere [7] differunt. Unde planta et brutum, animal et homo genere differunt, non tantum specie. Primae [8] enim differentiae [9] generis qu*ibus* [10] genus aliquod dividitur sunt [11] potentiae generis [12]. Quod [13] autem ordines unius hierarchiae specie tantum [14] differant, declaratur [15] secundum istos sic. Nam quia [16] hierarchia unum [17] genere dicit propter unitatem potentiae, oportet quod et ordines sub una hierarchia sint unum in genere, officiis autem diversis secundum beatum Dyonisium (1) distinguuntur [18], unde ordines se habent ad hierarchiam sicut [19] actus ad potentiam sive operatio. Quare cum operatio sive actus proprius sequatur unumquodque secundum proprietatem speciei suae sive formae specificae, sequitur quod ea quae solum ex propriis officiis vel operationibus differunt [20] sola specie distinguantur. Omnis enim [21] species determinata in natura per propriam operationem consequentem ipsam cognoscitur et declaratur. Si enim nitrum sma-

[1] et secunda per hoc quod est ferri in ipsam lucem primam sine aliquo medio *add.* P; vadat (?) *add. in marg. 2a manus.* — [2] etiam B. — [3] proprietate B. — [4] numero P. — [5] consequitur B. — [6] animae *add.* B. — [7] specie sed genere] genere sed specie B. — [8] prima B. — [9] differentia B. — [10] quas P; qua B. — [11] *om.* B; est *add.* C. — [12] potentiae generis] per differentias condividentes genus quae B; dicitur potentia generis *add. in marg.* C. — [13] *sequitur rasura* B. — [14] tamen (?) *add. in marg. 2a manus* P. — [15] declaratio P. — [16] si B. — [17] *om.* B; *add.* C. — [18] distingitur B. — [19] sic B. — [20] quod *add.* B. — [21] omnis enim] *om.* B.

(1) Τὸ *καθ' ἑκάστην ἱεραρχίαν πρώτας καὶ μέσας καὶ τελευταίας εἶναι τάξεις τε καὶ δυνάμεις.* *De caelesti hierarchia*, cap. IV. (Migne, P. G., t. III. p. 182), cf. cap. VI.

ragdo [1] assimiletur [2], per propriam virtutem seu [3] operationem consequentem utriusque speciem distinguuntur (1). Per hoc iterum consequenter [4] quod uniuscuiusque ordinis angeli solo numero differant [5] probare conantur, quia supposita [6] omnia quae sub una specie continentur solo numero differre [7] dicuntur. Haec [8] est positio multorum magnorum et praecise domni Alberti [9] quondam Rat*is*ponensis [10] episcopi (2), ob cuius reverentiam rationes praedictam positionem confirmantes addidimus [11].

Haec autem [12] investigatio de formis separatis secundum theolog[ic]os [13], qui ipsas formas separatas nihil aliud putant nisi intelligen-

cod. B, fol. 123r B. tias quas scriptura sacra vocat an | gelos; per quos tamen nondum [14] habemus modum [15] per quem forma separata determinetur ad suppositum [16]. Propter quod [17] adhuc ampliori investigatione praesens indiget negotium.

Circa quod, primo adducimus platonicorum opinionem qui etiam aliter ponunt formas separatas, ipsa scilicet prima genera omnium rerum sive species et omnium generum etiam supposita quae materia carent, et has formas vocant unitates primas et simplices a quibus

cod. P, fol. 185r A. unitas participatur in omnibus | entibus uniuscuiusque generis, propter quod determinationem ad supposita ponunt in [18] eis per rationes [19] prioris et posterioris in participatione unitatis. Verbi gratia, omne ens quod participat esse, hoc est [20] quod habet esse ab alio; in quantum participat habet unitatem cuiusdam generis; sed quia participatum posterius est non participato, et fluit ab illo sicut posterius a priori, ideo necessarium est ponere unum per se simpliciter [21] ens quod sit causa omnis

[1] magrado P; marag do B; s. *add.* C. — [2] assimilitur B. — [3] virtutem seu] *om.* B. — [4] iterum consequenter] igitur ostendunt B. — [5] et *add.* B. — [6] sua *add.* B. — [7] differentiae P. — [8] hoc P. — [9] abbati (abbi) P: alberti 2a *manus in marg.* — [10] ratponen' P. — [11] et praecise — addidimus] *om.* B. — [12] haec autem] et haec est B. — [13] theologicos P; catholicos B. — [14] tamen nondum] tantum modo B. — [15] modum *om.* P. — [16] supposita B. — [17] hoc B. — [18] *om.* B. — [19] rationem B. — [20] esse B. — [21] simplex B.

(1) Albertus Magnus, *de mineralibus*, l. II, tr. 2, cap. 12: "nitrum etiam accedit ad lapidis coagulationem: est autem subpallidum et perspicuum et huius virtus probata est quod dissolvit et attrahit" (ed. Borgnet, t. V, p. 41) — "Smaragdus est lapis pretiosior multis aliis et non rarus et est color eius viridissimus translucens, ita quod vicinum aerem sua videtur tingere viriditate." (*ibid.*, cap. 17, p. 45). — (2) Albertus Magnus, *In II Partem Summae Theol.*, tr. II. q. 8. (Borgnet, t. XXXII, p. 136); cf. *Summa de creaturis*, tr. IV, q. 29, (t. XXXIV, p. 496).

entis et in quo non sit esse participatum [1] neque participabile. Si enim esset in eo esse participatum, non esset ens primum. Itemque si esset ens primum [2] participabile, non esset simpliciter unum; quod enim participabile est, et multiplicabile est, et [3] quod multiplicabile est habet in se in potentia [4] multitudinem. Et hoc vocant Deum summum quem dicunt [5] determinari ad unum suppositum per hoc quod est per se causa omnium [6] entium. Nec proprie potest dici unum numero, quia [7] nulli enti connumerari potest, nec unum specie vel genere multo minus, quia participari non potest ab aliquo ente, et per istum modum secundum analogiam [8] causae ad causatum et prioris ad posterius distinguunt omnes formas separatas, et determinant [9] eas ad supposita. Verbi gratia, primum genus rerum est ens a quo fluit secundum [10] genus, quod est ens vivum [11] : addit enim ratio vivi [12] super rationem entis in quo oportet [13] etiam accipere aliquod unum [14], in quo sit prima ratio viventium, ex quo iam causabitur aliud genus quam entium simpliciter et praedistinguitur et [15] determinatur ad suppositum per hoc quod est causa prima omnium viventium. Similiter adhuc aliud genus consequitur post hoc, scilicet quod est ens [16] intellectivum, in quo similiter genere oportet unum primum intellectum accipere qui habebit causalitatem super omnes [17] intellectus sui generis, et per hoc distinguetur ab eis et determinabitur ad suppositum, et sic in singulis cuiusque generis invenitur distinctio et determinatio ad suppositum per id quod est causa et [18] causatum et prius et posterius. Post viventia autem intellectiva [19], sequitur genus corporalium non viventium, in quo genere invenitur etiam aliquod primum quod separatur ab omni corpore specificato [20] sive determinato per materiam, et determinatur ad suppositum | etiam per [21] hoc quod est causa ipsorum. Per istum modum [22] patet cod. B. fol. 123v A.

[1] partium B; participatum *corr. in marg.* C. — [2] ens primum] *om.* B. — [3] *om.* B. — [4] in potentia] potentiam B. — [5] quem dicunt] quod ostendit B. — [6] omni B; *litt.* um *add.* C. — [7] quod B. — [8] anologiam P. — [9] omnes formas — determinant] *om.* B. — [10] genus — secundum] *om* B; rerum genus est ens a quo fluit secundum *add.* C — [11] unum B. — [12] unius *2a manus P in marg. scripsit et postea delevit;* uni B; *litt.* us *add.* C. — [13] debet P. — [14] unum B; vivum *corr.* C. — [15] et praedistinguitur et] prae viventium (*haec verba delevit* C) et distinguitur B; et *add.* C. — [16] quod est ens] *om.* B. — [17] omnis B. — [18] *om.* B; *add.* C. — [19] et intellugibilia (intellu[19]) B. — [20] specifico B. — [21] *om.* B. — [22] istum modum] ĭst *el dein rasura* B; modum *add.* C.

qualiter formae separatae determinantur ad supposita, et quod non tantum numero inter se differunt, sed [1] aliquae earum [2] specie differunt, sicut illae in quibus stat ultima ratio causalitatis super materialia sui generis, sicut primus homo a primo equo ; aliae vero non tantum specie sed etiam genere et [3] numero distinguuntur.

Et licet iste modus ponendi formas separatas extraneus sit a nostra theologia et [4] philosophia Aristotelis, tamen rationalis in determinatione ipsarum ad supposita et concordans etiam philosophiae Aristotelis in hoc quod ipse etiam [5] Aristoteles (1) numerum intelligentiarum investigat per numerum orbium, quorum motores sunt [6] intelligentiae secundum ipsum [7], qui non tantum numero sed [8] specie differunt et qui ordinem habent ad invicem et influentiam [9] in [10] invicem.

Nos autem quod est consonum nostrae fidei attendentes in omnibus quae per fidem non determinantur expresse, et quae ratione aliqualiter possunt attingi quorum contraria excedunt viam rationis in hac materia sine praeiudicio sequentes, dicimus quod non est via possibilis in intellectu multitudinis formarum per supposita nisi aliqua trium, quarum tamen una non potest esse sufficiens in aliqua natura nisi summa et prima natura.

I [11]. Primam [12] viam dicimus, cum habent suum esse in materia et non sunt realiter sine materia, vel intellectu [13] materiae. Omnes

cod. P, fol. 185r B. enim huiusmodi formae per id habent distingui et numerari per quod habent suum esse distinctum ab invicem; | unum [14] enim et ens in omnibus convertuntur. Si ergo esse alicuius formae sine materia non est nec intelligitur, eo modo distinguetur [15] per esse quo distinguitur per materiam. Quae autem per solam materiam distinguuntur, solo numero distinguuntur, eo quod numerus cogitatur [16] divisione continui. Quare si accipiatur aliqua una forma in multis tamen [17] divisione materiae

[1] etiam *add.* B. — [2] causarum P. — [3] sed etiam genere et] et genere sed etiam B. — [4] a *add.* B. — [5] ipse etiam] etiam ipse B. — [6] motores sunt] sunt motores B. — [7] et *add.* B. — [8] etiam *add.* B. — [9] fluentiam B. — [10] *om.* P. — [11] *om.* P. — [12] primum P. *et dein lacuna ;* esse *add. in marg. 2ae manus.* — [13] vel intellectu] secundum intellectum B. — [14] unde P. — [15] distinguietur *(sic)* B. — [16] cognoscitur B. — [17] *om.* B. —

(1) *De caelo*, II. 2 et 12 : Cf. *Metaph.*, XI, 8.

disiunctis [1], illa sola determinatur ad supposita per materiam, et [2] differunt eius supposita solo numero. Et propter istam causam corpora caelestia differunt ab inferioribus non solum vel specie vel numero, sed etiam genere, quia non sunt ex materia subiecta divisibilitati, et ipsa corpora etiam caelestia inter se differunt specie [3], eo quod nulla species in eis determinatur ad suppositum per rationem materiae divisae ab alia, eo quod unaquaeque materia corporum caelestium tota est sub una forma determinata [4], nec est in potentia ad aliam.

II [5]. Alia via est per quam formae determinantur ad supposita per propriam et [6] essentialem actionem illius formae, quando essentia formae non tantum est actus alicuius, sed etiam in se actu existit. Et quia uniuscuiusque formae una est tantum propria et essentialis operatio eius, ideo necessario omnis talis forma quae non indiget materia ad sui esse, determinatur tantum per unum suppositum. | Quare [7] omnia cod. B, fol. 123v B. supposita talium formarum non tantum numero sed et [8] specie differunt.

III [9]. Tertia via est [10] qua aliquae formae ad [11] supposita possunt distingui per diversas [12] actiones ipsius subiecti [13] proprias et naturae [14] suae per se convenientes [15] quarum una oppositionem [16] habet ad alteram. Cum enim actiones et operationes sint suppositorum, in quacumque natura una oppositae [17] actiones se circa unum suppositum non compatientes inveniuntur, necessario oportet pluralitatem suppositorum ponere. In hac autem via non potest inveniri multitudo suppositorum sub aliqua una forma nisi in illa summa prima forma [18] in qua non differt [19] sua essentia, suum esse et sua operatio. Si ergo circa ipsam vel in ipsa per intellectum verum vel per fidem aliquae actiones intelligantur oppositae, quae se in uno tantum supposito compati non possunt, oportet in illa una natura plura [20] esse et credi supposita per huiusmodi actiones naturae convenientes [21] determinata et distincta, quod nec in aliqua natura inveniri nec esse potest in qua omnes actio-

[1] distinctis B. — [2] *om.* B; *add.* C. — [3] *om.* B. — [4] terminata B. — [5] *om.* P. — [6] *om.* B; *add.* C. — [7] quia B. — [8] etiam B. — [9] *scripsit* C. — [10] *om.* B. — [11] a P. — [12] diversa scilicet P. — [13] sibi B; *delevit* C *et add. in marg.* subiecti. — [14] nec P. — [15] conveniente P. — [16] operationem P. — [17] oppositione P; oppositae *add. in marg. 2a manus* P; contrariae B. — [18] nisi. — forma] *om.* B. — [19] dicitur B. — [20] plures P. — [21] per huiusmodi — convenientes] *om.* B.

nes actuales sunt praeter unam essentialem primam, et in qua sua actio non est suum esse.

Quod autem praeter has vias non possit esse aliqua ratio determinationis formae ad supposita, ratio probat sic [1]. Quod ad suppositum determinatur aut [2] erit se ipso, aut alio a seipso extra se, aut aliquo alio a se ipso quod sit intra se.

Si [3] primo modo, necessario [4] tantum erit unum suppositum illius. Quod patet quia, dentur duo, A scilicet et B [5] sub [6] C [7] : totum esse A erit AC [8], et similiter totum esse B. Ergo A et B non differunt in C, sed sunt [9] unum [10] in C et in [11] se nihil habent aliud nisi C. Ergo omnino unum et non [12] duo supposita.

Si autem forma determinatur ad supposita plura per aliquid extra se, tunc cum forma et suum suppositum sint unum numero, oportet quod ex illo extra et ipsa forma fiat unum in numero, ergo unum per esse. Ergo forma illa dat illi esse quod habet, cum formae sit dare esse : hoc autem vocant sapientes materiam; quare iam per materiam determinatur ad suppositum. Si igitur diversa fuerint supposita illius [13] formae, per istum [14] modum [15] necessario oportet ipsa supposita distingui per materiam. Ergo et materia illa erit divisibilis per rationem continui et in potentia aequaliter ad formam illam. Quare omnis forma quae determinatur ad supposita per materiam est actus mate-
cod. P. fol. 185v A. riae | divisibilis et existentis in potentia ad formam. Sed talis materia tantum subicitur rebus generabilibus et corruptibilibus : quare omnis forma quae distinguitur per diversa supposita secundum relationem ad materiam erit forma rei generabilis et corruptibilis. Hinc apparet quare corpora caelestia [16], licet in eis sint formae determinatae ad supposita per materiam, tamen impossibile est sub una forma secundum speciem esse nisi unicum suppositum, alias enim essent ex materia generabilium et corruptibilium.

Si autem formae determinentur ad supposita [17] ab alio a se quod
cod. B. fol. 124r A. sit intra | se, hoc erit aut per virtutem aliquam aut per aliquam [18]

[1] quia *add.* B. — [2] hoc *add.* B. — [3] sed B. — [4] *om.* B. — [5] et *add.* B. — [6] *delevit* C. — [7] si *add.* B. — [8] *A* erit *AC*] erit *AC* B. — [9] *om.* P. — [10] et *add.* B. — [11] et in *om.* B. — [12] omnino unum et non] unum sunt omnino et B. — [13] aliud P. — [14] illius *add.* P. — [15] nodum B. — [16] *om.* B; *add.* C. — [17] suppositum P. — [18] aut per aliquam] *om.* B ; aut per *add.* C.

propriam operationem. In omnibus autem suppositis id per [1] quod determinatur suppositum oportet esse in genere substantiae, quia nullum accidens [2] transmutat in genere substantiae subiectum. Oportet ergo [3] virtutem vel operationem per quam forma [4] determinatur ad subiectum, esse in genere substantiae. Cum ergo forma in essentia sit simplex et [5] una secundum se, necessario oportet virtutem sive operationem essentialem, si quae sunt, simplicem [6] esse et unam. Quare adhuc impossibile est in hac via unam formam determinari ad plura supposita, sed tantum ad unum.

Adhuc autem, et si quis angelos corporales dicat, sicut beatus Augustinus videtur dicere in pluribus locis (1), nihilominus non [7] possunt intelligi solo numero multiplicari vel distingui, eo quod iam dictum est quod illa supposita quae distincta sunt sub una forma per materiam, oportet quod materia in utroque sit unius generis et unius rationis [8]. Ergo si in uno est in potentia ad formam, oportet quod in alio [9] sit similiter [10] in potentia ad formam. Quare si [11] distinguitur in isto et in illo, oportet quod intelligatur modus aliquis quo distincta sit. Sed [12] iste modus in materia habente potentiam ad formam invenitur per viam generationis qua unum suppositum procedit ab alio, quare oportet intelligi unum angelum ab alio sicut unum hominem ab alio per viam generationis. — Sed dices quod Deus creator primo sic materiam eorum divisit per viam creationis, sicut etiam primum hominem a prima muliere, et si quis ita [13] dicat, adhuc manet in quolibet supposito materia indeterminata [14] propter hoc, quia si determinatus esset appetitus eius in uno supposito [15], iam non relinqueretur in ea possibilitas ad alium. Quare saltem adhuc in illis maneret [16] ratio corruptibilitatis et essent per naturam materiae [17] corruptibiles [18] sicut Adam et Eva. Haec enim [19] est causa corruptibilitatis in rebus materialibus, scilicet interminatus materiae appetitus.

[1] *om.* P. — [2] actus P. — [3] oportet ergo] ergo oportet B. — [4] *om.* P. — [5] *om.* B; *add.* C. — [6] simplices B. — [7] *om.* B. — [8] divisionis (d'ionis) B. — [9] aoo B. — [10] simpliciter B. — [11] *om.* B. — [12] si P. — [13] et si quis ita] si ita quis B. — [14] determinata B. — [15] suppositi B; supposito *corr.* C. — [16] manet B. — [17] *om.* B. — [18] *sequitur lacuna* B. — [19] *om.* B.

(1) V. gr. *De civitate Dei*, l. XV, cap. 23.

Nec haec positio aliquam irreverentiam sive impotentiam Deo creatori tribuit, sed potius contrarium ostendit : multo enim magis apparet divina sapientia in productione speciei quam individui, quare producere tot species in rebus nobilibus quot [1] sunt individua, maioris est ostensio sapientiae et potentiae divinae quam producere tot individua [2] sub paucioribus speciebus. Haec [3] in tantum de [4] determinatione multitudinis formarum ad supposita dicta sint, nulli tamen opinioni vel positioni praeiudicium generare volentes.

Sextum capitulum secundae partis.

Qualiter et qua ratione formae producuntur in esse. De his in comparatione ad motum.

cod. B, fol. 124r B. | Quoniam autem, secundum Philosophum (1), prima principia omnium entium sunt potentia et actus, et ratio principii causalitatem habet super omne quod ex principio est [5], ideo post praedicta visum est nobis disquirere de forma secundum quod [6] rationem principii
cod. P, fol. 185v B. habet : primo utrum aliquo modo sit ex principio | et post hoc si ex principio aliquo alio sit [7], utrum per motum vel per aliam viam [8] producta sit.

Fuerunt autem ex antiquis philosophis quidam qui formas quae principii rationem habent ingenitas et aeternas dixerunt per esse suae essentiae, sed tantum in esse suppositorum habere eas [9] principium essendi. Et hoc esse dixerunt alii per separationem et segregationem quae casu accidit, ut posuit [10] Democritus et Leucippus. Alii vero [11] dixerunt per intellectum esse [12] primo factum [13] qui eas formas confu-

[1] quod P. — [2] individuis P. — [3] igitur *add.* C. — [4] *om.* B ; *add.* C. — [5] et *add.* B. — [6] *om.* B ; *add.* C. — [7] *om.* B. — [8] ex principio *add.* B. — [9] eis B. — [10] posuerunt B. — [11] hoc *add.* B. — [12] *om.* B. — [13] perfectum B.

(1) *Metaph.* VIII, 1 ; cf. p. 28], n. (1).

sas in materia distinxit, ut Anaxagoras. Alii vero per litem et amicitiam [1] decernunt, ut Empedocles. Quorum positiones, quia fidei catholicae adversantur et a veris nostris philosophis Aristotele et Platone reprobantur [2] sufficientibus rationibus obmittendas [3] praeterimus.

Ii autem qui formarum essentias [4] a principio aliquo asserunt, alii quidem a principio extrinseco, quod [5] datorem formarum vocant, omnes ab initio productas dixerunt, et haec est [6] positio Platonis quam videtur Avicenna approbare. Sed in hoc differt a Platone quod Plato, sicut accipitur ex libro Procli [7] qui unus ex discipulis eius [8] dicitur fuisse, non tantum unam formam ponit a qua omnes sint, sed plures secundum genera rerum, et illas formas vocat [9] deos [10], sicut unam formam primam hominis, aliam equi [11], aliam asini et illas formas primas a [12] quibus istae [13] materiales procedunt ponit esse creatas ab uno ente primo et imparticipabili quod [14] Deum summum vocant (1). Avicenna vero unam tantum formam ponit primam quam vocat intelligentiam, a qua omnes istae formae materiales dantur, sed in hoc conveniunt istae positiones quod ambae dicunt formas [15] ab extra se [16], et non productas de potentia materiae (2).

Quod si ita sit, videntur omnes formae separabiles esse, eo quod per esse suum dependent a datore extrinseco, cuius actio separatur ab omni materia et contrarietate ; quare et effectus eius, forma scilicet ipsa. — Praeterea, secundum hanc positionem, semen hominis non esset amplius in potentia ad formam hominis quam ad formam asini.

[1] hoc factum *add.* B. — [2] reprobantium B. — [3] obtiuendas B. — [4] productas *add.* B. — [5] quodam P. — [6] fuit *perperam* HAURÉAU, *op. cit.* p. 37. — [7] Procly P, B. — [8] huius *perperam* HAURÉAU, *ibid.* — [9] vocant P. — [10] idos *perperam* HAURÉAU, *ibid.* — [11] *om.* P. — [12] *om.* B. — [13] res *add.* C. — [14] quem *perperam* HAURÉAU, *ibid.* — [15] istas *add.* B. — [16] esse *perperam* HAURÉAU, *ibid.*; esse *add.* C.

(1) *Πᾶσα θεία ἑνὰς ὑφ' ἑνός τινος μετέχεται τῶν ὄντων ἀμέσως,... καὶ ὅσαι αἱ μετεχόμεναι ἑνάδες, τοσαῦτα καὶ τὰ μετέχοντα γένη τῶν ὄντων.* *Institutio theologica*, prop. CXXXV (ed. Didot, p. XCIV). — *Πᾶς θεὸς μεθεκτός ἐστι, πλὴν τοῦ ἑνός.* *Ibid.*, prop. CXVI (p. LXXXVIII). — (2) " Nam a corporibus caelestibus, scilicet vel a quatuor corporibus ex illis vel a numero contento in quatuor collectionibus ex unoquoque eorum, fluit in hanc materiam (*scilicet* corporum elementorum), quae fit propter communicationem aptitudo ad formam corporis simplicis; quae cum sit apta recipit illas formas a datore formarum. „ *Metaphysica*, IX, 5, fol. 74, l. 52, sq. (Venetiis, 1495).

Quare aequaliter se habet tota materia corporalis ad datorem formarum quantum est de se; quare si ex semine [1] hominis producitur homo et non asinus, hoc erit causatum praeter intentionem recipientis. Si autem [2] per intentionem [3] datoris casus excludatur, iam consequens est quod totum opus naturae sit frustra et quod [4] aliquando possit fieri cod. B, fol. 124v A. asinus ex semine hominis sicut homo, si dator [5] formarum | hoc intendat, aut quare magis hanc producit ex uno semine quam aliam. — Praeterea, si unumquodque sit [6] ex potentia et actu compositum, ut et alibi dicitur, potentia in eodem praecedit [7] actum, in diversis vero actus praecedit potentiam, consequens est quod respectu eiusdem potentia sit primum principium, respectu actus sive formae. Quaecumque enim dicuntur ita principia alicuius quod ex ipsis constituitur, sicut ipsum constitutum ex huiusmodi principiis producitur ita, si ipsa principia ad invicem se consequuntur ut prius et posterius, oportet quod posterius producatur ex priori : primum enim in unoquoque genere causalitatem habet respectu posterioris. Ergo secundum hoc forma omnis [8] ex aliqua potentia producitur quae sit habens rationem principii essentialis. Formas vero immateriales quae non habent rationem principii, quia non sunt actus materiae alicuius, non sic oportet eas produci de potentia alicuius materiae, sed tantum de potentia agentis. Quare non est sufficiens positio quae [9] ponit formas illas materiales omnes esse a datore formarum.

Dicimus ergo cum Aristotele (1), summo philosophorum, omnes cod. P, fol. 186r A. formas materiales produci de potentia | materiae quae naturaliter et per viam naturae producuntur. Est autem opus naturae universaliter per motum [10], quia natura est principium motus per se, motus autem [11]

[1] scīe B; *delevit* C *et add.* semine. — [2] praeter — si autem] *om.* B; *add.* C. — [3] per intentionem] praeter inductionem B; introductionem *corr.* C. — [4] *om.* B. — [5] dat B; *litt.* or *add.* C. — [6] *om.* B. — [7] procedit P. — [8] hominis B. — [9] quod B. — [10] modum *perperam* HAURÉAU, *ibid.* p. 38. — [11] *om.* B.

(1) Ὑπό τοῦ ἐντελεχείᾳ ὄντος τὸ δυνάμει ὄν γίνεται ἐν τοῖς φύσει ἢ τέχνῃ γινομένοις, ὥστε δέοι ἂν τὸ εἶδος καὶ τὴν μορφὴν ἐν ἐκείνῳ εἶναι. *De animal. generat.* II, 3 (Didot, t. III, p. 348). Cf. γίγνεται δὲ πᾶν ἐκ τοῦ δυνάμει ὄντος τοῦτο ὃ γίγνεται. *Metaph.*, XIII, 2, (t. II, p. 630).

est actus mobilis. Primum autem per se mobile est corpus, quare [1] motus per se est actus corporis. Nihil autem quod per se ab [2] aliquo [3] producitur simplicius et nobilius est [4] sua causa. Quare [5] omne quod per motum ab aliquo corpore producitur, necessario mobile erit [6] et divisibile, nam si immobile et simplex esset, iam et nobilius sua causa esset; est enim immobile simpliciter nobilius mobili, et simplex divisibili. Quare cum formae per essentiam [7] sint simplices, ut probatum est, non producentur essentiae [8] ipsarum per motum per se loquendo. Amplius id quod per se est principium motus non potest [9] produci per motum quia quod per motum [10] producitur, post principium motus habet suum esse. Sed forma in sua [11] natura est principium motus, unde, secundum Philosophum, forma magis dicitur natura quam materia vel compositum propter huiusmodi rationem (1). Amplius autem videtur ex [12] dicto Aristotelis, in septimo philosophiae primae, qui dicit formam et materiam neque generari neque corrumpi (2). Propter hoc autem videtur admiratione [13] digna quaestio de productione formarum naturalium [14], quia cum de potentia probatum sit eas productas esse et non per creationem neque per datorem formarum, et neque a natura sint per motum per se loquendo, quomodo producuntur [15] ad esse [16]? Neque creatur [17] proprie quod de aliqua potentia praeexistente educitur, neque datur ab extrinseco quod sine naturali motu non educitur, neque per motum educitur quod [18] simplex et immobile et non hoc aliquid est. — Advertendum ergo quod solet ab auctoribus dici de motu, quia est motus ad locum et est motus ad formam. Locus autem per motum determinatur et specificatur, sed tamen non est per motum si essentia loci con | sideretur sic suo modo, et forma ad quam est motus per motum cod. B. fol. 124v B.

[1] quia *perperam* Hauréau. — [2] *om.* B; *add.* C. — [3] alio *add.* B. — [4] simplicius — est] est simplicius vel nobilius B. — [5] quia *perperam* Hauréau. — [6] erit *perperam omittit* Hauréau. — [7] suam *add.* B. — [8] producentur essentiae] producitur essentialiter esse materiae B. — [9] *om.* B; — [10] quia quod per motum] *om.* B; *add. in marg.* C. — [11] *om.* B. — [12] *sup. ras.* C. — [13] anmiratione P, B. — [14] materialium B. — [15] producuntur] igitur producautur B. — [16] *sup. ras.* C. — [17] habeatur P. — [18] *om.* P.

(1) *Metaph.*, IV, 4; VII, 3. — (2) Ἐπεὶ δ' ἔνια ἄνευ γενέσεως καὶ φθορᾶς ἐστί... οἷον αἱ στιγμαί...καὶ ὅλως τὰ εἴδη. *Metaph.*, VII, 5 (p. 562); cf. XI, 3 (p. 601): ὅτι οὐ γίγνεται οὔτε ἡ ὕλη οὔτε τὸ εἶδος.

determinatur et specificatur in esse specifico, quae tamen ante motum erat in quodam esse generis hoc est in potentia materiae. Unde, secundum philosophiam Aristotelis (1), omnes formae sunt ante rationem motus in potentia materiae et nulla in [1] actu specifico nisi per motum. Qui tamen non [2] educit formam in esse ut subiectum aliquod perfectum in natura intentum [3] per se, sicut hic homo, hic asinus educuntur in esse per generationem. Sed dicitur [4] educi per motum forma ex consequenti, in quantum [5] per determinationem ipsius ad esse hoc vel illud quietatur motus generationis vel [6] alterationis. Albificans enim parietem non intendit producere albedinem in esse albedinis; hoc enim esse non dat ei [7] albificans, sed intendit facere parietem album. Sic et generans animal non generat animam nec producit animam ad esse animae, sed tantum generat animatum quod dicitur perfectum per animam, determinatam ad esse huius animalis vel illius [8]. Et sic patet qualiter formae non sint generabiles [9] neque corruptibiles et tamen producuntur in esse specifico et [10] determinato de potentia materiae per motum ex consequenti et non primo et per se. Haec autem intentio nostra est in hoc opere principalis per quam poterimus [11] solvere quae adversariis inconvenientia videntur, et haec de productione formae dicta sint.

Sed forte obviabit aliquis et dicet : cum anima hominis sit forma in materia, et actus sit corporis organici secundum philosophiam, erit ergo, sicut ex praedictis concluditur, educta de potentia materiae, et sic non habebit esse suum per creationem. Quod si ita sit, et necessario subiacebit corruptioni ex consequenti, sicut et aliae formae materiales, quae per motum generationis producuntur in esse.

Ad quod respondemus, supponendo fidei catholicae determinationem in origine animae, quod aliud est de forma ista scilicet anima rationali, et aliud de aliis. Unde et Philosophus in [12] undecimo, ubi dicit omnes | formas materiales inseparabiles [13] a materia, videtur facere

cod. P. fol. 186r B.

[1] *om.* B : *add.* C. — [2] tamen non] *om.* B. — [3] in tantum P. — [4] *sup. ras.* C. — [5] *om.* B. — [6] ex *add.* C : consequenti B ; vel *sup. ras.* C. — [7] eis P. — [8] vel illius] *om.* B. — [9] generationes B ; ciones *in* biles *corr.* C. — [10] *om.* B. — [11] multa *add.* B. — [12] *om.* B. — [13] materiales inseparabiles] immateriales et separabiles B.

(1) *V. supra*, p. 46], n. (1).

exceptionem [1] dicens : nisi forte anima rationalis (1). Quod ergo dictum est de anima hominis quod sit forma et actus corporis sic accipiendum est, ut ratio qua dicitur forma materialis aliunde insit ipsi, et illud quo [2] dicitur rationalis sive intellectus aliam rationem dicat in ipsa anima. Omne enim per se agens semper intendit finem convenientem operationi et operato; quare ex consideratione finis convenientis [3] per se rei productae debet considerari ratio et potestas agentis; quare [4] per [5] actiones [6] quarum principium est semper forma essentialis rei, iudicandum [7] est de ipsa forma. Cum ergo in omnibus productis per se a natura | non possint [8] esse operationes producti, etiam [9] ipse cod. B. fol. 125r A.
finis operationum qui per ipsas operationes adquiritur [10], extra potestatem naturae, necessario omnes operationes quae sunt productae [11] a natura per se erunt materiales, et circa materiam tantum, et motui et mutationi [12] subiectae. Alias effectus alicuius agentis esset [13] perfectior et nobilior ipso agente. Ex hoc concluditur quod omnis forma quae de potentia materiae educitur per actionem naturae erit tantum [14] principium operationum materialium quae non sunt nisi circa materiam.

Constat autem [15] rursus omnes [16] operationes alicuius subiecti habere principium ex forma subiecti quae est actus primus eius [17], quare omne secundum causatur a primo illius generis [18]. Videmus autem, — et sapientes etiam non habentes fidem nostram fatentur nobiscum, — quod intelligere est operatio hominis et [19] quod huiusmodi operatio penitus sit immaterialis per se nisi per actus [20] tantum, in quantum abstrahit ab organo materiali species. Quas tamen oportet prius [21] esse penitus immateriales, antequam per ipsas intellectus vel homo actu aliquid intelligat. Quare consequens est ex dictis quod forma illa quae est principium operationis huiusmodi sit ultra potestatem naturae, quae tantum [22]

[1] expositionem B: exceptionem *corr.* C. — [2] illud quo] illa qua B. — [3] *om.* B. — [4] cum *add.* B. — [5] *om.* P. — [6] formam et actionem B. — [7] videndum P; iudicandum *iterum scripsit* C. — [8] possunt B. — [9] *om.* B. — [10] fert *add.* B. — [11] producti B. — [12] mutuacioni B. — [13] esse B; t *add.* C. — [14] erit tantum] tantum erit B. — [15] quod omnis *add.* B; quod *delevit* C. — [16] *om.* B. — [17] primus eius] eius primus B. — [18] generationis B. — [19] tantum secundum B. — [20] accidens B. — [21] oportet prius] prius oportet B. — [22] tamen B.

(1) *Ἔπειτα ἔσται ταῦτα ψυχή ἴσως. Metaph.*, XI, 5 (ed. Didot, t. II, p. 603).

terminatur in operationibus materialibus et in tali fine qui per huiusmodi operationes possit attingi. Sed anima rationalis principium est in homine, ut explanatum est, talis operationis quae non est materialis; quare [1] anima rationalis est ultra potestatem naturae secundum quod rationalis est. Ex dictis iam videtur consequi quod [2] et anima hominis habeat rationem formae materialis in homine in ratione illa qua est principium omnium materialium operationum, et tamen cum sit principium etiam immaterialis operationis per se, caret ratione formae materialis. Hinc est quod Avicenna dicit in sexto de naturalibus [3], quod anima rationalis secundum quod huiusmodi non est forma [4] corporis (1). Hinc est quod fides catholica determinat animam rationalem productam per creationem.

Sed adhuc aliquis dicet quod si anima rationalis habet rationem formae uno modo, et alio modo non, quod non erit una in essentia, quia [5] si forma habet rationem formae per essentiam suam et quod per essentiam suam alicui convenit, impossibile est non esse. Ergo si anima per essentiam suam [6] est forma corporis, aut erit alterius essentiae cum est non [7] forma, aut non erit per essentiam principium intelligendi, et sic intellectus non erit potentia essentialis animae, et sic homo proprie [8] non intelligit per suam formam, et multa etiam alia inconvenientia sequerentur.

Hinc autem ad [9] obviationem ita respondemus, quod una est animae essentia et simplex, a qua procedunt diversae potentiae et diversae operationes, quia [10] ubi unum propter alterum, utrobique tantum unum. Ideo, propter operationes diversas non oportet diversificari
cod. B, fol. 125r B. potentias, quando scilicet ipsae [11] operationes | ad se invicem ordinem habent, ita quod una propter alteram et ambae ad unum finem [12], sicut est in proposito. Nam finis ultimus est hominis [13] in comprehensione

[1] qua P. — [2] *om.* B. — [3] materialibus B. — [4] vel actus *add.* B. — [5] quare B. — [6] *om.* B. — [7] est non] non est B. — [8] *om.* B. — [9] *om.* B. — [10] vero *add.* B. — [11] scilicet ipsae] ipsae scilicet B. — [12] et propter unum finem *add.* B. — [13] est hominis] hominis est B.

(1) " Haec anima quae est apta recipere intelligibilia ex intellectu materiali non est corpus neque forma existens in corpore. „ *De anima*, Pars V, cap. 1, (Avicennae opera, Venetiis, 1509, fol. 22v B). Cf. P. V, cap. 2 : " De affirmanda existentia animae rationalis non impressa in materia corporali. „ — *Initio operis declaratur :* " Incipit opus egregium de anima qui sextus naturalium Avicennae dicitur. „ (fol. 1r A.)

summi boni; quae comprehensio fit per actum intellectivae partis, in quantum elevatur ab omni motu et materia. Sed ad hanc comprehensionem non potest homo attingere nisi per merita et per operationes meritorias ipsam acquirat. Operationes | vero hominis meritoriae non sunt nisi secundum statum corporis, et ideo huiusmodi operationes meritoriae non sunt simpliciter elevatae ab omni motu et materia; sunt tamen [1] ordinatae ad [2] illas ex eodem principio et propter eumdem finem, et ideo principium ipsarum non oportet diversum esse neque potentialiter neque essentialiter secundum respectum ad unum finem. Ab eadem [3] enim potentia est intellectiva [4] operatio quae est in acquisitione humanae scientiae et illa [5] quae est in comprehensione veritatis primae. Eadem ratione [6] penitus consequens est quod diversitas potentiarum non inducat diversitatem essentiarum; quae potentiae ordinem habent ad invicem, sicut et ad unum finem sunt, — una tamen [7] per alteram [8]: vis enim appetitiva non fluit [9] ab essentia animae cuiuscumque nisi mediante vi apprehensiva. Unius igitur animae erit tantum una essentia; quae [10] quando habet operationes tantum materiales, erit producta per naturam [11] de potentia materiae [12]; quando vero habet operationes aliquas materiales et aliquas immateriales, erit effectus [13] agentis supernaturalis cuius operatio non dependet [14] ab aliqua potentia materiae. Erit ergo anima rationalis effectus Dei per creationem, mediante natura cooperante ad ipsam ut instrumentum, in quantum ipsa [15] principium est et forma operationum materialium et [16] animalium [17] tantum.

cod. P, fol. 186v A.

[1] *om.* B; *add.* C. — [2] ab B. — [3] eodem B. — [4] est intellectiva] intellectiva est B. — [5] alia B. — [6] ratio B. — [7] tantum B. — [8] sicut et ex uno principio essentiali fluunt una tamen per alteram *add.* B. — [9] *iterum scripsit* C. — [10] *om.* B; *add.* C. — [11] materiam B. — [12] naturae B. — [13] affectus P. — [14] non dependet] dependit B. — [15] ipsum B. — [16] *om.* B. — [17] intellectualium B.

Capitulum septimum secundae partis [1]

in quo de modo quo forma dicitur de subiecto per modum praedicationis.

Quoniam [2] autem usus loquendi apud logicum [3] habet quod in propositione una id quod praedicatur habet rationem formae [4] et quod [5] subiectum de quo praedicatur aliquid tenet rationem materiae, quod [6] pluribus loquentibus de forma praebet occasionem [7] erroris, idcirco declarare cupimus in hoc [8] capitulo qualiter forma dans esse et habens rationem principii essentialis in natura se habeat ad subiectum eius, et quod id quod praedicatur non dicat rationem formae huiusmodi, sed sit consequens ad esse compositi totius.

Forma autem quae est principium essentiale in natura, ut dicit Boetius (1), subiectum esse non potest, sed ipsa adveniens materiae subiectum primum constituit de quo aliquid praedicari potest. | Habet tamen relationem ad materiam suam propriam sicut ad subiectum in quo recipitur per modum inhaerentiae; quare secundum rationem comparatur ad ipsum subiectum [9] in modo praedicationis per modum accidentis, unde denominative praedicatur de subiecto suo et non per praedicationem essentialem. Non enim Sortes dicitur anima eius sicut nec corpus, tamen dicitur animatum ab anima sicut album ab albedine. Ex quo apparet quod nihil quod praedicatur de aliquo [10] habet rationem formae quae est principium essentiale rei sicut vidimus [11].

cod. B. fol. 125v A.

Praeterea cum aliquid essentialiter praedicatur de aliquo, hoc potest intelligi dupliciter. Uno modo ad differentiam eorum quae prae-

[1] secundae partis *om.* P. — [2] m̅ B. — [3] logicam B. — [4] *om.* B; *add.* C. — [5] *om.* B. — [6] quae P. — [7] rationem B. — [8] *om.* B. — [9] *om.* B. — [10] essentialiter *add.* B. — [11] intendimus B.

(1) " Formae vero subiectae esse non possunt. Nam quod caeterae formae subiectae accidentibus sint, ut humanitas, non ita accidentia suscipit eo quod ipsa est, sed eo quod materia ei subiecta est. „ *De trinitate*, cap. II (Migne, P. L., t. LXIV, p. 1250).

dicantur per causam vel per [1] effectum, sicut cum dicimus solem calidum quia [2] calorem efficit, non quia calore informetur. Alio modo ad differentiam eorum quae praedicantur per denominationem ubi praedicatum non significat essentiam vel partem essentiae subiecti, sed quod inest et advenit subiecto, ut cum dicitur homo albus, vel homo animatus. Licet enim differentiae in genere substantiae supponunt pro re sui generis, tamen significantur per modum alterius generis quia per modum [3] accidentis; et ideo talis praedicatio aliquo modo dicitur non essentialis quae [4] fit per denominationem. Ex [5] quo sequitur quod omne quod per denominationem dicitur de aliquo [5] non significat essentiam vel partem essentiae rei, licet aliquando supponat [6] pro ipsa forma quae est pars essentialis rei. — Quod autem praedicatum significat essentiam rei, aut significat esse subiecti generaliter sicut verbum essendi cum est primum adiacens, ut [7] cum dicitur : homo est, aut significat esse determinatum in aliquo genere vel specie, ut [8] cum dicitur homo est animal [9], Sortes [10] est homo. Constat autem quod forma quae [11] dat esse rei non est ipsum esse. Si enim anima [12] dat | huic quod sit [13] homo vel asinus, non ideo erit anima homo vel asinus. Rursus vero in omni genere ipsum esse determinatum in ipso genere [14] sequitur naturaliter et [15] per intellectum ipsa principia illius generis. Quare omne praedicatum quod significat esse determinatum in genere substantiae, verbi gratia esse hominem vel animal, consequitur naturaliter esse formae quae [16] habet rationem principii. Ex quo apparet quod id quod praedicatur de aliquo subiecto essentialiter [17] consequitur formam partis et quod [18] aequivoce cum illa communicat nomen formae, et hoc [19] est quod declarare intendimus in hoc capitulo. cod. P, fol. 186v B.

Est praeterea advertendum quod esse determinatum per se in unoquoque genere est [20] esse speciei : in ipsa [21] enim et per ipsam est totum

[1] *om.* B. — [2] *om.* P. — [3] actuum *add.* B *et delevit* C. — [4] quia B. — [5] Ex quo — de aliquo] dicitur aliquo B. *Haec verba delevit* C *et addidit in marg.* : ex quo sequitur quod omne quod per denominationem dicitur de aliquo. — [6] supponit B. (sup *scripsit* C). — [7] *om.* B. — [8] *om.* B. — [9] et *add.* B. — [10] sortes *iterum scripsit* C. — [11] *om.* B; *add.* C. — [12] *om.* B. — [13] si B; t *add.* C. — [14] ipsum — genere] *om.* B; *add.* C. — [15] quod B; et *corr.* C. — [16] quod B. — [17] essentiali B. — [18] et quod *om.* B; *add. in marg.* C. — [19] et hoc *iterum scripsit* B. — [20] *om.* P. — [21] ipso P.

et perfectum esse omnis entis [1]. In ipsa enim est ultimum quod intenditur a natura, et in omnibus praedicatis eiusdem generis ante speciem ultimam est ipsum esse illius generis indeterminatum et in potentia ad aliquod [2] esse perfectum. Unde esse [3] quod praedicatur de aliquo subiecto alicuius generis per modum generis est sicut potentia respectu speciei, et ideo adveniente differentia quae con | stituit speciem, (cod. B, fol. 125v B.) quicquid est ante ipsam cedit in rationem subiecti et non in rationem formae, quare etiam secundum [4] hoc in formis praedicabilibus [5] tantum erit una praedicabilis retinens rationem formae, et omnes praecedentes cedunt in rationem subiecti, quia [6] in potentia tantum sunt respectu illius.

PARS TERTIA.

DE RATIONE UNITATIS FORMAE [7].

Capitulum primum tertiae partis

in quo determinatur [8] positio eorum qui ponunt unitatem formae per modum narrationis.

Quoniam in prima parte huius operis positionem illorum declaravimus [9] qui ponunt plures [10] esse formas unius entis, et hoc per modum narrationis et [11] probationis quantum potuimus perfecte [12] tradidimus, et postmodum quid tenendum de unitate formae secundum aestimatio-

[1] enti P. — [2] aliquid B. — [3] omne B. — [4] *om.* B. — [5] praedibus B; *voces* cabili *add.* C. — [6] quare B. — [7] Pars — formae] *addidi;* incipit tertia pars P, B. — [8] declaratur B. — [9] declaramus B. — [10] plus B; plures *corr.* C. — [11] ac B. — [12] proficere B; perfecte *add. in marg.* C.

nem nostram in secunda parte huius pluribus capitulis descripsimus, restat quod principaliter intentio nostra continet declarare. In hac tertia parte, primo scilicet per modum narrationis exponere conamur quomodo sit unitas formae in unoquoque ente simpliciter, et quid supponat [1] huiusmodi positio per singula declarare.

Primo ergo [2] sciendum [quod] [3] in unoquoque ente uno singulari unam tantum formam substantialem, dantem esse subiecto et omnibus [4] quae in subiecto dicuntur [5] ante adventum huius formae [6]. Credimus [7] et ponimus ita quod totum esse subiecti et omnium partium eius [8] essentialium sit ab ipsa forma quae dat esse ipsi subiecto specificum, verbi gratia anima advenit corpori physico, organizato [9], dans ipsi esse specificum, non tantum quod sit animal, sed quod sit hoc animal, verbi gratia homo vel equus. Dicimus et credimus [10] quod corpus tale quod est subiectum animae [quod] [11] rationem qua est corpus huius animalis habet a forma quae est anima, et rationem qua est physicum corpus huius animalis [12] similiter habet ab [13] anima, et rationem qua dicitur esse corpus physicum, organizatum [14] huius animalis habet ab eadem anima quae dat esse subiecto cui advenit specificum. Propter quod dicitur hoc animal esse [15] homo vel equus vel asinus vel in aliqua alia specie determinata, et quia totum esse individui est ipsum esse speciei, ideo quia ab anima inest huius esse speciei, per consequens ipsa erit esse totum quod est in [16] individuo; unde [17] dat esse et [18] corpori et partibus eius et omnibus quae dicuntur esse in ipso individuo.

Est etiam secundum hanc positionem consequens aliud quod illud esse a quo denominantur [19] partes ipsius subiecti in quantum differunt in esse, verbi gratia quod caro dicitur caro et non os, et pes dicitur pes et non manus, et sic de singulis, non est aliud ab esse

[1] supponant P. — [2] ergo *om.* HAURÉAU *(op. cit.* III, p. 39). — [3] quod *delevi.* — [4] quae subiecto et *add.* P. — [5] esse *add.* B. — [6] dantem — huius formae] *omittit* HAURÉAU. — [7] HAURÉAU *perperam hic legit :* concedimus (c' dimus) *et infra :* concludimus (c' dimus), cf. n. 10. — [8] *om.* B. — [9] organi^to^ P ; organico B *et* HAURÉAU. — [10] concludimus (c' dimus) HAURÉAU *perperam.* — [11] quod *delevi ; non scripsit* HAURÉAU. — [12] anima est vel *add.* B. — [13] *om.* P ; *perperam addidit* HAURÉAU. — [14] organi^tu^ P ; organicum B *et* HAURÉAU. — [15] est HAURÉAU *perperam.* — [16] *om.* P ; *perperam add.* HAUREAU. — [17] et *add.* B. — [18] *om.* B. — [19] denominatur et B.

quod habent ab anima nisi per accidens tantum, in quantum istae partes considerantur distinctae per figuras [1] et per officia diversa. Figurae vero et [2] quaedam alia accidentia sequuntur per intellectum ipsam quantitatem et [3] qualitatem | corporis et ac|cidunt. Sed huic corpori secundum quod subiectum est animae nullum accidens inesse potest, nisi post esse quod habet ab anima, quia subiecta materia cum forma causa est accidentium. Similiter diversitas officiorum secundum quae [4] denominantur aliud pes, aliud manus, aliud oculus [5], sequitur ipsum esse quod habent ab anima. Unde Philosophus dicit (1) quod oculus erutus aequivoce dicitur oculus [6]. Omnia [7] vero huiusmodi membra inter se sic diversa, ut dictum est, unam rationem subiecti constituunt [8] in huiusmodi diversitate respectu animae quae est forma unius subiecti, et ideo dat esse subiecto et partibus eius.

cod. B, fol. 126v A. cod. P, fol. 187r A.

Tertia positio huiusmodi non negat veritatem praedicationis in singulis partibus subiecti, quin forma ipsarum sit vere denominans ipsas, verbi gratia quin caro hominis sit vere caro et corpus vere corpus et manus vere manus, et [9] quod omnes istae praedicationes sive denominationes sint vere formae [10] ipsorum, quando per se dicuntur; et non sit ibi sermo phantasticus [11] ita quod unum dicatur secundum quod apparet et aliud sit in veritate, sicut putant adversarii. Sed omnia concedit huiusmodi positio secundum veritatem dictam et non tantum [12] secundum apparentiam. In hoc tamen distinguitur huiusmodi positio quia [13] veritas utriusque partis non tollit veritatem in unitate formae naturalis. Cum enim considerantur rationes aliquorum abstractae ab uno subiecto, verbi gratia linea, superficies, et [14] corpus, dicimus quod linea est vere linea et non [15] superficies, et superficies similiter [16] non est linea neque etiam [17] corpus, et [18] nihilominus, si consideremus

[1] figuram animalis Hauréau *perperam.* — [2] ad B. — [3] vel Hauréau *perperam.* — [4] quam Hauréau *perperam.* — [5] occulus B. — [6] occulus B. — [7] oculus P. — [8] conficiunt B; constituunt *corr.* C. — [9] *om.* B. — [10] a formis P. — [11] fantasticiis B. — [12] *om.* B. — [13] quod B. — [14] ac B. — [15] est *add.* B. — [16] et superficies similiter similiter B: superficies *add.* C. — [17] est B. — [18] *om.* B.

(1) Οὔτε μόριον ἔσται μὴ μετέχον, ἀλλ' ἢ ὁμωνύμως, ὥσπερ τεθνεῶτος ὀφθαλμός. *De anim. generat.*, II, 2 (Didot, t. III, p. 349); cf. *ibid.*, I, 1.

ista in uno subiecto, tantum unum habent esse physicum quod est a forma physica. Licet ergo formae per intellectum abstractae sint plures secundum veritatem [1] et differentes in quantum huiusmodi, tamen in uno subiecto [2] cuius sunt partes habentes diversa officia, non habent nisi unicum esse quod est ab ista forma [3] a qua habent esse physicum et [4] a qua fluunt officia, sicut actus secundi a primo actu [5]. Nihil enim est inconveniens ab actu primo [5] alicuius plures esse [6] secundos. Denominantur [7] igitur vere a formis ipsorum quae secundum rationem sunt formae diversae, sed secundum relationem ipsarum ad esse physicum quod habent in uno subiecto non dicunt rationem diversarum formarum, sed tantum diversarum partium unius subiecti perfecti per unam formam, secundum totalitatem unam [8].

Ponit etiam quarto huiusmodi positio quod operationes omnes [9] sint suppositorum et [10] non ipsius formae tantum vel materiae, sed compositi ex utroque, et quod virtus quae est principium operandi in [11] subiecto aliquando oritur in subiecto ex ipsa forma, aliquando ex ipso subiecto. Verbi gratia quod gladius ignitus secet [12], hoc habet ex ratione qua est gladius [13], et quod comburat ex ratione habet [14] qua est ignitus ; similiter quod aliquod corpus sentiat [15], hoc habet ex virtute animae, sed quod locum repleat habet ex parte corporis, et propter hoc secundum hanc positionem non oportet quod ubi | invenitur pluralitas cod. B, fol 126r B.
operationum [16], ibi sit pluralitas formarum.

Ponit etiam huiusmodi positio quinto quod forma non corrumpat formam nisi valde per accidens [17], et quod nihil corrumpatur nisi per contrarium aliquo modo. Sed sicut terminus [18] motus non corrumpit motum, quia dat ei speciem et perfectionem intentam per ipsam [19], tamen in ipso cessat motus et esse desinit motus, ita forma adveniens subiecto convenienti nihil corrumpit in subiecto, sed quia subiectum erat in motu ad ipsam formam et motus subiecti dicebat actum eius

[1] si^{a} (?) *add. in marg.* C. — [2] consideratae *add.* B. — [3] ab ista forma] a forma illa B. — [4] *om.* B. — [5] actu. Nihil — actu primo] *om.* B; *add.* C. — [6] plures esse] esse plures actus B. — [7] demantur B; denominantur *corr.* C. — [8] totalitatem unam] suam totalitatem B. — [9] operationes omnes] omnis B. — [10] *om.* B; *add.* C. — [11] *om.* B. — [12] secet P: *om.* B; secet *add. in marg.* C; sed *add.* B. — [13] est gladius] gladius est B. — [14] ex ratione habet] habet ex ratione B. — [15] *om.* B; *add.* C. — [16] quod *add.* B. — [17] *Cf. Appendix* P, II. — [18] t' is B; terminus *corr.* C. — [19] per ipsam] sunt B *et delevit* C.

quod erat in potentia in subiecto, iam [1] ipse motus supponebat in subiecto ante adventum formae specificae aliquam formam, eo quod materia non est aliquis actus. Huiusmodi autem forma respectu cuius subiectum erat in actu motus [2], adveniente ultima forma in quam [3] terminatur motus [4], cessat habere rationem formae, sicut et ratio motus cessat in adventu [5] formae. Nec ad hoc exigitur aliqua contrarietas per se, et ideo non est ibi corruptio [6], sed | imperfecti perfectio [7], et post privationem habitus, sicut cum lux advenit dyaphano [8], per se nihil corrumpit sed perficit.

cod. P, fol. 187r B.

Quod autem per adventum formae specificae quandoque [9] corrumpitur forma praecedens in subiecto, hoc accidit duplici ratione. Una et prima, quando forma subiecti accipitur ut actus, perfectum esse in specie constituens, sine omni dependentia ad aliam formam; verbi gratia cum dicimus ex aere generari ignem, constat quod forma aeris quae est forma subiecti generationis huius dicit formam constituentem hoc [10] aliquid et per se subsistens in esse specifico. Quare cum una species non sit in potentia ad aliam secundum quod huiusmodi, non poterit manere forma aeris adveniente forma ignis per generationem. Sed generatio ignis quae per se intenditur a natura est corruptio aeris, quae ex consequenti [11] vel per accidens fit a natura, et huiusmodi etiam corruptio per contrarietatem fit, quia cum proprietas ignis sit siccum in summo et calidum, et proprietas aeris [12] humidum sit [13] et calidum temperatum, oportet quod ignis agens in aere agat secundum rationem contrarietatis praedictae, et corrumpat proprietatem aeris: quibus corruptis in termino motus huius, cessat esse forma aeris, et haec est [14] corruptio formae substantialis per accidens, sicut et de eius generatione supra diximus.

Secunda ratione hoc etiam accidit quod aliquae formae corrumpantur in subiecto quae etiam videntur facere hoc aliquid, hoc [15]

[1] ideo B. — [2] motum B. — [3] quantum B. — [4] motus] quae quidem cessatio a quibusdam corruptio appellatur *add.* B. *sed omisit* C. — [5] in adventu] ad inventum B: in adventu *corr.* C. — [6] corruptio] ita proprie sicut in aliis (ut *add.* C) infra melius videbitur *add.* B. — [7] *Cf. Appendix* P. III. — [8] dyaffonum B. — [9] *om.* B. — [10] hic P. — [11] *iterum scripsit in marg.* C. — [12] *iterum scripsit* C. — [13] humidum sit] sit humidum B. — [14] *om.* P. — [15] sed B.

tamen non determinant in specie naturae perfecta. Verbi gratia, semen habet [1] formam propriam [2] qua semen dicitur et non caro vel sanguis, et huiusmodi forma corrumpitur cum [3] ex semine fit sanguis, et iterum forma sanguinis [4] cum ex sanguine [5] fit caro et os et membra, sed iam [6] cum advenit anima dans esse specificum, non corrumpuntur [7] secundum rationem et denominationem | veram huiusmodi formae quae [8] dicuntur caro, os, organum, quia enim [9] omnes praecedentes operationes naturae sunt una generatio et [10] respectu unius, in quo sit perfecta ratio speciei alicuius in natura quae est hoc animal vel illud. Omnis autem praeparatio et [11] dispositio praecedens in subiecto alicuius speciei [12] fit [13] et fieri debet secundum rationem entis [14] perfecti per speciem quae intenditur, ad cuius rationem sunt organa motus et sensuum necessaria [15], et organa ex carne et ossibus et nervis et spiritibus indigent. Ideo cum pervenit operatio naturae ad formas huiusmodi [16], non corrumpit eas [17] principaliter, sed tantum per accidens corrumpuntur [18], quia [19] sicut imperfecta [20] et in potentia ad actus qui sunt [21] perfectio eorum, adveniente forma specifica propter quam sic fiebant, perficiuntur et fiunt in [22] actu perfecto per ipsam formam totius subiecti. Unde si oculus esset animal, virtus visiva esset anima eius, sicut dicit Philosophus (1). Aliae vero formae non convenientes speciei et operibus suppositi in specie, per ultimam formam sic a natura corrumpuntur per accidens [23], ut prius, et secundum rationem formae et secundum actum formae. Istae vero manent secundum rationem formae, sed actum formae habent ab anima [24] et ideo secundum hanc

cod. B. fol. 126v A.

[1] *om.* P. — [2] formam propriam] propriam formam B. — [3] tantum B; cum *corr.* C. — [4] sanguis P. — [5] cum ex sanguine] *om.* B. — [6] *om.* B. — [7] corrumpentur B. — [8] quare B. — [9] quia enim] quare tantum B. — [10] *om.* B. — [11] praeparatio et] propositio *(delevit* C) praepatio B; praeparatio *corr.* C *et add.* vel. — [12] *om.* B; *add.* C. — [13] sit P. — [14] *scripsit* C. — [15] sensuum necessaria] sensum circa B; circa *delevit* C *et add.* et sensuum necessaria. — [16] operatio — huiusmodi] ad formas huiusmodi operatio naturae B. — [17] eam B. — [18] corrumpit B. — [19] sed *add.* B. — [20] imperfecte B. — [21] sint P. — [22] *om.* B. — [23] *seq. lacuna* P. — [24] sed actum — ab anima] denominantis ipsum secundum esse logicum vel metaphysicum sed non secundum actum formae dantis esse formae physicum qui solus ab ultima forma est B.

(1) Εἰ γὰρ ἦν ὁ ὀφθαλμὸς ζῷον, ψυχὴ ἂν ἦν αὐτοῦ ἡ ὄψις. *De anima*, II, 1 (Didot, t. III, p. 445).

positionem adhuc erit tantum una [1] forma dans actum essendi toti composito [2] et partibus eius.

Ponit etiam sexto huiusmodi positio quod in omnibus rebus physicis in aliqua specie determinatis, illud quod dat esse physicum dat et metaphysicum [3] sive logicum et mathematicum [4]. Verbi gratia, haec caro hominis vel humana, sive caro equina, ab eodem a quo habet esse caro humana ab eodem habet esse [5] caro vel corpus, et ab eodem quod [6] sit quantum vel figuratum, quia si prius haberet esse caro [7] quam caro huius vel illius, iam sequeretur quod ratio [8] huius vel illius esset accidens ipsi enti [9]. Quare ex hac carne et ex hac [10] forma adveniente per quam haberet esse specificum, verbi gratia caro equi vel asini, fieret unum tantum per accidens, et sic [11] forma dans esse specificum [12] esset forma accidentalis. | Rursum [13] et si caro equi habet esse caro prius quam sit caro equi, sequitur quod ab alio generante quam ab equo aut quod per accidens generaretur ab equo, eo quod omne per se generans sibi [14] simile in specie vel in virtute generat semper. Unde [15] equus generans [16] carnem [17] non potest dare carni aliud esse quam esse suae carnis quod vere [18] est esse carnis equinae. Non ergo possibile erit quod caro equi prius habeat aliquod esse quam esse carnis equinae, sed esse carnis equinae non habet nisi ab ea forma quae dat equo quod sit equus [19] et non asinus, quae est anima equi. Ergo caro | equi dicitur caro etiam simpliciter ab anima equi.

cod. P, fol. 187v A.

cod. B, fol. 126v B.

Istae sunt sex positiones huius positionis quae [20] unitatem formae dicit esse tantum in unoquoque ente uno, scilicet determinato in specie.

[1] *iterum scripsit* B *et delevit* C. — [2] subiecto B. — [3] metephisicum B. — [4] sive logicum et mathematicum] *om.* B. — [5] homo *add.* B. — [6] quo B. — [7] huius *add.* B. — [8] *om.* B. — [9] accidens ipsi enti] actus (accidens *correxit* C) ipsius entis B. — [10] *om.* B. — [11] *om.* B. — [12] verbi gratia *add.* B *et delevit* C. — [13] rursus B. — [14] *om.* B. — [15] unus *add.* B. — [16] quem *add.* B *et delevit* C. — [17] quae carnem B; *delevit* C. — [18] *om.* B. — [19] equs P. — [20] huius positionis quae] quae huius positionis P.

Capitulum secundum tertiae partis

in quo declaratur per viam probationis positio [1] *proposita.*

Declarata positione de unitate formae per viam narrationis, iam restat et eamdem [2] declarare per viam probationis. Et primo rationibus communibus, secundo exemplis et similitudinibus, tertio probationibus propriis et demonstrationibus [3].

I [4]. Primo ergo dicendum est [5], quod commune est dictum [6] a sapientibus, quod unum et ens convertuntur, et quod esse entis est forma. Quare ubi erit tantum unum esse, ibi et tantum una forma. Sed unius entis simpliciter [7] est unum esse simpliciter [8], quia esse est [9] primus actus entis [10], et necesse est esse semper in unoquoque unum primum tantum illius generis, quare unius entis simpliciter tantum erit una forma [11].

II [12]. Praeterea dicit Avicenna, et ratione convincitur, quod quicquid advenit alicui enti post esse suum, est ei accidens cui advenit (1), nam ratio [13] accidentis est hoc quod potest adesse et abesse praeter subiecti corruptionem. Ergo si ponatur aliqua forma advenire alicui subiecto existenti et habenti actum essendi ante adventum huius formae, nec illud esse quod prius habebat corrumpitur sed manet in adventu formae, necessario consequens est ex propositis [14] quod forma adveniens erit accidens, quia omnis forma adveniens post primam simili [15] ratione erit accidens. Ergo et una tantum quae primo advenit

[1] propositio P. — [2] eaudem P, B. — [3] demostrationibus P, B. — [4] *addidi* I. — [5] *om.* P. — [6] est dictum] dictum est B. — [7] simplicitas B. — [8] simplex B. — [9] *om.* B. — [10] est *add.* C. — [11] *Cf. Appendix* IV, P. — [12] *om.* B. — [13] *iterum scripsit in marg.* C. — [14] ex propositis] expositionis P. — [15] sill'abi B; simili *corr.* C.

(1) V. gr. *Metaphys.*, Lib. II, Tract. II, cap. 1. " De notificatione substantiae et suarum partium per verba generalia ", fol. 6, v. B. (ed. Venetiis, 1495).

materiae erit substantialis, et sic salvatur positio de unitate formae substantialis.

III [1]. Praeterea generatio est motus ad formam; sed unius motus numero est unus [2] terminus numero; ergo unius generationis erit una forma. Unam autem generationem dicimus quando unum est generans et unum genitum; sed cum Sortes generat Platonem, unus est generans et unus est [3] genitus; ergo et una forma geniti tantum.

IV [4]. Praeterea ad similitudines convertendo stilum, invenimus quod sicut in generatione lineae quadricubitae prius sit linea monocubita, deinde bicubita, tertio tricubita, et ultimo quadricubita, sic fit [5] in generatione hominis. Prius fit corpus physicum, deinde vegetativum, tertio sensitivum, et quarto ex anima rationali perfectus homo. Sed constat quod in linea quadricubita non | manet actu linea monocubita vel [6] bicubita vel tricubita, sed tantum virtute [7] et potentia, quod patet ex hoc quod si punctus fiat actu in qualibet parte praedicta [8], iam non esset una linea quadricubita sed quatuor monocubitae, eo quod una [9] linea actu est semper quae habet duo puncta tantum actu [10]. Ergo et a simili in homine rationali manent corporeum et vegetativum et sensitivum tantum in virtute et potentia, et non ut actus dans aliquod esse.

cod. B, fol. 127r A.

V [11]. Hoc idem videtur expressum ex verbis Philosophi nostri qui dicit, quod sicut trigonum est in tetragono, ita sensitivum in rationali (1). Constat autem considerantibus veritatem rerum quod trigonum aliter est in solo per se trigono, ubi dicit actum et ultimam formam, et aliter in tetragono, ubi non est actu sed tantum | potentia et virtute. Ergo idem sequitur quod prius.

cod. P, fol. 187v B.

VI [12]. Amplius autem, sicut videmus dispositiones necessarias disponentes subiectum in compositorum generatione ante introductionem formae ultimae quae est forma compositi, verbi gratia in generatione

[1] *om.* B. — [2] est unus] unus est B. — [3] *om.* B. — [4] *om.* B. — [5] sit B. — [6] sed B: nec *add.* C. — [7] unitate P. — [8] p'ota B. — [9] *om.* B. — [10] tantum actu] actum tantum B. — [11] *om.* B. — [12] *om.* B.

(1) *V. supra*, p. 33], n. (4).

hominis ante introductionem animae rationalis videmus vegetativum [1] et sensitivum in embryone, ita videmus nos in generatione simplicium dispositiones necessarias praecedentes ad introductionem formae generantis, verbi gratia, cum ignis generat speciem suam in aere, praecedunt caliditas ignea et siccitas, disponentes subiectum ad formam ignis. Sed constat quod similes [2] dispositiones manent in subiecto iam forma ignis introducta, sicut vegetativum et sensitivum manent post introductionem animae rationalis. Ex hoc arguitur quod si vera est similitudo [3], quod vegetativum et sensitivum [4] non sunt in homine genito ab alia [5] forma vel essentia [6] quam ab ipsa rationali ultimo introducta, sicut nec calidum et siccum in igne genito ex aere possunt inesse nisi ab ipsa forma ignis geniti. Si enim essent a forma generantis sicut prius inerant, constat quod duae dispositiones [7] eiusdem speciei essent in eodem subiecto, aut ignis genitus esset sine [8] propriis qualitatibus ab ipsa essentia sua procedentibus : quorum utrumque [9] est impossibile. Consequens ergo erit quod omnes dispositiones formales [10] quae praecedere videntur formae alicuius introductionem, aut non manent simpliciter [11], adveniente forma, aut si manent [12] cadunt in ratione potentiarum et [13] proprietatum consequentium [14] ipsam formam introductam.

VII [15]. Adhuc autem et ex propriis magis, quia si tantum sunt duo principia entium, scilicet materia et forma, et ex his constitutum vocatur hoc aliquid et ex principio, et [16] non principii habens rationem, si [17] pluralitas formarum manet in uno, necessario hoc aliquid haberet principii rationem. Nam ex materia prima et forma sibi adveniente fit compositum ex utroque, et illud iterum habet [18] rationem principii cum forma | superveniente. Quare non tantum materia et forma, sed etiam hoc [19] aliquid habet rationem principii, quod est contra omnis [20] philosophiae conceptionem. cod. B, fol. 127r B.

[1] vegetationem (?) B. — [2] *om.* B. — [3] est similitudo] similitudo B ; est *add.* C. — [4] sencitivum B. — [5] āīā B. — [6] vel essentia] secundum essentiam B. — [7] positiones B. — [8] sub P. — [9] *iterum scripsit* C. — [10] sive accidentales aut substantiales *add.* B. — [11] aut non manent simpliciter] simpliciter non manent B. — [12] quamvis non eaedem numero sed secundum rationem denominationis *add.* B. — [13] vel B.— [14] convenientium B. — [15] *om.* B. — [16] *om.* B ; *add.* C. — [17] *om.* B ; *add.* C. — [18] *om.* B. — [19] *om.* B ; *add.* C. — [20] *om.* B ; *add.* C.

VIII [1]. Item si ultima forma unitur materiae primae, mediante aliqua alia forma, iam non per suam essentiam unitur materiae, sed oportet quod forma quae primo advenit materiae se ipsa et per se ipsam uniatur, alias esset abire [2] in infinitum. Quare ultima forma non est [3] eiusdem rationis cum [4] prima, sed aequivoce dicuntur ; ergo nec connumerari debent. Non enim ex cane marino et cane terrestri dicimus duos canes, licet dicamus diversos esse [5] canes ; quare nec duas formas in uno debemus dicere sed tantum diversas aequivoce dictas [6], quod est inconveniens. Quare si forma secundum unam rationem dicitur de prima et ultima, necessario sequitur quod inter ultimam formam et materiam non cadet [7] medium, sicut nec inter primam et materiam potest cadere aliquid [8], sed omnes quae videntur mediae erunt secundum veritatem ut subiectum et materia respectu ultimae, licet denominentur [9] vere eisdem nominibus quibus et verae formae, ut prius dictum est in praecedenti capitulo, vel erunt [10] proprietates consequentes actum [11] formae ultimae.

Capitulum tertium tertiae partis.

Declaratio inconvenientium quae sequuntur ex [12] contradictione huius positionis.

Volumus autem in hoc capitulo ostendere [13] inconvenientia plurima quae ad contradicentes huic positioni consequi videntur.

I [14]. Primum inconveniens secundum logicum [15] quod sequitur ad contradicentes est quia ea quae simpliciter genere differunt sunt in numero idem simpliciter. Cuius declaratio est quod primae et generales

[1] *om.* B. — [2] ab in re B. — [3] *om.* B ; *add.* C. — [4] sicut B ; cum *corr.* C. — [5] diversos esse] esse diversos C. — [6] *om.* B ; *add.* C. — [7] non cadet] nihil cadit B. — [8] potest cadere aliquid] aliquid potest cadere B. — [9] denominantur P. — [10] 9t' B. — [11] *om.* B. — [12] secuntur e(x *add.* C) B. — [13] quod *add.* P. — [14] *addidi* I. — [15] loycum B.

differentiae entis sunt ens | vivum [1] et ens non vivum [2]. Sed corpus animalis viventis per animam est in genere vivorum, et corpus mortuum est in genere non viventium. Similiter differunt per animatum et inanimatum quae sunt differentiae generales [3] et essentiales corporis; quare genere differunt. Sed negantes unitatem formae in uno ente ponunt eamdem formam numero in corpore vivente et mortuo: ergo erunt idem corpus numero et tamen differunt genere. Sequitur ergo [4] quod eadem sint numero et differant [5] tamen numero et [6] secundum idem [7]. cod. P, fol. 188r A.

II [8]. Aliud sequitur inconveniens secundum physicum, scilicet quod nullum corpus vel animal debeat corrumpi vel mori, quia [9] si corrumpatur aliquod naturalium, necesse est quod illa [10] dispositio [11], quae est necessitas ad esse vel ad vitam, corrumpatur prius, sicut ad introductionem ultimae formae exigebatur huiusmodi dispositio quae est necessitas. Si ergo formae mediae sint disponentes hoc modo, oportet quod penultima respectu ultimae faciat dispositionem quae est necessitas, et praecedens semper respectu consequentis immediate. Quare, si prima forma quae primo advenit materiae et est necessitas [12] respectu secundae formae non corrumpatur, sed manet, nec ipsa secunda forma debet corrumpi simili ratione, nec tertia manente secunda, quare nec ultima corrumpetur nisi et prima corrumpatur. Sed prima semper manet eadem numero secundum contradicentes [13], scilicet corporeitas. Ergo nullum compositum aliquando poterit corrumpi, quod est inconveniens | apud [14] omnem philosophum et etiam apud vulgus omnium sensui dissonum. cod. B, fol. 127v A.

III [15]. Tertio sequitur inconveniens etiam apud theologum [16] et omnem catholicum. Ponit enim fides catholica resurrectionem [17] corporum fieri et esse [18] in idem numero, secundum quod scriptum est: « In carne mea videbo Deum, ego ipse et non alius (1) ».

[1] unum B. — [2] unum B — [3] generabiles P. — [4] sequitur ergo] *om.* B; *add.* C. — [5] differunt B. — [6] *om.* B. — [7] *Cf. Appendix* P, V. — [8] *om.* B. — [9] quare B. — [10] ista B. — [11] disc̄io B; dispositio *add. in marg.* C. — [12] *om.* B. — [13] contrarietates B. — [14] compositum *add.* B *et delevit* C. — [15] *om.* B. — [16] theologicum B. — [17] rationum B; resurrectionem *add. in marg.* C. — [18] fieri B.

(1) Job, XXIX, 26 et 27.

Si enim anima Sortis resurgeret in corpore Platonis, non esset idem Sortes numero qui fuerat, licet esset [1] eadem anima. Ergo secundum hoc oportet ad hoc quod [2] idem numero resurgat, quod [3] idem corpus resurgat quod fuerat vivum. Inde si corpus mortuum incineratur, constat quod non manet eadem forma corporis, quod patet et [4] ex quantitate et qualitate et figura, quae per se sequuntur corpus quia [5] corpus. Ergo forma corporis quae erat in vivente, iam non est nec [6] manet in actu aliquo. Si ergo restituatur [7] similis figura et quantitas et qualitas, iam erit alia forma numero quam [8] illa quae prius erat in vivente, quia [9] si eadem numero, tunc non cessisset in nihilum sed alicubi mansisset. Quare si illi corpori restituto in alia forma numero anima uniatur, licet eadem numero, tamen, quia non est [10] idem corpus numero formaliter, ut probatum est, secundum hanc positionem sequitur quod non idem numero resurget in omnibus quorum corpora fuerunt [11] incinerata, et hoc est inconveniens fidei nostrae, quod tamen sequitur ex positione pluralitatis formarum.

Quare si dicamus secundum positionem nostram quod corpus hominis non habeat rationem formae in homine, nisi ab anima hominis, nullum inconvenientium praedictorum sequitur [12], quia [13] tunc idem numero et diversa genere poterunt simul unificari secundum diversas acceptiones. Similiter ratio corruptionis et mortalitatis tunc clara erit in unoquoque similiter, et [14] identitas numero praecipue salvatur in resurrectione, tam ex parte formae corporis, quae in vivente est anima, quam [15] ex parte animae, quae eadem numero manet non corrupta, et haec [16] sunt quae intendebamus in hoc capitulo.

Sed iam ad dissolvendas rationes adversariorum properemus, Deo iuvante. Amen.

[1] esse B. — [2] in *add.* B. — [3] id B. — [4] *om.* B. — [5] quare B. — [6] neque B. — [7] *scripsit* C. — [8] quoniam P. — [9] quare B. — [10] *om.* P. — [11] fuerint B. — [12] consequitur B. — [13] quare B. — [14] *om.* B. — [15] tam P. — [16] hee P.

Capitulum quartum huius [1] tertiae partis

in quo rationes adversariorum dissolvuntur.

Quoniam autem adversariorum prius rationes adductae [2] in prima | parte huius operis [3] multis videntur non tantum probabiles sed et necessariae demonstrationes, idcirco per singulas ipsarum virtutem et veritatem, si quam continent recurrentes, et in quo deficiant ab intenta probatione, quantum poterimus elucidare in hoc capitulo cupimus [4]. cod. P, fol. 188r B.

1 [5]. Primo ergo concedimus quod genus et differentiae plures de una specie sive de uno individuo praedicantur et vere, et unumquodque praedicatum se habet [6] ad modum formae secundum rationem formae quae [7] dicat esse speciei, non secundum illam rationem formae quae [8] dat esse subiecto, quae est pars et principium essendi et quam unam ponimus tantum [8] in uno ente. Praedicata | vero formalia non ponunt pluralitatem formarum per esse, sed tantum per rationem. Quae etiam ratio imitatur esse naturae in hoc, quod quando plura talia praedicata dicuntur de uno, verbi gratia animal rationale et mortale [9] de homine, omnia enim praecedentia secundum rationem sunt ut potentia in [10] subiecto de quo praedicantur [11], respectu ultimi praedicati quod est ut actus et forma secundum rationem et secundum rem omnium praecedentium, et sic adhuc manebit unitas formae in ratione praedicandi sicut in ratione essendi. cod. B, fol. 127v B.

Sicut enim in natura hoc [12] aliquid constituitur ex materia una et forma una [13] et quicquid est ante adventum formae est ad unitatem [14] materiae pertinens, quamvis in ipsa aliquando plures potentiae dispo-

[1] *om.* P. — [2] aduetae P. — [3] *secundo capitulo.* Cf. p. 7] — [4] accipimus B. — [5] *addidi* 1. Cf. p. 7], I. — [6] praedicatum se habet] se habet praedicatum B. — [7] qui P. — [8] quae dat esse — ponimus tantum] *om.* P. — [9] et mortale] *om.* B. — [10] de B. — [11] praedicatur B. — [12] in natura hoc] naturalis P. — [13] *om.* P. — [14] ad unitatem] adventum B; *delevit* C *et scripsit* ad unitatem.

nentes reperiantur magis in uno quam in alio, ita [1] in via rationis species constituitur ex genere et differentia semper, et est differentia ultima dans esse speciei sicut forma dans esse supposito specificum in natura, et quicquid est ante ultimam differentiam sicut genus [2] et aliquando aliquae differentiae habent tantum rationem subiecti et materiae. Cum tamen per se quodlibet eorum [3] praedicatur de specie, habet rationem formae, sicut etiam si in homine consideretur per se corpus habet rationem formae secundum rationem denominationis, sed [4] si consideretur corpus hominis ut hominis, tunc non habet rationem formae dantis esse, sed potius subiecti esse recipientis ab eo quo est corpus hominis secundum quod hominis.

II [5]. Concedimus iterum quod genus aliquod, verbi gratia animal, praedicatur univoce de suis speciebus et secundum unam rationem communem, et tamen reddit propositionem veram tantum pro ratione speciei, quam [6] facit [7] intellectus differentiae specificae quae est in [8] potentia in genere. Verbi gratia, dico quod animal praedicatur ut genus de asino et equo et de homine, et ratio praedicabilis qua ut genus ponatur [9] est tantum in ratione ipsius animalis ut est [10] genus, scilicet in eo quod est substantia corporea, animata, sensibilis, et haec ratic communiter convenit omnibus sub hoc genere speciebus et per eamdem rationem. Sed tamen propositionem veram reddit cum ponatur [11] de singulis [12] rationibus propriis ipsarum specierum, quae per intellectum constituuntur per additionem differentiae specificae. Unde animal, licet praedicetur [13] ut genus de asino, de equo et de homine, tamen cum dicitur homo est animal, in ratione animalis, prout est ut [14] genus non continetur actu ratio unificans, sed per intellectum accipitur adhuc differentia specifica hominis quae est [15] rationale. Unde li [16] animal, licet praedicetur ut genus, tamen supponit pro homine constituto ex genere et differentia propria. Similiter, cum dicitur asinus est animal, et equus est animal, omnibus aequaliter convenit ratio [17] generis, tamen redditur locutio vera pro ipsis speciebus per [18] proprias differentias constitutis [19],

[1] etiam B: ita *add.* C. — [2] ergo P. — [3] quae *add.* B *et delevit* C. — [4] *om.* B. — [5] *addidi* H. Cf. p. 7], H. — [6] quoniam P. — [7] sicut B. — [8] *om.* P. — [9] praedicatur B. — [10] *om.* B. — [11] praedicatur B. — [12] pro singulis *add.* B. — [13] praedicatur P. — [14] est ut] *om.* B. — [15] in *add.* B. — [16] unde li] ut B. — [17] ratione B. — [18] propter B. — [19] constitutas B.

quae non sunt in ratione generis nisi per intellectum. Unde notandum quod sensitivum est differentia generis et non est | constitutiva alicuius speciei, nam sensitivum aequaliter convenit homini, asino et equo prout est differentia generis, sed sensitivum ulterius dividitur quod unum est participans ratione, aliud non. Et [1] participans ratione dicit differentiam constitutivam hominis. Non participans vero adhuc oportet dividi per tot differentias quot [2] sunt species brutorum et agrestium et volatilium [3] animalium [4]. Ex his patet quod sensitivum | non dicit ultimam formam in aliqua specie, sed tantum habet rationem formae generalis quae proprie habet rationem subiecti et materiae in relatione ad ultimam formam.

cod. B, fol. 128r A.

cod. P, fol. 188v A.

III [5]. Concedimus etiam [6] tertio quod privatio et habitus nata sunt [7] fieri circa idem subiectum numero, alias non esset vera oppositio, et iterum concedimus quod mors et vita privative opponuntur et conclusionem adhuc concedimus, sed ulterius advertendum quod id quod habet rationem subiecti in huiusmodi oppositione dupliciter potest considerari.

Uno modo ut est habens rationem subiecti respectu huius oppositionis, et sic vera est conclusio, et sic concedimus corpus mortuum respectu eiusdem vivi [8] unum esse in numero. Quare, sicut privatio reducitur ad genus sui habitus et denominatio subiecti per habitum qui est in aliquo genere ponit ipsum subiectum in eodem genere, similiter [9] in eadem specie sequitur quod subiectum illius habitus iam factum sub privatione et denominatum ab illa, necessario ponetur in eadem specie [10] qua et habitus, et ideo corpus mortuum hominis [11] erit in specie hominis per reductionem, sicut et privatio ponitur in genere per reductionem, et ex hoc consequitur [12] quod sit unum numero corpus mortuum et corpus vivum. Non enim corpus Sortis differt numero ab ipso Sorte, licet corpus Sortis supponat [13] rationems ubiecti tantum, et Sortes dicat ipsum individuum compositum ex hoc subiecto et ex hac [14] forma hominis. Sed ex hac ratione iam magis unitas formae quam pluralitas demonstratur, nam cum dicitur idem numero corpus

[1] *om.* B. —. [2] quod P. — [3] volatibilium P. — [4] *om.* B. — [5] *addidi* III. Cf. p. 8], III. — [6] et B. — [7] sint P; *om.* B; sunt *add. in marg.* C. — [8] *om.* B. — [9] simili P. — [10] *om.* B. — [11] *om.* B. — [12] sequitur B. — [13] supponit B. — [14] *om.* P.

mortuum cum corpore vivo, hoc iam dictum est non propter formam aliquam [1] quam dicat corpus mortuum, sed propter [2] privationem formae illius cuius fuerat subiectum.

Potest etiam considerari ipsum quod dicitur subiectum privationi, non secundum rationem subiecti, sed potius secundum rationem individui alicuius per se subsistentis [3], et sic necessario habet formam a qua habet esse hoc aliquid et individuum praeter animam, cum iam sit sine anima, et sic revera est aliud numero quam fuerat ipsum vivum, quia per aliam formam habet rationem individui quam cum erat habens [4] rationem subiecti et partis. Quomodo [5] et unde adveniat sibi forma talis quam prius non habebat, infra dicetur suo loco.

cod. B, fol. 128r B. IV[6]. Ad id autem quod [7] | dicunt quod pluralitas actionum monstrat pluralitatem potentiarum, et pluralitas potentiarum pluralitatem formarum, quia [8] secundum ipsos [9] unius formae est tantum una potentia et una operatio, primo advertatur simpliciter falsum quod supponunt [10]. Dicunt enim auctores [11] philosophici quod in omni substantia spirituali sunt duae potentiae, verbi gratia intellectus et voluntas. Hoc etiam concordat dictis Augustini de anima rationali, etiam secundam illam partem qua est imago Dei (1). Quare ab una essentia formae fluunt plures potentiae.

Itemque [12] scimus intellectum unam potentiam, cuius tamen auctores [13] dicunt plures actiones. Nam ipsius simplex est [14] speculatio veritatis, et ipsius est deductio causarum in causata ad generandum scientiam, et ipsius est ratiocinatio de signis ad signata [15] ad habendum fidem, et ipsius est dirigere ad operationem ex quo dicitur practicus, et haec omnia sunt diversa. Similiter et voluntatis plures inveniuntur operationes ; una est appetere, alia est approbare, tertia est diligere [16],

[1] *om.* B. — [2] *om.* B. — [3] subsistens P. — [4] erat habens] habet B. — [5] vero *add.* B. — [6] *addidi* IV ; cf. p. 8]. IV. — [7] quarto opponunt *add.* B. — [8] quod B. — [9] ipsum B. — [10] supponit B. — [11] enim auctores] dotores B. — [12] item B. — [13] actores B. — [14] *om.* P. — [15] ad signata] assignata B. — [16] et *add.* B.

(1) V. gr. " Iam ne igitur ascendendum est ... ad illam summam et altissimam essentiam, cuius impar imago est humana mens... Mentem quippe in ipsam in memoria et intelligentia et voluntate suimetipsius talem reperiebamus... " etc. *De Trinitate*, X, 12 (Vivès, t. XXVII, p. 395).

quarta frui. Et similiter hoc [1] apparet idem [2] in aliis formis etiam materialibus : ex eadem enim forma ignis est actus lucendi et actus calefaciendi. Propter quod multum admiror quid intellexerunt in consequentia dicta [3] quam videmus esse sic falsam, nisi forsan et hoc intellexerunt [4] et intelligimus [5], quia unum tantum ex uno procedit primo et [6] per se, et per illud alia se invicem convenientia et ordinem habentia naturalem [7]. Verbi gratia, dicimus ex una anima rationali primam eius potentiam per se fluentem et [8] post ab ipsa essentia, ipsam potentiam [9] intelligendi ; | sicut essentialiter est intellectiva, ita per se eius operatio est [10] intelligere per potentiam intellectivam, sicut et lucis lucere. Sed quia omnis essentia est propter aliquem finem unum, quem aliquando non potest attingere per suam primam operationem, ideo oportet quod habeat aliam potentiam operandi, per quam operatio sua prima sit disposita ad consequendum finem suum proprium, qui, quando est distans a potentia prima, non potest attingi nisi per quemdam conatum, et aliquando per meritum. Et ideo [11], cum intellectiva potentia procedit ab essentia animae, oportet quod sit [12] alia potentia quae faciat in actu intelligendi conatum, et rationem habeat merendi ; et haec est voluntas, cuius operatio omnis dependet ab operatione intelligendi, quia nihil appetitur nisi aliquo modo cognitum, et ideo ipsa voluntas oritur ab anima, mediante potentia intellectiva, et sic de aliis.

cod. P. fol. 188v B.

Itemque quia [13] anima intellectiva, ut iam dictum est, frequenter est perfectio subiecti materialis, ideo oportet aliquas alias operationes ab ipsa [14] fluere ratione subiecti. Quia in subiecto nihil existens [15] operatur per se, sed ipsum suppositum ex anima et subiecto | compositum [16] per se operatur, (ut dicit Philosophus [17], in primo de anima (1),

cod. B. fol. 128v A.

[1] quidem *add.* B. — [2] *om.* B. — [3] intellexerunt in consequentia dicta] intellexit adversarius in sua consequentia B. — [4] intellexit B. — [5] quod intelligamus B. — [6] *iterum scripsit* B. — [7] naturale B. — [8] *om.* B. — [9] *om.* B. — [10] *om.* B. — [11] oportet quod *add.* P. — [12] oportet quod sit] *om.* P. — [13] Itemque quia] item quare B; quare *delevit* C *et add.* quia. — [14] ipso P. — [15] in subiecto nihil existens] existens in subiecto nihil B. — [16] *iterum scripsit* B. — [17] philosophis B.

(1) Φαμὲν γὰρ τὴν ψυχὴν λυπεῖσθαι, χαίρειν, θαρρεῖν, φοβεῖσθαι, ἔτι δ' ὀργίζεσθαί τε καὶ αἰσθάνεσθαι καὶ διανοεῖσθαι... Τὸ δὲ λέγειν ὀργίζεσθαι τὴν ψυχὴν ὅμοιον κἂν εἴ τις λέγοι τὴν ψυχὴν ὑφαίνειν, ἢ οἰκοδομεῖν. *De anima*, I, 4 (t. III, p. 439).

quod anima sic [1] intelligit et gaudet et tristatur, sicut et texit et aedificat [2], quapropter [3] etiam in hoc respectu oriuntur aliae potentiae a praedictis, ut est potentia sensitiva quae plures est, et potentia vegetativa quae etiam [4] dividitur in plures, et ex his patet quod non oportet ex [5] pluralitate potentiarum vel operationum ponere pluralitatem formarum, sed potius unitatem, maxime quando eius pluralitas habet ordinem ad unum finem.

I [6]. Ad id autem quod [7] proprietas aliqua dicitur non inesse alicui subiecto sine forma cuius est [huius] [8] proprietas, dicendum quod si proprietas per se [9] conveniens formae secundum rationem [10] qua est forma et actus dans esse specificum intelligatur, verum est quod dicitur in prima propositione. Non enim calidum quodcumque dicit proprietatem per se ignis secundum [11] quod ignis, quia et haec qualitas aeri convenit ; sed calidum secundum quod est proprietas ignis [12] est in summo, scilicet calidum [13] acutum [14], et adurens, et [15] tale calidum non invenitur in aliquo alio subiecto quam in igne [16]. Sed quando aliquid generatur ex pluribus elementis, tunc proprietates aliquae similes proprietatibus elementorum, non tamen aequales, possunt remanere [17], eo quod forma producta de potentia elementorum habet in se virtutem ex elementis productam, et ideo habet potentia et virtute in se similes licet non aequales qualitates cum elementis, aliquando secundum magis et minus, secundum quod magis est in producto de materia unius quam alterius. Unde calidum vini ex virtute vini est et ex forma vini, secundum quod vini forma per operationem multam ignis sive caloris producta est, et [18] similiter humiditas vini ex virtute et forma vini, secundum quod producta est ex multa materia aquae et huiusmodi proprietates, licet sint similes cum proprietatibus ignis et aquae, tamen non sunt eaedem nec aequales cum illis quae sunt ignis sub forma ignis, et aquae quae sunt [19] sub forma aquae. Sicut enim generans spe-

[1] *om.* B. — [2] ediffical B. — [3] et in hoc *add.* B. — [4] et B. — [5] quod non oportet ex] qūodo non ex B. — [6] *addidi* I. Cf. p. 8?, I. — [7] *iterum scripsit* B. — [8] huius *delevi.* — [9] per se] sit B. — [10] rationem (nem *scripsit* C) in B. — [11] sed B. — [12] secundum quod ignis *add.* B. — [13] vel *add.* B. — [14] activum *add. in marg.* B. — [15] quod *add.* B. — [16] ig'ne B. — [17] in *add.* P. — [18] *om.* P. — [19] quae sunt] *om.* B.

ciem suam generat quantum potest, tamen non ipsam formam [1] suam propriam sed sibi similem [2] generat, ita proprietates consequentes formam alicuius generantis non remanent in genito sed illi [3] similes, licet non aequales. Quare [4] ergo, ubi forma mixti tantum producitur per generationem, generans primo [5] est ipsum caelum movens, et per consequens ipsae qualitates activae et passivae elementorum ; ideo remanent magis ipsae qualitates in mixtis [6] similes elementaribus, quam in aliis quae generantur per specifica generantia in natura, sicut animal ex animali, vel planta ex planta. Generantia enim principalia non tantum speciem suam sed et | virtutem consequentem [7] speciem [8] producunt in genito, et [quia] [9] in generatione mix | torum [10] videntur ipsa elementa esse generantia non tantum instrumentaliter, sed aliquo modo principaliter, licet non respectu formae mixti quae a proprietatibus caelestis corporis [11] est principaliter introducta, tamen respectu proprietatum quae consequuntur formam mixti, in [12] eo quod parum recedit a formis elementaribus ; licet forma mixti, [13] non sit similis in specie cum aliqua forma elementi, tamen proprietates consequentes formam mixti [14] similes sunt in specie cum proprietatibus elementorum. Quare Philosophus dicit (1) quod virtute manent elementa in mixto [15], sed non in [16] actu, in quantum actus dicit rationem formae elementaris.

cod. P, fol. 189r A. cod. B, fol. 128v B.

II [17]. Illud autem quod sequenti [18] loco fuerat obiectum, iam dissolutum videtur ex praecedentibus. Nam et si aliquod corpus, verbi gratia caelum, alia ratione dicitur corpus et alia hoc corpus, tamen non ab alia forma dante esse, quae sit [19] principium essendi cum materia, potest habere quod sit corpus et quod sit hoc corpus, sicut supra declaravimus. Unde diversitas rationum accipitur ibi secundum logicum qui rationes nominum [20] et praedicationum considerat simpliciter, prout

[1] *om.* B. — [2] simile B. — [3] isti B. — [4] quia B. — [5] potest B. — [6] multis P. — [7] continentem B. — [8] suam *add.* B. — [9] *delevi* quia. — [10] multorum P. — [11] *om.* B. — [12] mixti in] multi P. — [13] multi P. — [14] multi P. — [15] multo P. — [16] *om.* B. — [17] VI P ; *om.* B ; cf. p. 8], II. — [18] sequente B. — [19] sint B ; fuit *corr.* C. — [20] rationes nominum] rationem nominis B. —

(1) Ἐνδέχεται τὰ μιχθέντα εἶναί πως καὶ μὴ εἶναι, ἐνεργείᾳ μὲν ἑτέρου ὄντος τοῦ γεγονότος ἐξ αὐτῶν, δυνάμει δ' ἔτι ἑκατέρου ἅπερ ἦσαν πρὶν μιχθῆναι, καὶ οὐκ ἀπολωλότα .. σώζεται γὰρ ἡ δύναμις αὐτῶν. *De gener. et corrupt.* II, I (t. II, p. 452).

primo et per se cadunt in intellectu, et identitas formae ibi consideratur secundum physicum qui ipsas res considerat et non tantum nominum rationes ; et ideo huiusmodi ratio nihil probat contra unitatem formae quam ponimus.

III [1]. Circa rationem sequentem, dicimus quod animal componitur ex motore et moto quae in uno animali sunt unum per esse, ratione autem differunt. Est enim animal [2], secundum Philosophum nostrum, seipsum movens (1), quod Plato (2) dicit de ipsa [3], et sic, secundum Philosophum nostrum [4], animal est motor et est motum, et unum et idem per [5] esse : est motor, sed tamen ratione animae, et est motum sed ratione corporis.

IV [6]. Quod autem post hoc inducitur de homine in quo est maior [7] compositio, et in quo anima [8] rationalis advenit ut forma post illam formam quae est terminus generationis; dicendum existimo quod licet anima rationalis in quantum huiusmodi sit per creationem in quantum huiusmodi, ut ponit fides [9] catholica, tamen ipsa advenit ut forma et terminus [10] naturalis generationis in homine, nec ibi est alia forma terminans generationem hominis. Hoc enim generaliter existimandum est [11] verum, quod omne generans intendit producere speciem suam quantum potest, et quod omnis motus generantis ibi terminatur ubi primo quod intendebatur acquiritur, et ideo generatio hominis in ipsa specie hominis, quae non [12] nisi per animam rationalem sic terminatur. Sensitivum autem quod ante adventum animae rationalis inerat, terminus [13] generationis hominis esse non poterat, quia ex homine non | homo sed tantum animal generaretur, quod est absurdius ceteris.

cod. B. fol. 129r A.

[1] VII P ; *om.* B ; cf. p. 9], III. — [2] enim animal] materialiter P. — [3] *scilicet anima ;* dicit de ipsa] ut est de ipsa anima P. — [4] *om.* B. — [5] et B. — [6] VIII P ; *om.* B; cf. p. 9], IV. — [7] est maior] maior est B. — [8] animal B. — [9] fide P. — [10] et terminus] *om.* B. — [11] esse P. — [12] *om.* P B ; *add.* C. — [13] *om.* B.

(1) Τὸ δὲ ζῷον *αὐτό φαμεν ἑαυτὸ κινεῖν*. *Phys.* VIII, 2 (t. II, p. 345). — Cf. p. 9], n. (1). — (2) *Phaedr.* 245, D ; 246, B ; *Tim.* 34, A. — Cf. ARISTOTELES, *De anima*, I, 3 (t. III, p. 437) : Τὸν *αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ὁ* Τίμαιος *φυσιολογεῖ τὴν ψυχὴν κινεῖν τὸ σῶμα*, et THOMAE AQUINATIS *Commentaria de anima*, I, lectio 7 : " Plato haec verba quae hic ponuntur, in Timaeo prosequitur loquens de anima mundi, quam imitantur, secundum ipsum, inferiores animae. Et ideo per hoc quod hic tangitur de natura animae mundi, tangitur quodammodo natura omnis animae. "

Rursusque [1] ipsum sensitivum, quod ante adventum [2] animae rationalis intelligitur in generatione [3] hominis [4], ipsam operationem generantis dicebat, quod virtus decisa a generante operatur, sicut dicit Philosophus, in decimo sexto de animalibus (1), in vi triplicis caloris, scilicet caeli [5] et ignis et animae ipsius scilicet generantis, sicut est in proiectione lapidis vel sagittae.

Itemque [6] ipsum sensitivum disponens ad animam rationalem, ipsa adveniente non manet nisi ut est potentia ipsius [7], sicut exempli gratia dictum est de calore disponente ad formam ignis introducendam, quando ex aere [8] fit ignis.

V [9]. Adhuc autem quae [10] postmodum inducuntur de veritate carnis et aliarum partium in subiecto existentium ante adventum animae, patet veritas si praedicta advertantur. Nam vere est ibi ratio carnis et aliarum partium, nec huius veritas corrumpitur [11] per adventum | animae rationalis, sed manet eadem veritas secundum rationem, per esse tamen differens, secundum quod huius partes considerantur ut subiectum animae et [12] in se simpliciter sine ratione subiecti. Nam ut habent rationem subiecti, etiam ante introductionem animae rationalis habent suum esse in comparatione ad illam [13], sicut motus denominatus ab illa forma ad quam est, etiam antequam forma sit adepta per ipsum motum;

cod. P, fol. 189r B.

[1] *sup. lac.* C. — [2] adūt¹ B. — [3] generationis P. — [4] *om.* B. — [5] *iterum scripsit* C. — [6] item quia B. — [7] *om.* B. — [8] are B. — [9] *addidi* V. cf. p. 9|, V. — [10] quod B. — [11] et hoc dico supposito quod credo esse verum quod ipsum esse corporis et carnis ante adventum animae sit etiam ab ipsa anima rationali quae est ultima forma in quo motus generationis terminatur. Si autem ponatur quod ab ipsa sensitiva praecedenti in adventu animae rationalis secundum esse logicum vel metaphysicum manet tollitur tamen secundum esse physicum *add.* B. — [12] *om.* B. — [13] aliam B; illam *corr.* C.

(1) *Tractatus De animalibus* (περὶ τὰ Ζῷα ἱστορία) *decem tantum libros continet, quorum ultimus Aristotelis non est. Cf.* Zeller, *Die Philosophie der Griechen* II², p. 91. (Leipzig, 1879): " Die Araber zählen bald 10, bald 15, bald 19 Büchern, sie hatten also unsere Thiergeschichte durch allerlei Zusätze erweitert „. *Quoad doctrinam de calore caeli et generantis quae hic adhibetur, vide v. gr. De animal. gener.*, II, 6 et 7; IV, 10; — cf. Albertus Magnus, *De animalibus*, L. XVI, tr. I, cap. 7. " Et in omnibus his sunt tres virtutes calorem digerentem informantes: virtus ignis videlicet hoc modo quo subtiliata est virtus ignis, ut dictum est, subtiliter commixto: et hanc virtutem informat virtus caelestis quae fundat et substantificat ea quae digeruntur... Hanc autem virtutem caelestem adhuc ultimo informat virtus animae „ (Borgnet, t. XII, p. 149).

dicimus hominem generari etiam antequam sit anima rationalis producta in ipsa generatione. Cum autem partes huius, scilicet caro et os et similes considerantur secundum se et secundum rationem nominum, sic dico quod differunt [1] in esse, et dicunt diversas formas secundum esse rationis, quod accipitur ex [2] significationibus nominum, sed tamen esse naturae eorum [3] unum est, in quantum suum esse naturae habent et accipiunt [4] per id quod sunt ut subiectum unum ipsius animae. Nec dicimus quod aliquod esse in eis proprie [5] corrumpatur per adventum animae, quia suum esse rationis per quod differunt semper manet, et illud esse naturae, quod prius habebant [6] ut in motu et quodam fieri [7] ante adventum animae, perficitur, et in [8] actu fit per adventum animae, et ita esse imperfectum corrumpitur in tantum in eis [9], et iam [10] diximus quod forma per se nihil corrumpit nisi per accidens.

VI [11]. Ad id quod post hoc dicitur de duobus motibus differentibus, quod exigant duos | terminos et formas duas [12], dicendum quod
cod. B, fol. 129r B.
illud veritatem habet semper, si intelligantur motus veri genere vel specie vel numero differentes. Sed si unus [13] est motus secundum veritatem rei, et alius qui dicitur motus sit non vere motus nisi tantum secundum modum significandi, et maxime quando duorum illorum unus est per se tota causa alterius, et nihil potest unus nisi in quantum in ipso est virtus alterius agens [14] —, tunc non oportet quod sint duo termini. Et sic est in generatione hominis : ibi [15] enim vere est motus qui dicitur generatio, in quo et per quem virtus agens principalis est virtus primae causae [16], sine qua non potest generatio huius habere suum terminum intentum ; et ideo non ponitur creatio in numerum motuum cum generatione huiusmodi, quia ibi unum propter alterum, et ideo tantum dicunt unum motum, et [17] secundum [18] hoc habent unum terminum.

I [19]. Quae autem sequuntur ex dictis [20], primo scilicet quod alias essent in homine sive in animali caro, et os [21], et huius partes non

[1] differant B. — [2] *om.* B. — [3] ipsorum B. — [4] scilicet *add.* B. — [5] *om.* B. — [6] habebat B. — [7] quodam fieri] quiddam B. — [8] *om.* B. — [9] et ita — in eis] *om.* B. — [10] ante *add.* B. — [11] *addidi* VI ; cf. p. 10], VI. — [12] formas duas] duas formas B. — [13] motus *add.* P. — [14] *om.* B. — [15] ubi B. — [16] *om.* B. — [17] dicunt unum motum et] unum motum dicunt B. — [18] quod *add.* B. — [19] *addidi* I ; cf. p. 10], I. — [20] eorum *add.* B. — [21] et os] *om.* P.

secundum veritatem nec secundum id quod apparet sensibus, sed omnia essent [1] phantastica, iam consideranti [2] quod supra explanavimus capitulo primo de positione unitatis formae, liquidum [3] esse debet, quia nec huius fantastica ponimus, nec aliter esse [4] quam sensu percipiuntur, sed esse veram carnem et vera ossa et huiusmodi. Et licet differenter nominentur propter rationes nominum quas intellectus attendit, non conferendo huiusmodi rationes, nisi tantummodo ad primos intellectus rerum quae veniunt in consideratione logici vel metaphysici [5], — tamen, si huiusmodi rationes differentes referantur ad rationem physicam, ex qua inest [6] ipsis rebus esse hoc vel illud in aliqua specie determinata, dicentur tantum [7] unum in essendo et unum esse naturae habentes. Verbi gratia, licet enim caro, quia caro, habeat intellectum differentem ab osse [8] quia os, et huiusmodi intellectus differens ex hoc sit [9] quod [10] considerat logicus sive metaphysicus [11] in [12] rationibus nominum, (quae rationes, secundum quod logice vel metaphysice [13], abstrahunt ab omni motu et materia naturali), — tamen caro et ossa, secundum quod considerantur ut hic et nunc in aliquo individuo naturae (sine quo non habent esse naturae per hoc sicut per materiam, et per rationem unius subiecti respectu unius [14] formae dantis eis unum esse, verbi gratia quod caro dicitur hominis et ossa hominis) accipiuntur ut unum per esse naturae, nec habent rationem essendi hoc aliquid in natura determinatum | nisi per [15] formam dantem eis esse specificum. Nec hoc debet mirum videri cuiquam sapienti quod aliquod [16] esse attribuatur alicui rei secundum intellectum logicum vel metaphysicum [17], quod tamen non habet [18] esse naturae alicuius specificae. Dicimus enim [19] hominem esse animal, etiam [20] si nullus homo sit in natura. cod. P, fol. 189v A.

II [21]. Ad id quod consequenter dicunt pro [22] inconvenienti, omnino [23] composita esse ex [24] una forma tantum et materia nuda, sic intelligendum censemus [25]. Primo quod nihil proprie est compositum ex materia

[1] esse B. — [2] patet *add. in marg.* C. — [3] aliquid B. — [4] *om.* B. — [5] meta^c B; *cf. infra:* methamaticum *et* matamatice. — [6] manet B. — [7] dicentur tantum] dicuntur tamen B. — [8] esse B. — [9] fit B. — [10] *om.* B. — [11] methamaticus B. — [12] et B. — [13] methaphysice P; matamatice B. — [14] unnus B. — [15] secundum B. — [16] aliquid B. — [17] methaphysicum P; methamaticum B. — [18] *om.* B; *add.* C. — [19] *om.* B. — [20] et B. — [21] *addidi* II; cf. p. 10], III. — [22] *om.* B; *add.* C. — [23] omni B; omnino *corr.* C. — [24] in P. — [25] sentimus B.

cod. B, fol. 129v A.

nuda secundum intellectum ipsius, ita quod materiam nudam | intelligamus sine omni intellectu formae, secundum rationem aliquam formae. Quare [1] cum intellectus primae formae, quae materiae nudae sic advenit sit illud [2] quo materia dividitur — et haec est ratio corporeitatis —, impossibile est [vero] [3] aliquid compositum ex materia sic nuda et [4] ipsa prima ratione formae quae est corporeitas [5] esse compositum in natura alicuius speciei, ut intelligamus aliquod [6] corpus esse secundum rationem qua est corpus, nihil ulterius intelligendo, ita quod corpus hoc nihil sit aliud in natura, nisi quod corpus est. Et si ita est, tunc patet quod impossibile est esse hoc aliquid compositum in natura alicuius speciei ex materia nuda et forma aliqua. Nec hoc est proprium homini, sed omni rei compositae quae determinatur ad hoc aliquid in natura. Quod autem ita sit, quod scilicet ex materia pura et prima ratione [7] formae quae est corporeitas, nihil possit constitui compositum et hoc aliquid in natura alicuius speciei [8], probatur [9] per hoc quod nihil est ens in natura speciei alicuius [9] perfectum, sine propria operatione et fine proprio propter quem unumquodque agens per se agit quicquid agit, sive Deus [10], sive intelligentia, sive natura. Sed ratio corporeitatis in quantum huiusmodi non est principium alicuius operationis propriae, sed tantum possibilitas [11], scilicet quod divisibile est, et idcirco nullum agens intendit aliquid agere in natura perfectum quod constat [12] ex materia pura et ipsa corporeitate; sed ulterius intendit aliquod corpus in quo per intellectum superadditur ratio [13] alicuius [14] speciei super rationem corporeitatis, verbi gratia caelum, solem, stellam, ignem, aerem, aquam, terram, et similia primo producta per creationem. Nihil ergo est dictum, nec apud nos nec apud adversarium, aliquid esse compositum ex materia nuda et ultima forma; sed dicimus omne compositum perfectum in natura constare ex una materia et ex una forma, et sic ultimae formae advenienti damus rationem unius formae respectu totius subiecti. Cum tamen formae sint diversae secundum speciem ex se ipsis, et differant secundum numerum ex propriis subiectis, ita dicimus quod subiectum recipiens ultimam formam

[1] quia P. — [2] id B. — [3] *delevi* vero. — [4] in B. — [5] corporeitatis P. — [6] *om.* B. — [7] positione P. — [8] alicuius speciei] speciei alicuius B. — [9] probatur – alicuius] *om.* B. — [10] sive Deus] *om.* B; *add.* C. — [11] possibilitatis P. — [12] consistat P. — [13] *om.* B; *add. in marg.* C. — [14] aliqua B.

est unum et una materia respectu unius formae per quam habet esse; et [1] sicut subiectum ponitur in hac specie et non in illa per hanc formam, ita habet differentem rationem subiecti respectu aliarum [2] in alia specie. Sicut enim forma ignis dat huic igni [3] esse, et [4] subiectum huius non est tamen pura et nuda materia, sed corporeitas per intellectum praecedit, non tamen habet esse in hoc igne nisi per formam ignis quae simplex est, — ita est in hoc homine et in [5] omni composito suo modo.

III [6]. Iam etiam apparet quae sit deceptio in consequenti consequentia. Nam actio sentiendi et vegetandi et aliarum potentiarum [7], quae in homine sunt, omnes sunt [8] per se operationes [9] hominis, aliae [10] per animam sicut per [11] principium quo, aliae [12] per corpus. | Sunt enim actiones et operationes | suppositorum et individuorum, quaedam consequentes ex parte subiecti, quaedam ex parte formae. cod. P. fol. 189v B. cod. B, fol. 129v B.

IV [13]. Quam [14] magna ruditas adhuc sequitur in eo quod dicitur intellectus in homine unitus materiae nudae [15], et homo compositus ex intellectiva potentia et materia nuda! quia neque hoc dicimus neque hoc [16] intelligimus etiam in primis compositis, ut iam ostendimus. Nec etiam propriis utuntur nominibus qui putant intellectum sive intellectivam potentiam esse formam hominis, nam neque [17] actus neque forma est hominis neque alicuius partis corporis secundum rationem intellectivam, sed ipsa anima per essentiam suam habet rationem formae, a qua tamen essentia fluunt potentiae, quaedam materiales, quaedam immateriales, sicut supra exposuimus.

V [18]. Et adhuc rudius est dicere quod sequitur, quod intellectiva potentia sentiret sensu proprie dicto, quem [19] intellectum nec nos capimus, nec verba sonant quae dicimus. Non enim dicimus formam esse operantem operationes, sed ipsum compositum ex forma et subiecto. Unde homo proprie sentit, non anima, sed per animam. — Item, quia et [20] adhuc loquuntur adversarii, ac si intellectivam potentiam poneremus formam hominis [21] ultimam, quam nec ponimus nec intelligi-

[1] *om.* B. — [2] aliorum B. — [3] et *add.* B. — [4] etiam B. — [5] *om.* B. — [6] *addidi* III; cf. p. 10], IV. — [7] *om.* B. — [8] omnes sunt] *om.* B. — [9] comparationes B. — [10] aīē B. — [11] *om.* B. — [12] aīē B. — [13] *addidi* IV; cf. p. 10], V. — [14] Quam] O quam B. — [15] unde P. — [16] *om.* B. — [17] quia B; neque *corr.* C. — [18] *addidi* V; cf. p. 11], VI. — [19] quod B; quem *corr.* C. — [20] *om.* B. — [21] habens P.

mus, sed ipsam animam ex qua fluit huiusmodi potentia et aliae [1] similiter. Unde secundum fallaciam accidentis procedit consequentia, etiam si anima idem esset quod intellectus, quia adhuc potest aliquid attribui ei in quantum dicitur anima [2] quod non convenit ei in quantum dicitur intellectus.

VI [3]. Rursus vero, nec frustra dicitur natura laborare ante introductionem animae, ubi multa ante videtur agere. Quae omnia facit ut materiam debitam ad hoc quod sit conveniens subiectum tali formae reddat, et hoc indicat formae nobilitatem, non multitudinem. Sicut enim in motu ad locum, quanto remotior est, tanto plura pertransit ipsum mobile loca media, tamen nihilominus tantum [4] dicitur unus [5], quando ad unum locum tendit in quo quiescit, nec propter pluralitatem locorum mediorum dicitur esse ad plura loca; sic in motu ad formam unam, quanto nobilior est et remotior a potestate naturae, tanto pertransit ipsum subiectum per plures formas secundum rationem, nec tamen dant ipsi rationem [6] multorum motuum, sed tantum est unus propter illam formam quae intenditur, in qua quiescit motus.

VII [7]. Adhuc quod iterum subiungunt [8], quod si intellectiva [9] per se agit omnium formarum actiones, quare non ponitur forma omnium corporalium et forma omnium vegetabilium, et cetera, patet quod dupliciter deviat a recto [10] huiusmodi ratio. Primo [11], quia [12] supponit falsum, scilicet quod nos ponamus quod intellectiva in homine agat omnes operationes, immo potius dicimus quod homo per se est agens omnes operationes [13], | tamen [14] mediantibus potentiis quae sunt ipsius compositi ex anima et corpore, licet [15] ipsa anima principium sit ipsarum potentiarum [16]. Insuper et in alio deviat a recto ipsa consequentia, quia [17], etsi ponamus [18] intellectivum esse formam ultimam in homine et solam, tamen non ex hoc potest poni forma completiva in aliquo subiecto quod non habet rationem subiecti respectu ipsius, sicut nec

cod. B, fol. 130r A.

[1] aīē B. — [2] adhuc — anima] *om.* B: aliquid potest attribui ei in quantum anima *add. in marg.* C. — [3] *addidi* VI; cf. p. 11], VII. — [4] *om.* B. — [5] minus B. — [6] nec tamen — rationem] *om.* B; *add. in marg.* C. — [7] *addidi* VII; cf. p. 11], VIII. — [8] subiungit B. — [9] intelligentia B. — [10] a recto] *sup. lac. scripsit* C. — [11] prima P. — [12] quod B. — [13] immo — operationes] *om.* P; potius *iterum scripsit* C. — [14] cum B. — [15] sed B. — [16] immo potius dicimus quod huius per se est agens omnes operationes *add. in marg.* P. — [17] quod B. — [18] quod *add.* B *et delevit* C.

in corpore asini vel equi vel plantae, quia huiusmodi non habent [1] rationem subiecti convenientem formae intellectivae, et omni [2] sapienti intuenti praedictam consequentiam apparet quod minimam habeat vim suae positionis. Per hoc etiam apparet [3] dissolutio consequentis rationis | cod. P. fol. 190r A. et [4] omnium quae pro opinione huiusmodi, sive pro veritate necessaria [5] secundum adversarium, inducta fuerant.

Capitulum quintum.

Quomodo tollantur inconvenientia quae videntur sequi contra fidem ex opinione [6] unitatis formae.

Salva igitur reverentia tantorum patrum et tam famosorum doctorum [7], neque fatuam positionem neque phantasticam imaginationem neque haereticam assertionem credimus hanc [8] quam [9] de unitate formae exposuimus rationem ; quare et quae videntur inconvenientia ex ipsa positione concludi contra fidem, in hoc capitulo tollenda et delucidanda decernimus [10].

I [11]. Primum quod videbatur [12] sequi ex positione unitatis, erat quod natura esset creatrix aliquarum formarum et quod operaretur subito et non per motum ; verbi gratia quod corpus mortuum, anima separata, haberet formam aliquam qua est corpus, quam non habebat cum esset animatum, quia tunc rationem corporeitatis habebat ab anima secundum [13] huiusmodi positionem ; et huiusmodi formam constat esse a natura, et tamen subito et sine motu, quare per modum creationis erit producta. Ad quod secundum [14] philosophiam Aristotelis patet responsio ; quia sicut generatio unius [15] est corruptio alterius (1), verbi

[1] habet B. — [2] in omnium B. — [3] quod minimam — apparet] *om.* B. — [4] *om.* B. — [5] veritate necessaria] unitate necessario B. — [6] oppositione B. — [7] tantorum— doctorum] eorum B. — [8] hoc circa P. — [9] quia B ; quam *corr.* C. — [10] docebimus B. — [11] *addidi* I ; *cf. tertium capitulum primae partis.* p. 12 . — [12] videbitur B. — [13] sed B. — [14] sed B. — [15] *om.* B ; *add.* C.

(1) Ἡ *γὰρ θατέρου φθορὰ θατέρου ἐστὶ γένεσις. Metaph.* I, 2 (t. II, p. 487) ; *cf. De generat. et corrupt.*, II, 10 *(ibid.*, p. 465).

gratia, generatio sanguinis ex nutrimento est corruptio nutrimentalis formae, ita est e converso quod corruptio unius est generatio alterius. Unde, cum per separationem animae corrumpitur animatum esse ab hoc corpore, sequitur quod ibi per ipsam corruptionem consequatur generatio alicuius esse, quod modo primo habet et prius actu non habebat ; sed illud quod [1] erat in potentia ultima respectu formae corruptae fit iam actu et rationem [2] verae formae habens, ablata illa forma per quam erat in potentia et non in actu. Et ideo generatio est ibi vera et subito forma introducta, quamvis multae alterationes praecesserint, quae in motu fuerunt in corruptione praecedente. Unde, licet forma substantialis in nunc et subito introducatur, tamen per motum naturae fit, quia omnis mutatio terminus est semper alicuius motus, et [3] hoc patet quod natura non sit creatrix, quia | de potentia materiae producit et per motum, licet terminus motus sit subito in quo introducitur forma substantialis.

cod. B, fol. 130r B.

Quamquam [4] diversum habet intellectum a [5] philosophia peripateticorum qui hanc viam non capit, unam etiam corporeitatem ponimus in corpore mortuo et vivo, secundum rationem fundatam supra primum intellectum nominis ; sed tamen [6] differt numero haec ab alia per esse naturae et specificum quod habet in supposito. Corporeitas vero, secundum rationem accepta, nihil aliud dicit [7] perfectum in natura, quam rationem subiecti [8] respectu alicuius formae specificae in natura, et per istam rationem non diversificantur secundum numerum. Si [9] respectu unius formae accipiatur ut habitus ipsius vel ut privata ab ipsa, sive respectu diversarum formarum, tunc diversificantur secundum numerum [9].

II [10]. Ad id inconveniens quod deducunt [11] circa dominicam incarnationem, non video [12] aliquam rationem dicti eorum [13]. Nos enim ponimus et credimus Dei filium unigenitum veram carnem assumpsisse et veram animam, et vere Verbum caro, id est hominem, factum. Nec ex positione nostra aliquid contra hoc sequitur, quia positio nostra veritatem

[1] *om.* P. — [2] ratione B. — [3] per *add.* B. — [4] O quam B. — [5] *sup. ras. scripsit* C. — [6] *om.* B. — [7] *om.* P. — [8] in *add.* B. — — [9] si respectu — numerum] *om.* B. — [10] *addidi* II ; *cf.* p. 13]. — [11] *om.* B. — [12] non video] in deo B ; *delevit* C *et add. in marg.* deducunt non video. — [13] deducunt B ; *delevit* C *et add. in marg.* eorum.

carnis in homine ponit, et hominem compositum vere ex vera carne sive ex vero corpore et ex anima rationali; sed veritatem carnis in homine [1] dicimus ex eo quod vere est homo [2], quod est ex | forma dante tale esse et ex subiecto recipiente, et quod haec caro, verbi gratia Christi, sit vera caro hominis. Et iterum scimus quod Christus neque carnem neque animam umquam assumpsit neque [3] assumpsisset, nisi prout sunt partes constitutivae naturae humanae in hoc [4] supposito; unde neque carnem propter rationem carnis [5], neque animam propter rationem animae tantum assumpsit, sed quia ex his duobus, sicut ex [6] subiecto et forma, fit natura humana in hoc homine. Unde mirandum [7] quod etiam reputant nos [8] ponere carnem esse intellectum, si [9] animam rationalem dicamus formam [10] vere carnis; nulla enim ratio loquendi hoc patitur, quod subiectum sit ipsa forma cuius dicitur [11] subiectum. Neque enim corpus dicimus animam, neque hunc hominem dicimus esse animam vel [12] intellectum, etsi hoc corpus esse habeat id quod est [13] per animam, sicut [14] et hic homo est id quod est per ipsam animam hominis.

cod. P. fol. 190r B.

Miror [15] etiam [16] processum quo dicunt esse inconveniens, carnem et omnes alias partes, quae *prae*cedunt [17] infusionem animae rationalis, eductas de potentia et corruptibiles esse, et [18] ipsam animam rationalem eductam ab extrinseco et incorruptibilem esse. Quod et si, exempli gratia, dicamus [19] hunc processum in [20] generatione asini vel equi, non habet huius deductio inconveniens aliquod, eo [21] quod huius anima sit de potentia materiae et corruptibilis [22]. Quapropter dicimus eo modo animam rationalem, licet [23] per creationem eductam et incorruptibilem, advenire [24] corpori et omnibus | partibus eius [25] formatis secundum rationem ante adventum animae, sicut [26] ipsa anima sensibilis advenit corpori bruti quantum est de ratione formae et actus; quia adveniens

cod. B. fol. 130v A.

[1] vere *add.* B. — [2] et *add.* B. — [3] assumpsit neque] *om.* B. — [4] *om.* B. — [5] tantum *add.* B. — [6] in B. — [7] miror quid (est quod *add. in marg.* C) eos moverit. Ad hoc inconve niens dicendum quod (*delevit* C) contra positionem nostram et hoc valde mirandum B. — [8] *om.* B; *add. in marg.* C. — [9] sed B. — [10] *om.* B. — [11] *om.* P. — [12] secundum B. — [13] *om.* B. — [14] sic B. — [15] *scripsit* C. — [16] eorum *add.* B. — [17] procedunt P, B. — [18] in B. — [19] dicimus B. — [20] a B. — [21] aliquod eo] aliquid et B. — [22] alia ab extrinseco et incorruptibilis *add. in marg.* C. — [23] sed B. — [24] advenite B. — [25] et *add.* B. — [26] sic B.

corpori et omnibus partibus eius [1], advenit ut proprio subiecto in quo omnes formae praecedentes quae erant in motu ad ipsam animam [2] terminantur, et fiunt in actu perfecto per ipsam animam [3], et recipiunt rationem animae [4] specificae ad quam erant in potentia, tamen per adventum ipsius animae, ita quod caro dicatur vera caro, quia caro est hominis et viventis, et similiter de aliis partibus.

Aliud [5] inconveniens quod inducunt contra fidem incarnationis [6] excludetur, si nostra positio [7] intelligatur. Nam ita [8] ponimus in Christo per operationem divinitatis perfectum hominem ex anima rationali et carne in instanti suae conceptionis, sicut in aliis hominibus fit in [9] instanti infusionis animae quae est post formationem corporis, quae fit in corpore [10]. Unde sicut non dicimus, cum anima infunditur corpori Petri, quod simul sint ibi formae diversae [11], scilicet anima et forma corporis, et non sint, ita nec in Christo dicere possumus [11] in instanti conceptionis. Et huiusmodi dicti nostri [12] ratio iam dicta est, quia anima adveniens corpori [13] ut forma et actus nihil corrumpit proprie quia nulli contrariatur [14], sed potius perficit [15] id [16] quod in relatione ad ipsam [17], sicut ad terminum motus, erat imperfectum. Omnes enim [18] formae corporis ante adventum animae [19] sunt secundum rationem tantum differentes, sed in esse naturae ad quod sunt et per quod sunt, sunt unum per esse. Unde, ante adventum animae, erant sicut in subiecto moto ad ipsam animam sicut ad actum, respectu cuius erant [20] adhuc in potentia [21] in esse specifico [22]; in adventu animae fiunt omnes in actu illo ad quem erant. Unde notandum quod subiectum aliquod, cum refertur ad suam formam ut [23] est in motu ad ipsam, et cum refertur ad eamdem ut [24] terminatum et perfectum per ipsam, eiusdem est rationis et unum tantum per esse, | quia ens in potentia et ens in actu respectu eius- (cod. P, fol. 190v A.) dem non ponunt in numero, et ideo corpus hominis cum [25] omnibus partibus suis [26] motum ad animam, sive ut accipiatur in potentia ad ipsam,

[1] animae P.— [2] et *add.* B.— [3] animae P. — [4] formae B. — [5] aliud] ad aliud P. — [6] sed *add.* P B; *delevit* C. — [7] expositio B. — [8] *om.* B. — [9] *om.* P. — [10] tempus B. — [11] diversae — possumus] corporis et non siut ita (in *add.* C) Christo nec dicere possimus B. — [12] n̄ st B; *delevit* C. — [13] *om.* B. — [14] proprie — contrariatur] *om.* B. — [15] *Cf. Appendix* P, VI. — [16] illud B. — [17] est *add.* C. — [18] *om.* B. — [19] *om.* B. — [20] erat P. — [21] ad *add.* B. — [22] et *add.* P. — [23] aut B. — [24] est *add.* B. — [25] est B. — [26] partibus suis] suis partibus B.

eiusdem est [1] rationis cum ipso iam perfecto per animam. Supponit ergo falsum aperte qui dicit, in adventu formae ultimae [2] illas corrumpi quae inerant ante adventum eius secundum rationem formae specificae [3].

III [4]. Tertium inconveniens dissolvendum ex iam dictis facile existimo [5], quia in corpore hominis mortui duo possunt considerari. Unum est [6] ratio subiecti per quam subiectum est privationi, scilicet morti ; quae privatio [7] dicitur respectu formae, scilicet animae, per quam subiectum erat vitae. Et sicut iam dictum est, unam rationem esse subiecti unius, prout consideratur in potentia ad aliquam formam et prout accipitur | iam perfectum [8] per actum illius formae, et necessarium est dicere quod respectu habitus et privationis eiusdem habitus oporteat esse subiectum unum secundum unam rationem. Unde secundum hanc rationem dicimus corpus mortuum idem numero cum corpore quod fuit [9] subiectum vitae [10], cuius privationem mortuum [11] significat; et hoc modo loquuntur omnes, et [12] vere tamen, [13] quod illud corpus Christi, quod pependit in cruce, iacuit in sepulcro et fuerat in utero virginis. cod. B, fol. 130v B.

Potest et [14] aliud considerari quando dicitur hoc corpus mortuum [15], ut non in ratione subiecti accipiatur, sed in ratione individui naturae alicuius, quia revera individuum est per se subsistens et divisum [16] ab omnibus aliis individuis, et hoc modo oportet quod constet ex materia et forma propria, quae dat sibi aliquid esse [17] et individuum. Sed huiusmodi forma non potest esse anima ; quare iam numero differt [18] in hoc respectu a corpore vivo quocumque [19] et se ipso et alio ; et non numero tantum [20], sed etiam [21] genere.

Tamen advertendum est quod multo magis debet dici unum [22] numero corpus Christi mortuum cum ipso vivente [23], quam in [24] aliis corporibus hominum aliorum, quia identitas et unitas suppositi manet in corpore Christi mortuo et vivo [25] talis, qualis non invenitur in aliis

[1] *om.* B. — [2] *om.* B. — [3] *Cf. Appendix* P, VII. — [4] *addidi* III ; *cf.* p. 14]. — [5] existit B. — [6] *om.* P. — [7] *iterum scripsit* C ; non *add.* B. — [8] perfecto B. — [9] fit B. — [10] *om.* P. — [11] idem *add.* P. — [12] omnes et] et omnes P. — [13] et *add.* B. — [14] *om.* B. — [15] quando — mortuum] *om.* B. — [16] *corr.* C. — [17] aliquid esse] esse hoc et aliquid B. — [18] et *add.* P. — [19] cum quia B ; *delevit* C *et add. in marg.* quocumque. — [20] *om.* P. — [21] *om.* B. — [22] corpus *add.* B. — [23] viventi P. — [24] *om.* B. — [25] mortuo et vivo] vivo et mortuo B.

hominibus nec animalibus. Et haec est ratio, quia secundum fidem catholicam ratio suppositi et unius in Christo [1] tota inest a persona et supposito filii Dei, et non a natura animae vel corporis vel ipsius naturae humanae ; et [2] secundum fidem nostram inseparabiliter facta est unio Christi et toti animae et toti corpori [3]. Quare, Christo mortuo et iacente in sepulcro ratione [4] corporis, dicimus et credimus filium [5] Dei iacentem [6] in sepulcro, et eumdem esse in inferno cum anima [7], et ideo cum [8] idem suppositum sit idem [9] numero, relinquitur maior identitas [10] quare corpus Christi mortuum et vivum, quam aliorum hominum [11].

Sed unde advenit alicui corpori [12] forma quam prius non habebat, secundum nostram opinionem [13] patet per ante dicta. Nam corruptio unius fit generatio alterius, sicut generatio unius in puris naturalibus est corruptio alterius. Ratio [14] enim corporeitatis erat in ipso et ante animae separationem ; nec hanc dico [15] formam per creationem [16] esse nec ante nec post, quia per rationem [17] corporeitatis secundum intellectum alterius formae non erat divisum ab aliis sui generis, sed per illam formam, per quam habet hoc aliquid esse in natura et rationem [18] individui, patet eius differentia cum est animatum et cum est sine anima. Nam cum est animatum, habet rationem individui per ipsam animam, sed cum est sine anima simpliciter acceptum, iam per se ipsum habet rationem individui, in quantum id quod prius erat in ipso faciens rationem subiecti, nunc per corruptionem huius rationis iam fit ut forma dans esse, et sic per corruptionem ex consequenti, introducta est forma
cod. B. fol. 131r A. cod. P. fol. 190v B. dans esse hoc aliquid, quae prius | erat ut materia [19] ad aliam for | mam, a qua habebat rationem individui. Hoc autem [20] videtur habere intellectum apud eos qui realiter et non phantastice naturas rerum considerant, nec evasiones quas multi posuerunt circa hoc approbamus, quod sit [21] idem corpus numero propter identitatem materiae tantum, vel

[1] et unius in Christo] mim? B. — [2] *om.* B ; *add.* C. — [3] est unio — corpori] in vivo toti corpori et animae B. — [4] ne *scripsit* C. — [5] et credimus filium] filius B. — [6] iacebat B. — [7] et eumdem — anima] ratione animae erat in inferno B. — [8] sit *add.* B. — [9] sit idem] *om.* B. — [10] idemptas P. — [11] relinquitur — hominum] maior est identitas quam in aliis B. — [12] alicui corpori] ei B. — [13] operationem B. — [14] respectu B. — [15] dicam B. — [16] per creationem] creaturae B. — [17] relationem B. — [18] ratione P. — [19] ut materia] potentia ut B. — [20] *om.* B. — [21] sint P.

quod in corpore Christi miraculose possit materia esse [1] sine forma : omnia enim reputamus [2] frivola et sine ratione dicta.

Quod autem [3] ulterius concluditur pro huiusmodi inconvenienti, quod sic esset divinitas in morte separata a corpore Christi, si esset alia forma numero mortui, quia divinitas unita erat materiae per formam, et iterum quod in resurrectione [4] esset nova unio ponenda, dicimus omnia ista exsufflari per intellectum verum nostrae positionis. Nam idem corpus numero dicimus, secundum quod rationem habet subiecti unius, in eo quod [5] subicitur formae uno modo et in eo quod subicitur privationi alio modo [6]; unde per relationem ad unam formam dicitur unum numero, et per relationem ad illam formam unita est divinitas [7] ipsi. Non enim unita est divinitas corpori Christi quia corpus est, sed quia pars est et subiectum naturae humanae, cui subicitur per animam rationalem Christi, cuius adhuc manet subiectum, ipsa separata in morte, et ex hoc etiam patet quod [8] non est ibi in resurrectione aliqua unio nova.

IV [9]. Quartum autem inconveniens quod circa sacramentum altaris assignatur [10], sic est dissolvendum. Concedimus enim quod tota substantia panis, quae constat ex materia et forma, convertatur per virtutem sacramenti in totam substantiam corporis, non quia corpus est, vel quia hoc corpus vel illud est, sed quia corpus Christi est. Hoc enim significat vis verborum per quae fit conversio : « hoc est enim [11] corpus meum ». Non enim respicit [12] vis convertens terminum suae conversionis, le [13] corpus quia rationem habet corporis, nec hoc corpus quia rationem huius corporis, sed respicit le [14] corpus secundum quod determinatur ad tale esse, per hoc [15] quod additur « meum » ; et ideo conversio panis est in corpus Christi secundum quod Christi est, quod significat cum dicit « meum ». Unde in omni tempore, secundum rationem qua potest dici corpus Christi, fit conversio, per vim sacramenti, substantiae panis in ipsum corpus secundum ipsam rationem, et ideo, si in vita Christi, ante passionem, facta esset [16] conversio, erat in corpus

[1] materia esse] in esse materia B. — [2] omnia enim *add.* B. *et delevit* C. — [3] dicta *add.* B *et delevit* C. — [4] ratione P. — [5] quo P. — [6] formae — alio modo] alio modo privationi B. — [7] *om.* B. — [8] *iterum* P. — [9] *addidi* IV ; *cf.* p. 15]. — [10] ab eis *add.* B. — [11] *om.* B. — [12] enim respicit] recipit B. — [13] et est B. — [14] li hoc B. — [15] *om.* P. — [16] esse P.

mortale; si vero post resurrectionem, erat in corpus immortale [1] et in utroque statu in corpus prout est subiectum vitae; si vero in triduo facta fuisset | conversio, esset in corpus mortuum quale erat in sepulcro, secundum illam rationem qua et tunc corpus Christi vere dicebatur. Nec propter hoc dicimus quod tota substantia panis conversa [2] sit [3] in materiam puram, quia corpus Christi, licet habeat rationem materiae respectu animae, tamen cum hoc [4] habet rationem subiecti quae plus dicit quam materia [5]. Iam enim supra ostendimus quod materia pura, secundum intellectum nuditatis ab omni intellectu formae, subiectum esse non potest, nec movetur ad aliquid, secundum quod pura materia accipitur. Quod enim [6] movetur ad aliquid, iam aliquo modo actu est, quia motus est actus mobilis; et quod aliquo modo [7] actu est, iam pura materia non est, quia pura materia intelligitur quae ab omni actu est denudata, et tantum est [8] ens in potentia. Fit ergo conversio panis [9] in corpus Christi vivum sive animatum, nec tamen sequitur ex hoc [10] quod [11] forma panis convertatur in animam, licet anima sit forma corporis in quod facta est conversio; quia conversio facta est in corpus Christi secundum rationem qua est Christi, et hoc est secundum rationem illam qua est subiectum animae vel vitae Christi, et quia non potest habere rationem subiecti nisi per animam, cui sicut formae suae danti [12] sibi esse specificum subicitur, ideo | ex consequentia necessaria sequitur, quod in [13] conversione substantiae panis [14] in corpus Christi sit ibi anima per connexionem naturalem, et divinitas per unionem ineffabilem. Quod et si quis illud velit [15] clarius intelligere, consideret etiam in conversione naturalium aliquam similitudinem, licet plurima sit dissimilitudo illius ad illas. Non enim, cum ignis fit ex aere [16] et [17] dicitur aer conversus in ignem, ita ex aere fit ignis quod forma aeris convertatur [18] in formam ignis [19], quia forma ignis non de forma aeris educitur, sed potius de potentia subiecti

cod. B, fol. 131r B.

cod. P, fol. 191r A.

[1] mortale P, B; im *add.* C. — [2] *om.* B. — [3] conversa *add. in marg.* C. — [4] *om.* B; *add. in marg.* C. — [5] materiam P. — [6] quod enim] qui B; quod *add. in marg.* C. — [7] aliquo modo] aliqua materia P. — [8] tantum est] tamen B. — [9] *iterum scripsit* C. — [10] ex hoc] *om.* B. — [11] haec *add.* B. — [12] dantis B. — [13] *om.* B. — [14] facta *add. in marg.* C. — [15] illud velit] velit illud B. — [16] ex aere] e are B; ex aere *corr.* C. — [17] *delevit* C. — [18] convertatatur P. — [19] quod forma — ignis] *om.* B; *add. in marg.* C.

aeris; nec etiam, si aer converteretur in ignem actu praeexistentem et tota eius substantia in totam, propter hoc non [1] oporteret [2] dicere formam aeris in formam ignis conversam, sed totam substantiam [3] aeris, secundum *quod* [4] rationem subiecti mobilis et convertibilis habet, in totam substantiam ignis, secundum quod ignis [5] potest dici factus ex aere.

V [6]. Iam ad dissolvendum ultimum inconveniens convertamur, scilicet dicendo et [7] confitendo [8] remissionem peccatorum esse in ecclesia, et [9] praecipue baptismi necessitatem propter peccatum originale, quod omnes contrahunt ab Adam qui ex eo nascuntur lege naturae. Nec huiusmodi peccatum, si proprie loquimur, est ab anima in carnem, nec a carne in animam, sed est [10] in quolibet nato, in quantum natus est a primis parentibus. In quibus originaliter [11] erat [12] huiusmodi defectus ex primis principiis, licet per gratiam innocentiae huiusmodi defectus in ipsis esset actu seclusus [13], et quia praeceptum transgressi sunt [14], in quo erat custodia eis data huiusmodi gratiae, reversi sunt ad defectum naturae suae [15] originalem [16], in quo naturaliter | generant omnes filios per legem naturae tales in natura, quales erant generantes. Ideo [17] omnis qui ex Adam nascitur, in quantum est ex Adam, habet hunc [18] defectum; sed quia [19] nec corpus dicitur nasci tantum ab Adam nec anima, sed homo perfectus ex utroque, ideo omnis homo, in quantum homo, natus ex [20] Adam, per se et primo contrahit [21] peccatum originale; unde propter huius nativitatem [22] non oportet ponere in homine formarum pluralitatem, nec quod caro agat [23] aliquid in animam.

cod. B, fol. 131v A.

[1] *om.* P. — [2] oportet B. — [3] secundum quod tota substantiam (m *delevit* C) *add.* B. — [4] *addidi* quod. — [5] secundum — ignis] *om.* B. — [6] *om.* B. — [7] *iterum scripsit* C. — [8] confitando B; confitendo *corr.* C. — [9] *iterum scripsit* B. — [10] *om.* B. — [11] *iterum scripsit in marg.* C. — [12] erant B. — [13] sedusus P; seclusus *add. in marg. 2a manus.* — [14] *om.* B. — [15] naturae suae] suum B. — [16] originale P. — [17] et B. — [18] huc B. — [19] sed quia] scilicet quod B. — [20] natus ex] nascitus e B. — [21] contrahiit B. — [22] necessitatem B. — [23] agit B.

Capitulum ultimum

in quo [1] *conclusio continetur summatim omnium praedictorum in hac tertia parte.*

Conclusionem igitur totius operis in hoc capitulo praecipue intendentes [2], quae ad positionem nostram pertinent dicimus in summa, quod unaquaeque res una, simpliciter existens secundum numerum, unam habet tantum formam substantialem, dantem esse specificum, subiecto recipiente [3] ipsam.

Dicimus etiam omne illud quod recipit ultimam formam substantialem vocari subiectum illius, et [4] habere rationem materiae unius respectu huius formae, et sicut per propriam formam unaquaeque res determinatur in specie naturae, verbi gratia per animam rationalem hoc aliquid determinatur in specie hominis, ita unaquaeque species habet sibi subiectum proprium per formam specificam distinctum ab omni subiecto alterius formae ; unde quod est proprium subiectum animae rationali nulli alteri formae potest esse subiectum. Ex quibus constat quod unumquodque compositum, constituens hoc aliquid perfectum in natura speciei alicuius, tantum constat ex una materia tantum sicut ex una forma.

Dicimus rursum quod, sicut ex una forma simplici fluunt in subiecto plures potentiae activae, verbi gratia ab anima una dicimus et potentiam intellectivam et potentiam sensitivam et vegetativam, nec propter hoc dicimus in anima rationali plures formas sed plures potentias, ita dicimus quod in uno subiecto recipiente unam formam substantialem numero, licet inveniantur plures rationes formales, non tamen plures sunt [5] formae in subiecto uno, quia omnes unam rationem sub-
cod. P, fol. 191r B. iecti consti | tuunt respectu ultimae formae.

[1] haec *add.* B. — [2] praecipue intendentes] intendimus praecipue B. — [3] recipienti B ; i *in fine scripsit sup. ras.* C. — [4] *om* B ; *add.* C. — [5] plures sunt] sunt plures B

Itemque dicimus in homine uno [1] et veram carnem, et verum sanguinem, et vera ossa, et vera membra omnia, et per rationes formales inter se differentia; tamen quia omnia ista unam tantum rationem subiecti constituunt respectu unius individui unius speciei in natura, ideo [2] unum tantum sunt in forma dante esse specificum.

Itemque dicimus huiusmodi partes, licet per intellectum accipiantur diversae in natura, tamen numquam habebunt [3] esse naturae alicuius nisi per unam formam, per quam sunt id quod sunt, et respectu cuius productae sunt huiusmodi rationes quae per intellectum differ | unt. Numquam cod. B, fol. 131v B. enim caro hominis habuit [4] esse carnis nisi per primum [5] generans, nec ipsum generans primum intendit generare aliam carnem quam [6] carnem hominis, nec carnem hominis potest producere nisi per formam hominis; quare nec caro [7] prius est caro quam caro hominis.

Ponimus iterum quod omnis forma tanto sit [8] magis multiplicabilis in potentiis quanto nobilior est in actu, et tanto nobilior est actus quanto est simplicior in essentia. Cum enim actus sit perfectio compositi, nihil compositum potest habere rationem actus primi, sed quanto [9] actus est nobilior, tanto est similior primo actui, et ideo tanto magis elongatus a ratione [10] compositi; videmus autem hos actus obligatos materiae minus [11] habentes de liberalitate ad plura et diversa. Quare ex nobilitate formae erit multiplicatio potentiarum, et liberalitas ipsarum ad suas actiones. Quare [12] ergo anima forma [13] est nobilis, et iterum, quia est immaterialis [14], oportet quod ipsa sit principium potentiarum multarum [15]. Sed forma quae est materialis, licet sit principium et potentiarum et operationum, tamen haec est in subiecto; unde ipsa non agit, sed subiectum perfectum [16] per ipsam agit. Ergo, cum potentiae sunt eius cuius et actus, erunt similiter et potentiae [17] subiecti; sed potentia materialis requirit subiectum sibi et suae operationi [18] conveniens; quare oportet in omnibus in quibus anima est forma, plures [19] esse partes

[1] vivo B. — [2] unde B. — [3] habent B. — [4] habet B. — [5] ipsum B. — [6] aliam carnem quam] *om.* B. — [7] hominis *add.* B. — [8] fit B. — [9] quando P; quanto 2a *manus in marg. corr.* — [10] carne P *et dein lacuna.* — [11] *sup. ras.* C *et iterum in marg.* — [12] quia B. — [13] *om.* P. — [14] malerialis B. — [15] polentiarum multarum] multarum polentiarum B. — [16] *om.* B. — [17] et *add.* B. — [18] compositi B; operationi *corr.* C. — [19] possibiles B; plures *corr.* C.

organicas subiecti quam in aliis speciebus naturae, et hinc est quod in subiecto animae videntur tot rationes formarum, magis quam [1] in aliis compositis, cum tamen ipsa anima [2] omnibus uniatur se ipsa immediate [3], sicut et [4] forma specifica etiam suae materiae. Hinc etiam est quod corporeitatem nullius esse formam dicimus specificam [5] et nulli dantem esse, sed suum esse determinatur per aliquam formam specificam, verbi gratia corporeitas primo adveniens materiae de sua ratione non dat ei esse hoc aliquid, quia nec [6] potest in ea [7] esse principium alicuius operationis. Omne enim [8] quod est [9] hoc aliquid est [10] principium operandi aliquam operationem determinatam, quare [11] ad hoc quod primae materiae adveniat forma dans ei esse qui est primus actus adveniens materiae, oportet quod alia ratio adveniat ipsi quam corporeitas, verbi gratia in simplicibus corporibus, quod natura caeli, vel solis, vel stellae, vel ignis, vel aeris et huiusmodi. Ex his etiam patet quod propter identitatem formae quae dicit tantum [12] rationem corporeitatis, non possunt dici aliqua duo vel unum numero ; duo non possunt dici quia ratio corporeitatis una est in omnibus corporalibus ; similiter nec unum possunt | dici numero, quia [13] sic omnia corporalia [14] essent unum numero, et non tantum corpus Sortis mortuum cum corpore Sortis vivente, sed etiam corpus Sortis viventis cum corpore Platonis viventis [15]. Quare nec propter identitatem formae corporeitatis in mortuo et vivo posset dici idem [16] corpus viventis et mortui. Dicimus etiam quod non tantum propter [17] identitatem materiae in mortuo corpore et vivente posset [18] dici [19] unum corpus numero, — quia sic dicere possemus [20] ex aere de quo factus est | ignis, et ex igne facto ex aere unum corpus numero, — sed veritatem huius dicti dicimus esse ex relatione ad unam formam, denominantem unum subiectum numero, licet in diversis acceptionibus, quia uno modo accipitur illud subiectum unum ut est perfectum per formam, alio modo ut privatum eadem forma;

cod. B. fol. 132r A.

cod. P. fol. 191v A.

[1] quod P. — [2] forma B. — [3] *iterum scripsit* C. — [4] patet de B. — [5] specificum P. — [6] quia nec *om.* B ; nec *add. in marg.* C. — [7] eam B. — [8] *om.* B. — [9] in *add.* P. — [10] *om.* B ; *add.* C. — [11] quia B ; quare *corr.* C. — [12] tamen P. — [13] quare B. — [14] contraria B. — [15] cum corpore Platonis viventis] *om.* B. — [16] illud B. — [17] tantum propter] propter tantum B. — [18] posse P. — [19] materiae — dici] *om.* B ; *add. in marg.* C *et scripsit* posset. — [20] possumus P.

unde per relationem ad [1] unam formam dicitur unum numero et alia. Quae ex praedictis amplius patent.

Quae [2] apparent inconvenientia quae adversarii [3] putant, non sequi ex positione nostra, praecise declaravimus sufficienter. Propter quod, ad finem operis attingentes, Deo in primis gratias referimus de his quae veritati obsequuntur labore nostro, et de his quae [4] adversariis [5] videbuntur male dicta. Primo si [6] veritas non suffragatur ab ipso solo Deo, qui solus est verax, veniam petimus et ignorantiam nostram, sicut homines, ad obtinendam indulgentiam profitemur, et [7] omnibus non solum adversariis [8], sed et aliis fidelibus quibus Deus revelaverit veritatem consentire cupimus, et male dicta nostra revocare [9], dum tamen ipsa veritas illuxerit in cordibus nostris.

Hoc autem solum inter cetera dicta adversariorum [10] amplius miramur quod in fine [11] dicunt [12], quod nec opinio potest vel debet haberi de nostra positione, propter tres causas quas declaravit [13] in positione alicuius opinionis [14] necessaria esse. Ita enim ait [15]: opinio enim in aliqua scientia esse non potest nisi tribus constantibus.

Unum est quod principia illius scientiae supponantur. Hoc enim videtur [16] minus [17] ratione pollere, quia sunt aliquae scientiae quarum principia etiam sub opinione cadunt, et non sunt per se nota, nec [18] demonstrantur [19] per alia per se nota principia ; sicut patet [20] in astronomia, quia in ipsa diversae sunt opiniones [21] ex suppositione diversorum principiorum. Illi [22] enim supponunt, ut Aristoteles (1), omnem motum [23] esse circa medium aequaliter, et quod non sint eccentrici neque circuli qui dicuntur epicycli [24] ; ex quibus | probantur contraria cod. B, fol.
dictis aliorum astronomorum qui dicunt omnium planetarum [25] circulos 132^{r} B.

[1] *iterum scripsit* B. — [2] Per quae B. — [3] ipsi B. — [4] ab *add.* B. — [5] ipsis B. — [6] *om.* B ; *add.* C. — [7] ab B. — [8] ipsis B. — [9] rovocare B. — [10] ipsorum B. — [11] in fine] *om.* B. — [12] aliqui magni ex eis qui contrariam positionem tenent *add.* B. — [13] declarant B. — [14] compositionis B. — [15] dicunt B. — [16] videntur P. — [17] *rasura* B ; minus *add. in marg.* C. — [18] neque B. — [19] demonstrans P. — [20] sicut patet] *om.* B ; *add. in marg.* C. — [21] quia — opiniones] *om.* B ; quia in ipsa sunt diversae opiniones *add.* C. — [22] isti B. — [23] omnem motum] motum omnem B. — [24] cycli P. — [25] planetorum P.

(1) *De caelo*, II, 7 et 8, etc.

eccentricos [1] et plures motus, et supponunt quaedam [2] principia non per se nota, sicut quod terra sit spherica, et quod sit in medio caeli, et quod tota terra sit respectu caeli [3] ultimi sicut punctum [4], et [5] non habeat quantitatem aliquam sensibilem. Omnia haec [6] sunt principia astronomiae, sine quibus nihil satis [7] est in astronomia; quae omnia [8] probabilia et non sunt per demonstrationem accepta; quare ipsa etiam supposita faciunt habitum opinionis [9] in scientia [10] astronomiae magis quam scientiae, et contradicendo quibusdam principiis suppositis ab aliis. Et similiter dicimus quod principia naturalium sunt quod omnium rerum operatarum [11] in natura sint tantum duo principia, scilicet materia et forma, ex quibus [12] sequitur quod omne compositum tantum sit ex una materia et ex una forma, et alias rationes quas praeposuimus quae ex principiis naturalium procedunt. Quare ista positio potest habere rationem opinionis.

Aliud est quod nihil sumatur ex parte rationis sensui contradicens. Sed hoc non obstat. Nonne videmus quod aliter iudicat [13] vulgus, aliter philosophus de eodem etsi non secundum idem, et aliter theologus [14] super de eodem [15]? Dicit enim vulgus solem bipedalem [16], quia sibi ita apparet [17] visum, nec sibi falsum supponit ipsa opinio [18] vulgi secundum quod iudicat, quod secundum id quod apparet sensui iudicat. Dicit autem philosophus solem maiorem terra centies sexa-
cod. P. fol. 191ᵛ B. gies [19] sexies, subnixus ratione quae transcendit sensum vulgi, et uterque | verum dicit in opinione sua. Dicit etiam theologus duo corpora posse simul esse in eodem loco virtute divina, quod tam philosophus quam vulgus negat. Vides ergo quod in multis rationi sapientium contradicit opinio vulgi, fundata supra id quod [20] apparet sensui.

Praeter hoc autem quod [21] oportet opinionem esse talem quae catholicae fidei et religioni christianae non repugnet, vere dictum est apud nos qui fidem tenemus, quod [22] nobis non licet opinari de his

[1] ecentricos P; ecentrichos B. — [2] quidam P. — [3] *iterum scripsit* C. — [4] punctus B. — [5] quod *add. in marg.* C. — [6] *om.* P. — [7] scitum B; (c *scripsit* C). — [8] quae omnia] quia omnia sunt *add.* B. — [9] *iterum scripsit* C. — [10] *iterum scripsit* B *et delevit* C. — [11] compositarum B. — [12] ex quibus] *iterum scripsit* B *et delevit* C. — [13] indicat B; iudicat *corr.* C. — [14] tholugus B. — [15] *om.* P; *add. 2a manus in marg.* — [16] bipidalem B. — [17] ad *add.* B. — [18] *iterum scripsit* C. — [19] sexagesies B. — [20] *om.* B; *add.* C. — [21] *om.* B. — [22] quia P.

quae contraria sunt fidei, sed nihilominus apud alios dictum rationem non habet, qui sola ratione humana, ex qua hominis [1] innascitur opinio, utuntur. Insuper profitemur nostram positionem et [2] ex principiis naturalis philosophiae suppositis vere firmatam, et nec sensum bene iudicantem [3] in aliquo rationem [4] recte contradicentem, quia vere profitemur in uno subiecto plures rationes formales quibus ipsae res denominantur et sunt id | quod apparent, tamen per esse unius formae substantialis, ut iam pluries [5] expositum est. Insuper credimus firmiter in nullo fidei catholicae et religioni Christianae per hanc positionem derogari, sed magis convenientem et fidei et rationi omni. Et haec dicta circa hanc materiam [6] in tantum a nobis sufficiant. cod. B, fol. 132v A.

Completum est autem hoc opus, anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo octavo [7], mense Iulio [8].

APPENDIX EX CODICE PARISIENSI.

| Quoniam in tractatu quem composuimus de unitate formae, per plura loca visum est quibusdam legentibus et intelligentibus, quod minus clare pateat intentio nostra, et quod quaedam videntur redire ad intellectum pluralitatis formarum, ideo in hoc capitulo superaddito tractatui praedicto declaravimus, quantum potuimus, ea quae videbantur quibusdam legentibus obscura, et intellectum nostrum aperuimus, auxilio Dei subnixi. cod. P, fol. 191v B.

[1] omnis B. — [2] *om.* B. — [3] indicantem B; iudicantem *corr.* C. — [4] *om.* B. — [5] plures B. — [6] et haec — materiam] alia circa hanc materiam et haec dicta B. — [7] septuagesimo octavo] LXXXVIII in. — [8] Amen *add.* B.

I [1]. In tertio autem capitulo secundae partis, in quo de unione formae substantialis ad materiam primam *sine* [2] medio fuerat discussum, sic diximus quod ratio subiecti aliquid dicit ultra rationem materiae primae : - sed nihil formale addit, sed tantummodo potentiam in motu ad formam quae per motum acquiritur - [3].

Hoc autem sic intelligimus quia subiectum dicimus quod immediate subicitur [cuius] formae danti esse reale et specificum. Potest autem huiusmodi subiectum significari in triplici habitudine cuius dicitur subiectum. Uno modo, ut in potentia naturali ad ipsam formam. Illud autem naturale addit super rationem potentiae vel materiae primae relationem ad motum, per quod habet educi ipsa forma in subiecto et de subiecto, et sic ratio subiecti habet rationem seminis, secundum quam denominatur semen equi, vel semen asini, et non alterius speciei. Licet enim semen equi non sit equus, tamen in ipso est potentia naturalis ad equum et non ad aliud esse specificum. Sed materia prima, de ratione qua est prima, se habet indifferenter ad omnem formam ; unde iam patet quod ratio subiecti isto modo dicti addit super rationem primae materiae potentiam naturalem, tantum determinabilem per unam formam. Potest etiam ratio subiecti in secundo gradu referri ad formam respectu cuius dicitur, scilicet ut iam est in motu secundum actum
cod. P. fol. 192r A. ad ipsam, verbi gratia cum dicitur : ex semine equi | generatur equus. Et tertio modo iterum potest referri ad ipsam formam, ut iam perfectum et determinatum in actu perfecto illius formae, ut cum dicitur : ex semine equi generatus est equus.

Omnis autem ratio subiecti quae videtur super rationem primae materiae addita, verbi gratia ratio qua dicitur semen, et ratio qua dicitur caro vel corpus organizatum, et ratio qua dicitur cadere equus vel asinus, ab una et eadem forma secundum speciem, quae dat esse specificum et naturale, est producta. Verbi gratia, semen equi habet rationem seminis ab eadem forma a qua equus habet rationem equi, et corpus hominis vel equi habet rationem corporeitatis ab eadem forma a qua habet rationem hominis vel equi, sed adhuc advertendum quod huiusmodi dispositiones sive rationes diversae subiecti sunt in subiecto,

[1] I, II, III, etc., *addidi.* — [2] super P: sine *scripsi. cf.* p. 26]. — [3] V. p. 29].

quamdiu est in motu vel in potentia naturali ad formam, ab ipsa forma motoris sive generantis. Sed cum ipsum subiectum iam est in termino generationis per formam introductam, necessario omnes huiusmodi dispositiones sive rationes quae prius inerant, aut penitus corrumpuntur per adventum formae specificae secundum speciem et secundum materiam, aut saltem, si manent, secundum speciem tantum sunt eaedem cum primis, et tunc erit a forma introducta in subiecto, et hoc est quod intendimus quantum ad praedicta verba.

II. Diximus et in primo capitulo tertiae partis huius tractatus, quod « ponit huiusmodi positio quod forma non corrumpit formam nisi valde per accidens » [1]. Quod etiam intelligimus de formis substantialibus quae contrarietatem ad invicem non habent, nec recipiunt magis et minus secundum nos nisi per accidens, scilicet in quantum proprietates ipsas formas consequentes in genere qualitatis intendi possunt et remitti per accidentia subiecti ipsarum, quae accidentia contrarietatem habent cum illis. Secundum quem modum dicimus ignem magis incendi in viridi quam in arido uno modo per accidens, et alio modo magis incendi in sicco quam in humido propter aliud accidens, et per istum modum possunt dici formae substantiales aliquando corrumpi per formas substantiales, per accidens.

III. Et quod sequitur in eodem capitulo, ubi dicitur [2] quod « non est ibi corruptio, sed imperfecti perfectio » [3], intelligimus de rationibus illis formalibus, quae subiectum in ultima dispositione constituunt ad receptionem et introductionem formae specificae, verbi gratia, id quod dico corpus physicum, organizatum, potentia vitam habens, dicit de se multas formas, rationales formales, ut corporeitatem, organizationem, et huiusmodi quae constituunt subiectum dispositum ad animam, quae, introducta, cessant habere rationem formae respectu subiecti cuius sunt rationes, et sic quodammodo possunt dici corrumpi per accidens. Manent tamen adveniente anima, sicut perfectiorem rationem habentes per ipsam animam quae iam est actus uniuscuiusque illarum perfectus,

[1] V. p. 57]. — [2] V. p. 58]. — [3] *iterum scripsit* P.

quod non erat prius, sed tantum imperfectus, et per hunc modum de imperfecto fit perfectum.

IV. Concluditur etiam in secundo capitulo tertiae partis in prima ratione, » quod unius entis simpliciter erit[1] tantum una forma[2] «. Ad quod adversarius possit respondere, quod sicut ipsum ens est unum, ista forma illius entis erit una; sed constat quod unitas entium compositorum resultat ex multis componentibus, et ideo erit etiam unitas formae resultans ex multis formis componentium. Sed haec responsio nihil facit pro adversario, si attendatur causa unitatis in unoquoque
cod. P. fol. 192 B. | ente uno, quae est unitas ipsius esse. Esse autem compositorum non potest dici compositum ex pluribus actibus essendi, quia partes compositi, secundum rationem qua sunt partes, non habent aliud esse quam totius compositi, licet ipsae partes, secundum id quod sunt absolute, habeant aliud esse et unaquaeque suum proprium, et ideo aeque simpliciter est esse compositi sicut esse partis; quare non resultat ex multis secundum quod multa sunt per esse, sed secundum quod unum sunt per aliquam formam unam omnium, et sic adhuc sequitur quod sit una forma simplex cuiuslibet entis unius quod per se est unum.

V. In tertio capitulo tertiae partis, ut primum inconveniens declaratur contra illud quod ibi concluditur, scilicet » quod eadem sunt numero et differentia tamen numero et secundum idem «[3], potest dicere adversarius quod in argumento est fallacia scilicet accidentis, quia videtur ibi medium variari. Cum enim dicitur corpus vivum et animatum esse alterius generis quam corpus non vivum et inanimatum, verum dicitur si li » non vivum « et » inanimatum « dicantur negative, ita tamen quod per ipsa intelligatur differentia positiva, et tunc etiam differunt numero. Sed cum assumitur quod corpus vivum et mortuum sint unum numero propter unitatem formae secundum rationem adversarii, iam patet quod li » mortuum « sive li » non vivum « accipiuntur privative tantum et non significant aliam differentiam positivam, nisi tantum habitum illum cuius dicuntur privatio, et

[1] *iterum scripsit* P. — [2] V. p. 61]. — [3] V. p. 65].

ideo patet variatio medii, et sic iam non secundum idem sunt differentia numero et eadem numero. Hoc enim videtur pro adversario ad dissolvendum illud inconveniens.

Hoc [1] autem declarando, ostendimus ratiocinationem esse bonam sine fallacia, quia cum dicimus corpus mortuum, constat quod aliquod individuum et suppositum naturae significamus; constat autem quod omne individuum sub aliqua specie et sub aliquo genere naturae est per esse speciei, et per esse generis, et non per privationem; ergo et per formam qua est hoc aliquid et individuum ponetur in genere. Sed constat quod haec forma non est anima neque vita, quia ab utraque privative dicitur; ergo iam non erit in genere animatorum corporum etiam secundum quod privative dicitur mortuum, et sic corpus vivum et corpus non vivum etiam privative dictum differunt genere, quare et numero. Sed secundum eos sunt idem numero semper, propter unitatem formae, quare adhuc sequitur inconveniens praedictum.

VI. Quod autem diximus in quinto capitulo tertiae partis in dissolvendo secundum inconveniens - quod anima adveniens corpori nihil corrumpit proprie, quia nulli contrariatur, sed potius perficit - [2]; — sicut intelligimus quod nulla forma substantialis, cum non sit de genere qualitatis, habet contrarietatem ad aliam per se, tamen videmus quod in productione formarum substantialium per generationem, aliquando formae praecedentes in subiecto corrumpuntur per introductionem ultimae, etiam secundum rationem denominationis et secundum esse naturae quod prius habebant; aliquando vero manent secundum rationem denominationis et secundum esse naturae et secundum rationem generis vel speciei, sed corrumpuntur semper secundum esse individui vel suppositi. Verbi gratia, cum ex spermate generatur caro vel sanguis, constat quod forma spermatis vel seminis corrumpitur et non manet neque secundum denominationis eiusdem rationem, neque secundum esse naturae formalis idem; sed cum ex carne et sanguine formatur corpus organizatum, iam videmus quod manent secundum eamdem rationem denominationis, et similiter cum corpori organizato advenit

[1] hos P. — [2] V. p. 84].

anima. Sed constat subtiliter intuenti, quod unum esse speciei tantum manet in eis, scilicet in carne et in organizato corpore, ante adventum animae et post, sed esse individui sive suppositi est aliud et aliud, et
cod. P, fol. 192r A. sic ratio primi | esse individualis corrumpitur in productione secundi, scilicet per adventum animae. Verbi gratia, ponamus terminos generationis; sit *a* generans Sortes, sit *c* genitus Plato, et subiectum generationis in motu *b*; sit ergo *b* iam perfectum in forma carnis et sit adhuc in potentia ad actum vitae perfectae. Dico ergo quod *b* per se acceptum habet esse naturae et est individuum et suppositum actus, sed constat quod non est idem cum *a*, quia iam separatum est ab ipso quod est contra rationem unitatis individui, et propter ipsam eadem ratione non est idem cum *c*, quia *c* nondum est, et praeterea nihil determinatur ad hoc aliquid et esse individuum per hoc quod est in potentia tantum. Sed *b* non est *c* nisi in potentia, quare per ipsum *c* non determinatur ad hoc aliquid. Habet ergo *b* per se rationem individui et suppositi aliam ab esse individui *a* et ab esse individui *c*, sed posito quod ex *b* generatur *c*, igitur cum *c* sit generatum per adventum animae, ideo *c* genito ex *b*, non potest manere *b* id quod erat, secundum quod rationem individui habebat. Quare et si eadem caro secundum speciem manet in *c* quae erat in *b*, tamen non idem esse individui, quia iam huiusmodi caro in genito habet rationem individui ipsius geniti.

VII. Et hoc est quod in eadem ratione diximus in fine, - quod supponit falsum *aperte* [1] qui dicit in adventu formae ultimae alias corrumpi quae ante adventum inerant secundum rationem formae specificae - [2], quia scilicet eiusdem speciei sunt imperfectum et perfectum eiusdem generis. Per hoc etiam patet quod generaliter dicit ista positio, scilicet quod in adventu formae quae vocatur ultima, omnes praecedentes aliquo modo corrumpuntur.

[1] opere P: aperte *scripsi, cf.* p. 85|. — [2] V. p. 85|.

CORRECTIONS & ADDITIONS

P. 8, n. 1, lisez : non nisi.

» 15, l. 7, l. : XIIIe siècle.

» » n. 1, l. 1883.

» 12, l. 22, l. : se rattache principalement à l'arabisme.

» 20, n. 4, l. : fälschlich.

» 23, n. 2, l. τό.

» 57, titre, l. : L'innovation principielle du thomisme.

» 65, l. 27, l : convainc.

» 67, n. 2, l. 6, l. : correctement.

» 71, l. 24, l. : fut, *au lieu de* ut.

» 75, l. 2, l. : reçut-il, *au lieu de* reçut-t-il.

» 76, n. 3, l. 15, l. : Conflans était, *au lieu de* Conflan sétait.

» 96, l. 24, l. : p. 103, note 2.

P. 29], l. 30, lisez : accipitur[17].

» 29] notes, ajoutez : [17] Cf. Appendix P, I.

» 32], n. (1), l. : *Metaph.*, tr. I, lib. II, cap. 1, fol. 4^v A (ed. Venetiis, 1495). Cf. *ibid.*, fol. 4^r B, l. 33 : « Dicemus igitur quod ens et res et necesse talia sunt quod statim imprimuntur in anima prima impressione quae nòn acquiritur ex aliis notioribus se. »

» 59], En marge, au lieu de cod. B, fol. 126^v A, l. : fol. 126^r A.

» 69], l. 29, au lieu de rationems ubiecti, l. : rationem subiecti.

TABLE DES AUTEURS

cités dans

l'Étude sur le traité des formes de Gilles de Lessines.

TABLE DES AUTEURS

cités dans le traité DE UNITATE FORMAE (*)

(*) Les noms précédés d'un astérisque sont cités dans les notes. Les pages renvoient toutes à l'édition du texte latin, le crochet distinctif de cette pagination (}) ayant été supprimé dans cette table.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Introduction.

Etude sur le traité des formes de Gilles de Lessines.

Tractatus fratris Aegidii de Lessines de Unitate Formae.